




**CHRISTINE
KERDELLANT**



**DE GAULLE
ET LES FEMMES**

Robert Laffont



CHRISTINE KERDELLANT

DE GAULLE
ET LES FEMMES



« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2019

En couverture : De haut en bas et de droite à gauche.

Yvonne de Gaulle : © Archives de Gaulle, Paris, France / Bridgeman Images ;

Élisabeth de Miribel : © Tallandier / Bridgeman Images ;

Élisabeth de Gaulle : © AFP Photo ;

Jackie Kennedy : © The Estate of Jacques Lowe / WSPI / Getty Images ;

Brigitte Bardot : © AGIP / Bridgeman Images

EAN : 978-2-221-21573-9

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur
www.laffont.fr



*À Vincent Desportes,
mon général favori.*

Avertissement

Ce livre ne relève pas du travail universitaire mais de l'enquête journalistique. Aussi trouvera-t-on, pour rendre la lecture plus aisée, les références bibliographiques à la fin du livre, classées chapitre par chapitre, et non à l'appui de chaque citation. Seuls seront annotés au fil des pages les propos issus d'entretiens conduits par l'auteur.

Introduction

Si de Gaulle s'est toujours fait une certaine idée de la France, la France s'est toujours fait une certaine idée de De Gaulle. Existe-t-il, dans notre histoire, un personnage aussi asexué que le « grand Charles » ? Sa rigueur, son honnêteté proverbiale, son obsession de la famille et sa ferveur religieuse ont oblitéré, dans son image projetée, l'homme de Gaulle, sensuel, romantique ou même sentimental. Le sauveur de la France a été la proie de rumeurs diverses – comment ne l'eût-il pas été ? –, mais elles sont vite tombées, car elles étaient toujours infondées. Comme pour Tintin, son seul rival international selon André Malraux, la dimension féminine ne fait pas partie de la légende de Gaulle.

Les idées reçues abondent dès lors qu'on évoque ses relations avec les femmes, qu'il s'agisse de son épouse, de ses maîtresses ou des Françaises en général. L'histoire de sa vie en est parfois biaisée. La mystification commence au berceau : les biographes réservent le premier rôle à son père, et la plupart n'évoquent sa mère qu'accessoirement, alors que l'influence de Jeanne de Gaulle sur la personnalité de Charles, la conscience qu'il avait de son destin et les certitudes qui lui ont permis de l'assumer a été fondatrice. De même son épouse, « tante Yvonne », passait-elle pour une bigote, une mère la pudeur qui n'admettait pas les divorcés à sa table et pouvait faire licencier une speakerine qui montrait ses genoux : on oublie la très jolie femme qu'elle était à vingt ans, le « meilleur compagnon » des années

difficiles et, plus encore, la dirigeante de fondation chevronnée qu'elle fut pendant trente ans.

Parce que son fils Philippe a décrit une éducation à la dure, on ignore que de Gaulle ait pu être affectueux, parfois même démonstratif, avec ses filles. La droiture et la fidélité légendaires du fondateur de la V^e République font aussi oublier qu'avant son mariage, le lieutenant, puis capitaine, de Gaulle a été – il l'a dit lui-même – très « porté » sur les femmes. Personne ne veut imaginer qu'en 1940, après vingt ans de mariage, il ait pu avoir une aventure à Londres, ce qu'aurait pourtant affirmé un de ses compagnons de la Résistance ; il aurait sacrifié cet amour à sa mission sacrée, à son « contrat avec la France ». Enfin, la manière dont, arrivé au pouvoir, il a imposé le droit de vote des femmes, et autorisé la pilule contre l'avis du Vatican, infirme les accusations de misogynie dont il a pu faire l'objet.

Battre en brèche les idées reçues, sans remettre en cause la stature de l'homme du 18 juin ni son rôle essentiel dans l'histoire, tel est l'objet de ce livre.

Il s'agit d'une relecture de la vie de De Gaulle, non d'une réécriture : cette exploration sous un angle rarement envisagé la complète et l'éclaire d'un jour nouveau. « Il n'y a pas de Charles » dans les *Mémoires* de De Gaulle, regrettait Malraux. Une autre dimension du libérateur de la France est ici révélée. On découvre, au fil des recherches, un personnage tout aussi idéaliste et obsédé de grandeur, mais plus humain, plus chaleureux, moins sarcastique.

Chaque chapitre répond aux questions que les admirateurs, comme les détracteurs, du commandeur de la vie politique française peuvent se poser quant aux rapports qu'il a entretenus avec les femmes. Ont-elles réellement compté dans sa vie ? L'ont-elles influencé, ont-elles pu constituer des ressorts de son action ? A-t-il eu des maîtresses et des amitiés féminines ? Est-il vrai, comme le clame la première page des *Mémoires de guerre*, que sans sa femme, Yvonne, « rien ne se serait fait » ? Comment l'a-t-il aimée ?

Les rumeurs inévitables sur ses aventures extraconjugales, en particulier celle qui circulait sur les débuts de son séjour à Londres, étaient-elles fondées ? Quel a été le rôle de sa mère dans la fabrication de « l'homme du destin », comme l'avait baptisé Churchill ? Quel père a-t-il été pour ses filles ? Était-il ou non féministe ? A-t-il réellement émancipé les Françaises ? Que représentait l'électorat féminin dans son assise politique ?

Un demi-siècle après sa mort, ce sont quelques-unes des questions auxquelles ce livre répond, bousculant les clichés sans minimiser l'ampleur historique du personnage. Comme tous les hommes qui sont entrés dans l'histoire parce qu'ils l'ont faite ou écrite, de Gaulle nous échappe sans cesse au profit de sa légende. Mais il demeure un être humain, et nul ne peut prendre la mesure de son épopée sans intégrer cette dimension.

Tu sauveras la France, mon fils

« Ce qui m'a souvent réconforté, depuis le 18 juin 1940, c'est la conviction que maman aurait été toujours et en tout avec moi. »

Charles de Gaulle¹

Le rôle d'Henri de Gaulle dans la construction de son fils Charles a été souligné par tous ses biographes. Historien érudit, professeur de lettres renommé dont les plus brillants élèves – Bernanos, de Lattre, Leclerc – ont gardé un souvenir extraordinaire, Henri a transmis à son fils sa passion de l'histoire, son immense culture et sa méthode.

Le rôle de Jeanne de Gaulle, en revanche, a été sous-estimé, voire ignoré. La plupart des biographes lui consacrent à peine quelques lignes. Pourtant, si elle a moins pesé que son mari dans l'érudition de l'homme du 18 juin, la formation de son caractère lui doit bien davantage. C'est elle qui lui a transmis ce patriotisme intransigeant qui le poussera à ne vivre que pour la France, jusqu'à oser l'incarner. C'est elle qui lui a inculqué ce sens du devoir et de la grandeur qui l'a constamment guidé dans ses choix. C'est elle, surtout, qui lui a donné, dès l'enfance, cette conviction qu'il avait « un destin » : elle a cru Charles lorsqu'il pensait en avoir un, contrairement à son mari qui ne le prenait pas au sérieux. « La foi absolue qu'elle lui vouait

a créé chez lui un “super narcissisme”, une assurance hors du commun », explique le psychanalyste Jean-Claude Liaudet².

Henri de Gaulle, professeur au collège parisien Sainte-Geneviève, a trente-quatre ans lorsqu’il rejoint Lille par le train, le 2 août 1886, pour demander la main de Jeanne Maillot. Les deux jeunes gens sont cousins issus de germains ; autrement dit, ils ont les mêmes arrière-grands-parents, Henri Maillot et Antoinette Saniez. La scène se passe dans la grande maison du 9 de la rue Princesse, où leurs cinq enfants verront plus tard le jour, comme le veut encore la tradition en cette fin du XIX^e siècle. C’est la maison où Charles passera une partie de ses vacances jusqu’à l’âge de seize ans, mais où il ne reviendra jamais ensuite, faute d’avoir eu, comme l’a souligné l’académicien André Frossard, les moyens de sauver de la vente « le seul endroit du monde où il aurait peut-être recouvré ce droit d’être lui-même que sa fonction lui avait retiré ».

Transmission du patriotisme

Jeanne a huit ans de moins qu’Henri : la différence de presque dix ans est une tradition chez les de Gaulle, tout comme l’habitude, pour ces Parisiens de souche, d’aller chercher une épouse dans les grandes familles du Nord. Jules Maillot, le père de Jeanne, est un industriel de la dentelle ; sa mère, Julia-Marie-Léonie Delannoy, une fille de magistrat d’origine irlandaise. Jeanne a trois sœurs, dont deux sont entrées au couvent.

Plutôt petite, mais mince et bien faite, avec un beau regard noir volontaire et une chevelure sombre tirée en chignon, Jeanne est agréable à regarder en dépit d’un nez un peu fort et pointu, qu’elle transmettra, comme une marque de fabrique, à ses rejetons ; c’est une jeune femme parfaitement éduquée, « bonne, douce et imaginative, malgré son caractère ardent », dira plus tard sa fille. Le mariage a été arrangé, ce qui n’a rien d’original pour

l'époque. Et si elle n'a pas eu le choix, Jeanne a eu de la chance : Henri est joli garçon, ses yeux pétillent, il est doux lui aussi, intelligent et d'humeur égale. Mais ce n'est peut-être pas ce qu'elle perçoit d'emblée : avec son patriotisme chevillé au corps – elle qui a pleuré à chaudes larmes, en 1870, lors de la capitulation de Bazaine –, elle voit sûrement comme un signe du destin d'épouser un de Gaulle. De là à suggérer que cette pieuse jeune fille, remplie du sens du devoir, s'imagine en nouvelle Marie, prête à enfanter un sauveur de la patrie... « Ma mère portait à la patrie une passion intransigeante à l'égal de sa piété religieuse », écrit le général de Gaulle à la toute première page des *Mémoires de guerre*. Jeanne n'hérite pas seulement, en se mariant, du patronyme « le plus beau qui soit », elle porte aussi, de naissance, le même prénom que la Pucelle d'Orléans – le personnage, sans doute, qu'elle aurait rêvé d'être. La France qu'elle vénère est celle des Bourbons ou des Orléans, et cette amoureuse de la monarchie, véhémement dans ses choix, n'ajoute jamais, contrairement à son mari, après « monarchiste de regret » : « et républicain de raison ».

Leur couple « de raison » justement, plus harmonieux, durant ses cinquante-six ans de vie commune, que bien des coups de foudre légalisés, va donner naissance à cinq enfants : Xavier, novembre 1887 ; Marie-Agnès, mai 1889 ; Charles, novembre 1890, le 22 précisément, le même jour que son père ; Jacques, février 1893 ; et Pierre, mars 1897. Henri et Jeanne se vouvoient ou se tutoient selon les circonstances, mais ne se font jamais de reproches en présence des enfants. Si le rôti est brûlé, Henri taquine sa femme : « Oh, Jeanne ! On dirait que vous n'avez pas fourré votre joli petit nez dans la cuisine ! » Les enfants se souviennent même de l'avoir entendu dire : « Vous avez la plus belle maman du monde ! »

Une honnêteté malade

Belle à sa manière, Jeanne n'est pas hédoniste ; l'époque ne s'y prête guère. On ne vient pas au monde pour s'amuser, mais pour servir Dieu et la patrie. La sensualité n'est pas son fort. Sa tendresse ne sera jamais démonstrative, malgré son caractère passionné. La famille s'amuse encore d'une des phrases de sa mère, bonne-maman Delannoy, que Jeanne avait apparemment faite sienne : « Le Seigneur aurait tout de même pu trouver une solution plus élégante pour avoir des enfants ! » Son époux utilisait une formule délicieuse pour décrire son tempérament : « De glace dans les délassements, tu es de feu dans les corvées. »

Si Henri est parfois anticonformiste, Jeanne ne l'est guère. Elle n'a pas, comme lui, cet humour dont son fils héritera, et qui viendra tempérer sa rigueur intransigeante. Son mari la trouve trop retenue, elle le trouve trop flatteur. Cette femme entière, d'une honnêteté presque exagérée, n'aime pas les compliments immérités, même quand ils sont imposés par la vie sociale. Un jour, elle lance, pince-sans-rire, à son mari qui s'est poliment extasié devant le nourrisson d'une cousine : « Comment as-tu pu dire cela d'un bébé aussi laid ? »

Plus pragmatique que son époux, elle veille sur le livre de comptes comme sur le livre de messe. Le ménage n'est pas riche : les de Gaulle sont désargentés, et les Maillot ont, paraît-il, plus de vertus que d'écus ; en tout cas, la relative aisance des parents de Jeanne ne transparaît guère, car le couple de Gaulle aura toujours du mal à joindre les deux bouts.

À table, le père raconte des épisodes de l'histoire de France. C'est à lui, autant qu'à Charles Péguy, que Charles doit de s'être représenté la France, littéralement, comme une personne. Avec sa mémoire prodigieuse, l'enfant retient toutes les dates, tous les rebondissements de l'épopée nationale. Ce que son père ne lui apprend pas, il le découvre dans les livres d'histoire. Mais Henri est aussi un exemple vivant : volontaire pendant la guerre de 1870, blessé et rapatrié à Paris où il a continué la lutte, sous-lieutenant élu

par ses hommes pendant la Commune, il incarne l'engagement et la bravoure.

Le dimanche, la famille passe aux travaux pratiques : on promène les enfants dans les hauts lieux de l'histoire. Lorsqu'ils habitent avenue Duquesne, une de leurs balades favorites les mène jusqu'aux Invalides où ils saluent le tombeau de Napoléon avant de rejoindre l'Arc de Triomphe. Ils vont en excursion sur les champs de bataille du siège de Paris, à Stains et au Bourget. Jeanne fait chanter à ses enfants « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine » ou « Flotte petit drapeau / Image de la France / Symbole d'espérance... ». Comme beaucoup de Français, elle attend avec impatience la revanche de la France sur l'Allemagne. Charles, de toute la fratrie, est celui qui fait sienne le plus intensément l'armure morale de sa mère.

Le préféré

Troisième des cinq enfants, Charles est le plus difficile à élever. Si les parents ont une préférence inavouée, celle du père va sûrement vers l'aîné, Xavier, le plus brillant, le plus studieux des garçons. Charles l'effraie un peu avec son caractère impatient, cet esprit rebelle qui augure mal de son avenir. Mais Jeanne voue une admiration et une tendresse particulières à Charles, plus insolite, plus attachant, plus attaché à elle aussi, plus intelligent peut-être. Elle essaie de le cacher pour ne pas faire de peine aux autres, mais cela se voit. Son petit-fils Philippe le souligne dans les *Mémoires accessoires* : Charles est « probablement son fils préféré, bien qu'elle n'ait jamais osé l'avouer ».

Contrairement à son mari, elle n'a aucune autorité sur cet enfant batailleur et turbulent – mais souhaite-t-elle en avoir ? Il en joue, se tournant toujours vers elle lorsqu'il veut satisfaire un caprice. Sa sœur Marie-Agnès se souvient d'une scène qui a pour cadre la maison d'un oncle, à Wimereux. Charles doit avoir sept ans environ :

« Maman, je voudrais monter un poney !

— Non, tu es monté hier. Tu ne monteras pas aujourd'hui.

— Alors je vais être méchant ! »

Et aussitôt, il jette son jouet par terre, crie, pleure, tape du pied.

Une autre fois, Jeanne, qui s'efforce malgré tout de laisser les enfants se disputer entre eux, trouve Pierre en larmes.

« Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que Charles m'a giflé.

— Pourquoi ?

— J'étais une estafette chez les Sarrasins. Charles m'avait commandé d'avalier mon message si l'ennemi me faisait prisonnier. J'ai été pris et je n'ai pas mangé le papier. »

Et lorsque le père demande à Charles pourquoi il « taquine » son pauvre frère, le futur général répond sans sourciller : « Je ne le taquine pas, je le punis parce qu'il le mérite. »

Comme sa mère, Charles est d'une sincérité totale : il pratique l'honnêteté absolue qu'elle attend de son entourage. Même s'il sait qu'il sera puni, il n'essaie pas de finasser. Aussi est-il souvent réprimandé, privé de sortie, de théâtre ou de dessert – un vrai sacrifice pour lui qui adore le sucré. Il reçoit bien quelques gifles de son père, mais les châtiments corporels n'ont pas cours dans cette famille très catholique. Quant à sa mère, en le laissant faire et en l'admirant, elle renforce son orgueil : « L'orgueil de De Gaulle, qui pouvait paraître démesuré, a pu effectivement provenir du sentiment d'impunité qu'il a ressenti à cette époque », estime Jean-Claude Liaudet.

Elle croit en lui

Le futur chef de la France libre est convaincu, dès son plus jeune âge, qu'il a un destin, même s'il ne l'admet qu'après l'avoir réalisé. Son père n'y

croit guère, lui qui a envoyé beaucoup d'élèves à Polytechnique, et en a réussi lui-même le concours sans finalement y entrer, ayant été obligé de travailler plus tôt que prévu pour subvenir aux besoins de sa famille. De Gaulle conviendra d'ailleurs que son père le suivait moins dans ses études qu'il ne suivait Xavier, futur polytechnicien : « Il s'occupait surtout de mon frère aîné, surveillant de loin mes efforts », dira-t-il à Claude Guy, son aide de camp de 1946 à 1949, qui savait le faire parler comme personne.

Comme la plupart des enseignants, Henri de Gaulle préférait les intelligences brillantes et disciplinées, studieuses, « dans le moule », aux rebelles éblouissants mais fantasques, donc irréguliers. Il soupirait : « Charles est très intelligent mais il n'a aucun bon sens. » Jeanne, en revanche, prenait son deuxième fils au sérieux. Elle voyait en lui le génie en devenir. Elle ne riait pas quand, jouant avec ses frères, il voulait toujours être le chef des Français, ou le roi de France, ou la France elle-même.

Charles dirige tous les jeux, qu'ils soient intellectuels ou physiques, du colin-maillard aux batailles de soldats de plomb. Lorsque les quatre frères se font la guerre avec leurs petits soldats (Charles possède une collection de huit cents figurines, achetées une à une « dès qu'il avait trois sous »), les rôles sont toujours les mêmes : Xavier, l'aîné, commande les Allemands, il est l'empereur d'Allemagne ; Jacques et Pierre sont à la tête des Anglais ou des Russes, comme leur cousin Jean de Corbie ; Charles se réserve toujours les Français. Quand Xavier lui propose exceptionnellement d'échanger, en lui jurant qu'il va y gagner, il refuse. Il ne joue que s'il est la France, et tant pis s'il ne remporte pas toutes les batailles historiques. Quand ils signent les traités de paix, il s'en sort toujours mieux que les autres grâce à son sens aigu de la politique.

Henri de Gaulle ne croit donc pas au destin exceptionnel de Charles : pire, il « voit mal son avenir » ! Il trouve son ambition exagérée, et lui prêche la modération. En vain. Charles poursuit son rêve, soutenu par sa mère. Cet enfant qui a fréquenté les sites des batailles, lu les contes d'un

petit tambour patriote, puis le *Mémorial de Sainte-Hélène* avant la *Jeanne d'Arc* de Péguy se voit au moins ministre de la Guerre. « J'ai toujours pensé que je serais un jour à la tête de l'État, dira-t-il à son aide de camp en mai 1946. À quarante ans, ma certitude était la même qu'à quinze ans. » Il n' imagine même pas qu'il puisse y avoir un obstacle sérieux à son ascension. Pour lui, on ne devient que ce qu'on a décidé d'être. Si on ne l'a pas décidé, on ne peut pas le devenir.

Un demi-siècle plus tard, lors d'une croisière dans le Pacifique, il récite devant ses compagnons, de mémoire et sans une faute, un paragraphe entier des *Chemins de la mer*, de François Mauriac. Les premières phrases donnent le ton : « La vie de la plupart des hommes est un chemin mort et ne mène à rien. Mais d'autres savent, dès l'enfance, qu'ils vont vers une mer inconnue... » Charles en a senti depuis longtemps le goût salé sur ses lèvres.

Georges Cattai, le biographe préféré du général, raconte une anecdote édifiante. Charles, encore enfant, s'amuse à glisser sur la rampe de l'escalier et tombe sur la tête. On s'empresse autour de lui : « T'es-tu fait mal ? N'as-tu pas eu peur ? » L'enfant se frotte le crâne et répond tranquillement : « Peur ? Non ! N'ai-je pas mon étoile ? »

Il n'échappe pas à Henri de Gaulle que son fils possède, en revanche, une haute opinion de lui-même. Un jour, il le convoque dans son bureau de préfet des études du collège de l'Immaculée-Conception pour le réprimander. On ne connaît pas la réaction du fautif, mais on imagine qu'il n'a pas fait profil bas, car l'élève qui lui succède dans le bureau entend le père soupirer à mi-voix en regardant son rejeton s'éloigner : « Quel orgueil ! » Le jeune de Gaulle ne se prend pas pour n'importe qui, ce qui lui vaut, tout au long de sa vie, maintes déconvenues et inimitiés. Jusqu'au moment où cet orgueil devient de la grandeur parce que de Gaulle se confond avec la France, et qu'il est orgueilleux pour elle.

« Général de Gaulle » à quinze ans

Après avoir été un très bon élève en primaire, au point de sauter la sixième, Charles est devenu un élève moyen, doué en français et en histoire mais irrégulier dans les autres matières. Rebelle à tout ce qui ne le fait pas rêver, il obtient de médiocres résultats en mathématiques. « Prends exemple sur Xavier », répète son père. Dans les familles, il s'opère souvent un partage inavouable des enfants : ici, pas de doute sur la répartition des préférences tacites du père et de la mère.

Mais l'enfant insolite qui, comme Napoléon, croit en son étoile possède un don que les autres n'ont pas : l'écriture. Il se passionne pour la littérature, la poésie, le théâtre. Il rédige des saynètes, puis des nouvelles. À quinze ans, collégien à l'Immaculée-Conception, il est le rédacteur d'un journal des élèves. Il porte aux nues la tragédie. Sa précocité attire l'attention, comme dans cette composition qui met en scène en 1905... un « général de Gaulle » en 1930 !

En 1930, l'Europe, irritée du mauvais vouloir et des insolences du gouvernement, déclara la guerre à la France. Trois armées allemandes franchirent les Vosges. L'une de 200 000 soldats et de 500 canons devait longer la frontière de Suisse, et ensuite marcher sur Paris par Belfort. [...] Le général Bismarck avait donné à la III^e, formée de 100 000 soldats, l'ordre de soutenir la II^e [...]. En France, l'organisation fut faite très rapidement.

Le général de Gaulle fut mis à la tête de 200 000 hommes et de 518 canons, le général de Boisdeffre commandait une armée de 150 000 soldats et 510 canons.

Le 10 février, les armées entrèrent en campagne.

De Gaulle eut vite pris son plan. Il fallait sauver Nancy, puis donner la main à de Boisdeffre, et écraser les Allemands avant leur jonction qui nous

serait sûrement funeste. [...]

Longue de soixante pages, l'histoire de cette guerre que mène la France à une armée coalisée est forte en rebondissements et en exploits du « général de Gaulle » : le stratège « se doute des manœuvres » de l'ennemi, « se voit tout seul contre les deux armées du général et du prince », « prend le parti de tenter une seconde attaque », demande à ses collègues de « tenir dix heures » avant l'arrivée des troupes de réserve, place ses divisions et forme ses points d'appui, comprend quand il faut se dégager, envoie des ordres « laconiques mais expressifs », participe à une « lutte de plus en plus atroce » où « les défenseurs, noirs de poudre, défigurés par le sang, mélangés dans un fouillis horrible, luttèrent avec une rage de démons et fauchaient nos compagnies qui, collées à leurs flancs, leur rendaient avec usure les coups qu'on leur portait ». Inachevé, le morceau de bravoure militaire est ponctué de cris d'enthousiasme : « Ah, qu'elle était belle la charge ! » Entre-temps, notre général de Gaulle en herbe a sauvé Nancy, surpris le gouvernement, attiré les regards de l'Europe tout entière. Et déclenché, on le devine, l'enthousiasme maternel.

En 1905, Charles de Gaulle se voit donc officier général à quarante ans. Il aura une décennie de retard sur son programme, puisqu'il le deviendra à quarante-neuf ans et demi, le 1^{er} juin 1940. Il n'empêche : il impressionne sa mère, sa première lectrice, par ses certitudes... qu'elle a contribué à pétrir. « Un parent peut forger la profondeur d'un être, lui donner un but, plus encore qu'un destin, explique le psychanalyste Jean-Pierre Winter³. Le désir de la mère est absolument déterminant dans la vie d'un enfant. Nous sommes tous davantage soumis au désir de notre mère qu'à celui de notre père. »

Même s'il n'y a pas de militaires dans la famille, Charles a trouvé sa voie, il veut préparer Saint-Cyr ; et puisqu'il doit, pour y parvenir, figurer

parmi les meilleurs, il va se mettre au travail, exceller – y compris en maths –, et faire fonctionner sa mémoire démesurée.

Il a choisi la carrière des armes et vengera les pleurs de sa mère lors de la capitulation de Bazaine.

Une maîtresse femme

Comme on le dit, tout se joue avant six ans. Jeanne de Gaulle sent que son fils colérique, à la personnalité si affirmée, est aussi doué d'autorité et de charisme ; lorsqu'on joue une pièce de théâtre au collège, c'est lui qui est choisi pour le premier rôle, celui du roi ; au football, il tire les penaltys. Elle sait sans doute, au plus profond d'elle-même, que l'enfant complexe aux talents déroutants deviendra, selon les mots de son ami le colonel Lucien Nachin, « l'homme que le destin, fatalement, inéluctablement, appellera [...] un jour à l'action ». C'est pourquoi elle accepte de lui, sans peut-être s'en rendre compte, ce qu'elle n'accepte pas de ses autres enfants. Charles le sait, qui est le seul à oser la taquiner sur ses goûts, enfant, mais aussi adulte : sur sa détestation du jazz, par exemple, cette « musique de sauvages » dont ses petits-enfants raffolent et qu'elle voudrait les empêcher d'écouter. Au fond, sa mère a toujours su qu'il lui ressemblait plus que les autres, qu'elle lui avait transmis son tempérament ardent, son rigorisme et son goût de la politique.

Yvonne de Gaulle, qui a fréquenté sa belle-mère pendant deux décennies, a confié à Claude Guy les grandes similitudes qu'elle avait constatées entre la mère et le fils : « C'est d'elle que le général tient la partie agressive de son caractère. Lui seul, d'ailleurs, car ses frères, sur ce point, sont différents. [...] Ma belle-mère était, sans aucun doute, ce qu'on appelle une maîtresse femme. C'est d'elle que le général tient le plus. Elle s'intéressait aux problèmes politiques et formulait des jugements bien à elle, des jugements dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils étaient

catégoriques et passionnés. Mon beau-père était un homme détaché et d'une grande érudition. Il préférait la méditation et les livres à toute autre chose. De la politique, il avait horreur. »

Pierre-Louis Blanc, le dernier « compagnon du crépuscule » de De Gaulle, a travaillé avec lui à l'Élysée à partir de 1967 jusqu'à sa mort, d'abord comme chef du service de presse, puis comme membre de son secrétariat particulier, chargé de réunir la documentation pour les *Mémoires d'espoir* ; il confirme : « On retrouvait l'influence de son père dans la formation de son esprit, mais pour les sentiments et le caractère, l'influence de sa mère a été déterminante⁴. » Dans le portrait qu'il brosse dans *De Gaulle au soir de sa vie*, l'ambassadeur de France précise : « L'impossibilité où il se trouvait de courber la tête n'avait pas été apprise ; elle vivait en lui à l'état de nature. »

Lorsque Charles quitte le giron familial, d'abord pour une école religieuse en Belgique – la séparation de l'Église et de l'État a provoqué un certain flottement en France –, puis pour l'armée, enfin pour la guerre en 1914, c'est à sa mère, presque toujours, qu'il écrit, si l'on en juge par les *Lettres, notes et carnets* publiés par son fils, Philippe de Gaulle. Bien sûr, toute la famille lit ses missives, quel qu'en soit le destinataire. Mais celles qu'il envoie à son père sont plus rares, plus solennelles : le jeune homme y annonce des résultats scolaires, comme sa réussite au concours de Saint-Cyr, qu'il reconnaît lui devoir ; il salue un événement familial, souhaite une fête ou présente ses vœux de Nouvel An. Avec sa mère, on le sent davantage en confiance : il raconte sa vie, développe ses idées, disserte sur l'actualité et la politique du gouvernement. Il lui fait part aussi de ses préoccupations, en évitant cependant de trop l'inquiéter. Elle est son meilleur public.

À dix-sept ans, brancardier volontaire pour accompagner un groupe au pèlerinage de Lourdes, il assiste à ce qu'il considère comme un miracle : « Ma chère maman, j'ai commencé ce matin mon métier de brancardier

sous le soleil sans guère de repos, c'est assez dur mais pas tant qu'on aurait pu le croire. Hier après-midi, une jeune fille paralysée et tuberculeuse guérissait pendant la procession du Saint-Sacrement. » S'ajoutant à l'éducation qu'il a reçue et à la ferveur de l'ambiance familiale, cette scène le marque profondément et renforce ses convictions religieuses.

Jeanne, la France et la Mère

Grâce à ces échanges épistolaires, Jeanne joue un rôle essentiel : elle est le réconfort du pensionnaire, la confidente de l'adolescent, la complice du prisonnier de guerre, et toujours le soutien inconditionnel de son fils, car elle épouse ses révoltes et approuve ses jugements, même quand il exerce son esprit critique aux dépens d'hommes éminents, militaires ou politiques.

Lorsqu'il entre à Saint-Cyr à vingt ans, il lui raconte la vie quotidienne au premier bataillon de France. C'est en pensant à elle qu'il donne une conférence sur le patriotisme devant ses camarades officiers. « Il n'existe pas au monde de sentiment plus désintéressé, leur explique-t-il. Aucun amour humain n'a jamais inspiré de plus nombreux et d'aussi purs dévouements. » Il prend pour exemple Jeanne d'Arc et le feu sacré qui l'animait. Juste avant d'intégrer Saint-Cyr, il a emmené un de ses cousins sur les traces de la Pucelle, à Orléans et dans les châteaux de la Loire. Beaucoup plus tard, rentrant en France auréolé de gloire, le chef du Gouvernement provisoire ira à Rouen se recueillir place du Vieux-Marché, où le bûcher de son héroïne fut jadis dressé.

C'est en pensant, forcément, à sa mère, Jeanne, autant qu'à la jeune cheffe de guerre lorraine qu'il défend le chauvinisme, « cette disposition d'esprit qui porte à donner toujours et aveuglément raison à tous les actes bons ou mauvais de sa patrie à l'extérieur ». En effet, si le chauvinisme est un excès, il vaut, selon lui, mille fois mieux qu'un patriotisme trop raisonneur. Cet amour jugé excessif par certains a façonné et défendu la

France depuis quatorze siècles : « Il fallait bien que Vercingétorix ou Jeanne d'Arc fussent des chauvins pour avoir accompli les exploits que l'histoire nous a transmis, dit-il avec conviction à ses camarades. Quand Jeanne d'Arc est montée sur son cheval sus aux Anglais, a-t-elle été chauvine ? Elle a obéi à son cœur. »

À Saint-Cyr, de Gaulle confond dans sa passion la France – qui était déjà pour lui une personne à l'âge des soldats de plomb – et la Mère. De mémoire, il cite Péguy :

Mère, voyez vos fils qui se sont tant perdus.

Qu'ils ne soient pas jugés sur quelques basses intrigues.

Qu'ils soient réintégrés comme l'enfant prodigue.

Qu'ils viennent s'écrouler entre deux bras tendus.

Son contemporain Charles Péguy est l'écrivain qui le marque le plus : « Il sentait les choses exactement comme je les sentais », confiera-t-il plus tard à Alain Peyrefitte, son ministre de la Communication ; il est à l'unisson du poète lorsqu'il évoque « la personne France ». Il a fait, enfant, les mêmes rêves que lui, et il est pareillement entré à Saint-Cyr avec des idées revanchardes. Péguy sert d'intercesseur entre la France et lui : il la voit comme une personne vivante, pareille à la Madone des fresques. La France, la Vierge et la Mère forment les trois faces d'un triptyque. L'académicien Éric Roussel raconte dans sa biographie qu'à Londres, pendant la guerre, de Gaulle voudra adresser un discours à « notre dame la France » et que « des esprits prudents, soucieux de ne pas alimenter l'ire des “vrais républicains”, essaieront de l'en dissuader ».

Mais pour les besoins de sa démonstration, lors de cette conférence à Saint-Cyr, c'est avec Déroulède qu'il file l'analogie entre la mère et la patrie : « Celui qui n'aime pas sa mère plus que les autres mères, et sa patrie plus que les autres patries, n'aime ni sa mère ni sa patrie. » Et d'ajouter :

« Mais, mes chers camarades, ce serait une grande erreur de croire qu'il suffit d'aimer sa patrie pour avoir rempli les devoirs qu'elle nous impose. L'amour de votre mère vous dispense-t-il de lui obéir et de la défendre ? »

De Gaulle aime son pays de toute la force de son instinct, de toutes ses fibres. « Je crois que l'influence de sa mère fut aussi, à cet égard, décisive, souligne son ancien collaborateur Pierre-Louis Blanc. Cette femme avait porté la France dans sa chair. Elle avait souffert de la perte de l'Alsace-Lorraine comme si son propre corps avait été amputé. » Comment la sensibilité de son fils n'en eût-elle pas été marquée ?

Avec cet art consommé des belles formules qu'il possède déjà à vingt ans, le jeune de Gaulle veut montrer que le patriotisme est le levier qui soulève les mondes. Et il défend ardemment les vertus de la guerre : certes, elle charrie bien des maux ; certes, ce serait un grand crime pour un peuple que de la déchaîner sans raison, mais c'en est un autre que de vouloir la détruire car « sans elle, disait M. de Moltke, le monde pourrirait ». Il est convaincu que la guerre développe dans le cœur de l'homme tout ce qu'il y a de bien, tandis que la paix y laisse croître tout ce qu'il y a de mal. On peine à croire qu'il puisse être aussi catégorique trente ans plus tard... ou même l'année suivante, dans les tranchées.

D'un poilu à sa maman

Le 2 août 1914, le jeune saint-cyrien rejoint les armées du Nord-Est où il sert au 1^{er} bataillon du 33^e régiment d'infanterie. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France. Le 7, il envoie sa première lettre de guerre à Mme Henri de Gaulle, la plus brève des trente et une lettres qu'il va lui écrire avant d'être fait prisonnier (son père, lui, en recevra trois).

Ma bien chère maman,

Nous voici en pleine campagne, pleins d'entrain et de confiance. Les troupes sont absolument admirables.

Vous devez être bien sevrés de nouvelles car il me semble que l'état-major de l'armée arrête toute espèce de renseignements militaires. Quant à moi, je n'ai aucune lettre de vous ni de personne depuis le 1^{er} août.

Nous sommes actuellement aux environs de Mézières. Notre destination est inconnue.

Mille baisers à vous et à tous,

Charles de Gaulle

Le jeune lieutenant va être blessé à trois reprises, en août 1914, en mars 1915 et en mars 1916. Qu'il n'ait pas été tué lors d'une attaque, lorsqu'on connaît sa volonté de montrer l'exemple aux avant-postes, qu'il ne soit pas tombé au milieu des centaines de morts qui l'entouraient à chaque fois tient du miracle. Après la fusillade où il a été blessé à la jambe, et où il aurait dû être criblé de balles, cette chance insigne devient même pour lui une interrogation gênante. Il est opéré à Paris ; le chirurgien, le professeur Michon, lui confie qu'il a échappé à la gangrène et que ses confrères, à sa place, lui auraient probablement coupé la jambe. Hospitalisé à Lyon, il livre à sa mère, de toute évidence plus intéressée que son père, son analyse sur les manquements d'un « trop grand nombre de généraux de division ou de brigade qui ne savaient pas utiliser les différentes armes en liaison les unes avec les autres ». Il évoque à peine le traitement à l'électricité qu'on lui inflige pour redonner vie à son pied paralysé, et conclut : « Au revoir, ma bien chère maman. Affections à papa et à Pierre. Je vous embrasse cent fois. Votre fils très affectionné et respectueux. »

De l'hôpital ou du front, les lettres qu'il envoie à Jeanne de Gaulle ressemblent moins aux lamentos des poilus qu'aux rapports d'un chef d'état-major. Chacune est l'occasion de développements politiques ou tactiques : sur l'attitude des Belges (« En faisant de la politique flamingante, en refusant de renforcer leurs armées, en faisant des sourires à

l'Allemagne et des grimaces à la France, les Belges tournaient le dos à leur histoire et s'en trouvent châtiés ») ; sur la tactique de Joffre (« Le général Joffre n'a pas voulu compromettre ses troupes dans une partie mal engagée. Il a préféré se replier où il est maintenant, et y livrer bataille dans de bien meilleures conditions ») ; ou sur des supputations de son cru (« Décembre verra donc sans doute la suprême grande bataille des Russes contre les Allemands renforcés et les Autrichiens reformés. Il est certain que ce sera pour nos alliés une troisième victoire suivie d'une invasion désormais rapide »).

Positif pour sa mère

Lorsqu'il raconte son quotidien dans les tranchées – car il y retourne, une nouvelle fois, avant la fin de sa convalescence –, le lieutenant devenu capitaine enjolive la situation pour éviter d'inquiéter Jeanne : s'il raconte qu'il doit aller en première ligne, il précise que cela l'enchanté car c'est en dehors des bois ; il se réjouit du gel, parce que cela le débarrasse de la boue, beaucoup plus gênante pour des armées statiques dans les tranchées.

Il demande parfois à sa « bien chère maman » de renforcer son équipement en lui envoyant des gants fourrés, parce qu'il a usé les siens à force de marcher à quatre pattes. Ceux qu'il reçoit sont beaucoup trop petits... Preuve que, comme toutes les mères, Jeanne ne l'a pas vu grandir. Mais il ne se plaint jamais de ses conditions de vie, et se réjouit toujours de l'abondant courrier qu'elle lui envoie : « Merci de vos lettres fréquentes. C'est la principale satisfaction de la journée avec, bien que d'un autre ordre, le tir de notre grosse artillerie dont les effets sont immenses. Par malheur, nous n'en avons pas beaucoup. »

Le jour de ses vingt-quatre ans, il gèle dans les tranchées, et faire du feu est proscrit, à moins de vouloir attirer les obus adverses. Mais ses lettres – qu'on a décidément du mal à imaginer écrites dans ces boyaux étroits et

insalubres, entre deux massacres – font toujours partager à sa mère ses réflexions stratégiques, en quêtant son approbation. Il est sûr qu'ils sont unis dans une même pensée, et parle à sa place.

Il sait que sa mère est une femme intelligente, qu'elle suit l'actualité, et qu'elle se préoccupe du sort de la France autant que de celui de ses enfants. De Gaulle n'était pas phallocrate, ce sont ses biographes qui le sont lorsqu'ils s'étonnent que « sa bien chère maman sembl[e] plus intéressée que son mari par ces comptes rendus stratégiques ». Michel Tauriac ose même écrire : « Pourquoi entretenir sa mère de ce genre de considération bien étrangère à la curiosité féminine ? Ne devrait-il pas plutôt lui exprimer ce qu'une femme attend de son enfant plongé dans d'affreuses conditions ? »

S'entretenir avec elle de ces sujets est, de surcroît, une autre manière pour Charles de la rassurer. Personne ne dira à sa mère – et c'est tant mieux – que le régiment de son fils a perdu les deux tiers de ses soldats en moins de douze mois. Personne ne lui décrira la folle témérité dont son cher enfant fait preuve, tout en continuant de protester contre ses supérieurs qui prônent des massacres inutiles.

Le journaliste Pierre Bourget rapporte dans *L'Aurore* le témoignage d'un officier qui a combattu avec lui. Un matin, le futur général part en reconnaissance avec deux autres officiers ; aussitôt, les Allemands leur envoient un *Minenwerfer*. « Les *minen*, ça se voyait et on pouvait à la rigueur supputer l'endroit de leur chute. De Gaulle suivait la trajectoire du projectile ; les deux officiers qui l'accompagnaient firent ensemble un plat-ventre rapide. Pas le capitaine ; debout, il regardait. Le *minen* explosa à quelque distance sans toucher personne. Les deux officiers se relevèrent et le capitaine de Gaulle leur dit : “ Vous n'avez pas eu trop peur, messieurs ? ” »

1915 commence plus difficilement, et Charles écrit à sa correspondante favorite « en courant » : « Ma bien chère maman, nous sommes ici dans une

mer de boue, aussi y a-t-il pas mal de malades. [...] La neige tombe aujourd'hui à gros flocons. Elle nous laisse indifférents, mais nous souhaitons qu'elle amène une forte gelée permettant de sortir de la boue effroyable où nous pataugeons au grand dommage de notre offensive. » Il manie l'euphémisme : « Avant-hier combat assez dur où le régiment a perdu quelques plumes. » (Cinq officiers et trois cents hommes !)

Le jeune capitaine parle rarement de Dieu et ne semble pas craindre la mort, mais il y est prêt, et rassure sa mère – si l'on peut dire : il a croisé le père Havrais, qui va lui remettre sa lettre en main propre, et s'est confessé à lui parce qu'il anticipe une offensive décisive.

Début mars, il est à nouveau blessé lors d'une attaque. Sa main gauche traversée par une balle s'infecte et provoque une enflure de l'avant-bras. Obligé de retourner à l'hôpital, il annonce à sa mère qu'il rentre « dans l'humanité », autrement dit un lieu où les hommes sont traités avec sensibilité et compassion. Mais à peine soigné, il est impatient de retourner au front, ce qu'il fera début juin, pour sa troisième entrée en campagne.

Des prières pour réponse

Jusqu'à la fin de l'année 1915, même lorsqu'il évolue en première ligne, ses lettres continuent de prétendre que tout va bien, et ne décrivent guère l'horreur de la vie dans les tranchées. Il « joue de l'harmonium et de la mandoline », lui qui n'est pas un grand amateur de musique... mais il préfère, avec sa mère, parler d'actualité, de l'intervention de la Grèce ou de l'expédition d'Orient. Il n'hésite pas à fustiger les hommes politiques, Denys Cochin, qui, comme tous les parlementaires, ne comprend rien à l'action, ou Aristide Briand, qui ne doit pas être fier de lui mais dont il ne souhaite pas le départ. Parfois, il se laisse aller à propos de la bêtise du Parlement. Il sait que quelle que soit la virulence de ses critiques et de ses poussées d'intolérance, sa mère les partagera.

Ses difficultés quotidiennes dans les boyaux de boue, et les échanges de coups de feu, ne méritent à ses yeux que des mentions accessoires, puisque ses camarades et lui font preuve du stoïcisme de gens qui ont dix-sept mois de campagne et qui vivent dans l'eau comme des grenouilles. Sa bien chère maman est d'ailleurs là pour lui envoyer caoutchouc, bottes, gilet et lampe – il a de la chance. Lorsqu'il tombe malade, aux derniers jours de l'année, il refuse de se faire évacuer, et réussit à se rétablir seul. Il s'en veut ensuite d'avoir, dans un moment de faiblesse, avoué son malaise à sa mère : « Après vous avoir envoyé ma lettre d'avant-hier, j'ai eu soudain le regret de vous avoir peut-être causé par elle une inquiétude inutile à mon sujet. N'allez pas croire surtout que je me porte mal ou même médiocrement. Je vais réellement le mieux du monde [...]. Seulement j'ai eu huit jours de fatigue et de fièvre, écot payé à ce deuxième hiver de guerre. »

Quel genre de réponses reçoit-il ? Peu de lettres de sa mère ont été conservées. Jeanne lui donne surtout des nouvelles de la famille, lui pose des questions, ose quelques commentaires, et formule des vœux appuyés qui ressemblent à des sermons : « Que Dieu t'accorde avec abondance les lumières qui ont illuminé les âmes de tes parents et de tes grands-parents, qui ont fait leur force et leur consolation et procuré le bonheur éternel à ceux qui ont gagné les demeures de l'au-delà ; qu'Il t'envoie aussi, le Dieu d'infinie bonté que nous aimons et voulons servir, le bonheur dans ce monde, autant qu'il est possible. »

Le 24 février, Charles annonce à sa mère que l'ennemi se décide à attaquer une dernière fois, et qu'il va le faire avec une volonté et des moyens matériels extrêmement puissants. Mais il demeure indéfectiblement optimiste, ce qui tranche sûrement avec l'état d'esprit de ses camarades.

Ce volontarisme et l'impavidité qu'il feint parce qu'il est convaincu que les soldats français n'admettent pas la faiblesse de leur chef ne seront pas suffisants. Le 26 février, à cinq heures du matin, son régiment arrive aux portes de Verdun. La 10^e compagnie qu'il commande est placée sur la rive

droite de la Meuse. Le 2 mars, le capitaine de Gaulle vient de monter en ligne en avant du village de Douaumont lorsqu'une attaque massive des Allemands, frontale, et à revers, écrase complètement son bataillon.

« C'est alors, racontera son supérieur le lieutenant-colonel Boud'hors, qu'on vit cette chose magnifique et que contempla avec un sentiment d'admiration et d'épouvante la 4^e compagnie tout entière ; on vit la 10^e compagnie, sous le commandement du capitaine de Gaulle, foncer droit devant elle, la baïonnette basse, sur les masses ennemies qui gagnaient le village, et se livrer à un corps à corps terrible où les coups de baïonnettes et de crosses faisaient place nette autour de ces braves jusqu'au moment où ils succombèrent sous le nombre et où on les vit tomber submergés. Le capitaine de Gaulle, ce magnifique soldat, d'une exceptionnelle valeur, d'un sang-froid imperturbable et d'un courage intrépide, est tombé à la tête de ses troupes, grièvement blessé. »

Quand je devrai mourir...

Quatre jours plus tard, le régiment, relevé, évalue ses pertes : trente-trois officiers et mille quatre cent quarante-trois hommes de troupe ont été tués, blessés, ou ont disparu. La 10^e compagnie ne compte que trente-sept survivants sur cent quatre-vingts hommes. Pour la hiérarchie militaire, le capitaine de Gaulle a succombé en défendant courageusement Douaumont. Son corps, certes, n'a pas été retrouvé, mais au milieu de cette boucherie...

Jeanne ne reçoit plus de lettres. Porté disparu, Charles est cité à l'ordre de l'armée par Philippe Pétain ; la citation est publiée au *Journal officiel* le 7 mars 1916 et doublée d'une Légion d'honneur à titre posthume : « Le capitaine de Gaulle, commandant de compagnie, réputé pour sa haute valeur intellectuelle et morale, alors que son bataillon, subissant un effroyable bombardement, était décimé et que les Allemands atteignaient sa compagnie de tous les côtés, a enlevé ses hommes dans un assaut furieux et

un corps à corps farouche, seule solution qu'il jugeait compatible avec son sentiment de l'honneur militaire. Est tombé dans la mêlée. Officier hors de pair à tous égards. »

Son père commente plus sobrement : « Mon fils est mort en faisant son devoir. » Pendant deux mois, Jeanne de Gaulle porte le deuil de son enfant tombé au champ d'honneur. Elle a tout le temps de méditer sur le poème qu'il a écrit à dix-huit ans, alors qu'il préparait Saint-Cyr au lycée Stanislas, en le signant d'une anagramme de son nom :

*Quand je devrai mourir, j'aimerais que ce soit
Sur un champ de bataille ; alors qu'on porte en soi
L'âme encore tout enveloppée
Du tumulte enivrant que souffle le combat,
Et du rude frisson que donne à qui se bat
Le choc pâle et clair de l'épée.*

*J'aimerais que ce soit le soir. Le jour mourant
Donne à celui qui part un regret moins pesant
Et lui fait un linceul de voiles ;
Le soir !... Avec la nuit la paix viendrait des cieux
Et j'aurais en mourant dans le cœur et les yeux
Le calme apaisant des étoiles.*

*J'aimerais que ce soit, pour mourir sans regret,
Un soir où je verrais la Gloire à mon chevet
Me montrer la Patrie en fête
Un soir où je pourrais, écrasé sous l'effort,
Sentir passer, avec le frisson de la mort
Son baiser brûlant sur ma tête.*

Charles de Lugale

En réalité, Charles a été blessé d'un coup de baïonnette à la cuisse gauche, et gazé ; gisant inanimé, il a été fait prisonnier par les Allemands. Un matin de mai 1916, la concierge apporte la nouvelle aux parents endeuillés : Charles est vivant ! Mais il préférerait ne pas l'être : trente-deux mois de détention dans six prisons différentes, en Westphalie, Lituanie, Silésie et Bavière, viennent de commencer pour lui.

Complice des évasions

Au cours de ces trente-deux mois de détention, il va faire cinq tentatives d'évasion auxquelles Jeanne va participer en envoyant des déguisements, des vivres ou des fournitures – scie, lime, boussole... – dans des boîtes de conserve à double fond. Cinq tentatives « réussies », c'est-à-dire qui le conduiront loin de son lieu de détention (pour l'attribution de la médaille des évadés, ce sont celles qui comptent), même s'il va être repris quelques jours plus tard.

La mère et le fils ont mis au point un code secret dans leurs courriers. Certaines syllabes ou mots entiers, placés en début de ligne, doivent être rapprochés afin de créer une nouvelle phrase. C'est de cette manière qu'il lui demande des vêtements truqués – un uniforme transformable en costume civil, ou un képi bleu clair sans galons ni ornements, transformable en casquette –, de l'acide picrique et divers petits outils.

Pour un homme qui ne sait pas planter un clou et qui, sa vie durant, abandonnera à ses aides de camp ou à ses proches tous les tracasseries de la vie quotidienne, le moins qu'on puisse dire est que nécessité fait loi : il va développer, pendant ces deux années, une incroyable ingéniosité. Il crochète des serrures, falsifie des papiers ou reproduit de fausses clés. Il se

déguise avec des postiches ou des lunettes. Ce parangon d'honnêteté sait aussi, à l'occasion, corrompre le personnel de surveillance, forcer l'atelier du tailleur pour s'emparer d'un uniforme allemand ou voler un chapeau. Il s'empresse ensuite de le confesser à l'aumônier du camp, en lui remettant 20 marks pour que le propriétaire lésé puisse s'en racheter deux.

Un jour, il s'évade avec une corde de trente mètres et une échelle ; plus tard, il se cache dans un grand panier à linge en osier que les hommes de corvée français, escortés de deux Allemands, emportent chaque matin à la blanchisserie du village ; une autre fois, il avale une forte dose de l'acide picrique envoyé par sa mère pour simuler un ictère et être hospitalisé, avant de s'évader de l'hôpital. Jouant de malchance, il est repris chaque fois, parfois à des dizaines de kilomètres de son point de départ. Et il écope à chaque tentative de soixante jours d'arrêts de rigueur. Il avoue à sa confidente que rien ne va plus : il se sent comme un « enterré vivant ».

La médaille du Sacré-Cœur

Il enrage de ne pouvoir se battre. Il est convaincu que sa carrière militaire est compromise parce que ses camarades encore au combat auront, eux, bénéficié d'une expérience et d'un avancement irrattrapables. Ce regret, il en est sûr, ne le quittera plus de toute sa vie. « Combien je pleure dans mon cœur de cette odieuse captivité, vous le savez ma si chère petite maman ! » L'« enterré vivant », qui ne geignait jamais dans le cloaque des tranchées, déplore l'impossibilité de « porter à l'ennemi les derniers coups, gloire pour laquelle j'aurais donné n'importe quoi ». Il se flagelle : « Mon sort ne présente aucun intérêt puisque je ne suis bon à rien. »

Et pourtant, entre deux tentatives d'évasion, il ne perd pas son temps : il donne des conférences à ses camarades sur la direction supérieure de la guerre, en s'appuyant sur Napoléon, Carnot et d'autres stratèges militaires. Il dénonce violemment la manière dont les attaques de 1914-1916 ont été

conduites, et justifie les défaillances de certaines unités de poilus qu'on obligeait à donner l'assaut sans illusion contre des réseaux de fils de fer. Il explique la démoralisation de l'infanterie prise dans une double contrainte, entre la certitude de la mort sans aucun résultat à dix mètres de la tranchée de départ et l'accusation de lâcheté que le commandement lui portera si les pertes humaines ne sont pas jugées suffisantes ! Des propos étonnants lorsqu'on sait que ces conférences sont censées remonter le moral des officiers prisonniers, et que l'homme qui les prononce n'a qu'une hâte : retourner se battre. Faut-il qu'il ait le patriotisme chevillé au corps...

L'impossibilité de sortir, et la bibliothèque bien fournie du fort d'Ingolstadt, le poussent à lire, la plume à la main, des centaines d'essais et de romans, de livres politiques et de manuels d'histoire. Doté d'une mémoire phénoménale, il retient tout. Puisqu'il se trouve en Allemagne et qu'il parle allemand, il en profite pour étudier aussi Leibniz, Kant et Schopenhauer.

Il est libéré dix-sept jours après l'armistice. Quelques mois plus tard, Jeanne de Gaulle réunit ses quatre fils et les photographie, alignés dans le jardin de la maison de sa fille Marie-Agnès. Quatre officiers vêtus du même uniforme bleu horizon, et portant, sous la veste, la médaille du Sacré-Cœur dont elle les a dotés avant leur départ, posent pour cette photo « du miracle ». Elle considère comme une faveur divine ce retour de la guerre de tous ses rejetons, en particulier de Charles, le plus téméraire. Jeanne est convaincue que le sort – ou sa bonne étoile – l'a épargné en le retirant des combats par capture à sa troisième blessure à Verdun, après celles de Dinant et de la Somme. À ce rythme, il n'aurait pas survécu jusqu'à la fin du conflit. Elle emmènera ses garçons en pèlerinage d'action de grâces à Lourdes, à la fin de l'été 1927.

Confidente et entremetteuse

À son retour, Charles ne quitte pas l'armée, mais pour se réhabiliter, il veut aller se battre. La noria épistolaire reprend donc, d'abord de Saint-Maixent, où on l'oblige à faire un stage de commandement, puis de Pologne. Il a réussi à se faire affecter à la mission militaire qui aide ce pays, négligé lors du traité de Versailles, à se battre contre l'envahisseur bolchevique. Il aurait pu partir dans les campagnes d'outre-mer, mais comme Pétain à cette époque, il se méfie de tout ce qui détourne l'effort collectif de l'essentiel : le territoire européen.

Engagé pour deux ans, chef de bataillon par intérim, Charles part pour Varsovie le 17 avril 1919. Il endure d'abord huit jours de train, hué par les Prussiens, puis acclamé par les Polonais, ce qui lui donne l'occasion de philosopher pour Jeanne : « C'est au fond une destinée mélancolique que celle du soldat toujours errant. Mais il faut accepter sa destinée. C'est le plus bel effort à faire sur soi-même, c'est aussi le plus indispensable. » Ses lettres suivantes décrivent, entre deux considérations sur la stratégie à adopter à l'égard de l'Allemagne pour faire respecter la paix, « l'aimable plaisanterie » qu'est la guerre en Pologne, avec ces « bandes qui vont et viennent » sans combats réellement meurtriers. Évidemment, quand on a connu les tranchées de 14-18... En tant qu'instructeur puis directeur des études, il travaille, apprend, retrouve sa fougue, sa véhémence d'autrefois, ce tempérament entier et intransigeant qu'il a hérité de sa mère.

C'est en Pologne qu'il commence à penser au mariage, et à parler de jeunes filles avec sa « si chère petite maman » – redevenue en temps de paix sa « bien chère maman » –, en insistant pour qu'elle garde une discrétion absolue. Sa mère effectue des repérages pour lui, mais il veut choisir sa future épouse tout seul, et il n'est pas pressé. Les cavalières qu'on lui a attribuées lors des mariages récents n'étaient pas son genre. Il définit entre les lignes les jeunes femmes qu'il apprécie : intelligentes, fines, délicates, réservées... et, Jeanne le devine, capables d'épouser sa cause.

C'est elle qui organisera en 1920 une rencontre « fortuite » avec la perle rare, Yvonne Vendroux⁵.

Génie incompris, sauf d'elle... et des Allemands

Même marié, qu'il soit affecté à l'École de guerre, au Levant, à Trèves, ou au secrétariat à la Défense nationale sous Pétain, Charles continue de correspondre avec sa mère et d'entretenir leur complicité. En 1922, Jeanne et Henri se sont retirés à Sainte-Adresse, près du Havre, chez Marie-Agnès, quatre de leurs cinq enfants ayant fondé leur propre famille ; Henri s'y éteint en 1934, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Charles est allé leur rendre visite à plusieurs reprises, et il est présent au chevet de son père peu de temps avant la fin. Depuis dix ans, il a toujours envoyé ses textes et ses articles pour relecture critique à l'ancien professeur d'histoire. « Il avait besoin du jugement de son père », affirme la journaliste politique Christine Clerc⁶, spécialiste de la famille de Gaulle.

Mais le dialogue politique entre la mère et le fils ne se tarit pas. Elle lui demande ce qu'il pense du pacte franco-russe, il lui répond qu'ils vont inéluctablement vers la guerre contre l'Allemagne, et qu'ils n'auront pas les moyens de refuser le concours des Russes, même s'ils n'aiment guère leur système politique. Il devine que l'Italie en profitera pour donner à la France le coup de pied de l'âne.

À sa mère, le chef de bataillon, puis lieutenant-colonel, de Gaulle ne cache rien de ses pressentiments, à l'égard d'Hitler en particulier. Le chancelier, bientôt Führer, allemand a beau assurer les Français qu'ils n'ont rien à craindre, qu'il lui suffit de conquérir l'Europe centrale et l'Ukraine, de Gaulle ne se laisse pas endormir. « Personnellement, écrit-il à Jeanne en 1936, je suis convaincu qu'il n'y a là qu'hypocrisie et qu'il a pour principal

but d'écraser la France après l'avoir isolée ; comme il le dit dans ce *Mein Kampf*. » Après les accords de Munich, il lui confie sa rage : il s'agit d'« un effondrement de la France comme grande puissance ». Il prédit : « Nous boirons le calice jusqu'à la lie. »

Si Jeanne le croit sur parole, elle a sûrement l'impression d'être la seule : pendant les dix ans qui précèdent la guerre, de Gaulle prêche dans le désert. Il se bat pour qu'on crée une force blindée d'intervention moderne, une armée de chars, plutôt que de les disséminer dans les régiments d'infanterie et de tout miser sur la supposée infranchissable ligne Maginot ; mais il n'est pas suivi. Celui que Léon Blum décrira plus tard comme « un homme dont la taille, la largeur, la carrure avaient quelque chose de gigantesque » et qu'on sentait « tout d'une pièce » dès le premier contact cherche à convaincre les hommes politiques et l'opinion de reconsidérer la défense nationale. En vain : le conservatisme triomphe dans les états-majors. Dans les cercles et les salons où il essaie de rallier des personnalités influentes à sa cause, l'une d'elles, Robert Aron, le décrit – déjà – comme « la statue du Commandeur, impassible, marmoréen, monolithique, annonçant le châtement et tentant d'indiquer encore le seul chemin du salut... ».

Quelle dépense d'énergie en pure perte ! Son livre *Vers l'armée de métier*, dans lequel il développe ces thèses dès 1934 en les offrant « à l'Armée française pour servir à sa foi, à sa force, à sa gloire », aura plus de succès en Grande-Bretagne et aux États-Unis – sous le titre *The Army of the Future* – qu'en France ! Pire : c'est en Allemagne qu'il se vendra le mieux. Le général Guderian partage la vision du colonel de Gaulle. Hitler, comme lui, lit l'ouvrage avec attention, et l'armée allemande va mettre en pratique sa stratégie.

En 1935, apprenant la mise en place des premières *Panzerdivisionen*, de Gaulle écrit à Paul Reynaud, le seul homme politique qui le soutienne, « la douleur que peut ressentir un officier qui, ayant trouvé pour son pays un

plan de salut, voit ce plan appliqué intégralement par l'ennemi éventuel ». Léon Blum fera d'ailleurs acte de contrition : « Si le système de Gaulle avait prévalu, la France aurait eu deux ans d'avance au lieu de quatre années de retard... et le désastre eût été conjuré, la guerre elle-même peut-être évitée. »

Lorsque la Deuxième Guerre mondiale éclate, et que ses quatre fils sont à nouveau mobilisés dans une armée dont les chefs ne se sont pas donné toutes les chances de réussir, Jeanne, gravement malade, décide d'aller tous les embrasser. L'octogénaire a suivi la vaine croisade de Charles, qui continue de lui écrire des lettres « géostratégiques » en commentant les actions de Churchill ou de Paul Reynaud. Elle connaît donc les risques que court l'armée française en restant terrée derrière son mur.

Veut-elle encore offrir à ses mousquetaires une médaille protectrice, comme en 1914 ? Elle quitte Sainte-Adresse et se rend d'abord à Grenoble pour voir Jacques, puis se fait conduire par un de ses petits-fils en Bretagne où son aîné, Xavier, est mobilisé à Paimpont, près du camp de Coëtquidan, comme officier de réserve d'artillerie. Yvonne de Gaulle et d'autres membres de la famille se trouvent non loin, à Carantec, et Charles aimerait que sa mère les y retrouve, mais elle ne pourra aller au-delà de Paimpont. Elle s'installe dans un appartement loué à un cafetier. Sa petite-fille Geneviève de Gaulle, la fille de Xavier, étudiante à Rennes, est venue la rejoindre.

Le dernier encouragement

C'est là que Charles passe la voir quelques minutes, le 15 juin 1940 dans la matinée. Dans une grosse berline noire de l'armée, le tout nouveau général à titre provisoire et sous-secrétaire d'État à la Guerre – on y reviendra – a quitté Bordeaux où est réfugié le gouvernement de Paul Reynaud, pour rejoindre Brest par la route, et de là embarquer sur le contre-

torpilleur *Milan*. Le but de son voyage éclair à Londres : rencontrer Churchill et négocier avec lui l'aide que les Anglais vont apporter à une France au bord du chaos. Son aide de camp, Geoffroy de Courcel, racontera à Jean Lacouture : « Nous avons roulé toute la nuit, sans un mot. À Rennes, nous avons vu le général René Altmayer et le préfet. De là, nous avons gagné Paimpont, où le général a embrassé sa mère, visiblement proche de sa fin, puis roulant sans cesse, Morlaix, Carhaix et Carantec, où s'était réfugiée Mme de Gaulle. » Philippe de Gaulle confirme dans les *Mémoires accessoires* que lorsqu'il voit son père, ce 15 juin à Carantec, il lui donne d'abord « des nouvelles de [s]a grand-mère, qu'il vient de voir à la va-vite à Paimpont, et qui est très malade ».

Charles se doute sûrement qu'il embrasse sa mère pour la dernière fois. Il ne parlera jamais de ce dernier entretien entre une mère qui vit ses derniers jours et un fils, son fils préféré, devenu ministre – mais un ministre impuissant dans un gouvernement veule, un stratège qui fustige l'absence de stratégie, un militaire furieux contre la hiérarchie militaire, effaré des erreurs stratégiques des maréchaux Weygand et Pétain. Jeanne lui a-t-elle dit, à ce moment-là, qu'il ne pouvait laisser la France sombrer sans agir, que son heure était venue ? Qu'un homme pouvait changer le cours du destin ? Qu'il devrait être le dernier recours, si personne d'autre n'en avait la force ou le courage ? Elle qui l'a façonné, dès son plus jeune âge, dans la vénération de la patrie et l'idée qu'il doit rendre à la France ce qu'elle lui a donné, il est difficile de croire qu'elle ne l'a pas poussé à réaliser enfin sa destinée. Sa destinée à lui n'était-elle pas son rêve à elle ?

Le lendemain, 16 juin, la démission de Paul Reynaud et son remplacement par le maréchal Pétain, favorable à l'armistice, ont dû la déchirer intérieurement. Jeanne ne peut deviner que Churchill va prêter à Charles un avion pour revenir de Londres, et que cet avion va lui permettre d'y retourner dès le 17, pour continuer le combat à partir de la capitale britannique. Elle ne sait pas non plus que son fils, au moment où il quitte le

pays pour de bon, va demander que l'avion survole le village de Paimpont, ce qu'il confiera plus tard au préfet de l'Aube, Pierre-Henry Rix.

Il a mûri son départ définitif pendant la nuit, lorsqu'il a appris que le maréchal Pétain, dont il connaît le défaitisme, devenait le chef du gouvernement, et allait donc demander l'armistice. Il est entré dans l'aventure, ou plutôt dans l'histoire – il était tout le contraire d'un aventurier. « Par sa tradition familiale, par sa formation, il a horreur de l'aventure, expliquera son frère Pierre. Le 18 juin a été provoqué uniquement par cette prescience de sa mission et de son destin national qui le dominait depuis l'enfance. »

À Londres, ce soir du 17 juin, Charles répond à l'épouse de Jean Monnet, qui lui demande le but de sa mission dans la capitale britannique : « Je ne suis pas en mission, madame. Je suis ici pour sauver l'honneur de la France. » Formule que sa mère n'aurait pas reniée ! François Mauriac l'exprimera dans un éditorial en 1960 : « [...] parce que nous avons écouté les mêmes maîtres et aimé les mêmes livres, et plus profondément, que nous aurons espéré et cru jusqu'à notre dernier souffle ce que nos mères nous ont appris à croire et à espérer. »

Au même moment, Jeanne de Gaulle, accompagnée de Geneviève et escortée du convoi de militaires de réserve, rejoint Locminé, dans le Morbihan, s'enfonçant un peu plus dans le réduit breton où l'armée française est censée se replier pour mieux se défendre ou pouvoir être évacuée. C'est là qu'ils vont passer la nuit, dans des abris de fortune. C'est aussi là que va avoir lieu, le lendemain, une scène extraordinaire.

« C'est mon fils, monsieur le curé ! »

« Le 18 juin, raconte Geneviève, des ordres contradictoires sont arrivés sur la place principale de Locminé, les hommes se sont rassemblés, quelques officiers autour d'eux. C'est alors que nous avons vu passer les

premiers détachements allemands, des motocyclistes habillés de noir, avec des casques de cuir noir, et leurs grosses motos qui vrombissaient semblaient chanter un cri de victoire [...] ; ils ont continué au-delà. À ce moment-là, nous avons vu arriver du fond de la place un prêtre en soutane qui se dirigeait vers le groupe d'officiers pour leur faire part de ce qu'il venait d'entendre. »

C'est l'abbé Thouail, curé de la paroisse. Il a écouté la radio de Londres et a entendu l'appel. « À sa manière il essayait de nous le redire, il ne fallait pas désespérer, mais continuer le combat. Un jeune général qui avait été secrétaire d'État à la Défense nationale appelait tous ceux qui voulaient le rejoindre pour relever l'épée de la France. » La défaite n'est pas définitive, l'espérance ne doit pas disparaître : l'abbé s'efforce de répéter les mots de ce général dont le nom, au moins, est facile à mémoriser : de Gaulle !

« Nous écoutions, bouleversés, et ma grand-mère, petite dame en noir, un peu courbée, à laquelle personne ne faisait attention, tira le prêtre par la manche et dit : “C'est mon fils, monsieur le curé ! Mais c'est mon fils !” »

On imagine les larmes de Jeanne, son bonheur dans les larmes. Ce sera sa dernière grande joie. Mais quelle joie ! Quelle récompense ! N'est-ce pas, pour elle, le couronnement d'une vie ? « Je reconnais bien Charles. Il a fait ce qu'il devait faire... », dit-elle à sa petite-fille. La mère du rebelle a beau apprendre quelques jours plus tard que son fils est désavoué, dégradé, condamné à mort par contumace, elle a le bonheur de l'écouter plusieurs fois sur la BBC et ne doutera jamais de sa réussite. « Elle pleurait de joie », se souvient Geneviève. La vieille dame a été si longtemps la seule à croire en son fils et en son étoile ! Charles va devenir le sauveur de la France, le héros dont elle a rêvé.

De retour à Paimpont, Jeanne s'éteint, le 16 juillet, veillée par Geneviève, après une longue agonie, « en disant qu'elle offre ses souffrances pour le succès de mon entreprise », rapportera plus tard Charles. Jusqu'à son dernier souffle, elle est avec lui en pensée.

Quand la famille veut faire publier un faire-part, celui-ci est censuré : il faudra annoncer la mort d'une certaine Jeanne Maillot. De Gaulle est pestiféré, son nom ne doit pas être prononcé. Le jour de l'inhumation, Geneviève et son frère s'attendent donc à être seuls à l'office. Mais l'église de Paimpont est pleine. À l'arrivée du cercueil, les gendarmes lui rendent les honneurs. « Quand on a su, disent-ils à Geneviève, que c'était Mme de Gaulle... » Le patronyme honni n'a même pas le droit de figurer sur la tombe, qui portera simplement un numéro et la date du 20 juin 1940.

À Londres, le général apprend la mort de sa mère par un clandestin.

La tombe de Jeanne

Christine Clerc raconte que Geneviève avait mis des petits cailloux sur la tombe de Jeanne et que, très vite, les petits cailloux ont été emportés par des partisans qui les ont remplacés par des bouquets. Un jeune Breton qui parvient à rejoindre Londres apporte au général une photo de la tombe anonyme de sa mère dans le petit cimetière de Paimpont : elle est couverte de fleurs. Des mains inconnues vont la fleurir jusqu'à la Libération.

Sans le dire, c'est souvent en pensant à elle que de Gaulle se bat et ne renonce jamais, convaincu qu'elle l'aurait soutenu, même dans ses paris les plus irréalistes. Il l'avoue à la fin de sa vie à sa sœur, Marie-Agnès : « Ce qui m'a souvent réconforté, depuis le 18 juin 1940, c'est la conviction que maman aurait été toujours, et en tout, avec moi. » Marie-Agnès, rapportant ces mots après la mort de son frère, se demandait si le général n'avait pas plutôt dit : « derrière moi »... renforçant encore le rôle fondateur de Jeanne. Ce qui confirme une nouvelle fois l'importance pour lui d'avoir été soutenu et aimé dans son enfance afin de développer, à l'âge adulte, la capacité d'accomplir des choses extraordinaires, ou faire preuve d'une résilience hors du commun.

Marie-Agnès lui avait alors rétorqué : « Papa aussi ? » Le général avait hésité. Pour répondre finalement : « Oui, bien sûr, mais peut-être y aurait-il eu de sa part une nuance de prudence. »

Or, un de Gaulle prudent, ou simplement doté d'une nuance de prudence, n'aurait pas été un de Gaulle ! Le soutien inconditionnel de Jeanne a été primordial dans le caractère de son fils, rebelle génial au sein de l'institution militaire, puis insoumis héroïque capable d'imaginer qu'il pourrait, à lui seul, exilé à Londres et condamné par Vichy, incarner la France et sauver son honneur. Aurait-il eu, si sa mère n'avait pas été éblouie par lui, cet orgueil démesuré, porteur de tant de certitudes ? Les « évidences » de Jeanne ont déterminé la construction du personnage de Gaulle.

Selon le psychanalyste Jean-Pierre Friedman⁷, « c'est un schéma fréquent chez les gens de pouvoir. La mère donne la confiance en soi. Elle vous renforce en vous insufflant des certitudes. Le père, lui, est toujours sceptique, il faut le convaincre, faire ses preuves ». C'est grâce à l'amour de sa mère, pour être à la hauteur de ce qu'elle attendait de lui, que Charles réussira à faire croire, en toutes circonstances, qu'il est sûr de lui et qu'il a fait le bon choix. « Tout ce que j'ai pu réaliser dans ma vie, a-t-il dit à Alain Peyrefitte, ç'a été en faisant *comme si*. »

Un de ses premiers rendez-vous, lorsqu'il foule à nouveau le sol de France en 1944, est avec sa mère. Le chef du Gouvernement provisoire se rend dans le cimetière de Paimpont, où elle repose « dans la bonne et sainte terre de notre dame la France ». Ce géant impavide qui, lorsqu'il se sait traqué par les reporters, redresse le torse, rentre le menton et évite de montrer son profil oublie pour une fois les objectifs et les flashes : un photographe fige le moment où il se recueille, képi à la main, ému, presque voûté, sur la modeste tombe blanche cachée sous les fleurs.

Un quart de siècle plus tard, lorsque, par référendum, les Français mettent fin à son contrat avec la France, et qu'il fuit l'Hexagone, c'est sur la

terre de ses ancêtres maternels qu'il se réfugie, en Irlande, patrie de toutes les résistances, comme s'il allait chercher, inconsciemment, l'approbation de sa mère pour ce dernier acte de grandeur. Doit-il au sang irlandais qui coule dans ses veines cette formidable intransigeance ?

À la recherche des ancêtres maternels

Charles de Gaulle part à la recherche des McCartan, seigneurs de Kinelarty, un clan du comté de Down, dans l'Ulster. Son arrière-grand-mère, la mère de la fameuse Julia-Marie-Léonie Delannoy qui trouvait l'acte sexuel si disgracieux, répondait en effet au joli nom d'Angélique McCartan. Elle n'avait, la pauvre, d'angélique que le nom : sur le tableau horizontal que toutes les femmes nées de Gaulle reçoivent à leur mariage et sur lequel s'alignent six ou sept générations de De Gaulle et de Maillot, c'est l'aïeule McCartan, au visage si peu engageant, qui appelle invariablement les commentaires les plus espiègles.

En Irlande, il existe toujours des McCartan. La plupart possèdent ce long nez que Jeanne Maillot a reçu en héritage et qu'elle a transmis à son fils. L'ancien président va à leur rencontre lorsqu'il atterrit à Killarney, capitale du royaume de Kerry, le 16 juin 1969, veille du second tour de l'élection présidentielle qui sera remportée par Georges Pompidou.

Il fait la connaissance d'une trentaine de ces lointains cousins, et évoque avec eux leur ancêtre commun, tué à la bataille de Boyne, en 1690. Regrette-t-il de n'avoir pu tomber comme lui au champ d'honneur, tandis qu'il arpente les plaines irlandaises, en compagnie d'Yvonne et de l'amiral Flohic, petites figures arc-boutées et malmenées par le vent ? Il dit au président irlandais Eamon de Valera, qui le reçoit à Dublin : « J'ai trouvé ici ce que je cherchais, être en face de moi-même. »

La mère du libérateur, quant à elle, ne repose plus dans la terre de Paimpont. Deux ans après la victoire, son fils, qui a quitté le pouvoir faute

de s'entendre avec les partis politiques, est revenu la chercher pour la ramener près de son mari, dans le petit cimetière de Sainte-Adresse.

Il exhume une femme morte en paix, heureuse et fière. Une femme convaincue que le flambeau de Jeanne d'Arc a été relevé. Un mois après l'appel du 18 juin, et aussi improbable que cela parût alors, Jeanne savait, en rendant son dernier souffle, que son fils sauverait la France.

-
1. Propos tenus à sa sœur, septembre 1970.
 2. Entretien avec l'auteur, 7 mars 2019 (comme tous les propos de Jean-Claude Liaudet rapportés dans ce livre).
 3. Entretien avec l'auteur, 25 mars 2019 (comme tous les propos de Jean-Pierre Winter rapportés dans ce livre).
 4. Entretien avec l'auteur, 23 mars 2019 (tous les propos de Pierre-Louis Blanc rapportés dans ce livre proviennent de cet entretien ou des conversations téléphoniques qui l'ont suivi).
 5. Voir [chapitre 3](#).
 6. Entretien avec l'auteur, 4 juin 2019 (tous les propos de Christine Clerc rapportés dans ce livre proviennent de cet entretien).
 7. Entretien avec l'auteur, 5 février 2019 (comme tous les propos de Jean-Pierre Friedman rapportés dans ce livre).

2

Un jeune homme romantique et jouisseur

« À l'époque, j'étais très sur les femmes (*sic*), Pétain aussi, ça nous rapprochait. »

Charles de Gaulle¹

Un jour où Yvonne de Gaulle faisait remarquer que Philippe et Élisabeth, leurs enfants, avaient été « du genre discipliné », son mari rétorqua : « Alors, Yvonne, méfiez-vous ! Car chacun d'entre nous dispose d'une certaine dose de dissipation qu'il lui faut, tôt ou tard, dépenser au cours de son existence. » Il parlait en connaissance de cause. Même s'il est difficile d'imaginer le fondateur de la V^e République en noceur ou en coureur de jupons, qu'on ne s'y trompe pas : il fut l'un et l'autre, comme tous les officiers de son âge. Juste avant les Années folles, il eut les siennes. Sa période de dissipation fut certes amputée des cinq années noires de la Première Guerre mondiale. Néanmoins, de sa réussite au concours de Saint-Cyr, à dix-neuf ans, jusqu'à ses fiançailles avec Yvonne Vendroux, à trente, Charles de Gaulle se dissipa. Ensuite, l'homme responsable prit le dessus.

À l'adolescence, cependant, le jeune de Gaulle ne rêvait pas plus de femmes légères que de jeunes filles de bonne famille : il fantasmaït sur les belles indigènes et les créatures exotiques, inaccessibles ou dangereuses.

Ses écrits de l'époque, des nouvelles rédigées sous le pseudonyme de Charles de Lugale, une anagramme transparente, en témoignent. La meilleure du genre, intitulée « Le secret du spahi » et sous-titrée « La fille de l'agha », fut publiée dans le *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer* en 1910. Charles l'avait envoyée, sans complexe, au rédacteur en chef de la revue ; quelques semaines plus tard, son vœu était exaucé et il recevait un exemplaire du journal, dont la couverture illustrait son texte. Il conserva pieusement cette version imprimée dans un carton portant la mention « Publié par moi dans le *Journal des voyages* en 1910 », carton qui le suivit longtemps avec ses archives personnelles, jusqu'aux années quarante, où sa maison de Colombey-les-Deux-Églises fut incendiée par les Allemands.

Les fantasmes de l'adolescent

Tous les écrits de jeunesse de De Gaulle mettent en scène un personnage central auquel il peut s'identifier : il s'agit toujours d'un jeune officier apprécié de ses pairs pour ses qualités de courage et d'humanité. De Gaulle, d'évidence attiré par l'exotisme de la vie militaire sous les tropiques, situe l'action du « Secret du spahi » dans le Sahara algérien. Son héros est un jeune lieutenant baptisé Meillan, et l'ennemi du régiment est l'agha des Beni-Mathar, grand spécialiste des pillages dans la région.

Meillan n'était ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni drôle ni ennuyeux. Seulement fort intelligent, sorti de Saint-Cyr dans un rang brillant. Nous chuchotions qu'il était arriviste. Toujours prêt à se mettre en avant pour les tournées aux postes ou les missions : toujours exact dans le service ; jamais une femme ; jamais un coup d'alcool de trop. Au demeurant, bon camarade et complaisant ; un peu concentré peut-être.

Mis à part la taille, pour brouiller les pistes, de Gaulle décrit Meillan tel qu'il se voit, lui, ou tel qu'il pense que ses camarades le perçoivent. Il met sur le compte de la concentration excessive ce que ses collègues baptisent probablement inflexibilité, rigueur exacerbée, voire mépris pour les autres. De Gaulle, même jeune, n'est pas un boute-en-train ; dès l'adolescence, il s'est forgé un personnage qui lui impose sa contrainte. Enfin, « sorti de Saint-Cyr dans un rang brillant », il ne l'est pas encore, mais cela ne saurait tarder : il va finir treizième sur deux cent vingt et un.

Des épilogues dramatiques

Tous les officiers du régiment sont fascinés par Medella, la fille de l'agha, qu'on prétend merveilleusement belle mais qu'aucun d'eux n'a jamais vue. Meillan, qui rentre d'une tournée dans le désert, semble cette fois l'avoir rencontrée.

Au nom de Medella, le lieutenant Meillan avait positivement pâli. Seulement, comme il était toujours très maître de lui-même, il vida son verre lentement et nous raconta son voyage : « Vingt heures de cheval avec le soleil la moitié du temps – l'agha ne voulait rien savoir et refusait de restituer les troupeaux volés ; le général avait dit qu'on ne le réduirait qu'à coups de sabre. » Chaque fois que l'un de nous allait en mission chez les Beni-Mathar, il racontait son expédition à peu près dans les mêmes termes, mais il terminait toujours l'histoire en disant : « Et je n'ai pas vu Medella. » Meillan n'en fit rien. Comme on commençait déjà à parler de l'expédition désormais prochaine, cette omission passa presque inaperçue.

À peine rentré, le lieutenant est missionné par le général pour aller porter un ultimatum à l'agha. Lorsqu'il revient, deux jours plus tard, l'agha n'a pas cédé : ce sera donc la guerre.

Tous nous exultions. Dans la suite il me revint que Meillan, au milieu de la satisfaction générale, était plus concentré que jamais. À notre grande déception, on nous apprit que le général ne comptait pas du tout mettre tout le régiment en marche. On n'enverrait qu'un détachement... Tout le monde croyait que Meillan allait aussitôt évoluer pour se faire désigner comme chef de l'expédition. Il n'en fit rien. Pourtant, comme il fallait un officier de sang-froid, qui ne risquât pas de compromettre le succès pour un beau coup de sabre de plus ou de moins, tout en sachant le donner s'il était nécessaire, c'est Meillan qui fut désigné.

Meillan s'exécute. Il retourne dans le désert, le cœur déchiré à la perspective d'obéir aux ordres. Le détachement va bien capturer l'agha, mais Meillan ne peut accepter que ses soldats s'emparent de la jeune Medella. On devine que lors de ses expéditions précédentes, il est tombé amoureux d'elle ; on ne sait pas si l'idylle a été consommée. Pour permettre à la jeune fille qu'il aime de préserver son honneur et de s'enfuir, le jeune idéaliste se tire une balle dans la tête.

La morale triomphe toujours

Le narrateur, qui fait partie de l'expédition, en raconte la fin dramatique : alors qu'on prépare des funérailles solennelles, il découvre dans le dolman de son collègue sans vie « un de ces courts corsages bleus comme en portent les filles arabes dans les tribus nomades du désert ».

Le sacrifice de Meillan est d'autant plus déchirant qu'il a peut-être été la victime d'une stratégie machiavélique. L'épilogue de la nouvelle le laisse supposer :

Quelques semaines après, un chanteur psalmodiait dans les rues de Marhoum la légende de la fille de l'agha tuant de ses regards les ennemis

de son père.

Juste après la Seconde Guerre mondiale, évoquant cet écrit de jeunesse devant son aide de camp, Claude Guy, de Gaulle est un peu gêné et se sent obligé de préciser que sa véritable passion, à l'époque, était la tragédie. Il est vrai que toutes ses nouvelles ont une fin dramatique. « Le secret du spahi » n'était d'ailleurs pas son coup d'essai : deux ans plus tôt, à dix-sept ans donc, en classe préparatoire au collège du Sacré-Cœur d'Antoing, en Belgique, Charles avait déjà cédé à la tentation littéraire en écrivant « Zalaïna ». Cette nouvelle, moins aboutie, n'a jamais été publiée, mais elle est tout aussi passionnée ; les ingrédients sont les mêmes et en dépit de quelques naïvetés, on devine l'écrivain.

Cette fois, le narrateur et le héros ne font qu'un, et ce personnage ressemble comme toujours à l'auteur, tel qu'il s'imagine devenir bientôt. Il commence une carrière d'officier de l'armée coloniale en Nouvelle-Calédonie. Un des Européens, commandant en retraite, reçoit le nouveau venu avec gentillesse. Il lui fait visiter son jardin, où ne poussent que des légumes et quelques touffes de fleurs extraordinaires. Ces plantes merveilleuses ont une histoire : celle de la fille d'un sorcier polynésien, qui vivait avec son père dans une cabane voisine. Le vieux militaire la lui raconte avec une émotion visible.

Deux ou trois fois, je rencontrai la fille du sorcier et, tout emballement de jeunesse et de curiosité mis à part, je vous affirme, mon cher enfant, que de toute sa personne se dégageait un charme absolument unique et étrange. Non seulement je fus saisi de suite par sa grâce et sa très grande beauté sauvages, mais il y avait de plus dans le moindre de ses gestes une telle ingénuité, une ignorance si évidente de la coquetterie et de la pose que ces quelques rencontres suffirent à m'impressionner au dernier point. Je résolus d'apprendre la langue polynésienne pour pouvoir entrer en

communication avec la jeune fille d'une façon satisfaisante et je fis venir de Sydney des livres à cette intention.

L'amour passion finit mal

Le futur commandant rôde en permanence autour de la cabane en espérant parler à son occupante, en vain. Un jour, pourtant, il entend la jeune fille chanter une complainte. Il entre et la découvre près du corps sans vie de son père. Ému aux larmes, il lui parle dans sa langue et immédiatement est ensorcelé par son regard.

Zalaïna – c'était le nom de la jeune sauvage – exerçait sur moi un charme si étrange qu'un mois entier vécu avec elle ne fit que me la faire paraître plus attachante encore et plus originale. La suite des événements me prouva que la très grande affection qu'elle me témoignait n'était pas feinte, mais dès le premier jour j'en avais acquis la certitude tant la sincérité, la candeur, la simplicité de tous ses mots et de tous ses actes étaient évidentes. Elle aimait à me confier son histoire. Enlevée toute jeune avec son père de l'île de Pâques par des traitants (il y en avait encore à l'époque), elle avait grandi en esclavage dans la situation la plus misérable. Son père, qui était le plus grand sorcier de son île, préférait les coups et les privations au travail que ses maîtres prétendaient lui faire faire. Des missionnaires les avaient rachetés et envoyés en Nouvelle-Calédonie où ils vivaient depuis lors aussi isolés que possible.

Le jeune homme est profondément amoureux de Zalaïna, laquelle partage sa passion. Mais l'administrateur des mines qui loge l'officier lui conseille de mettre fin à cette liaison sans espoir, et l'intéressé montre « assez de sagesse » pour s'y résoudre. La mort dans l'âme, il explique à Zalaïna les devoirs que lui imposent les convenances et la morale de son

monde. Mais la jeune fille ne retient qu'une chose : l'administrateur a convaincu son amant de la quitter.

Sa douleur simple et profonde m'émut tellement que je fus sur le point de faire fi des usages, des conseils, de l'exemple à donner, de ma carrière à ménager. Néanmoins, je parvins à me contenir.

Dans tous les écrits du jeune Charles, le héros est obligé de se contenir, de rester très maître de lui-même, d'éviter de manifester ses sentiments et tout ce qui peut être perçu comme de la faiblesse.

Apprendre à se dominer

Sa vie durant, de Gaulle suivra cette règle, adoptée au sortir de l'adolescence, au risque d'être régulièrement accusé d'indifférence ou de froideur. Dès 1916 – quelques années, donc, après « Zalaïna » –, prisonnier de guerre en Allemagne, il a parfaitement assimilé cette nécessité, qu'il explique dans ses carnets intimes : « Se dominer soi-même doit être devenu une sorte de gymnastique constante de la volonté, notamment dans les petites choses : tenue, conversation, conduite de la pensée... » Ce qu'il s'applique à lui-même, il aime que les autres se l'appliquent aussi : comme l'écrira plus tard Claude Guy, il ne fait confiance qu'à ceux qui savent mettre la sourdine à l'expression de leurs sentiments... tout en n'estimant vraiment que ceux qui ont du feu. Sa femme Yvonne sera de ceux-là.

Mais lorsqu'il écrit « Zalaïna », le futur libérateur de la France fait encore l'apprentissage de l'impassibilité. Il commence tout juste à travailler sur lui-même et à façonner son personnage. Il a sans doute du mal à « s'envelopper de glace », expression qu'il utilisera souvent par la suite. Son personnage essaie donc d'oublier Zalaïna en multipliant les parties de chasse avec son hôte. Mais un matin, Zalaïna vient les voir avec un superbe

bouquet ; elle semble calme et résignée. Mis en confiance, l'administrateur et le jeune homme la laissent entrer quelques instants pour déposer ses fleurs. Le vieil homme va le payer de sa vie, la nuit suivante, car les fleurs dégagent un parfum mortel... Mais le plus jeune en réchappe.

Quand je revins à moi, j'étais entouré de quelques Européens de Thio. Le médecin de la colonie me faisait boire et sentir mille drogues. Quand il vit que décidément mes sens me revenaient : « Ah ! Mon cher enfant, j'ai bien cru que vous n'étiez plus de ce monde. » Puis devant mon attitude stupéfaite : « Mais, malheureux ! Où avez-vous pris ces fleurs ? » La mémoire me revint soudain et je pensai à Zalaïna et à son splendide bouquet de la veille.

« Comment docteur, ces fleurs !...

— ... ont failli vous tuer, vous, et en ont emporté deux autres. » Il me montrait le vieil administrateur, étendu sur sa couchette, le corps gonflé, le visage tuméfié ; puis, auprès de mon lit, le cadavre nu de Zalaïna... La mort au moins avait respecté ses traits et ses formes.

Le médecin explique au rescapé qu'en se donnant la mort en même temps qu'à lui, la fille du sorcier croyait que leurs deux âmes iraient rejoindre les ancêtres et vivraient ensemble éternellement.

J'ai tenu à faire pousser ici des fleurs semblables, conclut le commandant ; et parfois, le soir – je suis très imaginaire voyez-vous – quand la nuit vient, tenez comme maintenant, mon ami, je me figure apercevoir l'ombre de Zalaïna au milieu d'elles...

Une nouvelle fois, l'histoire se termine mal, mais la morale est sauvée : la belle sauvage a voulu entraîner son amoureux dans la mort par son pouvoir de séduction, mais le sens de la responsabilité et le respect des

convenances l'ont emporté. Plus qu'une devise, « Le devoir avant tout » devient pour de Gaulle une règle de vie.

Préférer les regrets aux remords

Si, dans ses fonctions, le militaire va être capable d'aller contre l'ordre établi et de désobéir à ses supérieurs dès lors que l'intérêt supérieur du pays sera en jeu, il se montrera toujours, dans sa vie personnelle, extrêmement attentif aux règles, voire conformiste. Sa conduite sera toujours respectueuse de la morale, des usages ou des normes de la bonne société. À l'instar de ses héros, il préférera les regrets aux remords, et ne bravera pas les interdits pour obéir à une attirance qui le dépasse. Ce qui ne l'empêchera pas, comme tous les jeunes gens de bonne famille de l'époque, de profiter pleinement, jusqu'à trente ans, de tout ce que la société offre aux célibataires.

Car la période romantique, celle de la femme inaccessible et sublimée, n'a qu'un temps. De Gaulle, pendant les années qui précèdent la guerre de 1914-1918, fait la noce – c'est de son âge. Le jeune homme n'a certes pas un visage de jeune premier, mais sa haute stature, sa prestance et son intelligence ne laissent pas les femmes indifférentes. D'autant que ses lèvres charnues et ses mains fines sont, pour certaines, l'indice probant d'une forte sensualité.

L'apprenti séducteur a été reçu à Saint-Cyr à dix-neuf ans, en septembre 1909, avec un an d'avance sur la moyenne des candidats. En octobre, il doit effectuer son année de service militaire comme soldat de deuxième classe et choisit, sur le conseil de son père, le 33^e régiment d'infanterie d'Arras pour ce stage de troupier. Le régiment est prestigieux, la ville proche de ses lieux de vacances, et un train rapide la relie à Paris. C'est un régiment d'infanterie, arme moins prestigieuse que la cavalerie, pour laquelle il aurait dû logiquement opter ; mais l'infanterie est cruciale

au cœur de la guerre. C'est l'arme du combat rapproché, celle dont les pertes sont les plus lourdes en cas de conflit. Le choix de l'infanterie répond à cette tentation de l'ascèse qui lui est familière.

Il subit vaillamment son année de bizutage de biffin à la caserne Schramm d'Arras, où il est le plus grand par la taille et le plus jeune par l'âge. Heureusement, il y a une vie hors de la caserne. Un de ses camarades, Jules Cousin, se souvient d'un spectacle de cirque au cours duquel « la grande asperge » n'a d'yeux que pour une jolie femme-obus qu'un canon projette à plusieurs mètres et qui retombe dans un filet. Puis Charles intègre l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, qui, à l'époque, se trouve toujours en région parisienne. Quand il en sort sous-lieutenant, en octobre 1912, il demande à retourner au 33^e RI d'Arras. Le régiment d'Arras est désormais commandé par Philippe Pétain, lieutenant-colonel proche de la retraite.

Une passion commune : les femmes

De Gaulle a fait la connaissance de Pétain quelques mois avant de quitter Saint-Cyr, lors d'un dîner, à Paris, chez le colonel Halna du Fretay. Ce soir-là, sans doute étonné par la faconde et la culture dont fait preuve l'élève-officier de Gaulle, Pétain lui dit : « Jeune homme, j'ai un œil sur vous. » Dès son retour de permission, de Gaulle rejoint donc le 33^e RI. Le futur maréchal vient d'enlever la femme d'un peintre, Eugénie Dehérain, dite Ninie, avec qui il va vivre en concubinage notoire jusqu'en 1920, tout en continuant d'accumuler les conquêtes féminines. En effet, le patron du régiment frétille au moindre jupon.

D'ordinaire, les rapports entre un lieutenant-colonel et un sous-lieutenant sont inexistantes, ou en tout cas purement formels et hiérarchiques. Pourtant, des liens vont se créer, et pas seulement parce que les deux hommes se sont croisés lors d'un dîner. Charles est trop brillant

pour que son chef de corps ne le remarque pas. Son dossier militaire, rédigé par Pétain, en témoigne :

1913, premier semestre. Sorti de Saint-Cyr avec le numéro 13 sur 211. S'affirme dès le début comme un officier de réelle valeur qui donne les plus belles espérances pour l'avenir. Se donne de tout cœur à ses fonctions d'instructeur. A fait une brillante conférence sur les causes du conflit dans la péninsule des Balkans.

1913, second semestre. Très intelligent. Aime son métier avec passion. A parfaitement conduit sa section aux manœuvres. Digne de tous les éloges.

Et il le promeut au grade de lieutenant en octobre 1913.

Mais une autre passion les rapproche : les conquêtes féminines. De Gaulle lui-même l'a confié, au milieu des années soixante, au journaliste Paul-Marie de La Gorce, qui venait d'écrire sa biographie. La Gorce y avait laissé entendre qu'un chef de régiment était un personnage inaccessible pour un homme de troupe et lointain même pour un jeune sous-lieutenant. Après avoir lu l'ouvrage, de Gaulle a demandé à rencontrer son auteur et a pointé tranquillement les passages où ce dernier s'était trompé. « Lisant devant moi ces lignes de mon livre, se souvient Paul-Marie de La Gorce, il m'a dit, à propos de la distance entre le sous-lieutenant qu'il était et son chef de régiment, en des termes que je rapporte mot à mot : "Ne croyez pas cela ! À cette époque, j'étais très sur les femmes, Pétain aussi, ça nous rapprochait..." »

L'expression juste serait : « très porté sur les femmes ». De fait, les deux hommes avaient des fréquentations communes. Ils allaient les voir à Paris et effectuaient parfois les trajets de concert. Ils se côtoyaient dans certains salons, tel celui de Mme Masson, épouse d'un ingénieur des Ponts et Chaussées. « À défaut de pouvoir fréquenter des jeunes femmes de leur milieu, les jeunes gens, à l'époque, rencontraient des femmes mariées », rappelle la journaliste politique Christine Clerc, qui a écrit plusieurs livres

sur de Gaulle. Il faut se souvenir aussi qu'au début du xx^e siècle, les maisons de tolérance étaient légales, et très fréquentées par les militaires ; les jeunes hommes allaient y parfaire leur éducation sexuelle, et les quinquagénaires y réveiller leur désir.

De Gaulle n'a jamais cherché à dissimuler son libertinage prémarital. En 1946, il évoquait déjà, devant son aide de camp, ses relations particulières avec Pétain : « Pétain avait beau ne se livrer presque jamais, j'ai néanmoins connu le bonhomme dans ses moments de confiance : primo parce qu'il m'avait repéré et deuxio parce qu'il aimait les femmes... Il aimait les femmes comme on les aime à cinquante-deux, cinquante-trois ou cinquante-quatre ans, et je les méprisais comme on les méprise à vingt ans. C'est dire que nous en parlions tout le temps. Chaque semaine, nous allions à Paris et nous faisons la route ensemble, par le train. Bref, à Paris, il nous arrivait de nous "croiser". »

Les mêmes femmes que Pétain

Jean Pouget, dans *Un certain capitaine de Gaulle*, rapporte une anecdote transmise oralement. Le sous-lieutenant de Gaulle, puni pour quelque faute vénielle, puis amnistié au dernier moment, court prendre le train de huit heures quarante-sept pour passer le samedi soir à Paris. Il saute dans un wagon et, dans le compartiment, tombe nez à nez avec son lieutenant-colonel qui se rend lui-même dans la capitale, où il a retenu un cabinet particulier au restaurant Gangloff. Bon prince, le chef de corps taquine son subordonné tout en lissant d'un doigt sa moustache poivre et sel.

« Vous avez failli ne pas prendre ce train...

— Non, mon colonel, réplique le sous-lieutenant. Je n'ai jamais douté que vous lèveriez cette punition, car elle était injuste. »

L'histoire tourne ensuite au vaudeville dans les alcôves de la garnison, à Arras. En scène, les mêmes personnages : un sous-lieutenant ardent et un peu gauche, un lieutenant-colonel expert aux jeux de la guerre et de l'amour. Une jeune fille belle, romanesque, sensible au prestige de l'uniforme aime le jeune militaire fougueux qui achève sa crise de croissance. Mais le plus vieux des deux compense ce que l'âge a enlevé de feu à son sang par un art consommé de la tactique et une longue pratique. L'histoire se termine, pour le moins gradé des deux, par un saut par la fenêtre, l'uniforme sous le bras, alors qu'un bruit de bottes se fait entendre dans l'escalier.

Les mauvaises langues ajoutent que de Gaulle se vengeait d'avoir été supplanté par son chef en maniant l'humour : « Elle a dû me regretter, car Pétain était le spécialiste de la guerre de position, moi de la guerre de mouvement... »

Plus tard, évoquant cette vieille aventure devant quelque camarade de l'époque, il soupirait : « Pétain était encore un redoutable adversaire... Elle était belle. Je crois qu'elle est partie chercher fortune en Amérique du Sud. »

Cette histoire a connu, rapporte Jean Pouget, un épilogue délectable, en 1964, à Mexico. Le président de la République, en visite officielle au Mexique, se fait présenter les ressortissants français dans les salons de l'ambassade. Au premier rang se tient une solide matrone, propriétaire d'un restaurant réputé de la capitale. Le chef du protocole fait les présentations. Lorsque la dame est présentée au président, sans doute sous son nom d'épouse, elle lui sourit avec tendresse. Elle retient un instant sa main et cherche le reflet d'antan dans ces yeux qui, depuis qu'ils ont été opérés de la cataracte, ont du mal à voir de près. Le président trop coquet, qui a gardé ses lunettes à gros verres dans sa poche, passe, sans qu'il soit possible de savoir s'il a reconnu son ancienne conquête.

Beaucoup plus tard, l'écrivain François Mauriac lancera à Jean Lacouture, biographe du fondateur de la V^e République : « Des femmes, de Gaulle ? Les mêmes que Pétain ! » Lacouture précisera que l'académicien se référait de toute évidence à des sources sérieuses. Probablement l'intéressé lui-même, puisque de Gaulle n'a jamais cherché à dissimuler son passé lorsqu'on l'interrogeait.

« Comme on les méprise à vingt ans... » À l'époque d'Arras, de Gaulle peut encore papillonner quelques années avant de choisir la femme de sa vie et se ranger. Comme tous les jeunes gens de bonne famille, il fait la différence entre la jeune fille à marier, qu'il respecte, et la femme légère, mariée ou inconstante, qu'il peut séduire. Il est possible d'être amoureux platoniquement de l'une, et même s'imaginer avec elle un avenir romantique, tout en poussant son avantage avec l'autre. Le jeu est clair et, à l'époque, toléré voire encouragé.

Mais il ne va pas le jouer longtemps. Au moins cinq années de vie insouciantes vont lui être volées par la guerre. Une jeune femme dont il est amoureux meurt même dans un bombardement. Les horreurs dont il fait l'expérience dans les tranchées lui font oublier ses soirées frivoles autant que ses rêves exotiques. Ses écrits en témoignent.

Immobilisé à l'hôpital après sa première blessure, en septembre 1914, il rédige une nouvelle qui en dit long sur ses amours d'alors et qu'il intitule « Le baptême ». Le nom du héros est à une lettre près une anagramme du nom de l'auteur : Langel. Ceux qui l'ont lue y ont souvent vu une histoire autobiographique. Elle corroborait une rumeur – rapportée notamment par Geneviève Moll, auteur d'une biographie d'Yvonne de Gaulle – selon laquelle Charles avait séduit la femme d'un de ses camarades officiers de la caserne Schramm à Arras et la conduisait dans un hôtel discret l'après-midi.

Vécu ou imaginaire ?

Le récit commence par une description du bataillon qui prépare son départ pour la guerre, avec des soldats affairés, pressés d'en découdre et désireux de bien faire.

Le lieutenant Langel était à sa place, à la droite de sa section, conservant une attitude impassible, résolu, par tempérament et par profession, à ne faire dans sa manière d'être aucune concession aux circonstances. Mais ce calme des gestes couvrait des pensées ardentes. Mon Dieu ! Cette guerre, l'avait-il rêvée ! D'abord par imagination d'enfant, puis par ambition aventureuse de jeunesse, enfin par impatience dans sa capacité professionnelle. Et maintenant que la guerre était là, l'inquiétude saisissait l'officier : serait-il brave, lui qui rêvait de l'être tant ? Dans l'effroi du péril prochain, quelle force allait le dominer : la règle ou l'instinct ?

Il revit avec mélancolie ses vingt-trois ans d'existence et surtout, ses récentes années de garnison. Comme il y avait vécu fort, jeté dans son métier de tout son enthousiasme intact et par surcroît, novice enchanté de l'amour !

Une nouvelle fois, de Gaulle se décrit dans son héros, peut-être plus encore que dans les récits précédents : comme lui, Langel est lieutenant, il a vingt-trois ans, il est idéaliste, il a rêvé de la guerre et il y part pour la première fois. Et lui aussi est un novice enchanté de l'amour...

Pour son récit, de Gaulle s'inspire de ses propres carnets de route ; il y raconte son quotidien, de la mobilisation, le 1^{er} août 1914, à sa première blessure, le 15 août, devant le pont de Dinant.

4 août. Adieu mon appartement, mes livres, mes objets familiers. Comme la vie paraît plus intense, comme les moindres choses ont du relief quand peut-être tout va cesser...

9 août. Occupation de Mulhouse et proclamation du général Joffre. Toute la compagnie à la fin crie spontanément « Vive la France » et c'est fort émouvant.

14 août. À 6 heures du matin, boum, boum ! la danse commence, l'ennemi bombarde Dinant avec fureur. Ce sont les premiers coups que nous recevons de la campagne. Quelle impression sur moi ? Pourquoi ne pas le dire ? Deux secondes d'émotion physique : gorge serrée. Et puis c'est tout.

15 août : [...] Je hurle : « Première section ! Avec moi en avant ! » Et je m'élance. J'ai l'impression que mon moi vient à l'instant de se dédoubler : un qui court comme un automate et un autre qui observe avec angoisse.

Quelques instants plus tard, il rampe parmi les morts et les blessés, blessé lui-même au péroné, la jambe paralysée, tandis que les balles continuent de siffler à ses oreilles.

Dans sa nouvelle, de Gaulle transforme ces scènes dramatiques en littérature, et s'autorise à parler de sentiments, cette notion censurée dans ses courriers autant que dans ses carnets. Sans doute est-ce plus facile à la troisième personne du singulier qu'à la première.

Depuis des mois l'occupait une palpitante liaison avec la jolie femme du capitaine Bertaud qu'il voyait, sans bouger la tête, en avant de la compagnie voisine. Ç'avait été, pour elle et pour lui, les heures folles des avant-dîners, les précautions pour qu'on ignore, dans la petite ville aux curiosités vigilantes, les comédies jouées dans les salons où l'on se retrouve, les regards qui ne se posent pas, les phrases convenues : toute la saveur sensuelle et cérébrale de l'amour.

Le matin du grand départ, la jeune femme vient dire adieu à son amant. Elle lui fait dire qu'elle souhaite lui parler par un de ses subordonnés. Langel l'aperçoit, elle porte la robe qu'il préfère, elle est belle et ne rêve

que de l’embrasser. Il est atrocement déchiré. Il tergiverse, et finalement lui fait dire qu’il ne peut la voir. En pleins préparatifs avec ses hommes, il fait passer le devoir avant tout. Il doit donner l’exemple.

« Quelque tentateur comme vous »

Quelques heures plus tard, juste avant que la troupe ne s’ébranle, les officiers de toutes les compagnies sont rassemblés et le lieutenant Langel se retrouve à côté du capitaine Bertaud, l’époux de sa maîtresse.

La conversation s’engagea, à bâtons rompus. Ils la voulaient banale tous les deux : il fallait être calme et naturel, c’était le ton de la mobilisation. Et puis le jeune homme évitait avec art, quand il parlait au mari de sa maîtresse, d’avoir l’air de se mettre en frais. À travers les propos du capitaine, le lieutenant crut entrevoir une arrière-pensée. Quoi donc ? Dans l’émotion des adieux, le mari aurait-il, par hasard, éprouvé quelque intuition, arraché à sa femme une bribe de son secret ? Car, après tout, sa femme, il l’aimait, lui, de toute une passion concentrée de timide. En y pensant, Langel s’abreuvait d’amertume : il ne doutait pas du partage, malgré les dénégations classiques de sa maîtresse.

Le bataillon part enfin pour le combat. Il fait halte dans une petite ville belge. Les hommes reçoivent la permission d’entrer dans les maisons pour dormir, sur les planchers froids, les uns contre les autres. Au matin, trois compagnies vont occuper le rebord du plateau qui domine la vallée tandis que la quatrième, celle de Langel, demeure d’abord en réserve. Le combat est imminent. Bertaud appelle Langel dans la semi-obscurité, et s’adresse à lui sur un ton de gravité qui le frappe. Il évoque le sacrifice à venir : il a construit toute sa vie d’officier dans l’attente de ce fameux jour, il accepte d’avance ce qui va se passer, mais il est convaincu qu’il va être tué. Langel

se récrie : le combat sera facile, bientôt ils plaisanteront ensemble de ces sombres pressentiments. Pourtant il sent, au fond de lui-même, que son interlocuteur a raison, qu'il va vers la mort en toute conscience.

« Oui, reprit Bertaud, je vais être tué et ne m'en plains pas ni ne m'en étonne. Seulement, ajouta-t-il, je suis marié... Ma femme... »

Langel sentit un froid brutal. Il la revit, elle, dans l'ardeur de leur cher amour, dans la grâce souriante des rencontres de salon, dans les sanglots lointains du départ.

« Ma femme... », répéta le capitaine. Il s'interrompit quelques secondes puis, tournant la tête vers le jeune homme : « Mon cher Langel, quand on a votre âge, votre esprit, votre tournure, les femmes vous sont faciles, je le sais bien. À leur vie monotone vous apportez de l'imprévu, à leur coquetterie un agréable objet, à leurs sens un renouveau. Quand les années et l'habitude ont usé le simple bonheur de leur mariage, elles sont à vous, magiciens, qui les ferez vivre plus fort. »

Langel, gêné, est obligé d'écouter le mari évoquer son angoisse : il ne craint pas sa propre mort, mais ses conséquences pour son épouse, cette faiblesse des femmes « troublées par quelque tentateur comme vous », et le mal-être des enfants autour desquels rôderont « des ombres douteuses ». Puis il en vient au fait : la compagnie de Langel est en réserve, elle n'ira peut-être pas au combat ; il souhaite lui confier son portefeuille, mais il doit s'engager, s'il en revient, à le remettre en main propre à sa femme. Langel promet, le cœur assailli de terribles remords.

L'amour toujours impossible

Le combat fait rage, et Bertaud, comme il s'y attendait, est tué. Un de ses soldats blessés fouille ses poches : il n'y trouve pas son portefeuille. Il

s'en ouvre à Langel. Mais avant d'avoir le temps d'en tirer les conséquences, ce dernier est appelé à monter à son tour dans l'enfer du feu. Quelques minutes plus tard, il gît, gravement touché à la jambe, sur le champ de bataille.

Comme son héros, de Gaulle est hospitalisé à Lyon, ce qui lui permet de décrire avec réalisme la vie des blessés dans la capitale des Gaules. Langel a été opéré la veille, son cerveau est encore brumeux d'éther. Il ne pense qu'aux batailles qui se poursuivent sans lui, et à celles qui l'attendent à son retour, lorsque, soudain, on l'avertit qu'il a une visite. C'est elle, en veuve éplorée couverte de voiles noirs. Elle lui raconte sa douleur, celle de ses enfants, la manière dont elle a appris sa blessure, et son voyage pour venir le retrouver. À son tour, il raconte le combat et ce qu'il sait de la mort de son mari.

Elle l'écoutait, comme religieusement, et Langel éprouva encore le sentiment que le cœur de sa maîtresse n'était pas à lui seul, que la pensée d'un autre y balançait la sienne. Mais cette fois, il n'eut point de révolte. Oui, le guerrier mort avait assez payé le droit de posséder ce cœur tout entier.

La jeune femme, pourtant, dans la sensibilité pénétrante de son amour, discernait obscurément, dans l'âme de l'officier, quelque chose de nouveau qui serait de la douleur pour elle. La main de son amant, qu'elle voulut prendre, ne resta pas dans les siennes. Il saisit sur la table voisine un portefeuille qu'elle connaissait bien et le lui donna, tandis qu'elle tremblait d'émotion.

« C'est à moi qu'il l'avait confié, dit-il, pour vous le remettre, car il savait qu'il allait mourir ! »

La pauvre femme comprend que des paroles qui la dépassent ont été échangées entre son mari et son amant, et voit l'irréremédiable dans les yeux

de Langel. Suffoquée par les larmes, elle doit obéir à l'infirmière qui lui intime de partir.

Encore une fois, elle voulut prendre la main du jeune homme, mais celui-ci saisit les siennes et les baisa d'une tendresse d'adieu et, tandis qu'il la suivait du regard, il sentit qu'ils allaient traîner, l'un et l'autre, un long chagrin.

Mais, par la fenêtre ouverte, jetant les yeux sur la ville, il vit son calme labeur. De combien d'instincts contenus, de douleurs acceptées, d'efforts soumis à la règle était faite son antique puissance ! Et il eut le courage d'écrire à sa maîtresse la lettre définitive où il renonçait et expliquait.

Pleurer est interdit

Le texte, rédigé sur un lit d'hôpital, entre deux séances d'électricité pour soigner son pied qui n'a pas retrouvé toute sa mobilité, révèle une nouvelle fois la personnalité de celui qui deviendra l'homme du 18 juin. Il éclaire les ressorts de son sens du devoir et de son esprit de sacrifice. Son impassibilité aussi. De Gaulle ne s'autorise ni à pleurer ni à s'apitoyer sur lui-même. S'il se consent des sentiments légitimes, il s'interdit de les manifester ouvertement. Cette froideur apparente fait partie du personnage qu'il se forge. Il est déjà dans le rôle qu'il pense être appelé à jouer un jour.

La fin de l'histoire développe une morale qui dépasse les intérêts individuels pour exalter le collectif. Les officiers apprennent que l'invasion a été endiguée : l'ennemi se replie, le combat est gagné.

Dans l'hôpital ce jour-là, on eût dit que la douleur s'était éteinte. Ce soldat, à jamais boiteux, ne parlait plus de sa jambe perdue ; cet autre, à la main coupée, se disait fier d'être infirme ; ce petit aveugle pleure de joie. Tous étaient traversés par l'orgueil du dévouement.

Langel tâchait d'adoucir du même baume la blessure de son amour arraché. Parmi tant de sacrifices, dont la victoire était pétrie, qui sait si celui-là n'avait pas compté ?

La société ne fonctionne, dans l'esprit de De Gaulle, que grâce à cette somme d'efforts collectifs et à la maîtrise des instincts égoïstes. Si la France est une nation puissante, c'est parce que les hommes qui ont bâti ce pays ont su endiguer leurs inclinations, taire leurs sentiments personnels, accepter les souffrances et accomplir ensemble des efforts soumis à la règle.

Dans quelle mesure l'histoire elle-même est-elle autobiographique ? Dans ses lettres à sa mère, de Gaulle raconte qu'il reçoit la visite de la veuve d'un lieutenant-colonel, amie de leur cousine Kolb. Et dans son carnet, il a noté une anecdote qui rappelle le début de sa nouvelle. Au début de l'attaque de Dinant, il hèle un adjudant de la 1^{re} compagnie qui passe à côté de lui :

« Eh bien Vansteen, ça va ?

— Oh, mon lieutenant, je n'irai pas loin !

— Mais si, mais si ! En voilà des idées ! Allons donc !

— Mon lieutenant, je n'irai pas loin. Mais j'irai tout de même. »

C'est son tour de se déployer avec sa section au tournant de la rue. Je le suis pour le voir faire. Il arrive au tournant ! Vlan ! Il lève les bras, fait trois pas de côté pour dire : « Vous voyez ! Je vous l'avais bien dit ! » Et tombe raide mort.

Le jeune Charles a appris à compartimenter sa vie. Il a certes des maîtresses mais, contrairement à Pétain, il n'oublie pas qu'il devra se marier bientôt. Il sait faire la différence entre les dames avec lesquelles il peut batifoler et les beaux partis qu'il croise dans les bals ou en société. Trente-cinq ans plus tard, il raconte ainsi avec gravité à son aide de camp qu'en voyant entrer, le matin même, dans sa bibliothèque de Colombey-les-

Deux-Églises, la générale Astier de La Vigerie et sa sœur, la vicomtesse de Salignac-Félon, son cœur s'est emballé. « Je les avais rencontrées à plusieurs reprises, dans ma jeunesse, dans des bals. En les apercevant, je me suis dit : "Voici mes danseuses"... » Puis il rit, d'un rire frais et malicieux de jeune homme.

La mystérieuse M.-L.

En 1917, alors qu'il est prisonnier en Allemagne, Charles de Gaulle perd une jeune fille aimée. En dépit de l'importance qu'elle a eue pour lui – il évoque des fiançailles à venir –, on ne trouve à son propos qu'une seule mention certaine. Elle figure dans une lettre de 1942 à J.-A. Pagès, gérant de la cantine des Français à Londres, qui demande au leader de la France libre de protester énergiquement contre « l'assassinat de nos compatriotes de Paris par des bombes anglaises ». « Pour délivrer la France de l'ennemi, lui répond de Gaulle avec franchise, il n'y a malheureusement aucun autre moyen que d'y porter bataille. C'est ce que nous avons fait, vous et moi, lors de la dernière guerre lorsque nous tirions sur nos propres villes et villages de France occupés, que tenait l'ennemi. Je peux même vous dire, en confidence, que cela était la cause d'un des plus grands chagrins personnels de ma vie, car une jeune fille qui était alors presque ma fiancée fut tuée à Lille de cette façon par un obus anglais en 1917. »

Le nom de cette jeune fille n'a jamais été établi. Faisait-elle partie de ces fameux cousins du Nord avec lesquels il passait ses étés dans la maison de la rue Princesse à Lille, lorsqu'il était adolescent ? À Jean Mauriac, le journaliste dont il est le plus proche, il confie que la phrase la plus mélancolique de la littérature française est celle qui ouvre l'avant-dernier chapitre des *Vacances*, de la comtesse de Ségur : « Les vacances étaient près de leur fin ; les enfants s'aimaient tous de plus en plus. » Est-ce parce qu'il est nostalgique des affections nouées dans la maison de bonne-

maman ? André Frossard raconte aussi que la conversation la plus émouvante qu'il ait eue avec de Gaulle concerne cette maison où il savait qu'il ne retournerait jamais : « Après la guerre, au plus haut de sa gloire, il n'avait pas eu les moyens de sauver de la vente cette maison de son enfance. »

Bien qu'il ignore le nom de la jeune fille, Philippe de Gaulle croit savoir qu'il s'agissait d'une amie de la famille de Gustave de Corbie, l'oncle et parrain de son père, professeur à la faculté catholique de droit à Lille, et de son épouse Noémie Maillot, la sœur de Jeanne. Mais Charles avait aussi, paraît-il, un faible pour sa cousine Marguerite de Corbie. Autre hypothèse : il pourrait s'agir d'une certaine M.-L., pour Marie-Lucie, peut-être Marie-Lucie de Corbie, que Charles évoque dans une lettre à sa mère : « Vous me dites que papa a eu connaissance de ma lettre à M.-L. Je m'y attendais parfaitement. J'avais même eu d'abord l'intention d'en écrire une à papa directement pour qu'il en parle à M.-L. J'ai eu un peu envie de rire quand j'ai vu votre inquiétude. Eh quoi ? Trois ans ne suffisent pas à vous rassurer ? »

S'agit-il de la jeune fille qu'il aimait, mais dont sa mère pensait qu'elle ne constituait pas un bon parti pour lui ? Jeanne l'aurait alors découragé de poursuivre ? Et il n'aurait pas revu la jeune fille depuis trois ans, c'est-à-dire au début de l'année 1914, quelques mois avant la mobilisation ? Ou est-ce au contraire une allusion aux tractations qu'il mène pour se fiancer, les « trois ans » prouvant sa constance ?

Ensuite, seulement deux lettres en 1917 font allusion à une personne proche qui serait décédée. Son nom correspond justement aux initiales M.-L., et il s'agit sûrement d'une de ses cousines, mais rien n'indique avec certitude que ce soit de la même personne. Charles en parle d'abord dans une lettre à son frère Pierre : « J'apprends avec infiniment de tristesse que sans doute à l'heure qu'il est notre pauvre chère Marie-Lucie a succombé !

Hélas ! je crois bien qu'en ce moment, ses pauvres parents sont même obligés de s'éloigner de sa tombe. »

Dans une seconde lettre, destinée à sa mère, la pudeur et l'intériorisation des sentiments restent, comme toujours, de mise : « Une carte que je reçois de Marie-Agnès m'apprend que notre pauvre chère Marie-Lucie a succombé le 16 mars. J'en suis comme vous profondément ému. Marie-Agnès en est elle-même extrêmement attristée. »

Ce rapprochement n'est sans doute que coïncidence. Mais il semble que Charles, Parisien né à Lille où il n'a passé que des vacances, ait un faible pour les jeunes filles du Nord- Pas-de-Calais, dans la pure tradition nordiste de la famille de Gaulle. Avant cette presque fiancée lilloise, il a été sensible au charme de Thérèse Kolb, une de ses cousines éloignées. Elle aussi appartenait à une famille bourgeoise de la région calaisienne. Philippe, dans *De Gaulle, mon père*, s'interroge : « Avait-il vraiment envisagé la possibilité de l'épouser ? Il m'en a parlé en marge, un jour, sans me dévoiler quelles avaient été ses intentions à son égard. » Dans une lettre à sa mère, Charles avouait aussi en parlant d'elle : « Je n'hésite pas à vous répondre que naguère elle m'avait produit une vive impression. [...] J'ai gardé d'elle un souvenir très particulier. Celui d'une jeune fille en effet charmante comme vous le dites, et dont l'intelligence réservée et la délicate finesse m'avaient frappé. » Nul ne sait pourquoi l'idylle a tourné court, mais la description est instructive : de Gaulle aime les jeunes femmes intelligentes, fines et délicates, mais peu expansives. Sa future femme, Yvonne Vendroux, correspondra à cette définition et sera, elle aussi, née à Calais, sa famille étant originaire de Lille.

Savez-vous que je suis un timide ?

On ne trouve aucune trace de ces coups de cœur dans ses écrits intimes bien qu'il ait consigné au jour le jour ses pensées, en particulier dans ses

carnets de prisonnier de guerre. Mais il n'y disserte jamais sur ses ressentis amoureux, pas plus qu'il ne les confie à ses camarades. Ce grand jeune homme que certains jugent hautain, mais dont le potentiel intellectuel est reconnu, surprend d'ailleurs son voisin de chambrée Fernand Plessy en lui lâchant un jour : « Savez-vous que je suis un timide ? » Comme ce n'est pas le premier qualificatif qui vienne à l'esprit à son propos, Plessy en reste interdit. Alors de Gaulle insiste : « Si, si ! Vous pouvez m'en croire, je me connais mieux que personne. »

Est-ce de la timidité effectivement, ou les dommages collatéraux d'une pudeur quasi malade ? À la prison de Wülzburg, des douches plutôt rudimentaires contraignent les prisonniers à se montrer nus. « Personne d'entre nous, raconte Fernand Plessy à Michel Tauriac, n'y prêtait la moindre attention. Sauf un : de Gaulle... Plus tard, lorsque la seconde guerre mondiale lui eut offert un rôle à sa mesure, je compris que ses paroles pouvaient avoir un autre sens : sa timidité n'était pas physique, mais purement morale et d'une profondeur insoupçonnée. » Charles notera sur un carnet en 1924 que l'homme d'action se doit – c'est une obsession – de dissimuler sa timidité sous « une apparence de lenteur et d'impassibilité ». Toujours cette impassibilité travaillée, dont il va écrire dans *Le Fil de l'épée* : « Les effets les plus pathétiques obtenus par l'acteur tiennent au spectacle qu'il donne d'une émotion contenue. »

L'année 1917 sera donc une année noire pour le jeune homme. L'inaction de ce long emprisonnement dans les camps allemands le met au supplice. Il ne manque pourtant pas d'occupations au fort d'Ingolstadt : on en a parlé, il étend sa culture en lisant avec avidité, il donne des conférences, il prépare ses évasions, mais il est aussi celui qui organise la vie du camp et qui soutient les plus désespérés... Il n'y a qu'en matière de cuisine – alors que tous les pensionnaires préparent des repas collectifs avec les provisions envoyées par leurs familles – qu'il soit vraiment irrécupérable. Il a retrouvé ce surnom de Connétable, dont on l'a affublé à

ses débuts à Arras, après la remarque peu amène d'un capitaine : « Que voulez-vous que je nomme sergent un garçon qui ne se sentirait à sa place que Connétable² ? » Une autre version de cette remarque est fournie par l'académicien Éric Roussel, qui l'attribue précisément au capitaine de Tugny : « Pourquoi voulez-vous que je nomme sergent un garçon qui ne se sentira à l'aise que généralissime ? » Les deux peuvent avoir été prononcées.

Dans ses carnets, même s'il ne fait qu'effleurer le sujet, de peur d'être percé à jour, le Connétable, qui ronge son frein, laisse deviner une conception de l'amour pleine d'amertume : « Si nous jugeons que l'amour est au fond plus amer que doux, n'en faisons pour rien au monde l'objet principal de nos préoccupations mais un assaisonnement de la vie. » Essaie-t-il de s'en convaincre lui-même ?

Pudeur et pudibonderie

Toutes ses lectures sont autant d'occasions d'approfondir cette culture générale qui va forger de Gaulle, puisqu'elle est pour lui « du savoir transformé en conscience ». S'il est pudique, on l'a vu, il n'est pas puritain. Ainsi lorsqu'il s'exprime sur le puritanisme : « Ce qui est l'essence du puritanisme c'est de proscrire le plaisir parce que plaisir, c'est-à-dire agréable ; d'où en général une vraie haine contre tout ce qui a un caractère esthétique. » Et il n'est pas aussi pudibond qu'il en a l'air : bien qu'il n'apprécie guère *Les Rougon-Macquart* de Zola, il recommandera à son petit-fils Yves de lire *La Faute de l'abbé Mouret*, pour les descriptions inondées de lumière, luxuriantes et sensuelles de la jeune Albine dans le jardin du curé.

Si le souvenir de ses frasques de jeune homme le conduit, par la suite, à une certaine tolérance pour les écarts de ses collaborateurs, il ne pardonne

en revanche jamais à ceux dont les escapades sexuelles mettent le pays en difficulté, comme l'ambassadeur de France à Moscou en 1964, Maurice Dejean, ancien compagnon de la France libre, qui a été pris dans un chantage aux mœurs organisé par le KGB. Après lui avoir lancé : « Alors, Dejean, on couche ? », il le décharge de ses fonctions sans l'ombre d'une hésitation.

Chacun de nous note les proverbes ou les aphorismes qui font écho en lui. Ceux que de Gaulle, pendant sa captivité, relève à propos de l'amour, et qui sont perdus au milieu de citations historiques ou philosophiques, oscillent entre nostalgie et réalisme désabusé : « Vivement les ans ! J'aspire à cet âge sauveur où mon sang coulera plus sage dans mes veines », « Il y a deux sortes d'amour. Celui par lequel on entre dans le mariage, et celui qui en fait sortir », « Il n'y a que le dernier amour d'une femme qui puisse satisfaire le premier amour d'un homme », « L'amitié ne nous emporte jamais jusqu'à l'oubli de nous-mêmes, c'est un des privilèges de l'amour », « L'esprit qui n'est jamais la dupe du cœur n'en est jamais non plus l'obligé », « Beaucoup sont bons pour s'éviter le désagrément de la peine des autres. Par-dessus tout en matière d'amour », « En amour, il n'y a qu'une victoire, c'est la fuite ».

Plus tard, dans *Le Fil de l'épée*, il comparera le « fluide de l'autorité » que certains hommes répandent « naturellement » et la capacité de séduction : « Il en va de cette manière comme de l'amour, qui ne s'explique point sans l'action d'un inexplicable charme. » De Gaulle a compris que la nature l'avait abondamment pourvu dans les deux domaines, et qu'il savait commander les hommes – il l'a constaté au combat et dans les tranchées – comme il savait séduire les femmes. Il ne va pas se priver d'user, voire d'abuser, de ce charme « inexplicable » et inné.

Le célibataire de Varsovie

En 1918, l'armistice et le retour en France obligent de Gaulle à s'interroger sur son avenir. Doit-il quitter l'armée, sa carrière étant compromise par ses trois années d'inaction, en dépit de ses trois blessures et de sa médaille des évadés ?

Il décide finalement de rester, mais à condition de compenser son déficit de combats en allant se battre sur d'autres théâtres d'opérations où intervient la France. Ce sera la Pologne. Cela ne plaît guère à sa mère, car il approche de la trentaine et elle estime qu'il serait temps de penser au mariage. Charles est favorable à ce projet sur le principe, mais ne veut le réaliser que lorsqu'il se sera, en quelque sorte, réhabilité professionnellement. Et en attendant, pas question que sa mère choisisse à sa place, surtout en son absence ! Tout juste a-t-elle le droit de faire des recherches. Il décidera seul, et en connaissance de cause. « Sachez que je rentre dès mon cours fini, lui écrit-il en 1920, c'est-à-dire au plus tard à Pâques, et que c'est à ce moment-là seulement que je pourrai voir et être vu, juger et être jugé. »

En attendant de pouvoir juger et être jugé – on note le désir de réciprocité : il veut plaire à la jeune femme autant qu'elle lui plaira, ce qui n'est pas toujours le cas à l'époque –, le capitaine de Gaulle retrouve à Varsovie son statut de célibataire, cette vie dissipée qu'il vaut mieux avoir le plus tôt possible et que la guerre a interrompue. Il la reprend de manière moins cynique et plus mature. Mais c'est toujours la « jeunesse, âge de folie et de rêves, de poésie et de bêtise », chère à Gustave Flaubert. Même si son fils Philippe, érigé en gardien du temple gaullien, a toujours défendu le sérieux et la vertu de son père au risque d'en faire un personnage asexué à un âge où il aurait eu tort de l'être, de nombreux témoignages prouvent que la période polonaise de De Gaulle n'a pas été la plus chaste, tant s'en faut.

Mais cette fois, il n'en fait pas de la fiction : il résiste à l'envie de s'extérioriser dans la littérature. Comme il le réaffirmera plus tard lors d'une conférence, l'une des principales qualités du chef est de savoir

« garder sur soi-même l'empire suffisant pour ne point voir les mouvements de son âme ». Même si l'exercice demande une discipline de tous les instants. « Ce courage, il le devait à quoi ? » interroge Louis François, un commandant qui l'a eu pour supérieur hiérarchique. Avant de répondre : « À, je crois, la plus grande qualité qu'il ait jamais montrée : la maîtrise de soi. »

Il a pour nouvelle mission l'instruction des officiers de l'armée polonaise, qui font face à l'invasion russe dans un pays régulièrement victime des absurdités de l'histoire. La France ne veut pas abandonner la Pologne aux soviets. Le commandant à titre provisoire de Gaulle est un des trois mille officiers français placés sous les ordres de Weygand pour enseigner la méthode et l'organisation à la française aux officiers qui vont partir au combat. Mais il ne se limite pas aux salles de classe. Le gouvernement français autorisant ses officiers à se mêler aux combattants, de Gaulle n'hésite pas à aller prêter main-forte aux Polonais, sur le terrain, à Rembertow, à quinze kilomètres de Varsovie.

On l'aperçoit, immense et impassible, parcourant les lignes de front à grandes enjambées, son interprète courant derrière lui. Ou en selle, au sein de la cavalerie polonaise. L'armée soviétique, repoussée sur la Vistule, finit par battre en retraite. L'automne 1920 est celui de la victoire. Pour la première fois depuis Napoléon, et toujours grâce aux Français, la Pologne est redevenue réellement indépendante. Les salons rouvrent et les officiers français sont traités en seigneurs de la guerre.

Le tombeur des comtesses

De Gaulle est heureux d'avoir, cette fois, gagné sur le terrain. Oubliée l'humiliation du prisonnier, il a réussi sa session de rattrapage ! Il devient le chef de cabinet du général Niessel. Le sévère instructeur de Rembertow va alors prendre du bon temps. Il n'a pas une soirée libre : les salons polonais

se disputent les uniformes français. Les maris sont encore aux armées. Les Polonaises sont belles, les femmes délaissées nombreuses. Les Français ont une réputation à tenir. Des caisses de champagne et de vins fins transitent par la valise diplomatique. De Gaulle, avec ses gants blancs, son épée au côté, le col de loutre de son grand manteau, fait partie des officiers les plus en vue de la mission militaire française.

Philippe de Gaulle a toujours affirmé à propos des frasques supposées de son père qu'il s'agissait de ragots. Pourtant, dans les années soixante, Yvonne de Gaulle, lors d'un dîner à l'Élysée, interrogeait encore l'ambassadeur Gajewski pour savoir s'il était vrai que son futur mari avait eu une liaison en Pologne, avant d'admettre : « Enfin, c'était avant de m'épouser. » De Gaulle lui-même avait demandé avec un petit sourire très inhabituel à son ministre Pierre Sudreau, qui revenait de Pologne en 1967 : « Alors, Sudreau, on a dû vous parler de moi à Varsovie ? »

Même s'il n'aime pas perdre son temps en mondanités, le jeune de Gaulle, à cette époque, profite largement des invitations qu'on lui envoie : on l'aperçoit dans tous les bals ou les dîners de la bonne société de Varsovie. Après tout, il n'a que trente ans, et depuis le début de la guerre, il n'a guère eu d'occasions de profiter de la vie. On le voit souvent chez Blikle, une pâtisserie tenue par Julia, une Française dont il adore les *paczki* et dont le fils se souvenait encore, au milieu des années soixante, de ce géant qui lui donnait le vertige en le soulevant à bout de bras. Charles a un faible pour le sucré, cela durera toute sa vie. La comtesse Czetwertynska, fine et sensuelle, minuscule à côté de lui, l'accompagne parfois. Est-ce pour elle qu'il a déménagé de l'hôtel Bristol, où il logeait avec d'autres officiers français, pour s'installer dans un studio juste au-dessus de la pâtisserie, au 35 de la rue Nowy Swiat ? La garçonnière est en tout cas pratique pour aller batifoler en toute discrétion après le thé et les pets-de-nonne.

Pierre Galante, un autre biographe de l'époque, prétend qu'on voyait surtout le commandant à titre provisoire « chez la belle comtesse Rose

Tyszkiewicz, née Branicka, dont l'hôtel particulier, adossé à un grand parc au centre de la ville, recélait des trésors – somptueux meubles Renaissance, ravissants salons du XVIII^e siècle français – et ruisselait de lustres ». L'ancien ambassadeur de Pologne Stanislas Gajewski rapporte qu'il fréquentait aussi le salon de la ravissante comtesse Strumilla, issue d'une famille noble, qui vivait jusqu'alors sur ses terres de Russie blanche. Elle avait rouvert, dans le quartier résidentiel de Varsovie à Cukierna, les portes de son hôtel particulier aux hommes politiques, généraux, artistes et écrivains, bref, à tous les personnages qui comptaient dans la Pologne renaissante. Mais d'autres témoins ont rapporté une idylle avec la tout aussi jolie comtesse Agnieszka Korzeniowska. Tout cela en dix-huit mois... Il n'est pas étonnant que quatre décennies plus tard, les échos de ces exploits soient revenus aux oreilles d'Yvonne !

Il rentre par amour

Les anecdotes de ce type abondent – il y en a trop, peut-être, mais on ne prête qu'aux riches, et l'intéressé n'est plus là pour les confirmer ou les infirmer. Stanislaw Mackiewicz, auteur et homme politique qui fut le Premier ministre du gouvernement polonais en exil en 1954-1955, rapporte dans *Zielone oczy* (Yeux verts) une anecdote qui met en scène la comtesse Strumilla, avec de Gaulle et un autre jeune officier, Pawlinowski, futur chef de la Pologne libre à Londres. Pendant une permission, ce dernier vient faire sa cour, lui aussi, à la maîtresse de maison. Sombre, ardent, romantique, il lance soudain : « Où avez-vous déniché ce grand type ?

— Lequel ? demande la dame dont la blancheur de perle rosit d'un léger trouble.

— Celui qui se tient là, debout et qui s'évente avec ses oreilles.

— Oh ! Vous êtes insupportable. C'est un Français de très bonne famille. Il s'appelle Charles de Gaulle. »

Le duel est évité de justesse. Le grand capitaine s'est retiré *in extremis* de la compétition. Et pour cause : en novembre 1920, lors de sa permission à Paris, Charles a eu le coup de foudre pour la belle Yvonne Vendroux³.

À son retour à Varsovie, de Gaulle annonce à son général qu'il ne prolongera pas son séjour en Pologne. Il en avait d'abord eu l'intention, car il gagne 2 300 francs mensuels contre 825 à Paris, et il rencontre beaucoup de gens, mais il a désormais d'autres priorités : il veut rentrer en France pour se marier. Il est depuis longtemps convaincu de l'intérêt du mariage, comme en témoigne sa manière de commenter un livre qu'il a lu en détention, *En ménage*, de Huysmans. « Histoire de deux amis, l'un romancier, l'autre peintre, artistes tous deux, résume-t-il dans son carnet. Le premier marié est trompé par sa femme et la quitte ; l'autre ne veut pas entendre parler de femme dans sa vie. Tout au plus quelque mercenaire une heure ci et là... Mais peu à peu dans leur existence lamentable de célibataires qui ne sont plus très jeunes, apparaissent, grandissent, deviennent odieux les mille médiocres inconvénients de la solitude. Finalement le romancier reprend sa femme, et le peintre se colle. Tout cela raconté avec la brutalité triste et réaliste et le style truculent propre à l'auteur. »

Résister... à une comtesse

S'il n'en parle pas avec les autres officiers, ses amis comprennent qu'il y a anguille sous roche : leur fringant camarade a brutalement changé ses habitudes. Finies les petites amies ! Sa nouvelle sagesse le trahit. Ils vont alors lui tendre un piège. Une vraie machination pour mettre ses bonnes résolutions à l'épreuve ! Jean Pouget s'est fait raconter l'histoire par un

témoin : « Ils décidèrent de fêter Noël chez les Laperche, seul membre du groupe à être marié et à disposer d'un petit appartement à l'hôtel Polonia, ainsi que d'une maîtresse de maison charmante. » En vue de cette ribote, on a amassé, plusieurs semaines durant, les bouteilles qui arrivent par la valise diplomatique. Le capitaine Jean Touzet du Vigier, chargé de diriger la conspiration, a pris soin d'inviter autant de « petites alliées polonaises » que d'officiers célibataires.

Une jeune comtesse polonaise (une de plus !), belle et ardente de l'avis de tous les témoins, a été chargée de séduire de Gaulle. Elle ira jusqu'au « sacrifice » si nécessaire. « Pour atteindre son but, elle ne ménagea ni sa peine ni ses armes, prodigua ses avances et ses appâts. Passé minuit, une main complice avait baissé l'éclairage. Mais il restait assez de lumière pour que les conspirateurs puissent contempler leur défaite et enregistrer l'image qui la prouvait. Acculé dans un coin du canapé, ayant perdu avec le terrain une partie de sa liberté de manœuvre, mais rien de sa détermination, le grand capitaine se défendait pied à pied. À bout d'arguments, il tenait les bras en l'air dans un geste qui ne lui était pas encore familier et qui symbolisait déjà une victoire, non de moindre mérite que les suivantes. »

On imagine la scène : un grand dadais de militaire, encombré de ses mains, levant les bras en V pour prouver aux convives qu'il ne touche pas la jeune femme délurée qui, jouant le tout pour le tout, a fini par s'asseoir sur ses genoux ! La politesse seule l'empêche d'exécuter la directive de Napoléon dûment consignée dans son carnet : « En amour, il n'y a qu'une victoire c'est la fuite »... Néanmoins, son flegme est une jolie preuve de fidélité et de volonté : l'une et l'autre préfigurent le leader intraitable qu'Yvonne puis les Français vont apprendre à connaître.

1. Évoquant pour Paul-Marie de La Gorce les années 1912-1913.

2. Seul maître des armées après Dieu et le roi dans l'Ancien Régime.

3. Voir chapitre 3.

De l'influence de la « chère petite femme chérie »

« Soudain, j'avais découvert la véritable dimension de son personnage et exactement mesuré la qualité de son influence. »

André Malraux¹

À première vue, le dicton « Derrière l'homme, cherchez la femme » ne semble pas s'appliquer à de Gaulle et sa femme, cette « tante Yvonne » dont les humoristes se sont régalés à montrer les travers, avec d'autant plus de facilité qu'elle ne protestait pas : elle n'a jamais donné la moindre interview. Elle l'a voulu ainsi, il n'existe même pas d'enregistrement de sa voix. Elle restera donc, pour l'immense majorité de ses compatriotes, la « Madame de Maintenant » du *Canard enchaîné*, brave dame un peu bigote qui tricotait quand son mari parlait politique, refusait les divorcés à sa table et se faisait régulièrement rabrouer par le général. C'est à se demander comment cet amateur de jolies femmes a pu supporter un tel tue-l'amour pendant un demi-siècle.

En réalité, non seulement il l'a supportée, mais il l'a aimée. Et, jusqu'à la fin de sa vie, admirée et estimée. Cela n'a rien d'étonnant lorsqu'on sait

que l'épouse du premier président de la V^e République ne correspond que de loin au portrait communément brossé. Lorsque Charles dédie ses *Mémoires* à sa femme « sans qui rien ne se serait fait », ce n'est pas un compliment imposé, mais un constat.

La femme que de Gaulle a épousée fut d'abord une ravissante jeune fille, assez sportive pour se lancer à l'assaut du mont Blanc ; une jeune personne assez perspicace pour deviner, en deux échanges, le destin hors du commun qui attendait son prétendant ; une mère de famille assez intrépide pour s'embarquer vers l'Angleterre, sous les bombes allemandes, avec ses trois enfants, sans savoir que son mari s'y trouvait ; une épouse assez agissante pour qu'André Malraux finît par l'apprécier et reconnaître « la qualité de son influence » ; une entrepreneuse assez volontaire, enfin, pour créer la fondation Anne-de-Gaulle et la diriger pendant trois décennies.

Coup de foudre arrangé

Une photo célèbre, prise aux Jeux olympiques de Grenoble en 1968², résume mieux qu'un discours la complicité qui unit toujours le couple après un demi-siècle de mariage : lui, un vieillard déjà, tient à la main un des coquelicots en papier jetés d'un avion sur la tribune officielle³, et fait mine de l'offrir à sa compagne, le regard plein de malice ; elle, respectable sexagénaire coiffée d'une toque, éclate de rire et tend son poing ganté pour contrer le geste ou s'emparer de la fleur – allez savoir. Seule certitude : ces deux-là s'amusent. Le photographe Louis Dalmas a saisi un moment d'intimité. Eux qui détestent les photos, ils n'ont pas vu l'objectif ; ils sont seuls au monde. Le général de Gaulle, dont la grandeur et l'humour ont marqué le XX^e siècle, n'aurait pu garder une telle connivence avec une femme avec qui il ne s'accordait pas. Ils n'ont jamais fait chambre à part. Ils prenaient ensemble, chaque matin, le petit déjeuner près de leur lit –

deux matelas accolés –, et il la rejoignait chaque soir pour le thé. Si la France fut le grand amour du général, ce ne fut pas le seul.

Leur mariage, en 1921, n'est pas le fruit du hasard ; pour autant, il ne s'agit pas d'un mariage arrangé : il y eut coup de foudre, et coup de foudre réciproque. L'histoire a été souvent racontée. À trente ans pour lui et vingt pour elle, les deux jeunes gens sont en âge de fonder une famille. À cette époque, lorsqu'on souhaite rencontrer l'âme sœur, on active son réseau, comme aujourd'hui ; ce n'est pas celui de Facebook ou de Meetic, mais des connaissances : amis, voisins, famille. Ce sont eux qui organisent des rencontres plus ou moins formelles entre jeunes gens à marier.

Charles de Gaulle et Yvonne Vendroux sont alors l'un et l'autre de beaux partis : lui, capitaine dans l'infanterie, commandant à titre provisoire, issu de la petite aristocratie parisienne – ou de la bourgeoisie ancienne, impossible de trancher –, ne manque pas d'allure et de présence ; elle, fille de grands bourgeois aisés, est intelligente, jolie et bien éduquée. Tous deux ont déjà été mis en présence d'autres beaux partis. Charles s'est vu suggérer quelques noms et a rencontré au moins une jeune femme repérée par ses parents : il est allé dîner avec son père dans un imposant château, en province, pour la jauger. La famille qui les a accueillis était fortunée, la jeune fille plutôt mignonne, quoique atteinte d'une légère claudication. Le déclic n'eut pas lieu. D'après Philippe, « [son] père hésita, par pitié, mais jugea cet attendrissement insuffisant pour faire route ensemble le reste de sa vie ».

De son côté, Yvonne, avec ses grands yeux bleu-gris, la finesse de ses traits et de sa taille, sa longue chevelure brune et sa gaieté, fait tourner les têtes dans les bals, à Paris comme à Calais, les deux résidences de sa famille. Son frère, Jacques Vendroux, écrit : « Ma sœur est très jolie, mais ne paraît pas le savoir, encore que... »

La mère d'Yvonne, née Marguerite Forest, a joué un rôle essentiel dans son éducation. Un rôle de modèle, d'abord, car elle a fait avec son époux un

vrai mariage d'amour. Ce n'est pas elle qui aurait dit, comme la grand-mère de Gaulle, que le Bon Dieu aurait pu trouver une manière plus élégante pour faire les enfants. Jacques-Philippe adore Marguerite et cherche sans cesse à lui faire plaisir. Sixième femme de France à avoir obtenu un permis de conduire, elle pilote la 4HP De Dion-Bouton familiale. Passionnée, comme son mari, de nouvelles techniques – la photo, le grand bi, les moteurs... –, elle adore les voyages et s'intéresse à tout, allant jusqu'à se déguiser en homme pour visiter le harem du bey de Tunis ! En 1914, bien que bénévole, elle est désignée comme infirmière-major de la Croix-Rouge à l'hôpital militaire de Calais, et excelle dans sa tâche, au point qu'elle reçoit la croix de guerre en même temps que son fils Jacques en 1919. Aidée d'une cohorte de domestiques, elle a élevé ses quatre enfants, Jacques, Yvonne, Suzanne et Jean, dans une atmosphère aimante, mais à l'anglaise, entre le *self control* et le *never complain*.

Tout sauf un militaire

C'est elle qui a emmené dans les massifs alpins une Yvonne insensible au vertige. Avec Jacques et deux guides, mère et fille se mettent en route à quatre heures du matin pour des ascensions sur des glaciers au-delà de trois mille cinq cents mètres. Encordée au guide, la benjamine taille des marches dans la glace, grimpe dans les couloirs de neige et franchit les crevasses, même quand sa mère renonce. Ses parents sont obligés de lui interdire le Grand Roc noir, dont on doit gravir la paroi finale haute de deux cents mètres en suivant une faille verticale. Combien de jeunes filles de sa génération ont eu soif de telles expériences ?

Marguerite la guide aussi dans ses études ; en 1918, Yvonne est en première, prête à passer le bac. Mais les bombardements de Paris et la Grosse Bertha obligent les dominicaines à se replier en province. La jeune

fille ne poursuivra pas, bien qu'elle soit excellente en français et en géographie – nettement moins en calcul –, et qu'elle adore la lecture.

On la prépare à devenir une maîtresse de maison accomplie : n'est-ce pas ce qu'on attend d'une fille à l'époque ? La tâche est d'autant plus aisée que l'intéressée, qui fait pousser des fleurs dans son petit carré de jardin personnel, prend plaisir aux travaux de broderie et d'aiguille. À la pâtisserie aussi : au moment même où le jeune Charles de Gaulle publie ses aventures de soldats dans le désert dans le *Journal des voyages*, Yvonne Vendroux, onze ans, publie dans le journal *Le Noël* la recette d'un entremets de son invention sous le pseudonyme de Mouette de la Manche ! Elle remporte d'ailleurs le premier prix du concours culinaire avec cette « flanée aux fraises ». Marguerite la pousse à développer ses talents autant qu'à les faire connaître.

Mais elle a beau faire tourner les têtes, la belle Yvonne ne semble pas décidée à se marier. On lui a présenté des officiers au Gymkhana-Club ou d'anciens haut gradés de l'armée du tsar, à Nice. En vain. La fille de biscuitier ne veut pas d'un militaire. Elle vient de refuser la demande en mariage d'un jeune officier, fils de général : « Courir de garnison en garnison, très peu pour moi », écrit-elle à sa meilleure amie pour se justifier. En réalité, la demoiselle au carnet de bal trop bien rempli a porté des jugements définitifs sur tous les prétendants qui l'ont approchée. « Avec ses cavaliers, se souvient Jacques qui lui servait de chaperon, elle était souvent réservée et un peu lointaine. Elle n'était aimable et gaie qu'avec ceux qu'elle trouvait intelligents et bien élevés. » Sa mère, Marguerite Vendroux, soupirait : « Mon gendre devra être quelqu'un, sinon... »

Choisir tout seul

Jeanne Maillot, de son côté, cherche la perle rare pour son fils. Celle-ci doit être plus jeune que lui (une tradition chez les de Gaulle), issue d'une

famille riche (la solde d'un militaire suffit rarement au ménage), bien éduquée, autonome, d'humeur égale, capable de tenir une maison, prête à supporter voyages et déménagements... Et sans doute bien faite, non seulement pour plaire à son fils, mais pour lui donner de beaux enfants !

Charles, en la matière, n'est pas en avance sur son temps. Il partage les critères que sa famille valorise implicitement. Et en ajoute quelques-uns en son for intérieur, ses aventures passées l'ayant rendu exigeant. En plus d'être belle, intelligente et cultivée, sa fiancée devra être plutôt discrète, et surtout ne pas être coquette : on se souvient que la fascinante Zalaïna ignore de toute évidence la coquetterie et la pose. De Gaulle déteste les femmes sophistiquées ou artificielles ; il se méfie aussi des nombrilistes et des affolées, celles qui se noient dans un verre d'eau. Il préfère les énergiques aux passives, les sportives aux langoureuses : la demoiselle va devoir suivre son rythme. Bref, s'il accepte qu'on lui présente des jeunes femmes, il veut choisir tout seul, et sans précipitation.

Mme de Gaulle apprend par une filleule de son mari, Mme Denquin-Ferrand, que la fille des Biscuits Vendroux est à marier. Mme Denquin-Ferrand connaît bien Marguerite Vendroux et son aînée, Yvonne, « douce créature au visage de poupée mais au caractère bien affirmé ». Cette têtue repousse les militaires alors que l'usine de son père fournit toute l'armée en gâteaux ! Pourtant, lorsque en octobre 1920 elle croise le « petit de Gaulle », qu'elle a connu enfant (« un gamin turbulent qui rêvait d'assauts militaires ») mais n'a pas revu depuis longtemps, Mme Denquin-Ferrand se dit que la belle Yvonne changerait sûrement d'avis si on lui présentait Charles.

L'idée amuse Marguerite : « J'aimerais bien rencontrer cet oiseau rare ! » Justement, les Vendroux doivent se rendre à Paris quinze jours plus tard, dans leur pied-à-terre du boulevard Victor. L'entremetteuse organise donc chez elle une rencontre « fortuite » des deux familles. Yvonne ne doit se douter de rien, insiste sa mère, sinon elle se braquera. Et elle prévient que

de toute façon, c'est elle, et elle seule, qui décidera. De Gaulle, qui voulait juger et être jugé, va trouver à qui parler.

Lorsqu'ils sont présentés, les jeunes gens ne laissent rien paraître de leur intérêt. Ils parlent tranquillement et se découvrent quelques amis communs. Rien d'étonnant puisqu'ils sont du même milieu, et tous deux originaires du Nord. La conversation s'étant engagée sur *La Femme en bleu*, le tableau de Van Dongen qui fait un tabac au Salon d'automne, Mme Denquin-Ferrand suggère que tous aillent le voir au Grand Palais le jeudi suivant, et prennent le thé ensuite. Cette fois, les deux jeunes gens vont parcourir l'exposition côte à côte, un peu en arrière du groupe, elle rougissante, lui emprunté... Et c'est après cette visite, au cours du thé – épisode fameux pour certains –, que Charles, nerveux ou ému, fera tomber sa petite cuillère sur la robe d'Yvonne. L'incident sera grossi, déformé, et les quelques gouttes de thé deviendront une pleine tasse renversée sur le vêtement – mais qu'importe. De Gaulle, lui, est bien tombé... sous le charme.

« Ce sera lui ou personne »

Yvonne aussi. La preuve, après ce thé devenu légendaire, elle s'interroge : le capitaine ne l'a-t-il pas trouvée trop petite pour lui ? Elle est rassurée quand l'officier lui envoie, ainsi qu'à Jacques, une invitation pour le bal de Saint-Cyr, qui a lieu le dimanche suivant à l'hôtel des Réservoirs, à Versailles. La jeune fille s'y rend vêtue d'une robe d'un bleu tirant sur le mauve qui met en valeur sa silhouette.

Ils vont peu danser et beaucoup parler : des randonnées dans les Alpes – mousseline sur le visage, lunettes noires sur les yeux, bardée de cordes et de piolets pour affronter les glaciers –, qui ont appris à Yvonne le dépassement de soi ; de Wimereux et des plages du Nord, où leurs familles ont dû se croiser, et du château de Fouquetone ; de la famille Legrand et de

la future comtesse d'Arfeuil, qu'elle connaît bien et avec qui Charles, adolescent, a joué aux charades. Ils se découvrent un goût commun pour les voyages et la découverte d'autres cultures.

Elle parle de son frère Jacques, son préféré, son confident, qui l'emmène nager, patiner ou monter à cheval, avec qui elle pratique le tennis en double ou le piano à quatre mains. Elle dévoile aussi, sans doute, ses choix de vie... Mais Yvonne ne met certainement pas en avant ses visites de charité ni l'aide qu'elle fournit aux familles calaisiennes en difficulté ; en effet, son père lui alloue, chaque mois, une somme qu'elle distribue comme elle l'entend, mais elle n'en fait jamais étalage. Elle saura toute sa vie rester discrète sur ses activités caritatives.

Yvonne n'a pas raconté non plus à Charles – il saura le découvrir tout seul – que ses jambes et ses pieds (pointure 35) sont si jolis qu'ils font l'admiration des vendeuses et des clientes des Galeries Lafayette lorsqu'elle va acheter des bottes de montagne. Mais le jeune militaire en sait assez pour s'engager : Yvonne Vendroux est gaie, douce, intelligente, spontanée... et belle. Tout ce qu'il souhaitait.

La jeune femme ne fait pas que remplir toutes les conditions de sa liste : il s'est passé quelque chose. Un coup de foudre. Ou quelque chose qui y ressemble : entre l'exposition du Grand Palais et les fiançailles, moins de trois semaines se sont écoulées ! L'historienne Frédérique Neau-Dufour, qui a publié la biographie la plus sérieuse et la plus documentée sur Yvonne de Gaulle, s'interroge : « Endogamie ou pas, arrangement ou pas, il semble bien que quelque chose se passe entre eux. Quelque chose qui ressemble à de l'amour, même s'il est impossible à l'historien, un siècle plus tard, de se prononcer sur la chose. Car enfin, qui connaît le caractère de Charles de Gaulle ? Comment penser qu'un homme de cette trempe, déjà sûr de lui et de son destin, se serait lié à une femme pour laquelle il n'aurait pas eu au moins une profonde admiration ? »

Jacques, le frère d'Yvonne – lui et sa femme, Cada, resteront, toute leur vie, proches du couple de Gaulle –, est chargé d'explorer les sentiments de sa sœur au retour du bal. Il est habitué : Yvonne n'avait pas douze ans que ses timides admirateurs l'utilisaient déjà comme intermédiaire. « Et alors ? » demande-t-il. « Je ne me suis pas du tout ennuyée ! » répond-elle. Sa seule réserve, toujours la même : le capitaine de Gaulle mesure quarante centimètres de plus qu'elle.

Quelques jours plus tard, apprenant par ses parents que l'autre partie est favorable à un rapprochement, elle annonce tout de go : « Ce sera lui ou personne. »

La demoiselle sait ce qu'elle veut. Elle a compris que ce garçon à l'allure altière était hors du commun. Marcel Jullian, qui l'a bien connue, l'affirme : « Elle voit tout de suite sa singularité. » A-t-elle eu, comme Jeanne de Gaulle, la certitude de son grand destin ? Elle qui pense que le visage d'un homme n'est beau que lorsqu'il a du caractère n'aurait pu mieux tomber. « Peu importe que ses traits aient été beaux ou non. Il n'y a rien de plus séduisant qu'un homme de désir », confirme le psychanalyste Jean-Pierre Winter.

De l'admiration pour sa belle-mère

L'exemple de Marguerite a sans doute eu aussi une influence sur Charles. Il a été fasciné, dès la première rencontre chez les Denquin-Ferrand en 1920, par cette personnalité hors du commun, cette femme idéale : grande, blonde, sportive, extrêmement élégante, elle a quarante-cinq ans mais en paraît dix de moins. Au chevet des troupiers africains, elle a contracté la typhoïde, la scarlatine et la diphtérie, et a failli en mourir. Elle a vécu la Grande Guerre comme Charles l'a vécue.

À la fois épouse accomplie et amazone à ses heures, Marguerite Vendroux est une femme d'exception. Charles pense-t-il qu'Yvonne a hérité

de ses dispositions ? De fait, mère et fille se ressemblent : volonté farouche frisant l'obstination, courage sans limites, appétit des voyages, intelligence teintée de réalisme et, bien sûr, patriotisme sans faille.

Mais Marguerite est une héroïne, tandis que sa fille ne se mettra jamais en avant. A-t-elle pour autant été écrasée par la personnalité de sa mère, comme certains l'ont prétendu ? Son attitude ne sera-t-elle pas plutôt le résultat de cette adaptation aux circonstances que prônera bientôt Charles en matière militaire ? Marguerite a été encouragée par son mari à tout oser, et à occuper les premiers rôles ; c'est lui qui, désireux de la rendre heureuse, a été aux petits soins pour elle. Yvonne, elle, ne pourra jouer les premiers rôles auprès de Charles, personnalité extrêmement dominante ; c'est par choix qu'elle décide de servir le grand destin de son mari. Et rien, sans doute, ne pourra mieux la récompenser que la dédicace des *Mémoires de guerre*, l'un des grands succès d'édition du siècle : « Pour vous, Yvonne, sans qui rien ne se serait fait. » Sous la plume d'un homme à la franchise proverbiale, cette affirmation proclame leur réussite commune.

Charles a-t-il deviné dès le premier jour que la belle jeune femme décidée, à la voix distinguée, serait capable de mettre son caractère au service d'une grande cause – la sienne ? Attendait-il, chez la femme de sa vie, le soutien inconditionnel que lui avait offert sa propre mère ? Il l'a trouvé. Yvonne va le renforcer dans ce que Jean-Claude Liaudet appelle son « narcissisme mégalomane ». Son confrère Jean-Pierre Winter le confirme : « Ce narcissisme vivant est indispensable pour faire de grandes choses dans l'histoire. » Yvonne va s'inscrire dans la lignée de Jeanne, quitte à se montrer plus épouse que mère. De Gaulle a trouvé une continuité maternelle fabuleuse.

Un amant délicat

Ni Yvonne ni Charles ne sont des gens qui tergiversent. La permission se termine, le temps est compté. Le 11 novembre 1920, les jeunes gens se fiancent à Paris : premier baiser en public, coupe de champagne et bague de fiançailles. Le 20 novembre, Charles repart pour dix semaines en Pologne, tandis qu'Yvonne rentre à Calais. Non sans avoir annoncé la grande nouvelle à sa meilleure amie :

Ma chère Madeleine, tu vas être bien étonnée de ce que je vais te dire ; je suis fiancée depuis quelques jours avec le capitaine Charles de Gaulle, de la mission française à Varsovie [...].

Je suis bien heureuse. Il n'y a qu'une ombre à mon bonheur : mon fiancé n'était qu'en permission ici à Paris et il a dû repartir là-bas pour deux ou trois mois. C'est long et c'est bien loin !

Nous nous marions à Pâques. J'habiterai Paris.

Mon fiancé a vingt-neuf ans, il est très grand (1,85 m ⁴), brun, très beau garçon.

Enfin nous serons très heureux l'un par l'autre.

Je suis si heureuse que je ne sais pas où j'en suis.

Bons baisers.

Yvonne

P.-S. : Je rentre à Calais demain.

« Très beau garçon » : Charles serait peut-être étonné de ce jugement. Il est conscient de son physique particulier, qui n'entrave pas ses succès féminins. Bien plus tard, à l'Élysée, il plaisantera avec une voisine de table, l'épouse du diplomate Gérard de la Villesbrune : « J'ai toujours été le grand Charles, avec des bras trop longs et des pieds énormes. » Et il refusera, en 1969, que Cartier-Bresson le photographie : « À quoi bon ? Je suis vieux, je suis laid. »

Beau ou pas, qu'importe : le « grand Charles » est revenu sur sa conception de l'amour comme simple « assaisonnement de la vie ». Si les

lettres qu'il envoie à Yvonne à cette époque n'ont pas été retrouvées – comme beaucoup d'autres courriers jugés trop intimes, elle les a brûlées –, on le devine très amoureux tant les missives qu'il adresse aux parents de sa fiancée sont inhabituelles pour lui : il évoque sa tristesse, sa mélancolie, la douleur de ses derniers mois d'« exil » en Pologne, où il se sentait pourtant si bien jusqu'alors. Il les remercie pour le trésor qu'ils acceptent de lui donner et les assure que cette reconnaissance durera aussi longtemps que sa vie.

Renoncer aux conquêtes

Sa vie, il est prêt à en changer. Il renonce à ses conquêtes et ne sera plus jamais cet homme « très sur les femmes ». Jean-Pierre Winter juge cette transformation non seulement vraisemblable, mais logique : « Un homme qui a été un don Juan peut se dire inconsciemment : toutes les femmes que j'ai rencontrées m'ont donné une idée de ce qu'est la femme idéale pour moi, de ce que j'attends d'une femme, et m'ont permis de me focaliser sur ce que serait l'objet de mon désir. » Le psychanalyste ajoute : « Le désir n'est jamais aussi vivace que lorsqu'il s'appuie sur le renoncement. Avancer dans la vie suppose de savoir renoncer. »

À peine rentré en France, le 1^{er} février, Charles fonce à Calais. Pour le dîner, son beau-père exhume de sa cave un grand cru de cent quinze ans d'âge, un vin de Constance pris par les corsaires pendant le blocus continental. Promenades, visites de présentation, conversations interminables... La date du mariage civil est fixée au 6 avril. Le maire qui unit Yvonne Charlotte Anne Marie Vendroux et Charles André Joseph Marie de Gaulle affiche sa clairvoyance en leur promettant, en guise d'avenir, une « belle route plane » ! Presque aussi visionnaire que le père d'Yvonne qui, sans doute désespéré de perdre sa fille, demande discrètement à Mme Denquin-Ferrand : « Vous croyez que le fiancé

d'Yvonne a de l'avenir ? Je me demande si sa haute taille ne va pas le handicaper dans la vie. »

À l'église, où s'entassent le 7 avril tous les bourgeois de Calais, un aria de Bach et la *Marche nuptiale* de Mendelssohn résonnent pour cette jeune femme qui descend d'un pape – en fait, d'une fille naturelle de Jules III – et ce jeune homme dont le nom a attiré les curieux : « Il s'est créé, raconte Jacques Vendroux, une équivoque sur le nom de Charles de Gaulle, que bien des gens transforment ingénument en Charles de Gaule – comme s'il descendait de Vercingétorix ! –, conférant à celui qui le porte une sorte d'auréole historique. » Le curé qui officie, l'abbé Baheux, reverra le jeune homme devenu président quarante ans plus tard lors d'un voyage officiel à Calais et, alors qu'il lui rappelle d'une voix mal assurée qu'il l'a marié en 1921, s'attirera ce trait d'humour : « Rassurez-vous, monsieur le curé, je ne vous en veux pas ! »

Les discours du dîner paraissent interminables aux mariés, qui ont hâte de se débarrasser, pour l'une, de la robe de satin blanc à traîne et voile en dentelle de Calais couronné de fleurs d'oranger et, pour l'autre, de l'uniforme bleu horizon. Les plats se succèdent ; ils auraient préféré des festivités plus frugales. Bons danseurs, ils ouvrent le bal avec une valse. « Ma sœur, racontera Jacques, avait pris des leçons de valse-hésitation et était devenue une championne de cette spécialité, bien que l'hésitation ne soit pas une des caractéristiques de son comportement habituel... » Sitôt le repas terminé, les jeunes mariés grimpent dans la *Flèche bleue*, le train qui arrive d'Angleterre et les emmène à Venise. Ils iront ensuite sur le lac Majeur. Charles et Yvonne vont prendre l'habitude de se vouvoyer en public, tout en utilisant parfois le « tu » dans l'intimité. Dans leurs lettres, ils alterneront.

Ils s'installent à Paris, où ils ont trouvé un trois-pièces boulevard de Grenelle, non loin de l'École militaire, en attendant leur appartement définitif, square Desaix. C'est le témoin et meilleur ami de Charles, son

collègue de Saint-Cyr Gustave Ditte, qui le leur a trouvé, dans l'immeuble du XV^e arrondissement où il habite lui-même. Gustave est le fils de l'ancien général-gouverneur de Calais qui a décoré Marguerite Vendroux de la croix de guerre... Le monde est petit.

Charles, professeur à Saint-Cyr, prépare le concours de l'École supérieure de guerre : il enseigne l'histoire en attendant de la faire. Passionné et passionnant, il devient l'idole de ses élèves. On rapporte à Yvonne que de haut gradés de l'École, et même des généraux, viennent s'asseoir au premier rang pour prendre la mesure du phénomène. Ils entendent des paroles prophétiques : « L'histoire n'engage pas le fatalisme. Il y a des heures où la volonté de quelques hommes brise le déterminisme et ouvre de nouvelles voies. » Vingt ans plus tard, l'homme du 18 juin aura beau apparaître aux yeux du monde comme une divine surprise de l'histoire, de Gaulle, lui, mûrissait depuis un quart de siècle, sous le regard admiratif d'Yvonne : ses discours et, bientôt, ses articles et ses livres témoignent d'une montée en puissance qu'elle a accompagnée.

Stoïque en toutes circonstances

La jeune mariée est tombée enceinte lors de la lune de miel italienne. Philippe naît le 28 décembre, huit mois et vingt et un jours après la cérémonie. À en juger par les avertissements que Charles donnera plus tard à son fils avant son propre mariage – sur la fragilité des jeunes filles, la douceur et la patience qu'il faut leur témoigner –, on devine qu'il s'est montré lui-même un amant plein de délicatesse. Que ses mains, étonnamment petites et fines pour un homme si grand, ont su être douces. Peut-on dire que pendant cette période il s'est senti comblé par la vie et, osons le mot, heureux ? Trois décennies plus tard, son aide de camp Claude Guy tempère : « Il est des mots que je ne lui ai jamais entendu prononcer : bonheur, tendresse, joie de vivre. »

L'histoire d'amour d'Yvonne et Charles, et cette harmonie charnelle autant que morale qui durera jusqu'à la fin de leur vie, repose sur le coup de foudre initial autant que sur d'innombrables caractéristiques communes. Parce que leurs milieux sont proches, parce qu'ils ont arpenté les mêmes plages du Nord et lu les mêmes livres, parce qu'ils possèdent tous deux une solide foi religieuse, les deux époux ont la même conception de la vie. L'importance de la famille – celles d'où ils viennent, celle qu'ils vont créer –, l'intégrité et la générosité sont probablement les qualités qu'ils valorisent le plus. Le goût de l'effort aussi : si Yvonne a pratiqué tous les sports ouverts aux filles, elle est avant tout une randonneuse endurente. L'image volée du couple arc-bouté sous le vent irlandais, en 1970, témoigne qu'elle sera, sa vie durant, une marcheuse acharnée. Ils partagent, enfin, un amour inconditionnel de la patrie : l'un et l'autre ont été bouleversés, à quelques années d'intervalle, par *Colette Baudoche*, de Maurice Barrès, roman publié en 1909 qui met en scène une jeune Lorraine obligée de renoncer, par patriotisme, à une passion partagée avec un officier allemand. Ils ont le même sens du sacrifice.

Ils s'entendent d'autant mieux qu'ils ont un autre point commun : ils n'extériorisent pas leurs sentiments. Philippe de Gaulle peut compter sur les doigts de la main les fois où il a vu ses parents s'embrasser. Pudeur (maladive) chez Charles, retenue (excessive) chez Yvonne ; car contrairement à son mari elle est à l'aise avec son corps. On se souvient de la réticence de De Gaulle à se dévêtir devant ses camarades pour prendre sa douche, en Allemagne ; vingt-cinq ans plus tard, en Algérie, il préférera rester assis sur un rocher, en uniforme, képi et ceinturon par 35 °C à l'ombre, que d'imiter son compagnon, le futur Premier ministre anglais Harold Macmillan, qui plonge nu dans la grande bleue !

Yvonne, elle, n'a pas cette gêne. Au pensionnat, les sœurs demandaient aux jeunes filles de prendre leur bain en gardant leur chemise de nuit, et vérifiaient ensuite que la chemise était mouillée. Certaines adolescentes se

contentaient de tremper leur vêtement dans l'eau pour échapper à la corvée. Yvonne, pour sa part, se fit réprimander le premier jour parce que sa chemise de nuit était sèche. Accusée de n'avoir pas pris de bain, et incapable de mentir, elle expliqua devant ses camarades qu'elle était entrée toute nue dans la bassine... Bref, si elle s'épanche peu, à l'instar des gens du Nord, c'est par incapacité à livrer ses sentiments. Philippe raconte que pour lui faire comprendre qu'elle l'aime, au moment où il rejoint la marine de guerre en 1940, sa mère lui offre une montre automatique en acier en disant : « Tiens, prends cette bonne montre. J'espère que tu dureras plus longtemps qu'elle. » Il ajoute : « Elle nous aimait, bien sûr, mais n'osait pas nous l'avouer. »

Femme de militaire

La demoiselle Vendroux sait qu'en épousant un officier, elle renonce au confort et au luxe de sa jeunesse et devra faire sienne la « loi de perpétuelle contrainte ». Elle qu'on a enveloppée, sur les fonts baptismaux, dans un voile en point d'Angleterre offert en 1689 par la reine Marie à un de ses ancêtres, maire de Calais ; elle qui a vécu entourée de bonnes, la veillant jour et nuit lors de sa varicelle pour éviter qu'elle n'abîme son visage d'ange, plutôt que de lui attacher les mains comme aux autres enfants ; elle qui, enfin, a passé ses étés entre le château de Sept-Fontaines, près de Charleville-Mézières, fief de ses grands-parents maternels et, plus près de Calais, le château de Coulogne de sa grand-mère paternelle va apprendre à vivre plus modestement. Elle changera d'appartement vingt fois, en restant moins de trois ans à Trèves, à Metz ou au Liban. Sans jamais se plaindre : pour suivre sa « locomotive » – c'est ainsi qu'elle désigne ce mari peu ordinaire –, elle s'oublie. « Pour être avec mon père, elle aurait dormi sur un lit de camp », dit Philippe.

La compagne d'un officier, surtout si elle est de bonne famille, met un point d'honneur à faire illusion, car c'est ce que l'armée et son époux attendent d'elle. Même si la solde de son mari est celle d'un cadre très moyen, ce qui les poussera, toute leur vie, à faire la chasse au gaspillage, elle doit organiser des dîners et des thés avec les autres épouses d'officiers, et tenir son rang dans la garnison. Au cours de leurs premières années de mariage, lorsqu'ils prennent le métro, les deux jeunes gens poussent le respect de l'institution jusqu'à monter en première lorsque Charles est en uniforme et en seconde s'il est en civil... Certes, les Vendroux aident le jeune ménage en rémunérant une petite bonne ardennaise. Et le couple passe souvent ses vacances chez eux, à Sept-Fontaines. Mais Yvonne n'aime guère solliciter sa famille, dont la fortune va d'ailleurs décliner après la guerre.

Le sens de l'autodérision

On sait moins que « Vonne » partage aussi avec son mari un vrai sens de l'humour et de l'autodérision. Ses petits-enfants et ses petits-neveux se souviennent de ses éclats de rire devant les films de Bourvil et de Fernandel. « Cette femme aimait rire et ne manquait pas d'humour, confirme Pierre-Louis Blanc, chef du service de presse de l'Élysée de 1967 à 1969, sans compter qu'elle jugeait vite⁵. » L'aide de camp Claude Guy, qui n'aime guère Yvonne car il est, à sa manière, amoureux de son époux (« Il a pour le général une tendresse hors du commun », prétendait le journaliste Jean Mauriac), rapporte pourtant quelques-unes de ses boutades.

L'une d'elles montre accessoirement que Mme de Gaulle est consciente de sa rivalité avec l'aide de camp. En novembre 1946, le général évoque Jean-Marcel Jeanneney : « Oui, je me sens de l'estime pour lui... Il m'a envoyé une fort belle lettre lorsque sa femme est morte... » Yvonne de

Gaulle alors ironise : « ... que vous conservez soigneusement, comme modèle, pour vous en servir le jour venu. » Le général proteste : « Chère amie ! » Mais elle continue, taquinant les deux hommes à la fois : « Il est vrai que vous ne vous en servirez pas vous-même : c'est au capitaine Guy que reviendra le soin de recopier ce modèle ! »

Une autre fois, devant la cheminée, Claude Guy tente en vain de ranimer le feu, puis finit par avouer à Mme de Gaulle qu'il n'a jamais su faire une bonne flambée. Yvonne sourit :

« Ne dites jamais cela au général : il vous ferait une observation pas convenable.

— Que voulez-vous dire ?

— Ah voilà... Pas convenable du tout.

— ???

— Eh bien, il vous dirait qu'il n'est pas d'amoureux qui ne sache faire un bon feu... »

Et elle éclate d'un rire lourd de sous-entendus.

Philippe de Gaulle rapporte que sa mère se moque gentiment de sa belle-sœur, Marie-Agnès de Gaulle-Cailliau, qui a des avis sur tout : « La tante Agnès regrette de ne pas avoir été un garçon, souffle-t-elle, parce qu'elle aurait été le général ! » Peu charitable, elle raille Vincent Auriol, premier président de la IV^e République, qui est borgne : « Le seul avantage que je vois à son élection est que celui-ci ne pleurera jamais que d'un œil. » Son mari n'est pas épargné ; alors qu'il feint de regretter d'avoir refusé l'Académie française, elle grimace : « Franchement, Charles, je ne vous vois pas en bicorne et en habit vert. Vous auriez eu l'air de quoi ? »

Cette femme dénuée de vanité – ce que de Gaulle apprécie – pratique aussi l'autodérision. Lorsque, à l'Élysée, on lui attribue une DS Citroën flambant neuve, elle s'exclame : « J'ai l'impression d'être une poule de luxe ! »

Consciente de cette réputation d'austérité, qu'elle doit au *Canard enchaîné*, elle glisse, lors d'un dîner officiel, à Bernard Tricot, secrétaire général de l'Élysée, fasciné par un plafond couvert de *putti* dont le sexe est dissimulé sous les rubans roses : « Malgré ce que vous pouvez en penser, ce n'est pas moi qui ai fait ajouter ces rubans. » Même humour avec un professeur d'université qui lui explique – à elle qui a poussé sa fille à entrer à Oxford – qu'il y a même des jeunes filles qui font des mathématiques avec beaucoup de succès : « Mais, monsieur le professeur, vraiment, est-ce qu'on peut les marier après ? »

Elle ne se formalise pas des inévitables caricatures. « Du moment qu'on me critique, autant que ce soit de cette manière plutôt qu'en me faisant passer pour une cocotte ou une panthère. Au moins je ne dessers pas mon mari ! » Lorsque Malraux explique qu'on a vu fleurir à Cuba des pancartes « Kennedy non, Jackie oui », elle demande : « Charles, si nous y étions allés, est-ce qu'il y aurait eu des pancartes “De Gaulle non, Yvonne oui” ? »

Une grande simplicité

La première épouse de Pierre-Louis Blanc, qui était suédoise, s'inquiétait de la visite qu'elle devait faire à l'épouse du président lorsque son mari a été affecté à l'Élysée. Elle admirait la pensée française et rendait grâce au général d'avoir « déridiculisé la France », mais ne connaissant de son épouse que l'image véhiculée par les journaux, elle s'attendait à une conversation convenue avec une femme pincée. « À sa grande surprise, raconte Pierre-Louis Blanc, ma femme est restée plus d'une heure avec Mme de Gaulle, et quand elle est rentrée, elle m'a dit : “Nous avons bien ri toutes les deux !” »

Yvonne de Gaulle aime jouer des tours à ceux qui ont pour mission de veiller sur elle. Alors que le couple vient de s'installer à Matignon en 1958, elle fait une escapade à Lourdes, qu'elle racontera plus tard à sa nièce

Claude Vendroux : « Charles étant parti pour quelques jours en Algérie, j'en profitai pour retenir – sous mon nom de jeune fille d'Yvonne Vendroux – une couchette de deuxième classe dans un tortillard de nuit pour pèlerins. Au retour de Lourdes, les trois autres couchettes étaient occupées par des Américaines de Chicago. Peu avant d'arriver à Paris, elles me racontaient ce à quoi leurs maris travaillaient et me demandèrent : “Et vous, que fait votre mari ?” Puisqu'on arrivait en gare, je répondis : “*He's the Prime Minister !*” Elles me regardèrent ébahies, et l'une d'elles, sortant dans le couloir, dit à l'un des maris du compartiment voisin : “*Poor nice lady ! She is a little crazy !*” » Seize ans après, rapporte Claude, sa tante Yvonne en riait encore.

Qu'on la prenne pour une bigote l'indiffère. Elle-même se moque des personnes trop prudes. Présidente de la fondation Anne-de-Gaulle depuis sa création en 1946, elle envoie un jour à la mère supérieure, qu'elle connaît bien, une carte de Tahiti représentant deux languissantes vahinés : « Ma révérende mère, j'ai choisi les plus habillées. »

Un effacement conscient et délibéré

Yvonne saura toujours faire passer la France – qu'elle met, elle aussi, très au-dessus des Français – avant son intérêt personnel, et même avant celui de sa famille. Quand de Gaulle commence à écrire des articles et des livres, les enfants sont priés de faire silence. Il travaille parfois des nuits entières pour finir un ouvrage, et elle se contente le matin de ranger ses papiers étalés sur la table de la cuisine, sans faire de commentaire ni de reproche.

Philippe de Gaulle affirme qu'il avait compris, dès qu'il avait eu quatorze ans, bien avant l'appel du 18 juin, qu'il avait « un monument historique à la maison ». Il avait deviné aussi que la jeune fille tout sauf effacée avait choisi de s'effacer – aux yeux du monde en tout cas – derrière

son héros de mari, pour ne pas gêner ses entreprises. « Son effacement était conscient, voulu et accepté, confirme Pierre-Louis Blanc. Car cette femme existait. » Si prompt à déceler « l'inconsistance » des individus, de Gaulle n'aurait pu faire sa vie avec une femme inconsistante.

Le journaliste calaisien Robert Lassus a récupéré une graphologie d'Yvonne de Gaulle, demandée par ses parents lorsqu'elle avait dix-sept ans. Son contenu est édifiant : « Énergie. Stabilité. Le cœur domine. Aucune impulsivité ni coquetterie. Elle a le sens de ses responsabilités. Maîtresse d'elle-même à un point rare chez une adolescente. Tenace, elle se fixe un but et sa volonté met tout en œuvre pour y parvenir. Très intelligente mais se refusant, par une modestie profonde, le plaisir de briller. Pleine d'idéal et de droiture. » C'est à croire que le jeune de Gaulle avait lu ce rapport avant de faire sa demande !

« Ces deux personnes capables d'affronter le mont Blanc, chacune à sa manière, devaient s'entendre comme larrons en foire, souligne le psychanalyste Jean-Claude Liaudet. Ils avaient conservé les rôles traditionnels homme-femme de l'époque, mais une complicité forte devait les lier car ils étaient de la même trempe. »

Dès les premiers mois, la jeune mariée se met au diapason de son grand homme en devenir. Puisqu'il bâche jour et nuit pour préparer l'École de guerre, elle assure l'intendance, lave ses gants blancs et le décharge de toutes les tâches matérielles, à l'exception de l'entretien de ses chaussures et de ses bottes, qu'il cire toujours lui-même. Lorsqu'il est reçu à l'École de guerre et supporte mal de retrouver le statut d'élève, elle le calme après ses démêlés avec les professeurs : « Peut-être êtes-vous le premier fautif, Charles, car vous n'êtes pas très conciliant. » Elle sait qu'il a l'art d'inverser les rôles et de placer l'enseignant dans la situation d'un écolier interrogé !

Première lectrice de ses textes

Yvonne est aussi la première lectrice de ses articles, de ses discours et de ses livres. Il lui déclame ses textes, et pas seulement parce qu'il aime s'entraîner ou réfléchir à haute voix : elle le pousse à épurer ses phrases ou à préciser sa pensée en lui faisant remarquer que telle tournure de phrase ou telle expression ne sera pas comprise. Son but : l'aider à sensibiliser le public le plus large possible. À un camarade de promotion qui lui demande comment il fait pour donner des conférences aussi limpides sans la moindre note, Charles explique qu'il les apprend par cœur – souvent en faisant sa toilette, en se rasant ou en prenant son bain – avant de les réciter à sa femme, et qu'il retravaille avec elle tout ce qu'elle ne comprend pas d'emblée.

Yvonne n'hésite jamais à dire ce qu'elle pense ; et s'il la rabroue, comme il rabrouera plus tard son fils Philippe (« Vous me faites rigoler, tous les deux, avec vos conseils. Vous savez bien que vous n'y entendez rien »), elle n'en a cure : elle sait qu'au bout du compte, il tient compte de ses critiques. L'admiration qu'elle lui voue ne la rend pas moins exigeante, et elle contribue indéniablement à faire de son mari une plume.

Yvonne de Gaulle est intelligente sans être une intellectuelle, mais leurs échanges sont de vrais échanges : il sollicite son jugement et l'associe à sa réflexion pendant un demi-siècle. La veuve du premier gouverneur de l'Empire qui rallia la France libre, Félix Éboué, qui l'a bien connue à Alger, la décrivait comme une femme effacée, très simple, mais supérieurement intelligente. Partageant la vie de son mari, elle partage aussi ses rencontres avec des écrivains, des hommes politiques, des résistants, et voit ainsi naître et s'affiner un courant de pensée singulier. Il n'y a que Jean Moulin qu'elle n'ait jamais rencontré : par souci de discrétion, elle se réfugie à l'étage le jour où l'homme qui va rallier les communistes à la France combattante

vient chez eux, à Londres, recevoir de son mari la médaille des compagnons de la Libération.

Au début de leur mariage cependant, ils sortent peu. Mais ils dînent souvent chez les Ditte, avec qui ils resteront amis toute leur vie : un des rares moments de détente du couple présidentiel sera de s'éclipser de l'Élysée pour aller passer la soirée chez les fidèles du square Desaix... Gustave Ditte sera la seule exception à la maxime que de Gaulle se fixera toute sa vie, et qu'il confiera à Alain Peyrefitte peu avant de quitter le pouvoir : « Clemenceau avait raison. Un homme d'État ne doit pas avoir d'amis. Sinon, il a des faiblesses pour ses amis. Il cautionne leurs faiblesses. Il endosse leurs erreurs. »

Ces années parisiennes correspondent à une période sinon de bonheur, en tout cas d'insouciance. Yvonne est une jeune mère épanouie, qui cajole ses deux petits : après Philippe en décembre 1921, Élisabeth est née en mai 1924. Le jeune couple se rend de temps en temps au cinéma ou au spectacle. En 1925, ils assistent à une représentation de *Rosemary*, une opérette américaine dont l'action se passe au Canada, dans les montagnes Rocheuses. Charles est impressionné par le héros, Jim, un cavalier de la police montée dont deux femmes rivales se partagent les faveurs : Rosemary, « la fleur de la prairie », et une belle Indienne, créature exotique qui lui rappelle sans doute Zalaïna ou Medella. Pendant quatre décennies, il cherche à revoir cette opérette, dont il fredonne souvent le refrain. Un jour, à l'Élysée, il apprend qu'elle est donnée au Châtelet et s'en réjouit déjà. Mais son directeur de cabinet, Georges Galichon, y va en repérage et revient convaincu que le spectacle n'est pas assez correct pour qu'un président de la République puisse y paraître !

Un changement de vie

Le temps de la vie sans nuages se termine trop vite, avec la naissance d'Anne, le 1^{er} janvier 1928 à Trèves. Si les médecins se sont aperçus de quelque chose, ils n'en disent rien aux jeunes parents. Il faudra de longs mois à Yvonne et Charles pour comprendre – parce qu'elle ne tient pas sa tête, parce qu'elle ne paraît pas très éveillée, parce qu'elle crie beaucoup – que leur seconde fille n'est pas une enfant comme les autres. Anne souffre de trisomie 21, anomalie génétique inconnue à l'époque ; on dit seulement qu'elle est infirme ou attardée ; un peu plus tard, on dira « mongolienne ». Longtemps, les de Gaulle vont croire qu'avec de la tendresse, des médicaments et de la patience, ils pourront faire progresser leur fille. Malheureusement, les années passent, et si elle apprend à marcher avec de l'aide, elle ne parlera jamais : elle balbutiera tout juste « papa » ou « maman »⁶.

La naissance d'Anne transforme le caractère de ses parents. Yvonne, certes, n'a jamais été hédoniste, mais elle devient plus grave, ses rires se font plus rares, les premières rides se creusent. Charles apprend à relativiser les déceptions de la vie et à se recentrer sur les valeurs essentielles. Peut-être se sentent-ils coupables, faute d'explication scientifique. Mais ils demeurent soudés, infiniment unis dans l'épreuve. Ils décident de garder Anne avec eux. À l'époque, les couples aisés qui mettent au monde un enfant handicapé le placent dans une institution spécialisée ; convaincus qu'ils ne peuvent rien pour lui, ils le cachent comme un secret honteux. Les de Gaulle vont donc enfreindre les habitudes de leur milieu et ignorer les avertissements des médecins. Peu importent le coût, les contraintes et les difficultés quotidiennes, Anne vivra toujours avec eux. Cette enfant n'a pas demandé à naître, Charles et Yvonne l'entourent de leur affection et tentent d'apaiser sa souffrance.

Lorsqu'il reproche à sa mère de s'être montrée peu maternelle et de n'avoir jamais tenu tête à son mari au profit de ses enfants, Philippe de Gaulle est sûrement sincère : Yvonne était tellement centrée sur Charles que

le besoin de tendresse des enfants passait peut-être, parfois, au second plan. Cependant, l'aîné ne se souvient pas des années qui ont précédé la naissance de sa plus jeune sœur. Il est probable que pendant sept ans, Yvonne l'a choyé comme toute jeune mère le fait. Mais des parents qui ont un enfant handicapé reportent, consciemment ou non, l'essentiel de leurs soins et de leurs gestes d'affection sur celui qui « en a le plus besoin ». Yvonne n'en aime pas moins ses aînés, mais parce qu'ils peuvent se débrouiller seuls, elle est moins disponible pour eux, et plus exigeante à leur égard ; elle leur demande de l'aider et d'aider leur sœur, eux qui ont la chance d'être autonomes. C'est ce qui a pu donner à Philippe le sentiment d'être délaissé.

Son père est d'ailleurs bien plus sévère. Philippe se souvient qu'à trois ans et demi, il l'a appelé Charles pour imiter sa mère, comme le font tous les enfants, sous le regard généralement attendri de leur entourage. Pas chez les de Gaulle : son père lui a donné une gifle ! Et sa mère ne l'a pas défendu...

L'éducation est d'autant plus rigoureuse qu'il n'est pas question de déroger aux principes. Par exemple, on ne fête pas les anniversaires – parce qu'il serait prétentieux de célébrer sa propre date de naissance – mais la date du saint dont on porte le prénom. Et l'on n'offre pas de cadeaux, sinon un présent symbolique – un livre, une fleur. Les enfants ne reçoivent qu'un jouet par an, à Noël.

Affectueux... à l'écrit

Si ni Charles ni Yvonne ne manifestent, à l'oral, une grande tendresse envers leurs enfants, Anne exceptée, ils se rattrapent à l'écrit. Fin 1943 par exemple, de Gaulle commence une lettre à son fils de vingt-trois ans par « Mon cher petit Philippe » et termine par « Je t'embrasse tendrement. Ton père très affectionné ». Dans ses lettres à Yvonne, il parle des enfants en

disant les *babies*, même quand les « bébés » ont dépassé l'âge de la majorité.

Qu'on ne s'y trompe pas : l'un et l'autre aiment les enfants. Les neveux et les nièces du couple – et notamment Geneviève Antonioz-de Gaulle ou Claude Vendroux-Legrand – ont toujours décrit leur tante comme une femme authentiquement généreuse, accueillante, et même « très affectueuse », à en croire un autre neveu, Pierre, qui a vécu avec eux en Algérie. Le directeur des sports de Radio France, l'autre Jacques Vendroux, petit-neveu d'Yvonne, qui a passé des vacances à Colombey avec ses cousins, les petits-fils du général, au début des années soixante, se souvient : « Elle était très gentille avec nous. Elle s'occupait de nous, venait nous encourager au mini-golf, passait avec le général quand on faisait nos matchs de foot... Lui, il nous empêchait de tricher au tennis quand une balle était litigieuse ! Ils nous emmenaient pique-niquer dans la forêt des Dhuits, tout le monde s'asseyait par terre, et elle nous distribuait ses fameux œufs mayonnaise... Il y avait un hélicoptère au-dessus de nous, et des gorilles pour nous protéger, mais on ne s'en rendait pas compte. Ce sont des souvenirs merveilleux⁷. »

Sa tante Claude Vendroux-Legrand, qui, une génération plus tôt, passait aussi des vacances à Colombey-les-Deux-Églises avec ses cousins, confirme l'extrême gentillesse d'Yvonne. Elle s'est toujours étonnée que Philippe prétende avoir été moins aimé que sa sœur, et elle a tenu à rétablir la vérité auprès de l'historienne Frédérique Neau-Dufour. Yvonne, à l'en croire, était une mère adorable, et elle ne comprend pas que son cousin puisse la décrire si durement. Dans les lettres qu'il adresse à Philippe, Charles semble d'ailleurs défendre Yvonne, qui s'inquiète lorsqu'elle ne reçoit pas de nouvelles de son fils et de sa belle-fille : « Pensez, tous les deux, qu'elle vous a dans l'esprit et dans le cœur [...] d'une manière continue. »

Comme le raconteront aussi leurs neveux, Yvonne et Charles sont des gens extrêmement sensibles, même si les effusions et les attendrissements sont exclus en public. S'ils accueillent leurs neveux qui rentrent des camps de concentration ou qui viennent d'échapper à la mort par de simples « Ah, te voilà », ils savent, ensuite, instaurer une complicité et donner à chacun des marques d'estime particulières. Tous se souviennent avec émotion des entretiens qu'ils ont eus avec le général. Ou des petits cadeaux de tante Yvonne, qui n'oubliait jamais les dates importantes pour eux. Comme l'atteste Jean Mauriac qui les a fréquentés pendant près de trois décennies, les de Gaulle sont de grands sensibles sous la cuirasse : « Avec le général de Gaulle, le drame est d'autant plus intense qu'il se joue silencieusement, sobrement, pudiquement. »

Au-delà même de sa famille, Yvonne aura, sa vie durant, des gestes pour les enfants, les malades et les démunis, à qui elle envoie des chèques sur la cassette du ménage. Jacques Patin, chargé de mission auprès de De Gaulle pour les affaires judiciaires, a souvent servi d'intermédiaire ; il se souvient, par exemple, de la manière dont elle a aidé la famille d'un CRS assassiné par l'OAS près de Bayonne. Pour Frédérique Neau-Dufour, « toute une carte de France de la souffrance se dessine, toute une carte de la reconnaissance à Yvonne de Gaulle, une carte non officielle, non médiatique, une carte qui s'inscrit dans le cœur des individus et qui, en silence, donne d'Yvonne une image plus douce que ne le font les articles des journaux ».

Une grande voyageuse

La capacité d'adaptation de sa femme force l'admiration du soldat. Il lui écrit, alors qu'il sillonne le Liban sans elle : « Je t'aime de tout mon cœur. Tout le monde ici me demande : “Et Mme de G. n'a pas été trop impressionnée par cette entrée en campagne ?” Je réponds la vérité, c'est-à-

dire non, et je pense à part moi qu'elle l'a peut-être été mais qu'elle est si brave et si courageuse qu'elle a fait semblant d'être contente... Jamais je n'oublierai combien tu m'as soutenu et dans un moment en somme difficile. » Ils profitent de ce séjour de deux ans au Liban pour faire ensemble un pèlerinage en terre sainte – Jérusalem, Bethléem, Nazareth... –, qui figurera parmi leurs meilleurs souvenirs. Elle l'accompagne aussi lors de missions dans la plaine de la Bekaa ou au bord de la mer Morte, à bord d'une voiture tout-terrain. Les enfants restent à Beyrouth avec Marguerite Potel, la gouvernante qui va s'occuper d'Anne pendant presque deux décennies.

Yvonne adore découvrir de nouveaux horizons ; ses voyages avec Charles constituent des moments marquants de son existence. Déjà, avec les enfants, en partance pour Beyrouth en 1929, ils ont fait escale à Pompéi, Athènes et Istanbul. Ils ont visité les temples et les mosquées, de l'Acropole à Sainte-Sophie ; Charles n'a pas son pareil pour rendre l'histoire vivante. Bien plus tard, en 1953, ils font ensemble une tournée en Afrique, dans le DC4 baptisé *Dakota* que Truman a offert à de Gaulle en 1946, et dont ce dernier a fait cadeau à l'armée de l'air : Sénégal, Soudan, Guinée, Côte d'Ivoire, Gabon, Cameroun, Tunisie, puis quelques mois plus tard Madagascar, la Réunion, Djibouti et l'Éthiopie. En 1956, ils se lancent dans un tour du monde, pour partie en avion, pour partie à bord du *Caledonia*. Puis vient le temps des innombrables voyages présidentiels, de l'Amérique du Sud à la Russie, de Mururoa à Angkor... Les femmes cherchent à embrasser de Gaulle, et il se prête au jeu, déposant des baisers sonores sur les deux joues des plus jolies vahinés ou des mères de famille nombreuses. « Mme de Gaulle, note Jean Mauriac qui les accompagne dans leurs tournées, pas jalouse mais vigilante, semble heureuse. » Elle assiste aux événements officiels et aide parfois son mari à voir les dysfonctionnements qu'il ne devrait pas voir, mais pour le reste, elle a son programme personnel, souvent accompagnée par le colonel Emmanuel Desgrées du

Lou, son préféré parmi les aides de camp. En tête à tête, en famille ou avec le personnel de l'Élysée, ces pérégrinations sont des moments de bonheur pour Yvonne.

Elle apprécie même les tournées en province de l'époque du RPF (Rassemblement du peuple français) : quarante-deux villes parcourues de juillet à septembre 1948 dans la grosse traction 15 CV conduite par les chauffeurs Francis Marroux ou Paul Fontenil. Entre deux discours dans des bourgades de province, Yvonne et Charles pique-niquent parfois au bord de la route, et logent dans des familles, souvent d'anciens résistants, car le général ne goûte guère l'ambiance des châteaux « qui vivent encore sous la photographie de Pétain ». Elle ne craint pas les expériences nouvelles : quand, en 1954, l'hélicoptère de *Paris Match* se pose sur les pelouses de la Boisserie où les journalistes viennent réaliser un reportage pour accompagner la sortie des *Mémoires de guerre*, elle accepte avec ravissement la petite promenade aérienne qu'ils lui proposent, et s'extasie devant Colombey vu du ciel.

Même si le RPF est finalement abandonné, l'homme du 18 juin n'a pas perdu son temps : il a appris à connaître les Français, à trouver le ton juste – qu'Yvonne, elle, pratique naturellement –, il s'est entraîné au parler simple et aux arguments frappants, des talents qui lui seront fort utiles lorsqu'il reviendra au pouvoir en 1958. Yvonne a découvert pour l'occasion que son mari aime sentir autour de lui l'effusion populaire : lorsqu'il se trouve au milieu d'une foule, pressé et ballotté, serrant des mains et embrassant des joues, un sourire flotte sur ses lèvres. De fait, il a pris goût à ces incursions dans la France profonde : à l'Élysée, chaque fois qu'il décidera de construire une autoroute, il s'arrangera pour aller – sans bain de foule, cette fois – se promener dans la région avec Yvonne afin de s'assurer que le paysage ou la population n'en souffriront pas trop.

Pour l'heure, en début de carrière, de Gaulle se rend là où on lui dit d'aller. Les affectations lointaines sont entrecoupées de séjours à Paris qui

auront leur importance pour la suite. Entre Mayence et Trèves, de Gaulle fait en effet partie, pendant deux ans et demi, du cabinet du maréchal Pétain. Le vainqueur de 1918, on s'en souvient, l'a repéré à Arras, puis jaugé pendant la guerre ; il le tient en haute estime et lui demande d'être sa plume. Il le pousse même à donner, en mars 1927, trois conférences exceptionnelles à l'École de guerre devant tous les officiers supérieurs – crime de lèse-majesté puisque l'orateur n'est que capitaine.

Comme toujours, Charles a d'abord lu à Yvonne les textes de ses exposés – des leçons de commandement et un plaidoyer pour la culture générale dans la formation des chefs. A-t-elle tiqué en l'écoutant assener cette sentence restée célèbre : « Il est vrai que parfois les militaires, s'exagérant l'impuissance relative de l'intelligence, négligent de s'en servir » ? Pendant ses conférences, de Gaulle critique la stratégie des généraux et leur manière de commander. Pétain prend ainsi sa revanche sur les professeurs de l'École de guerre qui ont mal noté de Gaulle. Il introduit les trois séances avec jubilation et y assiste, assis sur l'estrade près de l'orateur, en opinant du chef. La faveur insigne dont jouit, aux yeux de tous, ce favori prétentieux à qui l'on a reproché, à l'École de guerre, son attitude de roi en exil lui vaut de nouvelles inimitiés.

Yvonne et Pétain

La jalousie se développe d'autant plus facilement que Pétain invite de temps en temps « l'officier le plus intelligent de l'armée française » et sa femme à dîner au Grand Café, place de l'Opéra, avec sa propre épouse. Ces soirées sont une corvée pour Yvonne. Non que le maréchal joue le joli cœur avec la belle femme épanouie qu'elle est devenue, comme il le faisait autrefois avec les conquêtes de son subordonné – à plus de soixante-dix ans, le coureur de jupons sait se tenir. Mais Yvonne, qui ne se maquille jamais et porte des robes sages, n'a pas grand-chose en commun avec celle que

Pétain a épousée après des années de concubinage notoire : la fameuse Ninie, Eugénie Hardon, divorcée de François Dehérain.

Yvonne tient le maréchal en d'autant moins haute estime qu'elle a connu sa sœur, femme dans le besoin qui ne recevait de lui aucune aide. Il est vrai que la vieille fille refusait de voir son frère, scandalisée par sa situation maritale. Mlle Pétain habitait Calais, tout près de chez les Vendroux, et la mère d'Yvonne l'aidait, comme d'autres voisines nécessiteuses, au début de la première guerre.

« Ce qui distingue le plus les deux hommes dès cette époque, c'est leur rapport à la tradition, à la France et à son histoire, explique l'écrivain Éric Roussel. Entre de Gaulle et Pétain, il y aura toujours la différence qu'il peut y avoir entre un célibataire endurci, sans famille, et un homme qui a appris l'histoire de France parmi les siens. »

Yvonne de Gaulle se fait donc violence : les capacités exceptionnelles de Charles le placent tellement au-dessus du lot, il faut qu'il soit reconnu ! Sa méfiance instinctive à l'égard des époux Pétain se justifie pourtant. L'intermède parisien des années vingt scelle le premier désaccord entre le poulain et son mentor, bien avant les divergences de l'été 1940. Moment fondateur, selon le psychanalyste Jean-Pierre Winter : « La révolte contre Pétain est aussi, d'une certaine façon, une révolte contre le père. Or, un homme qui se révolte contre son père sort de sa névrose. »

Le maréchal, qui veut entrer à l'Académie française, a demandé au capitaine de lui écrire une histoire du soldat français à travers les âges, tâche à laquelle de Gaulle s'attelle en 1926-1927. Il remet son manuscrit à l'intéressé, qui aimerait faire des modifications, mais hésite à les demander à cette plume susceptible ; il profite de son départ pour Trèves, en fin d'année, pour en charger son successeur. De Gaulle l'apprend et menace de reprendre son texte, qui sera finalement enfoui dans un coffre. La brouille est consommée.

Dix ans plus tard, lorsque de Gaulle décide de le récupérer pour le compléter et le publier sous son propre nom – en ajoutant une dédicace flatteuse pour le maréchal⁸, Pétain s’y oppose. De Gaulle le publie malgré tout sous le titre *La France et son armée*. Yvonne, qui n’est pas du genre à freiner son mari quand il se trouve dans son bon droit, le soutient sans faillir. Elle a si souvent entendu Charles chuchoter, en privé, que « Pétain est mort en 1925 et qu’il est le seul à ne pas le savoir »... Le maréchal, qu’il louait pour sa liberté d’expression, et parce qu’il était le seul chef réaliste de la Première Guerre mondiale, s’est en effet, cette année-là, discrédité à ses yeux en acceptant d’aller au Maroc écraser dans le sang la révolte d’Abd el-Krim.

Un manifeste visionnaire

Pendant les années trente, de Gaulle alerte les politiques sur l’impréparation de la France à une guerre contre l’Allemagne : la ligne Maginot n’est pas infranchissable, et le refus de rassembler les chars dans des unités autonomes est une erreur tragique. Il écrit *Vers une armée de métier*, manifeste plus personnel où il démontre, comme on l’a vu, la nécessité de créer des bataillons de chars – sans grand succès. Yvonne l’encourage lorsqu’il prêche dans le désert, bien qu’il mette sa carrière en danger, et lui fournit une aide inconditionnelle ; elle va elle-même apporter les articles aux journaux concernés. Mais ils ont beau se démener, rien à faire : la doctrine ne conçoit l’utilisation des chars qu’en appui ; ils sont dispersés dans les régiments traditionnels, ce qui leur ôte toute efficacité, puisqu’ils n’avancent qu’au rythme de l’infanterie. Les Allemands, eux, sauront déployer la stratégie de guerre de mouvement avec les grandes unités blindées prônées par de Gaulle. Son livre sera même distribué à la Wehrmacht. Hitler l’a lu et assimilé. Alain de Boissieu, futur gendre de De

Gaule, en trouvera un exemplaire annoté dans la bibliothèque personnelle du Führer lorsqu'il montera au Nid d'aigle en 1945 avec la 2^e DB.

De 1933 à 1940, avec Yvonne dans son ombre, « biologiquement » et moralement solidaire, partageant quotidiennement ses colères et le remettant en selle lorsqu'il pense que « tout est foutu », le lieutenant-colonel, puis colonel, de Gaule emploie toute son énergie à tirer la sonnette d'alarme. Il a lu *Mein Kampf* dès 1930 et peut même prédire les cibles prioritaires d'Hitler. Las ! Le lanceur d'alerte n'est pas écouté, sinon du ministre Paul Reynaud, isolé et impuissant. En septembre 1937, celui qu'on surnomme le Colonel Motor accepte pourtant le commandement du 507^e régiment de chars... destiné aux missions d'accompagnement de l'infanterie. Il rejoint Metz avec Yvonne et Anne, les aînés poursuivant leurs études en pensionnat à Paris. Philippe doit rester avec sa sœur car, s'il existe de bons collègues à Metz, ils n'acceptent pas les filles.

Avant la guerre proprement dite, les deux années messines sont pour Yvonne un premier pas vers le rôle d'épouse de président. L'astreinte sociale est forte dans le milieu militaire. L'épouse du chef de corps joue, on l'a vu, tient un rang important dans la garnison : elle est la référence pour les femmes d'officiers. C'est elle qui organise la vie sociale du régiment et traite les cas difficiles. Charles apprécie l'efficacité de sa femme, qui ne se noie jamais dans les détails.

La première dame... du régiment

La solde de colonel est assez modeste, et la mission consistant à tenir le budget du ménage – ce que Charles appelle « le privilège des femmes » – demeure compliquée. Les femmes d'officier se souviennent de Mme de Gaule comme d'une grande dame qui savait rester simple. Plus tard, les Français oublieront la première partie du portrait pour ne retenir que la seconde, tant sa mise sera simple, justement. À l'occasion de réceptions à

l'Élysée ou de voyages diplomatiques, pour représenter la France, elle portera un tailleur ou une robe de grand couturier – mais de Jacques Heim, qui n'a pas la fantaisie d'un Saint Laurent ni d'un Cardin.

Quand de Gaulle est en manœuvres, il commente l'actualité dans ses lettres à Yvonne. Les historiens du général ont d'ailleurs une préférence pour les périodes de sa vie où il est séparé de sa femme, car ils disposent de davantage de matériau pour comprendre ses actions ! Comme avec sa mère, à qui il continue d'écrire de temps en temps, il ne cache rien à « Vonne » de sa pensée politique et de ses états d'âme ; il lui parle d'amour autant que de stratégie. Ces échanges montrent le degré de connivence des époux : il n'a pas besoin de se mettre au niveau d'une interlocutrice peu avertie, ni de lui expliquer les cheminements de sa pensée ; Yvonne en a suivi la genèse, la lente maturation, depuis deux décennies. Elle la connaît si bien qu'elle pourrait l'exprimer à sa place !

Lorsqu'il part commander les chars de la 5^e armée à Wangenbourg, dans les Vosges, fin août 1939, son épouse, pour une fois, ne l'accompagne pas, car il l'a convaincue de l'imminence des combats. De fait, le 3 septembre, la France déclare la guerre à l'Allemagne. Yvonne s'installe à la Boisserie, à l'entrée du village de Colombey-les-Deux-Églises.

Jusqu'alors, ils n'ont passé que des vacances dans cette grosse bâtisse achetée en 1934 en viager libre de tout occupant, sans eau courante ni chauffage. Ils ont d'abord cherché dans le Perche : ils voulaient la tranquillité, de grands espaces, à l'écart des axes de circulation. Mais le Perche coûtait trop cher pour une solde d'officier. Grâce à une petite annonce parue dans *L'Écho de Paris*, ils ont découvert cet ancien relais de poste qui a aussi été une brasserie, cette grande propriété austère en Champagne, aux limites de la Lorraine. Quatorze pièces sans confort, qu'ils ont meublées de bric et de broc, dans un pays battu par les vents et réputé pour ses climats extrêmes... mais avec un potager, un verger et une prairie. Dès lors, à chaque séjour, ils y font de longues marches, arpentant leur

domaine quatre fois par jour – chaque « tour de jardin » dure trois quarts d’heure –, quel que soit le temps, poussant parfois jusqu’aux forêts voisines, celles-là mêmes que Jeanne d’Arc traversa pour prendre la route de Chinon. Ils ont englouti chaque année dans le viager trois mois de solde, mais pas longtemps : la propriétaire, Alice Bombal, s’est noyée dans sa baignoire deux ans après le début des paiements.

Seule à la Boisserie

En septembre 1939, la Boisserie devient donc le nouveau foyer d’Yvonne, celui qu’elle considérera désormais comme tel. Charles revient pour le week-end, quand il peut. Elle vit la drôle de guerre en semi-exil, dans son havre de paix meublé sans goût et sans moyens, où Anne peut grandir tranquille, au grand air, isolée des regards. Plus tard, quand ils auront atteint une certaine aisance financière, les de Gaulle ne changeront rien à leurs habitudes et ne chercheront jamais à l’aménager avec style. Contrairement à la majorité de leurs concitoyens, l’un et l’autre – encore un de leurs points communs – se désintéressent des biens matériels. Pendant la guerre, de Gaulle affirmera que c’est parce que les Français étaient tous propriétaires qu’ils ont été si peu nombreux à rejoindre la France libre. Lorsqu’on doit choisir entre son patrimoine et « l’âme de la France », le premier l’emporte généralement sur la seconde. « Les possédants sont possédés par ce qu’ils possèdent », répète le futur libérateur de son pays. Sa femme, en revanche, est de sa trempe : prête à tout abandonner, s’il le faut, sans sentimentalisme.

Yvonne correspond chaque jour avec son mari, très attaché à ce lien épistolaire : « J’espérais un peu avoir une lettre de toi aujourd’hui », se plaint-il souvent. Elle ne conservera, plus tard, que les lettres qui constituent un témoignage historique, non sans avoir caviardé les passages intimes. Et en détruisant, bien sûr, ses réponses à elle.

Le 10 mai, Metz est bombardé. Le 15, Charles est nommé commandant de la 4^e division cuirassée, une unité éphémère qui n'existe que sur le papier et qu'il doit créer sur le terrain, en intégrant une partie de son ancien régiment. Las, elle ne ressemble que de loin à son idéal : elle regroupe cent vingt chars fondus dans l'infanterie, et non cinq cents organisés en bataillon. Tandis que les Allemands lancent leurs chars en avant en grandes unités homogènes, les Français, retranchés derrière leurs protections artificielles, font la guerre au rythme de leurs fantassins.

C'est à peu près au même moment, alors que les choses s'accélèrent et que la drôle de guerre n'est plus drôle du tout, qu'Yvonne, Anne et sa gouvernante quittent la Boisserie. Son mari a insisté : les villes et les villages placés sur la route de l'armée allemande vont souffrir. Comme il s'est toujours intéressé à l'Allemagne, peut-être même a-t-il entendu parler du programme Aktion T4, qui consiste à euthanasier les bébés et les enfants handicapés, avant de s'attaquer aux adultes. Des éliminations ponctuelles ont eu lieu dès 1933, qu'Hitler a généralisées à partir de 1939 ; les premiers cas de médecins qui refusent de tuer leurs patients, tout début 1940, se sont ébruités. De toute façon, il faut partir : la fillette de douze ans ne supporte pas le bruit, la violence et ces ruptures d'habitudes que provoquent les attaques allemandes.

Avec Anne et la gouvernante, la fidèle Mlle Potel, Yvonne se réfugie donc fin mai chez sa sœur Suzanne à Rebréchien, dans le Loiret, à deux cent soixante-dix kilomètres à l'ouest de Colombey.

De tout mon cœur qui t'aime

Pendant ce temps, avec sa division de bric et de broc, le Colonel Motor est à l'origine de la seule victoire française, à Montcornet, le 17 mai. Cet exploit isolé attire l'attention de Winston Churchill sur l'officier visionnaire. Elle vaut à de Gaulle un premier quart d'heure de gloire ;

interrogé par un journaliste de radio, Alex Surchamp, dans *Le Quart d'heure du soldat*, ses propos préfigurent l'appel du 18 juin. Il est nommé, le 23 mai, général de brigade à titre temporaire. Jusqu'au début de juin, il envoie toujours des lettres à Yvonne, parfois deux fois par jour. Quelques mots, un télégramme, pour témoigner de sa tendresse, car il risque la mort à tout instant : « Rien de neuf mais cela barde. Mille tendresses à ma petite femme chérie. »

C'est à sa « petite femme chérie » qu'il laisse entendre, le 2 juin, alors qu'il n'est pas encore ministre, que, même si sa détermination à lui ne faiblit pas, la hiérarchie militaire, à l'instar du gouvernement, a déjà baissé les bras. Dans une lettre où il lui intime d'aller se réfugier encore plus loin pour s'écarter de l'invasion allemande, il conclut : « Écris-moi bien. Même si je te répons irrégulièrement. Depuis le 15 mai, je n'ai pas dormi trois nuits. Je t'embrasse de tout mon cœur qui t'aime, ma chère petite femme. Rien ne compte plus que ceci : il faut sauver la France. »

Mais Yvonne ronge son frein à Rebréchien ; l'ennemi semble faire du sur-place, elle envisage de retourner à Colombey. Son mari l'en dissuade : mieux vaut qu'elle trouve une villégiature en Bretagne, près de sa tante Richard à Brest, ou de la famille de Xavier de Gaulle à Paimpont.

Le 7 juin, elle apprend par les journaux que son mari a été nommé sous-secrétaire d'État au ministère de la Défense nationale et de la Guerre, l'équivalent d'un secrétaire d'État aujourd'hui. Trop tard pour pouvoir changer le cours des choses. Ses prédictions les plus sombres sont en train de se réaliser. Il enjoint à Philippe et Élisabeth, toujours à Paris, d'aller trouver leur mère dans le Loiret. Ensuite, tous se réfugient à Carantec, où Yvonne va louer la villa Ker Armor, voisine de celle de sa belle-sœur Cada ; Suzanne, sa sœur, les y rejoint. Ils s'y trouvent toujours le 15 juin lorsque Charles, qui se rend en Angleterre pour négocier avec Churchill l'aide militaire de la Grande-Bretagne, s'arrête à Carantec après le détour par Paimpont pour voir une dernière fois sa mère, visite qu'on a décrite plus

haut. Churchill va proposer une extraordinaire « fusion » de la France et du Royaume-Uni pour essayer d'empêcher la reddition française. En pure perte.

Charles a tout juste le temps d'embrasser Yvonne, qu'il n'a pas vue depuis de longues semaines, et ses enfants. Il les incite à se réfugier plus au sud. Son leitmotiv : qu'ils ne se laissent jamais dépasser par l'invasion ; qu'ils se déplacent à temps si les Allemands approchent. Yvonne lui rappelle alors qu'elle n'a toujours pas reçu le passeport diplomatique dont bénéficient les familles de ministres pour faciliter leur circulation. Le précieux sésame lui a déjà cruellement fait défaut entre le Loiret et Carantec, car la gendarmerie bloquait souvent les carrefours. Mais si elle l'avait, où irait-elle ? Ils ne connaissent personne au sud de la Loire. Peut-être en Algérie ? Charles ne suggère pas l'Angleterre car lui-même ne sait pas encore qu'il va s'y installer : il sait qu'il reviendra de Londres le lendemain, sans imaginer qu'il y retournera le surlendemain.

Le passeport arrive le matin du 17 juin. Ce jour-là, justement, Suzanne doit emmener la tante Richard à Brest, à soixante-dix kilomètres de là, pour récupérer de l'argent et quelques affaires. Yvonne et Philippe l'accompagnent. Elle a probablement déjà son idée : puisqu'il faut partir, pour le bien d'Anne, pourquoi pas l'Angleterre ? Ce pays lui est plus familier que le Pays basque ou les Cévennes. Elle en connaît la culture, car ses parents étaient fortement imprégnés de l'influence britannique ; elle y a des relations et des souvenirs : on l'avait envoyée là-bas, avec son frère et sa sœur, au début de la guerre de 1914, pour les mettre à l'abri. Des côtes anglaises partent des bateaux pour l'Algérie.

Le choix de Londres

Yvonne observe ceux qui appareillent de Brest vers l'Angleterre avec une apparente facilité et prend sa décision : elle va traverser la Manche,

d'autant que les Allemands sont déjà à Rennes. Elle obtient *in extremis* un visa du consulat.

Le lendemain, 18 juin, elle convainc Suzanne de retourner à Brest les déposer tous les cinq. Elle n'imagine pas que son mari s'est installé à Londres la veille. Il savait mieux que quiconque que la nomination du maréchal Pétain comme chef du gouvernement était synonyme de capitulation.

Le soir du 18 juin, Yvonne embarque avec enfants et gouvernante sur un bateau dont ils ne connaissent même pas le nom avec pour seul bagage, un petit cabas noir de vingt-cinq centimètres contenant des papiers, quelques bijoux et des médicaments pour Anne.

Ils s'entassent à cinq dans une étroite cabine de seconde classe, Yvonne et Élisabeth dormant sur la couchette du haut, Anne et sa gouvernante en bas. Philippe passe la nuit assis sur un coffre. Plus tard, il dira à quel point il a admiré sa mère pour avoir su garder son calme, avec ses trois enfants sur le dos, dans cette ambiance de panique, faisant preuve d'un cran extraordinaire, déterminée et impassible : « Mon père aurait été très fier d'elle. » En effet, aux yeux de ce champion toutes catégories de l'impassibilité, notera plus tard Alain Peyrefitte, « la qualité des nerfs passe avant tout ». À égalité, sans doute, avec une autre aptitude très militaire : la capacité de décider dans l'incertitude.

Le cargo polonais parti juste avant le leur – qu'ils auraient dû prendre s'ils n'avaient mis quatre heures à rallier Brest depuis Carantec – est coulé par l'aviation allemande. Plus chanceux, ils arrivent sans encombre à Falmouth, en Cornouailles, et s'installent, avec d'autres réfugiés, dans le premier hôtel qui les accepte.

De nombreux auteurs ont prétendu qu'Yvonne était allée en Angleterre pour rejoindre Charles, à sa demande. Or, c'est faux, comme l'a souligné maintes fois Philippe, témoin direct. Mais l'ambiguïté a été entretenue par

de Gaulle lui-même, car dans les *Mémoires de guerre*, il fait un raccourci : je leur ai fait envoyer des passeports, ils m'ont rejoint.

En réalité, il est le premier surpris de leur arrivée. Le 19 au matin, Philippe achète le *Daily Mirror* pour avoir les dernières informations sur la guerre. Quelle n'est pas sa surprise de découvrir en cinquième page un entrefilet qui indique qu'« un certain général de Gaulle » a lancé, la veille au soir, sur la BBC, un appel à ne pas baisser les armes ! Le rebelle invite tous ceux qui veulent continuer le combat à se mettre en rapport avec lui, à Londres.

Philippe se rend aussitôt dans un commissariat pour obtenir l'adresse de son père ; ses interlocuteurs appellent le consulat de France, qui refuse de la fournir car le général aux deux étoiles provisoires fait désormais figure de hors-la-loi. Heureusement, dans la soirée, comme il le raconte dans les *Mémoires accessoires*, un policier vient leur apporter l'adresse et le numéro de téléphone du rebelle. Yvonne entend la voix de son mari, lointaine, presque glacée : « Ah c'est vous. Venez me rejoindre au 8, Seymour Grove. Je vous attends demain. »

Un séjour londonien difficile

« Cette conversation trop rapide, presque brutale, lui laisse une impression de gêne, raconte la biographe Geneviève Moll. Ce ton si froid alors que son arrivée en Angleterre avec les enfants tient du miracle... » Le lendemain, ils prennent un train pour Londres. Puis un taxi les emmène à l'hôtel Rubens, en face des écuries de Buckingham Palace. Les retrouvailles, ce 20 juin, se font sans effusions excessives : c'est tout de même, se souvient Philippe, « une des rares fois où j'ai vu mon père embrasser ma mère devant des tiers ». Mais lorsque le mari se dit enfin rassuré, l'épouse lui décoche une petite pique : « Vous nous avez abandonnés comme des paquets ! » Il est vrai que pour ce grand

mouvement qu'il lance, le général doit être libre des siens... La France passera toujours avant la famille.

Le général sait déjà que son appel de la veille est historique, car il en remet le manuscrit à Yvonne avec quelques papiers en lui intimant de les conserver précieusement : « Si je réussis, ils feront partie du patrimoine de nos enfants. » Il lui explique que l'appartement de Seymour Grove est trop petit pour les loger tous. Pendant huit jours, Yvonne et ses filles restent donc confinées dans la chambre de l'hôtel Rubens, où son mari et son fils les retrouvent le soir. Elles ne peuvent même pas descendre prendre leurs repas au restaurant, l'état de la petite Anne pouvant incommoder les clients.

Mais le 22 juin, Churchill reconnaît officiellement de Gaulle comme chef des Français libres : les voilà donc assurés de rester à Londres. Le 25, Charles signe un bail de location pour un cottage qu'Yvonne a déniché à Petts Wood, dans le Kent, au sud-est de la capitale. C'est à vingt-sept kilomètres du centre. Charles pourra venir les rejoindre le soir, de même que Philippe tant qu'il n'aura pas intégré l'École navale.

Cependant il lui arrive, raconte Philippe, de rester, « en dépit du danger, des nuits dans son bureau, pressé par le temps ». Les batailles aériennes entre la Luftwaffe et la Royal Air Force ont commencé le 13 juillet. En août, les premiers bombardements vont toucher Londres. Le Blitz, la campagne de bombardements systématiques, commencera le 7 septembre et ne finira qu'en mai.

Peu de temps après, Yvonne connaît un épisode dépressif qui va durer au moins deux ans. À cette époque, il semble que le couple ait été au bord de la rupture, comme le confiera en 1948 le général de Gaulle à ses deux aides de camp⁹. Quoi qu'il en soit, Yvonne a du mal à faire face, seule avec Anne et la gouvernante, à des conditions de vie très dures. À quelques centaines de mètres du cottage de Petts Wood, l'aéroport militaire de Biggin Hill est une des cibles favorites des Allemands. Une villa est soufflée au bout de la rue. Les alertes se succèdent et, faute de cave, on se cache sous

l'escalier. Chaque nuit de bombardements, la petite Anne hurle de panique pendant des heures. Charles ne rentre pas tous les soirs. La situation est difficilement supportable.

Fin août 1940, Charles part pour une longue tournée africaine afin de rallier les colonies à sa cause ; Yvonne estime que rien ne la retient à Londres. En octobre, elle s'installe avec Anne et la gouvernante à Gadlas, près d'Ellesmere, au pays de Galles, dans une maison qui n'a ni électricité, ni chauffage central, ni tout-à-l'égout. Londres est à huit heures de train. Mais le collège Notre-Dame de Sion, où Élisabeth est pensionnaire, n'est qu'à vingt kilomètres. Elle, au moins, pourra venir tous les week-ends. Philippe a embarqué le 23 septembre sur le vieux cuirassé *Courbet*.

Dans le Shropshire, Yvonne mène une vie fruste. Elle coud elle-même ses vêtements, élève des poules et récupère, chez le boucher, les morceaux dont les Anglais ne veulent pas : foie, cervelle et autres abats. Elle n'a pas de voiture. Elle se rend de temps en temps au village acheter les journaux et s'est offert un poste de radio pour écouter la BBC, où Charles parle de temps en temps. Une petite bibliothèque la fournit en romans de Dickens, qu'elle lit en anglais.

À défaut de voir son mari, qu'elle pourra, l'année suivante, rejoindre deux ou trois fois pour un week-end dans son meublé près de Carlton Gardens, elle reçoit des lettres de lui, irrégulières et frustrantes. Il raconte ses succès et ses échecs. Celui de Dakar est le plus douloureux : les forces vichystes l'ont empêché d'accoster dans le port, et il a dû reculer pour éviter les combats fratricides. Des Français ont tiré sur des Français. Il y a eu des blessés. Cette humiliation lui pèsera longtemps.

Yvonne retrouve Charles pour la première fois le 22 novembre 1940. Bien qu'on ne fête pas les anniversaires chez les de Gaulle, toute la famille est réunie à Ellesmere à l'occasion des cinquante ans du chef de famille : Philippe est en permission, Élisabeth échappée de son école religieuse ; quant à l'intéressé, il s'est octroyé trois jours de liberté.

Tous constatent qu'Yvonne vit une période difficile psychologiquement. Est-ce l'impression d'être abandonnée, le sentiment que son couple vacille, ou tout simplement la difficulté de vivre sans son mari dans des conditions particulièrement pénibles ? Craint-elle pour la vie de Charles, désormais traître à la patrie, condamné à mort par contumace ?

Des années plus tôt, lors d'une nuit de confidences, son mari lui a raconté qu'en 1920, sur un pont de Varsovie, une bohémienne lui avait prédit un grand destin mais aussi une mort violente. Yvonne n'a jamais oublié cet aveu, et Charles a dû regretter de le lui avoir fait. Elle peut d'autant moins s'empêcher d'y penser qu'elle-même, à l'époque où elle était pensionnaire chez les sœurs de Sainte-Agnès, s'était laissé embobiner, dans une foire, par une diseuse de bonne aventure : la femme lui avait assuré qu'elle deviendrait « presque reine ». Cela l'avait fait rire. Depuis qu'elle accompagne l'ascension de Charles, elle ne rit plus.

Alors que la plupart des membres de sa famille sont entrés en résistance, l'épouse du héros vit recluse dans la campagne galloise avec sa fille handicapée, suspendue aux courriers de son mari, de plus en plus rares et remplis de consignes logistiques. Heureusement, il les conclut parfois par de jolis mots d'amour, comme en mars 1941, alors qu'il quitte à nouveau l'Angleterre pour une tournée qui va durer cinq mois et demi : « Je t'embrasse de tout mon cœur, ma chère petite femme chérie, et aussi mon amie, ma compagne si brave et si bonne, à travers une vie qui est une tourmente. »

La tentation du suicide

La reconnaissance de Charles ne peut rien cependant contre le sentiment d'inutilité et d'abandon qu'éprouve Yvonne. Cette phase compliquée va durer de l'automne 1940 au début de l'année 1943. Des témoins ont parlé de « déprime profonde ». Marcel Jullian, qui a bien connu Yvonne, s'est

montré plus explicite, trois ans après sa mort, dans une interview à *Dimanche magazine* : « Dans les premiers mois de la France libre, elle eut l'idée du suicide et y résista parce qu'elle était trop chrétienne pour ça. »

Yvonne ne sait pas que son époux lui-même, après le fiasco de Dakar, a eu la tentation du désespoir. Il s'en est ouvert à René Pleven, un de ses premiers compagnons, puis à Philippe Dechartre, son secrétaire d'État au Logement, vingt-cinq ans plus tard : « Vous savez, moi, à Dakar, quand j'étais sur mon bateau, assis sur un pliant, le ciel était bleu, la mer était bleue, il faisait une chaleur épouvantable, reflétée par la tente du pont, tout était foutu. Eh bien, figurez-vous que moi aussi j'ai pensé au suicide. »

À la Libération, Yvonne s'en voudra d'avoir souffert pour de mauvaises raisons, en découvrant ce que vivaient, au même moment, dans des camps de concentration, plusieurs membres de leur famille. Mais l'aurait-elle su que la volonté ne peut pas tout : avoir honte de sa souffrance ne la fait pas disparaître.

En 1941, Élisabeth est admise à Oxford pour sa maîtrise de lettres. Charles pousse Yvonne à quitter Ellesmere : il veut l'avoir près de lui, il veut voir Anne grandir. En octobre, ils choisissent Rodinghead, maison dont le standing sied mieux au leader désormais incontesté de la France libre. Située à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Londres, à Berkhamsted dans le Hertfordshire, cette gentilhommière de style Tudor a tout du manoir seigneurial avec ses hauts plafonds, ses trois étages au toit d'ardoises encadré de hautes cheminées, sa remise garnie de fusils de chasse, sa terrasse et son jardin décoré de statues.

Mais le moral d'Yvonne de Gaulle, qui y réside avec Anne, la gouvernante et Fluffy, le petit chien d'Élisabeth, n'est guère meilleur. Le reportage photo incroyable publié dans *Life*, le *Paris Match* anglais, début 1942, en témoigne.

Jusqu'alors, seule la voix du général, autoritaire et tonitruante, était connue du grand public. Mais le Premier ministre anglais veut que les

opinions britannique et française mettent un visage sur cette voix. Il souhaite que les Anglais éprouvent de la sympathie pour le leader des Français libres, car son gouvernement lui apporte de l'aide. Il veut aussi qu'on en finisse avec la rumeur qui assure que ce général au patronyme trop beau pour être vrai est une invention de la propagande.

Le Connétable refuse d'abord tout net : Churchill veut le lancer comme une savonnette ! Pour lui, se faire tirer le portrait est une forme d'exhibitionnisme. Il a horreur de poser, même pour les photos de famille. Le Premier ministre anglais insiste : pour son image en Angleterre et dans le reste du monde, il est important que le général de Gaulle soit photographié comme la famille royale. L'homme qui incarne la France est contraint d'obtempérer face à cet ultimatum qui est aussi un impératif historique : asseoir la légitimité de son mouvement et conforter sa présence en Angleterre. Yvonne, elle aussi, doit s'y soumettre. Mais difficile de la faire sourire, ou de lui demander de prendre la pose. Cette séance de photos avec le grand publicitaire Richard Temple restera dans son souvenir comme une séance de torture.

Les images prétendument naturelles sont tellement posées, tellement forcées qu'elles en deviennent ridicules : Charles regardant Yvonne jouer du piano ; Yvonne assise devant la cheminée sur laquelle Charles s'appuie négligemment ; Yvonne allumant la cigarette de Charles ou lui faisant respirer le parfum d'une fleur ; Yvonne et Charles assis au bord de la fenêtre du premier étage ou feuilletant des revues sur le canapé ; Yvonne goûtant le mets qu'elle fait mijoter... Visiblement, le photographe n'a pas pu obtenir de Charles qu'il prenne la main de sa femme ou entoure ses épaules de son bras. Quant à Yvonne, son sourire las et ses yeux d'une tristesse insondable en disent long sur le sacrifice qu'elle s'impose, et sur sa dépression toujours vivace.

Sa pauvre robe à pois, ses cheveux plats ramenés en chignon bas sur la nuque, son absence totale d'apprêt n'arrangent rien. On est loin des

reportages sur la famille royale ! Pourtant, les clichés atteignent leur but : attirer la sympathie et la sollicitude. Peut-être les Anglais sont-ils touchés par la mise modeste et l'air accablé de cette exilée qui tient seule son ménage. Ils veulent aider le couple et envoient de l'argent, des bijoux, des objets de valeur.

Des photos trompeuses

Ceux qui auront vu ces images à l'époque auront du mal à imaginer l'autre Yvonne, celle qu'elle fut pendant toute sa vie, à ces deux années près : énergique, volontaire et entreprenante. Est-ce pour qu'elle se ressemble davantage que Charles lui conseille de se faire couper les cheveux ? Il avait pourtant tellement aimé sa longue crinière brune qui lui donnait une allure préraphaélite...

La quadragénaire commence à sortir de son abattement après son troisième déménagement, à l'automne 1942, à Hampstead, quartier résidentiel de Londres. Pour l'écrivain Geneviève Moll, il lui a fallu remettre Charles en selle, un soir de décembre où il était prêt à tout abandonner, après un ultime mauvais coup des Américains. Lors du débarquement allié en Afrique du Nord, ils avaient intronisé l'amiral Darlan comme représentant de l'État français. Churchill lui-même était, disait-on, prêt à lâcher « l'homme du destin ». De Gaulle se trouvait au fond du gouffre et c'est elle qui lui aurait insufflé le courage de se battre, encore et encore.

Yvonne déploie donc à nouveau toute son énergie : elle va redevenir une maîtresse de maison efficace, organiser des dîners, s'engager dans la vie officielle de la France libre. Et même intervenir en tant qu'épouse de dirigeant : elle passe un week-end chez les Churchill, et surtout elle est reçue seule en audience privée par la reine d'Angleterre, la femme de

George VI, à Buckingham, le 22 juin 1943, avant d'aller rejoindre son mari à Alger.

Elle n'en reste pas moins maladivement discrète. Elle craint tellement de gêner son mari par des déclarations maladroites, elle est tellement convaincue que les journalistes sont prêts à tout pour récolter des informations qu'ils sortiraient ensuite de leur contexte que sa méfiance est obsessionnelle et le restera lorsque Mme de Gaulle arrivera à l'Élysée.

À Hampstead, comme plus tard à Paris, elle refuse donc toujours de prendre la parole en public : on l'a vu, il n'existe aucune interview d'elle, aucun enregistrement de sa voix. Un comble quand on a épousé le « général Micro » de la seconde guerre mondiale. Quand il arrive que la foule scandale son nom et réclame une apparition près de son mari au balcon – ou sur le pont d'un bateau –, elle fait mine de ne pas entendre et coupe court à l'insistance des conseillers : « Cela n'a aucun intérêt. » L'humilité est devenue sa seconde nature.

Quand Charles part s'installer en Algérie fin mai 1943, pour y créer en tant que coprésident, avec le général Giraud, le Comité français de libération nationale, elle a beau craindre un piège pour la vie de son mari, elle ne replonge pas dans la dépression. Elle s'accroche à l'idée qu'elle va le rejoindre très vite. Et entre-temps, elle reçoit de l'homme qu'elle aime une de ses plus belles lettres : « Il est là qui écrit à son bureau. Il a devant lui le portrait de sa chère petite femme chérie qu'il admire et qu'il aime tant ! Et voilà que, du coup, tout son amour lui remonte au cœur et il s'empresse de le dire à Yvonne : tous les deux, bien appuyés sur l'autre physiquement et moralement, nous irons très loin sur la mer et dans la vie pour le meilleur et pour le pire. »

Jamais de chambres séparées

Après plus de vingt-deux ans de mariage, et une crise grave, des sentiments intenses les unissent toujours. Cette lettre est une des rares missives strictement personnelles qu'Yvonne ne va pas brûler après la mort de son époux. Elle la rangera dans un coffre-fort avec l'appel du 18 juin.

Plus tard encore, après trente-six ans de mariage, lors d'une séparation de quelques jours – il est parti dans le Sahara évaluer la situation –, il conclut sa lettre par ces mots : « J'ai du chagrin d'être loin de toi pour la première fois depuis pas mal d'années, mais il n'y avait pas d'autre possibilité. » Pour Patrice Duhamel et Jacques Santamaria, toutes les lettres, même expurgées, portent les traces de « cet amour profond que se vouent Charles et Yvonne, ce sentiment quasi religieux, tout imprégné de l'admiration qu'ils se portent mutuellement ».

Le général, dans les *Mémoires d'espoir*, n'en fait pas mystère : « Le temps, bien court, que ne me prend pas l'exercice de mes fonctions, je le passe avec ma femme en toute intimité. [...] Cette harmonie familiale m'est précieuse. » S'ils ont des désaccords ponctuels, s'il lui fait un reproche – et qu'elle répond du tac au tac –, l'harmonie n'est jamais rompue. À l'ambassadeur de Grande-Bretagne qui lui confie que sa femme est une gaulliste fervente, le président répond avec malice : « La mienne, monsieur l'ambassadeur, ça dépend des jours... »

« Moi qui ai vécu avec eux, a témoigné Charlotte Marchal, la cuisinière et femme de chambre qui a habité la Boiserie de 1960 à 1970, je ne les ai jamais entendus se disputer ; jamais la moindre scène, jamais ! Au printemps, quand il allait dans le parc, il cueillait à sa femme les premières violettes qu'il trouvait, ou les premières pâquerettes, pour les lui rapporter quand elle ne se promenait pas avec lui. » Yvonne adorait les fleurs, et les cultivait en experte : il lui est arrivé, raconte Robert Lassus, de convaincre son mari de parcourir trois cents kilomètres dans la journée pour aller de Colombey jusque dans le Haut-Morvan chercher quelques pieds de gentiane printanière.

En réalité, tout au long de leur vie, les témoignages de tendresse conjugale abondent. Au moment par exemple où la situation algérienne s'envenime, Georges Pompidou rapporte à Alain Peyrefitte ces propos désabusés du général à son épouse : « Je vous le dis, Yvonne, tout ça se terminera mal. Nous finirons en prison. Je n'aurai même pas la consolation de vous retrouver, puisque vous serez à la Petite Roquette et moi à la Santé. »

Les de Gaulle n'ont jamais fait chambre à part. La dimension charnelle a toujours compté dans leur relation. Pierre-Louis Blanc est même convaincu que les époux de Gaulle ont constitué un « vrai » couple jusqu'à la fin, bien qu'ils eussent alors près de quatre-vingts ans pour lui et soixante-dix pour elle : « Il y a des choses qu'on sait, qu'on sent, lorsqu'on vit près des gens dans leur maison », assure le dernier des « compagnons du crépuscule ». Il a vécu dans l'intimité du couple à la Boisserie en 1969-1970 alors qu'il aidait le général à rassembler la documentation utile pour les *Mémoires d'espoir*. Il s'est rendu de nombreuses fois à Colombey pour des journées de travail et n'a jamais remarqué la moindre dissonance entre eux. Il a souvent parlé avec Yvonne et généralement déjeuné en compagnie des deux époux : « Leur complicité était palpable. » D'ailleurs, insiste-t-il, le fait que leur couple n'ait jamais cessé d'être fonctionnel faisait partie de la mémoire des aides de camp ; autrement dit, les aides de camp savaient qu'ils avaient une intimité et en tenaient compte.

Une présence nécessaire

« Elle était une part de vous sans laquelle il aurait manqué un morceau d'essentiel », témoigne leur petit-fils Yves de Gaulle, dans son livre construit comme une lettre à son grand-père. Jacques Vendroux, le petit-neveu qui allait en vacances à Colombey, mentionne lui aussi cette complicité : « Le général aimait sa femme, et sa femme l'aimait, cela se

voyait. À table, lorsqu'il parlait, il cherchait son regard. S'il nous expliquait quelque chose, il jetait souvent des coups d'œil vers elle, comme s'il guettait son approbation. Et il lui témoignait un vrai respect. Leur complicité était une évidence. »

Pierre-Louis Blanc, qui a accompagné de Gaulle lors des voyages officiels lorsqu'il dirigeait le service de presse de l'Élysée, rapporte d'autres preuves de l'attachement profond de Charles à son épouse, et de leur connivence après des décennies de vie commune. Le président de la République est par exemple moins serein lorsque son épouse ne l'accompagne pas : « Dans les rares déplacements qu'il effectuait sans elle – plutôt en province : elle l'accompagnait toujours à l'étranger –, le général n'était pas tout à fait lui-même, tant il avait besoin de sa présence. Nous l'avions tous constaté [...]. On le sentait moins tranquille, moins à l'aise. Sa présence le rassurait. Quant à elle, elle pensait qu'elle était nécessaire... et elle avait raison. »

Il est rare, effectivement, qu'elle ne l'accompagne pas. Depuis qu'il lui a raconté la prédiction de la bohémienne, elle s'est inquiétée à chaque fois qu'il s'est trouvé en première ligne : pendant la seconde guerre, puis à partir de 1958, et même en 1947 quand il a créé le RPF. « La seule manière de faire mentir cette prophétie, c'est dorénavant de rester tranquille... », répétait-elle à Claude Guy. Mais s'il doit mourir, elle veut mourir avec lui. Elle ne craint pas le danger, à condition qu'ils le partagent. De Gaulle, de son côté, admirera toute sa vie sa femme pour son courage. Lors du premier attentat de l'OAS, le 8 septembre 1961, quand leur voiture traverse les flammes, elle voit la mort et, tacitement, l'accepte, en bon soldat. C'est encore plus vrai lors de l'attentat du Petit-Clamart, le 22 août 1962 : tandis que quatorze balles percutent leur DS, elle ne pousse pas un cri, reste bien droite comme son mari, et ne finit par baisser la tête, comme lui, que lorsque leur gendre, Alain de Boissieu, assis à l'avant, leur hurle de le faire.

Ils en réchappent tous : la bonne étoile a eu raison de la prédiction polonaise. Quatre-vingt-dix secondes plus tard, la voiture criblée de balles, aux deux pneus crevés, débouche sur le tarmac de Villacoublay. Le général tient tout de même à passer la garde d'honneur en revue. « Dans les moments graves, commente Alain Peyrefitte, le général est toujours soutenu par l'obligation de ne pas porter atteinte à cette statue qu'il habite et qu'il n'a pas le droit de désertir. »

Peu après, dans le hall de l'aérodrome, Charles félicite son épouse : « Très bien, Yvonne, vous êtes courageuse. » Puis, dans l'hélicoptère, encore admiratif : « Ah, vous êtes brave, Yvonne. » Une fois de plus, la « qualité des nerfs » de son épouse l'impressionne, lui qui n'aime guère les « flanelles » – les faiblards, en langage gaulois. À son gendre, il lâche ce commentaire : « Voyez-vous dans cette affaire, ce qui est lamentable, c'est que des Français aient osé tirer sur une voiture dans laquelle il y avait une femme et que cette femme soit votre belle-mère. Qu'a donc fait cette créature toute de bonté à cette bande d'excités ? »

André Malraux, ministre, « ami génial » et ancien résistant – il fut le colonel Berger à la tête de la brigade Alsace-Lorraine –, place très haut, lui aussi, la valeur courage. Il avoue dans *Les Chênes qu'on abat*¹⁰ que sa sympathie et son admiration pour Yvonne datent de cet attentat.

Sa sortie de la voiture sans un mot – elle rejeta les morceaux de verre tombés sur elle et replaça son chapeau – força le respect de tous. Elle répondit tranquillement à quelqu'un qui lui demandait ce qu'elle avait ressenti après l'attentat : « Oh ! Pour mon gendre, ç'aurait été dommage. Mais pour le général et moi, c'était une belle fin. »

La presse satirique, elle, ne retient que son impair. Sortant de la DS inutilisable, Yvonne s'est exclamée : « J'espère que les poulets n'ont rien. » Un des policiers de la seconde voiture lui a répondu, un peu choqué par cette familiarité : « Non, non, tout va bien. » En fait, elle ne s'inquiétait pas

de leur escorte mais des poulets achetés pour le dîner, rangés dans le coffre de la DS avec les confitures et les gâteaux pour ses petits-enfants !

Charles de Gaulle était irrité lorsqu'il ouvrait un journal et y découvrait une caricature de sa femme : il jetait alors la page ou le journal pour qu'elle ne la vît pas.

Si un dernier témoignage de l'amour que de Gaulle portait à sa femme était encore nécessaire, celui de leur fils n'est pas le moins émouvant : « Je sais qu'il est difficile de se faire à l'idée que le général de Gaulle ait pu être amoureux d'une autre personne que de "notre dame la France", mais c'est un fait. Leur couple a été exemplaire. Nombreuses sont sans doute les femmes qui auraient bien voulu avoir un tel personnage à leur bras. Mais auraient-elles déployé le même mérite que ma mère a montré à ses côtés pendant toute leur vie, à travers toutes les tempêtes ? Croyez-moi, il fallait avoir l'âme forte et le cœur bien accroché pour être l'épouse de Charles de Gaulle. »

Influence politique

Une autre idée reçue à propos d'Yvonne de Gaulle concerne son influence politique. Certains biographes de l'homme du 18 juin ont laissé croire, en décrivant Yvonne comme « l'éternelle tricoteuse¹¹ », silencieuse et passive dans l'ombre du héros, que cette influence aurait été nulle. Ou si contingente qu'avec ou sans elle, le destin de son mari eût été identique. Certes, sa complicité fondamentale avec de Gaulle reposait probablement sur son acceptation initiale d'avoir, pour compagnon d'une vie, un personnage historique, et donc de ne jouer qu'un rôle de soutien attentif et obscur. Pendant les années élyséennes, elle visitera plus de trois cents hôpitaux, maternités et maisons de retraite, en exigeant qu'aucun journaliste ne fût présent et en prévenant ses hôtes que si sa visite « transpirait », elle

l'annulerait. Mais cette discrétion maladive et cette modestie à outrance ne signifient pas qu'elle n'avait aucun pouvoir. Comme l'a affirmé Malraux – dont elle disait pourtant en 1947 : « C'est un homme de génie mais c'est un excité. Il est fait pour ses livres, il ne devrait pas s'occuper de politique » –, Yvonne Vendroux a exercé une influence essentielle.

« Mme de Gaulle était une égérie », dit le psychanalyste Jean-Pierre Friedman qui distingue deux sortes de femmes de pouvoir : les amazones et les égéries. Les premières, comme Ségolène Royal ou Rachida Dati, sont des femmes guerrières. Elles se placent en première ligne. Les secondes guident et encouragent l'homme, en coulisse. De Gaulle était plus influençable qu'il n'y paraissait, ou qu'il ne voulait l'admettre : « Comme beaucoup d'hommes de pouvoir, continue Jean-Pierre Friedman, de Gaulle n'acceptait pas d'autre influence que celle de sa femme. On retrouve là le rôle prépondérant de sa mère dans son enfance, leur relation privilégiée. Car l'épouse est la transposition de la mère. »

De quelle manière Yvonne exerçait-elle son influence ? D'abord, en étant la première des gaullistes, et une gaulliste originale. De Gaulle est un chef, de guerre ou d'État, bien avant de le devenir vraiment, et elle l'a compris. Dès la première rencontre avec le jeune capitaine, en 1920, elle inaugure ce que sera plus tard le gaullisme politique tel que le résume Frédérique Neau-Dufour : « Un lien inconditionnel à un homme plutôt qu'à un parti, avec ce que cela suppose de fidélité, de foi, de sacrifice et parfois d'intransigeance. » Elle joue, sa vie durant, un rôle de vigie et de référence. Elle devine, dix ans avant les événements d'Algérie, qu'il ne reviendra au pouvoir que dans des conditions bien particulières ; elle fait part de son sentiment à Claude Guy en avril 1948 : « Il faut voir les choses comme elles sont : lui, il est fait pour la guerre. D'autre part, s'il n'est pas le patron, cela ne marchera jamais bien. Or, quelles que soient les conditions de son retour au pouvoir, il ne sera pas le patron. Sauf, naturellement, s'il y a la guerre... » Il lui arrive de faire preuve d'une lucidité politique supérieure à

celle de son mari ; Jean Lacouture le reconnaît lorsqu'il rapporte qu'elle seule a compris d'emblée la gravité des événements de septembre 1948 à Grenoble : une manifestation du RPF qui provoque un mort – un communiste – fera perdre au parti gaulliste des milliers de sympathisants.

La sensibilité de gauche

Bien que née dans un milieu plus aisé que celui de son mari, Yvonne incarne aussi la sensibilité « de gauche » d'un président catalogué de droite et parfois soupçonné de sympathies envers les monarchistes. Il lui est en effet arrivé de confier que la France aurait besoin d'un roi pour assurer la continuité ; il admettait parfois que la V^e République était une forme de « monarchie élective » et il a toujours témoigné – peut-être en mémoire de sa mère – une grande déférence à l'égard du comte de Paris. Il disait de lui : « Il récapitule dans sa personne les quarante rois qui ont fait la France. » Le comte de Paris affirmait, de son côté, que de Gaulle était prêt à le soutenir s'il se présentait pour lui succéder. En réalité, le fondateur de la V^e République n'avait aucune envie de défendre une cause perdue.

Son épouse, quant à elle, se fait tout naturellement l'écho de la « France d'en bas ». Elle la fréquente. À Colombey, elle fait ses courses elle-même. Elle prend sa 2 CV – plus tard, son Ami 6 bleu clair – pour se rendre, tôt le matin, à Chaumont ou à Bar-sur-Aube, où le boucher et l'épicier la connaissent. Elle s'intéresse aux gens plutôt qu'aux choses, ce qui explique aussi la simplicité de la Boisserie, où aucun décorateur n'a jamais été appelé.

Elle parle facilement avec les personnes qu'elle rencontre, elle s'intéresse à leurs problèmes quotidiens. C'est par son intermédiaire que le président entend parler des préoccupations des Français. Lorsqu'il adjure le gouvernement de lutter contre l'inflation, et revient régulièrement à la charge, le Premier ministre Georges Pompidou soupire : « Le général

s'énerve parce que Mme de Gaulle lui a dit : "Charles, les prix montent !" Le général en a conclu qu'il devait prendre l'affaire en main. » Il est vrai – c'est toujours Pompidou qui le dit – que de Gaulle revient toujours « regonflé » de ses week-ends à Colombey.

Yvonne de Gaulle ne bénéficie d'aucun passe-droit et ne profite jamais de sa situation à l'Élysée. À un point qui peut sembler aberrant à certains, tels André de Lattre et sa femme Colette, à qui l'épouse du président explique lors d'un dîner que ses petits-enfants n'ont pas pu obtenir de places de train pour partir aux sports d'hiver car ils s'y sont pris trop tard... « Elle vivait en femme normale, confirme Frédérique Neau-Dufour, elle faisait ses courses, elle avait des soucis – elle avait eu une fille handicapée –, elle n'était pas bling-bling... Les gens pouvaient se reconnaître en elle, bien plus qu'on ne peut se reconnaître en Brigitte Macron ou Carla Bruni¹². »

Présidente pendant trente ans

La première des premières dames a aussi été présidente, fonction ignorée des Français, alors qu'elle donne toute sa dimension au personnage. Yvonne de Gaulle a créé en 1945, et présidé pendant près de trente ans, la fondation de Gaulle, devenue fondation Anne-de-Gaulle après la mort de sa fille, afin d'accueillir les jeunes filles handicapées mentales issues de milieux modestes. « La fondation n'est pas faite pour les gens à millions », avait-elle tranché. Son institution n'était pas destinée à sa propre fille, qui avait eu la chance de rester dans sa famille, mais à celles qui, nées dans un foyer pauvre, et parce qu'il n'existait pas d'établissements spécialisés, se retrouvaient en asile psychiatrique, souvent abandonnées à elles-mêmes.

Yvonne de Gaulle a trouvé les financements, rédigé le règlement intérieur, choisi les religieuses puis les laïques qui se sont occupées de cette

institution au quotidien. Elle a exigé qu'aucune recommandation ne joue dans le choix des pensionnaires ; les opinions religieuses et politiques des familles ne devaient pas entrer en ligne de compte. Elle a décidé aussi de refuser toute publicité et toute communication externe pour son établissement.

Au tour de son mari de ne jouer qu'un rôle de conseiller de l'ombre : « Il avait quasiment interdiction d'y mettre les pieds », se souvient Philippe. Pas de répartition des tâches comme celle qu'ils ont adoptée dans leur vie familiale : à Yvonne les courses, le jardin et la Sécurité sociale, à Charles les impôts et les problèmes administratifs... À la fondation, elle assume tout.

Elle a choisi Vert-Cœur, dans la vallée de Chevreuse en région parisienne, comme siège de la fondation : le château entouré d'un parc permet d'héberger en pleine campagne les quarante protégées et les sept religieuses. Yvonne y est présente au moins une journée par semaine, tandis que la gestion financière est effectuée par un secrétaire général : après Jean Donnedieu de Vabres, Georges Pompidou occupera le poste, avant de devenir le directeur de cabinet de son mari puis son Premier ministre... tout en restant, en quelque sorte, le sien, puisqu'il va garder cette fonction bénévole jusqu'en 1970.

Il était rare, à cette époque, de compter une femme dans un conseil d'administration, à plus forte raison à sa tête. Yvonne a pourtant nommé deux femmes parmi les cinq autres membres du conseil, créant la parité avant l'heure. L'une d'elles, la comtesse de Ranchicourt, mère d'un enfant handicapé, est divorcée, mais Yvonne s'en moque : c'est une femme comme elle, courageuse et généreuse. Sur ce point aussi, on peut considérer qu'elle est sinon féministe, du moins, comme le dit Frédérique Neau-Dufour, « une femme de transition dans le féminisme ».

Vert-Cœur est sa grande œuvre, l'affaire de sa vie, et en suivre l'évolution permet de faire un sort à l'image de la « tricoteuse ». Le travail

d'Yvonne de Gaulle dans cette institution permet aussi de mieux comprendre pourquoi, parfaitement insérée dans la réalité de son époque, elle a pu si longtemps dialoguer utilement avec son mari. Souvent, c'est elle qui lui explique les choses. La présidente s'y connaît même en équipements collectifs : pour sa fondation, elle n'a pas hésité à se rendre dans les salons spécialisés pour trouver des brûleurs à mazout ou des machines à repasser pour famille nombreuse !

Comme Charles dépassant son cas individuel, rejoignant Londres pour assumer la France, Yvonne a dépassé son drame personnel au profit de l'ensemble de la société. Contrairement aux premières dames qui lui succéderont au palais, elle n'a pas créé cette œuvre de charité dans le but d'utiliser sa notoriété pour la bonne cause et encore moins pour se mettre en avant en laissant faire le travail par d'autres : elle s'y est attelée bien avant l'Élysée, dès la Libération, et n'a pas lâché sa fondation pendant la traversée du désert de son mari. Souvent, il restait à la maison, à Colombey, tandis que la présidente montait à Paris pour s'occuper de son entreprise.

C'est l'historienne Frédérique Neau-Dufour qui, en ayant accès aux archives de la fondation Anne-de-Gaulle et notamment aux courriers envoyés aux religieuses par la présidente, a révélé cette Yvonne de Gaulle méconnue. Le regard qu'on porte sur elle en est transformé : elle qui s'est laissé caricaturer en bigote rabat-joie, elle qui même dans les dîners en ville se limitait aux sujets banals pour éviter qu'on ne puisse deviner, à travers elle, les intentions de son époux, elle qui a fait disparaître toute la correspondance qu'elle lui avait envoyée, la voilà débusquée grâce à la fondation. Pour Frédérique Neau-Dufour, cette découverte n'a pas été une surprise mais une confirmation : « Depuis que je travaillais sur elle, que je rencontrais des proches, et même que je lisais les témoignages à charge comme ceux de Claude Guy ou d'Alain Peyrefitte, je savais qu'Yvonne de Gaulle était une femme intelligente, pragmatique, directe, et capable de dire tout ce qu'elle pensait à son mari. »

Révélee par ses lettres

On découvre non seulement son autonomie par rapport à sa « locomotive » de mari et son recul par rapport à la politique, mais aussi sa compréhension des enjeux, et, finalement, on s'explique mieux l'admiration que lui portait son époux et les rapports égalitaires qu'ils entretenaient. Dans une lettre à la mère supérieure de la fondation, par exemple, elle analyse la situation en Algérie et au Maroc, qu'elle juge dès 1956 « extrêmement grave » : « Beaucoup plus que de tel et tel sultan, il s'agit d'une violente poussée d'islamisme. Voilà, il s'agit d'une guerre de religion. » Elle n'aurait jamais abordé cette question au cours d'un dîner, où elle s'en tenait toujours aux thèmes sans risques : la famille, la santé, le décor...

Être la patronne à Vert-Cœur n'est pas incompatible avec cette discrétion extrême dans son rôle de première dame, « un frisson d'eau sur de la mousse », souffle Charles en la voyant agir.

Pendant la visite des Kennedy, elle montre si peu d'entrain dans la conversation que, trois ans plus tard, Jackie dira d'elle : « Elle avait l'air d'avoir tant souffert, la pauvre femme, elle paraissait si fatiguée. Ils reçoivent plus de visites officielles que n'importe qui. Donc elle subissait tout ça, très aimable, mais elle se traînait un peu. » Personne n'aurait pu prétendre qu'elle n'était pas à la hauteur de sa tâche : elle en savait sans doute davantage sur les Kennedy que ceux-ci ne pouvaient l'imaginer. Elle se montrait prolixie lorsque, dans les dîners, on parlait école ou éducation. Mais elle était passée maître dans l'exercice qui consiste à ne jamais se laisser entraîner sur le terrain de la politique, et répétait à son fils : « Je préfère passer pour ignorante plutôt que de gêner ton père par une réflexion malencontreuse. » Cela ne l'empêchait pas d'écouter tous les propos qui s'échangeaient autour d'elle afin d'en répéter la teneur à son mari dès que cela pouvait lui être utile.

Le passage par le palais présidentiel, à partir de 1958, n'a pas changé celle qui n'a jamais vécu dans le luxe depuis qu'elle a épousé un militaire. Walter Luttringer¹³, qui fut à l'Élysée le majordome du général, avant d'y servir Pompidou puis Giscard d'Estaing, les dépeint comme un couple peu démonstratif, poli et aimable avec le personnel, demandant simplement qu'on suive des règles strictes. De fait, Yvonne se sent « en meublé » dans cette maison sans joie, pleine de fantômes déplaisants, offerte jadis par Louis XV à Mme de Pompadour, et dans laquelle Félix Faure est mort entre les bras de sa maîtresse...

Comme le dit son mari, ce « palais de la main gauche » n'est pas une maison pour gouverner. Pire, dans le salon d'argent, Napoléon a signé son abdication et Louis-Napoléon a attendu le résultat de son coup d'État du 2 décembre. « Le quartier lui-même, fait remarquer de Gaulle lors d'un déjeuner en petit comité auquel participe Alain Peyrefitte, c'est celui de l'argent, des nantis, des boutiques de luxe. Rien n'y rappelle nos grandes gloires, ni le peuple français. »

Prisonnière à l'Élysée

La présidente se sent prisonnière à l'Élysée. « Un jour pourtant, elle a très gentiment fait visiter à mon épouse Anne-Aymone les parties plus privées du palais de l'Élysée, lui signifiant ainsi qu'un jour, sûrement, nous leur succéderions, raconte Valéry Giscard d'Estaing¹⁴, qui fut ministre de De Gaulle de 1959 à 1966. Mais nous l'avons peu fréquentée. Elle faisait passer sa famille avant tout. »

D'une honnêteté quasi malade, Yvonne de Gaulle a acheté sa propre vaisselle pour l'utiliser le dimanche quand des membres de leur famille viennent déjeuner. Ses petits-fils ne sont pas invités dans les salons, de peur qu'ils n'abîment le mobilier. Elle a fait poser un compteur électrique pour

séparer leur consommation personnelle de celle du reste du palais. Car ils veulent payer leur électricité comme les impôts locaux et tous les frais inhérents à leur séjour. Elle dispose d'un budget personnel qui correspond, révèle Philippe de Gaulle, à la solde personnelle d'un capitaine de frégate... que Charles prélève chaque mois sur son propre salaire. Le président de la République touche à l'époque une rémunération mensuelle de 75 000 francs (11 400 euros), un traitement inférieur à celui de certains hauts fonctionnaires, et qu'il n'a jamais voulu réévaluer pendant ses dix années élyséennes malgré l'inflation qui sévissait à l'époque.

L'épouse modèle en rajoute : elle lave parfois les chaussettes de son mari dans le lavabo de la salle de bains de l'appartement privé... Une manière de se rappeler qu'elle est une femme normale, qu'elle ne cherche ni les gloires terrestres ni la notoriété. Douze ans plus tôt, à Colombey, un matin où elle s'apprêtait à sortir vêtue d'un vieux manteau, elle avait prévenu Claude Guy : « Ne regardez pas ce manteau ! Je sais bien qu'il est très simple et très usé. C'est un manteau de guerre, que j'avais acheté à mon arrivée en Grande-Bretagne... Voyez-vous, lorsque je me sens envahie par des idées de grandeur, eh bien, je me rappelle à l'humilité chrétienne en le mettant. » Puis elle avait disparu dans le jardin avec un petit rire.

L'épouse du président reçoit des milliers de lettres chaque année – six cent quarante-cinq en moyenne par mois en 1965 ! – dont beaucoup sont des appels à l'aide émanant de familles très modestes. Elle y répond souvent elle-même et envoie parfois à ses correspondants, on l'a vu, des subsides sur ses propres deniers. Frédérique Neau-Dufour, qui a épluché ces courriers venus de toute la France, y compris ceux qu'Yvonne de Gaulle a reçus après la mort de son mari, voit en elle « l'icône des simples et des faibles ». Parce qu'elle a vécu avec Anne, Yvonne est sensible au handicap physique et mental. Elle veut défendre ceux qu'elle appelle « les faibles parmi les faibles ». Elle les rencontre dans les hôpitaux ou les maisons de retraite – où l'on place alors, faute de lieux spécialisés, les déficients

mentaux. Elle a même demandé à visiter un établissement pour handicapés lors d'un voyage officiel en Russie... Ce à quoi on lui a répondu qu'il n'existait pas d'enfants handicapés en URSS ! Représenter les plus humbles : c'est sa philosophie implicite, et c'est ainsi qu'elle conçoit son rôle auprès du général.

Elle veut la pilule

C'est parce qu'elle prend la défense des faibles qu'elle pousse son mari à changer d'avis sur la pilule contraceptive. La loi Neuwirth sur la contraception, adoptée en décembre 1967, lui doit beaucoup. Car de Gaulle, dans un premier temps, ne veut pas « sacrifier la France à la bagatelle ». Le sénateur et ancien résistant Lucien Neuwirth, qui porte le projet de loi, se demande comment l'évoquer avec lui. Le ministre Alexandre Sanguinetti lui suggère de passer par Yvonne¹⁵. Quelques collaborateurs de l'Élysée expliqueront d'ailleurs, plus tard, que la première dame était, dans nombre de domaines, l'intermédiaire le plus efficace : « Quand je souhaitais entretenir le général de Gaulle de sujets de son ressort exclusif, j'avais recours au moyen utilisé par la famille ; j'écrivais à Mme de Gaulle et je lui demandais de transmettre mon message à son mari », avoue Pierre-Louis Blanc.

La contraception est un sujet qui touche Yvonne car, comme nombre de couples catholiques, elle et son mari ont souffert de la difficulté à maîtriser leur fécondité : après la naissance d'Anne, ils ne souhaitaient pas avoir d'autre enfant et ont réussi à respecter ce choix sans qu'on sache comment ils y sont parvenus. Yvonne a aussi rencontré des femmes et des jeunes filles confrontées à des grossesses non désirées. Cette femme « plus féministe que féminine », selon le mot de sa belle-fille Henriette, laquelle s'amusait de sa tendance à défendre ses compagnes en toute occasion, a usé

de son influence personnelle et dispensé ses conseils au bon moment à ce président qu'elle connaissait mieux que personne.

Il lui est arrivé d'intervenir à l'époque des grâces présidentielles, en 1945, quand le chef du Gouvernement provisoire pouvait – ou non – sauver les condamnés à mort coupables de collaboration avec l'ennemi. Claude Guy et Claude Mauriac, qui travaillaient avec lui à l'époque, ont décrit des scènes où de Gaulle déambulait de long en large dans le salon, écoutant ce qu'Yvonne avait à lui dire sur tel ou tel cas pour lequel elle avait reçu des courriers ou des visites. Il ne s'agissait jamais des chefs et des inspireurs, pour lesquels il n'aurait jamais transigé avec la raison d'État, ni des femmes, qu'à l'inverse il graciait systématiquement, contre l'avis de son épouse. De Gaulle marchait et réfléchissait en silence, et interrompait parfois l'avocate improvisée par une question. Le plus souvent, il hochait la tête en signe d'approbation. C'était sa manière d'indiquer que l'avis de sa femme devenait sa décision.

Plus tard, à l'Élysée, Bernard Tricot, qui fut conseiller technique puis secrétaire général à la présidence, se souvient que sur certains sujets de société, comme les droits de la famille ou de l'adoption, le général ne cachait pas que son épouse lui donnait des informations et des avis. Jacques Patin, chargé de mission pour les affaires judiciaires, l'a confirmé à Michel Tauriac : « Elle étudie les dossiers que le général emporte chez lui, le soir, concernant les dispenses d'âge pour le mariage des mineurs et les adoptions en présence d'enfants légitimes. » Yvonne de Gaulle va notamment intervenir dans la loi sur le statut des handicapés mentaux de plus de vingt et un ans – on parle à cette époque des « incapables majeurs ». Elle a, il est vrai, une expérience et des connaissances particulières.

Au sujet des droits des handicapés, ses fonctions de présidente de la fondation Anne-de-Gaulle font d'elle une interlocutrice très qualifiée pour le garde des Sceaux, et son approbation du texte de loi en préparation est donc un passage obligé. Il s'agit de mettre en place des systèmes de

protection des personnes ne pouvant gérer leurs biens seules, en fonction de leur capacité à s'intéresser au sujet : curatelle, tutelle et sauvegarde de justice pour les interventions en urgence. Yvonne reçoit donc la conseillère chargée de l'élaboration de la loi, qui la lui présente dans les moindres détails. Ensuite, Mme de Gaulle la bombarde de questions. Finalement, elle approuve ce texte, qui va dans le bon sens et, surtout, simplifie les procédures. Fort de l'appui sans réserve du président, le gouvernement dépose le projet de loi le 23 décembre 1965.

DRH de l'ombre

Mme de Gaulle intervient aussi, de façon moins manifeste, dans des domaines réservés. Ses opinions sur les gens se sont si souvent vérifiées que le président de la République lui demande son avis sur ses collaborateurs directs. Lorsqu'il choisit les membres de son secrétariat général, de Gaulle organise un déjeuner en présence d'Yvonne avec chaque candidat pressenti et son épouse. « Il ne lui était pas indifférent que ses collaborateurs aient une femme digne d'estime et d'amitié et, de ce point de vue, le jugement de Mme de Gaulle avait son importance », explique l'académicienne Claude Dulong, que son mari Jean Sainteny, résistant dans le Cotentin et compagnon de la Libération, avait introduite aux milieux gaullistes. Un des candidats, René de Saint-Légier, qui allait devenir conseiller diplomatique à l'Élysée pendant cinq ans, décrit ce déjeuner comme une « épreuve de culture générale », « la première partie d'un examen de passage » dont « l'oral de contrôle » consistait ensuite en une audience en particulier avec de Gaulle.

Yvonne possède, explique son frère Jacques, « cette sorte d'intuition par laquelle, en certaines circonstances importantes, elle n'hésite pas à porter un jugement sur la qualité morale et la sincérité de ceux qu'elle est amenée à rencontrer ». Le temps a montré qu'elle était plus lucide que son mari sur les flagorneurs et les inconstants. Or, de Gaulle – c'est Pompidou qui l'affirme – « manque de confiance en lui alors qu'on s'imagine qu'il a une

formidable assurance. Il a peur de se tromper dans son jugement sur les hommes ». C'est pour cela qu'il est un partisan acharné de la sélection, des diplômes prestigieux... et des intuitions d'Yvonne, promue DRH de l'ombre.

Mais si elle n'aime guère les gens qui mènent une vie dissolue, elle ne refuse pas, comme certains l'ont prétendu, de recevoir les gens divorcés à l'Élysée. « L'influence d'Yvonne de Gaulle a été, sur le plan politique, plus importante qu'on ne le dit et, dans la surveillance des bonnes mœurs, moins importante qu'on ne le croit », résumant Patrice Duhamel et Jacques Santamaria. Il semblerait en effet qu'il ait suffi qu'elle remarque une fois publiquement qu'un ministre « exagérait » pour hériter de cette réputation de gardienne de l'ordre moral. À sa décharge, le ministre en question s'était rendu à trois réceptions à l'Élysée accompagné de trois femmes différentes...

Si elle avait été ce parangon de bigoterie que stigmatisait *Le Canard enchaîné*, André Malraux, maintes fois son hôte à Colombey, Jacques Chaban-Delmas, à qui elle a témoigné une affection particulière au moment de la mort du général, le général Catroux, qui avait rejoint de Gaulle alors qu'il était plus gradé que lui, les grands ministres et barons du gaullisme Olivier Guichard ou Roger Fray n'auraient jamais fait partie des fidèles puisqu'ils étaient divorcés, libertins ou athées notoires. Au contraire, elle professait comme son mari en 1940 : « S'il fallait faire la guerre uniquement avec des maris irréprochables, mieux vaudrait signer tout de suite l'armistice ! »

Au moment où André Malraux, après sa rencontre avec Louise de Vilmorin, envisage de divorcer de sa femme Madeleine, à laquelle Yvonne et Charles sont très attachés, ces derniers apportent discrètement leur soutien moral à leur amie ; Yvonne essaie même de la consoler en lui disant que ce n'est qu'une passade. Mais ces péripéties privées n'interfèrent pas

dans les relations du président avec son ministre de la Culture, et n'empêchent pas Yvonne de continuer de recevoir l'écrivain en privé.

Dans le documentaire de Sébastien Danchin et François Jenny, *De Gaulle à Colombey*, Jean Lacouture a résumé l'influence d'Yvonne en faisant une analogie avec la ponctuation : « Elle jouait vraiment un rôle important. Auprès du général, qui était à sa façon un personnage extravagant, hors de toutes les normes, elle représentait la quotidienneté et la tradition, l'enracinement français. Mme de Gaulle était une femme qui souhaitait éviter les points d'exclamation. Évidemment, elle s'était mariée avec un homme qui *était* un point d'exclamation. Mais elle était les points de suspension à côté... »

Gardienne du mythe gaullien

Du jour où « l'homme qui a dit non » acquiert sa stature historique, après la guerre, Yvonne se mue en gardienne du mythe gaullien. Elle s'oppose à tout ce qui peut abîmer l'image ou galvauder l'héritage du héros de la seconde guerre mondiale. Le vrai de Gaulle, c'est le chef des Français libres. La période 1940-1945 fera toujours référence à ses yeux. Pour un peu, elle lui rappellerait son discours de juillet 1943 : « Soyons fermes, purs et fidèles : au bout de nos peines, il y a la plus grande gloire du monde : celle des hommes qui n'ont jamais cédé. »

Alors, quand son mari veut créer le RPF en 1948, poussé par ses anciens lieutenants de la France libre, elle estime qu'il est vain, voire dangereux, de créer un parti pour lutter contre les partis. Car cette femme qui ne transige pas est convaincue qu'on ne peut faire un rassemblement qui ne soit pas un parti. Cette manœuvre est, pense-t-elle, indigne du Libérateur. Pour elle, le gaullisme n'est pas une doctrine, et encore moins un programme, c'est une morale. Elle repose sur l'honneur, le bon sens et

l'intérêt supérieur de la nation, les valeurs qui ont poussé son mari à décider, seul, de poursuivre la lutte en juin 1940.

Yvonne de Gaulle prédit – avec raison – les abandons à venir, l'échec programmé. Quand Charles tonne : « Il faut refaire le 18 juin ! », elle lui rétorque, devant Claude Guy : « Peuh ! Le 18 juin ! Mon pauvre ami, personne ne vous suivra... » Vexé, son mari s'exclame : « Mais fichez-moi la paix, Yvonne ! Je suis assez grand pour savoir ce que j'ai à faire ! » Cela ne l'empêche pas de revenir à la charge : si faire de la politique, c'est descendre dans la boue, Charles en sera inévitablement éclaboussé.

Jacques Chaban-Delmas se souvient de la manière dont Yvonne exprimait son désaccord en public sans participer ouvertement aux discussions politiques pour lesquelles elle ne se sentait pas qualifiée : « Selon que Mme de Gaulle appréciait nos commentaires, qu'elle était d'accord ou bien qu'elle avait des réserves à faire – qu'elle ne faisait pas, elle était d'une très grande discrétion et ne se mêlait pas à la conversation –, alors la cadence du jeu d'aiguilles [à tricoter] variait. Ce qui n'échappait pas au général et l'agaçait un peu. Deux fois, il regardait dans la direction de Mme de Gaulle sans rien dire, et puis la troisième fois il se levait en disant : “Allons dans mon bureau !” »

Quand elle comprend qu'elle ne peut empêcher la création du RPF, elle change de stratégie et accompagne le mouvement. Mais non sans avoir dit ce qu'elle avait à dire. De fait, l'expérience du RPF, d'abord pleine de promesses, ne va pas durer. Yvonne est exaspérée de lucidité.

Claude Guy, revenant à Colombey en 1953, alors que le RPF agonise, constate que Mme de Gaulle possède désormais « l'assurance, tellement désirée, de conserver son mari pour l'histoire, mais pour l'histoire seulement ».

Les événements de 1958 changent la donne : ne pouvant dissuader Charles de se jeter dans la bataille pour sauver la France une seconde fois, elle va le suivre, comme toujours. « Je vais devoir veiller deux fois plus sur

lui », soupire-t-elle alors. Mais même la présidence de la République est secondaire pour cette épouse qui voit loin. Elle l'écrit en janvier 1959 à une de ses cousines : « La situation actuelle n'est qu'un moyen. Rien n'égalera jamais les gloires de 1940-1945 ! »

Pour autant, elle ne va pas se contenter de subir les événements. Elle crée, à partir de janvier 1959 quand elle entre avec son mari à l'Élysée après quelques mois à Matignon, le métier de première dame qu'exerceront après elle Claude Pompidou, Bernadette Chirac ou Brigitte Macron. Toutes, ensuite, s'inscriront par rapport à ce modèle, dans sa lignée ou en contrepoint. Elle visite les hôpitaux et les crèches ; elle répond aux courriers et aux sollicitations en tous genres avec ses deux secrétaires particulières ; elle se bat pour obtenir des aides pour les causes qu'elle défend. Elle obtient ainsi en février 1960 pour Joséphine Baker une subvention destinée à sa fondation pour l'éducation des enfants contre le racisme.

Elle supervise les menus des réceptions de l'Élysée avec le chef du protocole. Afin de connaître leurs goûts ou les sujets à éviter, elle fait faire des fiches sur les hôtes qu'elle va recevoir à sa table, habitude calquée sur celle de son mari, qui examine avant le repas les *curriculum vitæ* de ses hôtes, ce qui lui permet de demander à ses voisines ébahies où en sont les études de leurs enfants en les appelant par leur prénom. Si elle s'immisce peu dans les conversations, elle n'en perd pas un mot, toujours en éveil, et elle donne son avis le soir, toutes portes fermées, lorsqu'ils sont seuls.

L'hôtesse d'Adenauer

Cette femme devant laquelle, raconte l'écrivaine Jocelyne Sauvard, « Bernadette Chirac était en admiration, totalement éblouie¹⁶ », va jouer un rôle important dans la réconciliation avec l'Allemagne en recevant chez elle, à la Boisserie, en septembre 1958, le chancelier Adenauer. La première

fois que Charles envisage cette visite, elle refuse : elle entend bien que sa maison, où aucun photographe n'a jamais pénétré, où n'a jamais eu lieu la moindre réception mondaine, et où son mari « déshabille le personnage », comme dit son gendre, reste une demeure privée. Mais elle cède dès qu'elle comprend la portée historique de cette rencontre. De Gaulle veut en faire le moment fondateur de la réconciliation franco-allemande, prélude à la construction de l'Europe des nations, sans laquelle la France ne pèsera jamais assez lourd face aux titans américain et soviétique. Adenauer est capable de percevoir le poids des symboles, et de comprendre qu'on le gratifie d'égards tout à fait exceptionnels : « Ça aura plus de ragoût qu'à Paris », dit de Gaulle à un conseiller diplomatique. Yvonne se rallie à son avis.

Elle va tout faire pour rendre chaleureuse l'ambiance de la vieille bâtisse familiale. Elle dicte ses exigences : que personne ne descende de Paris pour assurer le service ou imposer des menus, et qu'il n'y ait pas de vaisselle d'apparat – bref, pas de chichis. Elle interdit à regret, ce week-end-là, l'accès de la Boiserie à ses petits-enfants. Elle remplace sa cuisinière lorraine qui a reculé devant l'obstacle, refusant de servir un « boche ».

Konrad Adenauer, quatre-vingt-deux ans, est bouleversé d'être ainsi reçu en ami par le militaire qui a été l'adversaire le plus implacable de l'Allemagne pendant la guerre – donc celui dont le pardon peut le plus le toucher. Il partage pendant vingt-quatre heures la vie du couple, a de longues conversations dans la bibliothèque avec son hôte, déjeune dans la modeste salle à manger, fait la connaissance de Philippe, et dort au premier étage, dans la tour, au-dessus du bureau. Il est sûrement frappé par cet intérieur à peine bourgeois, sans meubles de prix ni objets d'art, mais aux murs couverts de livres, où seuls quelques objets incongrus – lances africaines, lampes de mineur, souvenirs de l'île de Sein, défenses d'éléphant, pièces de monnaie offertes par un paysan péruvien qui soutenait

le combat non aligné de De Gaulle... – racontent une autre histoire. Un dîner de quatorze convives, dont les ambassadeurs et quelques ministres, a lieu le soir. Le chancelier est si bien accueilli, il a une telle conscience du caractère historique de cette journée que des larmes lui montent aux yeux à l'heure du départ, le lendemain. Il offre à ses hôtes une petite Vierge en pierre, que de Gaulle conservera derrière une vitrine, dans son bureau.

Les de Gaulle ne s'entendront pas aussi bien avec Willy Brandt, moins attaché au rapprochement franco-allemand. De plus, le général a appris qu'une entreprise allemande avait triplé son chiffre d'affaires en fabriquant des nains de jardin à son effigie et que Willy Brandt avait été l'un des premiers à poser sur sa pelouse un de Gaulle en terre cuite !

Empêcher Mitterand de passer

En 1965, convaincue que son mari est trop fatigué pour diriger le pays, Yvonne essaie de le dissuader de se représenter aux élections. Elle sensibilise son entourage : « Le général a bien mérité de se reposer, dit-elle à Alain Peyrefitte ou à Pierre Lefranc. Ne le poussez pas à se représenter, ce n'est pas un bon service à lui rendre. » Elle n'obtient pas gain de cause, mais elle est la seule à évoquer ouvertement le sujet avec lui. Et même si Peyrefitte se doute depuis deux ans qu'il va briguer un nouveau mandat – à sa manière de planifier les échéances des années post-électorales –, c'est à sa femme que de Gaulle expose en premier lieu les raisons de ce choix qui ne lui plaira guère : « Si un autre que moi se présente, Mitterand a des chances de passer, or je ne peux pas lui laisser la France¹⁷ ! » Yvonne est dubitative mais comme toujours, elle va l'aider. Les événements du mois de mai 1968 viendront pourtant confirmer les craintes : le fossé s'est creusé entre les Français et le vieil homme que son mari est devenu...

Lorsqu'il perd après le référendum de 1969 et se réfugie à Colombey, elle veut croire que ce repos, même forcé, sera préférable au rythme insoutenable qu'il s'impose à plus de soixante-dix-huit ans. Elle oublie qu'un grand choc moral peut aussi entraîner la mort. Ah, s'il l'avait écoutée en 1965...

Charles connaît les sentiments de sa femme : il sait que ce retour la tranquillise. À Philippe, qui leur rend visite, il glisse en la montrant tendrement du regard : « Tu as vu comme le sourire lui est revenu ? » Malraux – son seul ami, depuis la mort de Leclerc – constate, lors de cette fameuse visite à Colombey dont il fera un livre : « Elle a rajeuni à tel point que je découvre le jeune visage qui aima le capitaine de Gaulle. »

Les de Gaulle programment pour le printemps 1971 un voyage en Chine, où ils seront les invités de Mao Zedong. Le destin en décide autrement, et leur dernière destination commune ne sera pas la « Chine immense » mais la « rude Espagne », en juin 1970. Avant de partir, ils étudient ensemble le *Guide bleu*. Ensuite, de cathédrale en cathédrale, pique-niquant parfois en bordure de route à l'ombre d'un pin parasol, ils parcourent dix mille kilomètres en voiture malgré les fortes chaleurs.

Ils flânent ensemble, le soir, quand la fraîcheur tombe, au milieu des orangers, des oliviers et des lauriers-roses, suivis à bonne distance par les membres des services de sécurité espagnols. Avec ses grandes jambes, Charles marche moins vite qu'autrefois, quand sa femme devait trotter pour le suivre et qu'il répétait : « Suivez-moi, Yvonne. Ne me perdez pas, Yvonne. » Ils font grincer des dents en rendant visite au général Franco au palais royal du Prado. Ils ne rencontrent pas le jeune prince Juan Carlos, au grand dam de Mme de Gaulle, qui le trouve « très beau ».

Quand son mari meurt sous ses yeux, le 9 novembre 1970, victime d'un anévrisme de l'aorte abdominale en faisant ses réussites quotidiennes, celle qui a été la seule à connaître « le grand-père et le grand homme » avoue

enfin : « Il a tellement souffert depuis deux ans. » Première des gaullistes, Yvonne Vendroux a aussi été la dernière gaulliste authentique.

Pendant les jours qui suivent la mort de son mari, elle confie à un proche qu'elle ne se sent plus vivre. Ensuite, elle n'aura de cesse de se faire oublier. Contrairement au libérateur de la France, et même si Malraux voyait en elle un personnage de tragédie, elle s'est toujours voulue transparente et n'a pas besoin de se mettre en règle avec l'histoire. Elle n'a jamais aimé les mondanités, et ne fréquente plus que sa famille. Elle refuse les invitations privées ou officielles, même lors de la visite de la reine d'Angleterre en France en 1972. Elle dit non à Mao, qui a réitéré son invitation après la mort du général. Elle ne s'imagine plus voyager sans Charles. À son petit-fils Yves, qui remarque que son regard se perd de plus en plus souvent au loin, par la fenêtre, elle répond tristement : « Tu sais, depuis que mon Charles est parti, tout cela ne m'intéresse plus beaucoup. » Elle se souvient de cette formule qu'il érigeait en principe moral : « Vivre, c'est s'en aller. »

Elle se dépouille jusqu'à l'ascèse. Elle a jeté dans l'incinérateur, près du poulailler, juste après la mort du général, tout ce qui lui appartenait, pour éviter qu'on en fasse des reliques : ses costumes, dont elle choisissait le tissu, ses cravates, qu'elle achetait elle-même, ses chemises blanches ou ses pyjamas, et les mules en cuir pointure 46 qu'elle faisait fabriquer sur mesure en même temps que ses semelles orthopédiques pour éviter que sa blessure de guerre ne le fasse trop souffrir. Elle a détruit aussi son matelas et ses affaires de toilette. Puis elle a consciencieusement cassé en morceaux le service en porcelaine du petit déjeuner qu'ils prenaient ensemble, chaque matin, dans leur chambre. Celui du thé aussi, qu'ils prenaient, en tête à tête, à cinq heures, presque tous les soirs, même à l'Élysée, jusqu'à ce dernier soir funeste. Elle n'a gardé que deux uniformes, pour les musées, et un képi pour Marguerite Potel, la gouvernante d'Anne, que les époux n'ont jamais oubliée.

Mourir le même jour que lui

Après huit années de solitude, l'ancienne première dame quitte Colombey, une petite valise à la main, pour aller s'installer chez les sœurs de l'Immaculée Conception, un couvent parisien de la rue de la Bourdonnais, dans le quartier où ils ont vécu en jeune couple, celui des Invalides et de l'École militaire. Autrefois, elle faisait avec Charles des retraites de deux ou trois jours chez les religieuses du mont Sainte-Odile. Cette fois, elle est seule, pour toujours, dans une cellule de dix mètres carrés, austère et dépouillée – un lit, une table, une chaise, une armoire, un lavabo ; les sanitaires sont au bout du couloir. Elle lit Joseph Kessel, Maurice Druon ou le dernier livre du « petit Mauriac ». Son ancienne cuisinière, Marie Wierez, venue la voir, raconte qu'il n'y a que quatre photos sur les murs de sa chambre : Charles, Anne, la tombe où elle les rejoindra bientôt, et la croix de Lorraine qui fut le combat de leur vie. Elle ne sort que pour aller déjeuner chez ses enfants, le dimanche, et câliner son premier arrière-petit-fils, Henri. Sa mémoire est peuplée de morts plus que de vivants.

À l'été 1979, puis en octobre, elle est hospitalisée au Val-de-Grâce pour un cancer de l'intestin dont elle connaît depuis longtemps l'existence mais qu'elle a caché à ses enfants. Elle sent venir la fin. Elle n'a pas peur : elle va rejoindre Charles à Colombey, et non au Panthéon dont il ne voulait pas. Charles, qu'elle a recouvert jusqu'à la poitrine, sur le divan où on l'a déposé juste après sa mort, d'un drapeau bleu, blanc, rouge, celui qu'ils hissaient le 14 Juillet à la Boisserie. Charles, qui n'a pas été transporté au cimetière en corbillard mais sur un engin blindé – lui qui avait tant défendu les chars – conduit par un officier de son ancien régiment, le 507^e, dans le crépitement de cigales de milliers d'appareils photo. La mise en scène qu'elle a souhaitée est celle qu'aurait voulue l'homme dont elle connaissait par cœur les goûts et les exigences : le général si bien nommé, qu'elle a

partagé pendant un demi-siècle avec la France, et qu'elle partage désormais avec l'histoire ; le jeune capitaine qu'elle a aidé à accomplir sa destinée, pour son pays.

Il avait noté dans ses carnets, en août 1916, quatre ans avant de la connaître : « Dans le veuvage et dans la douleur, la plus grande gloire appartient à celle qui fait le moins de bruit parmi les hommes. » Elle fait le moins de bruit possible. Elle aimerait tenir jusqu'au jour anniversaire de la mort de Charles, le 9 novembre. Elle demande à une infirmière si le médecin peut la « prolonger » jusque-là, pour mourir sans déranger personne. Au même âge que lui, à soixante-dix-neuf ans, elle voudrait disparaître le même jour, dans son ombre, fusionnelle, comme elle a vécu.

Mais, à bout de forces, elle s'éteint dans la nuit du 8 novembre et, bien malgré elle, pour la première fois de sa vie, fait au petit matin la une du *Figaro*.

-
1. Évoquant Yvonne de Gaulle, décembre 1969.
 2. Voir le [cahier photos](#).
 3. Merci à Pierre-Louis Blanc, qui avait gardé une de ces fleurs en papier dans un petit coffret depuis un demi-siècle et me l'a offerte.
 4. En réalité, de Gaulle mesurait, selon sa famille, 1,92 mètre. Mais d'autres sources, reprises par Wikipédia, affirment qu'il faisait 1,96 mètre. Le surnom Double-Mètre, dont on l'avait affublé à Saint-Cyr, était une approximation !
 5. Entretien avec l'auteur, 23 mars 2019 (comme tous les propos de Pierre-Louis Blanc rapportés dans ce livre).
 6. Voir [chapitre 5](#).
 7. Entretien avec l'auteur, 16 mars 2019 (comme tous les propos de Jacques Vendroux, petit-neveu de Charles de Gaulle, rapportés dans ce livre).
 8. « À monsieur le maréchal Pétain, qui a voulu que ce livre fût écrit, qui dirigea de ses conseils les cinq premiers chapitres, et grâce à qui les deux derniers sont l'histoire de notre victoire. »
 9. Voir [chapitre 4](#).
 10. *Les Chênes qu'on abat* retrace une conversation de deux heures que Malraux aurait eue avec de Gaulle à Colombey un an avant sa mort, et qu'il compare modestement au dialogue

qu'aurait pu avoir Chateaubriand avec Napoléon à Sainte-Hélène. En réalité, le tête-à-tête n'a duré que vingt minutes, l'essentiel de la visite ayant été occupé par un déjeuner collectif. Néanmoins, Malraux connaissait tellement bien de Gaulle, il avait eu tellement de conversations avec lui au fil de ses vingt-cinq années de fidélité que tous les propos échangés sont plausibles. D'ailleurs, l'ouvrage a été apprécié par la famille de Gaulle.

11. Philippe de Gaulle a affirmé que sa mère ne tricotait jamais en public – seulement lorsqu'elle était avec des proches. Pierre-Louis Blanc, qui a pourtant passé beaucoup de temps à Colombey, confirme qu'il ne l'a jamais vue tricoter ni même ranger un tricot : « Le plus souvent, elle écrivait, sur son secrétaire. Je l'ai vue une fois coudre quelque chose, un jour où elle me tenait compagnie alors que son mari recevait un visiteur dans son bureau. Mais jamais avec un tricot. Cette image d'elle que colportaient les médias était vraiment dévastatrice. » Pourtant, elle tricotait bien, apparemment, devant Claude Guy, Jacques Chaban-Delmas ou Jacques Soustelle. Est-ce pour assister à des conversations où elle n'était pas censée intervenir, mais qui lui paraissaient importantes ? Peut-être le faisait-elle machinalement, comme son époux alignait les patiences depuis qu'il avait renoncé au tabac : pour occuper ses doigts. Sinon, il glissait son pouce droit entre les dents, ce qu'Yvonne appelait son « reste d'enfance ». Elle aussi avait fumé autrefois, mais avait arrêté et prétendait que si un jour elle s'y remettait, elle fumerait la pipe !

12. Entretien avec l'auteur, 3 avril 2019.

13. Entretien avec l'auteur par l'entremise de Natascha Keller, 14 mars 2019. Walter Luttringer a servi le général en 1962-1963. Âgé de dix-huit ans, il faisait partie de la première équipe de marins travaillant au service privé de l'Élysée.

14. Entretien du 14 mars 2019.

15. Voir [chapitre 6](#).

16. Entretien avec l'auteur, 9 avril 2019.

17. Pour Yvonne comme pour son mari, Mitterrand reste à jamais celui qui a organisé le faux attentat de l'Observatoire à son profit. Son immunité parlementaire levée, il a été inculpé en décembre 1959, mais de Gaulle, sans doute convaincu qu'il était « politiquement fini », a demandé au garde des Sceaux de ne pas donner de suite judiciaire à l'affaire. Pour Mme de Gaulle, Mitterrand n'en restera pas moins le « diable ».

L'amour sacrifié de l'été 1940

« Elle aura permis que nous demeurions ensemble, à un moment où il était essentiel que Mme de Gaulle et moi demeurions ensemble... j'entends, aux yeux du pays. »

Charles de Gaulle¹

La rumeur a prêté quelques maîtresses à l'homme du 18 juin. Beaucoup moins qu'à ses successeurs, cependant. Et si, avant son mariage, il a été « très [porté] sur les femmes », les bonnes fortunes qu'on lui attribue après son entrée à l'Élysée sont, d'évidence, inventées de toutes pièces. L'académicien Félicien Marceau avouait d'ailleurs qu'en 1958, dans les dîners que donnait Pierre Lazareff, le patron de *France Soir*, le grand jeu consistait à trouver une maîtresse au général. Un convive lança le nom de Simone Valère, que le président était allé voir dans *Le Soulier de satin* au théâtre du Palais-Royal, qu'il avait revue à la télévision et à qui il avait envoyé une lettre personnelle pour lui faire part de son admiration – geste très inhabituel de sa part. En une semaine, la rumeur fit le tour de Paris.

Dans les milieux bien informés de la capitale, on entendait encore, ces dernières années, une histoire tenace racontée par l'une des dernières compagnes de Roger Vadim : Brigitte Bardot, la toute première épouse du

réalisateur, aurait eu une aventure avec le grand Charles. Le président l'aurait invitée à souper au restaurant Lapérouse, quai des Grands-Augustins, dans un de ces boudoirs intimistes très appréciés de Victor Hugo et des cocottes. C'est après le repas que « l'affaire se serait faite », selon la même source, dans un petit salon doté d'un canapé et d'un service à la clochette.

Brigitte Bardot, que nous avons questionnée sur l'authenticité de ce dîner, est catégorique : elle n'a « malheureusement » rencontré le général qu'une seule fois, lors d'une réception à l'Élysée en 1958². Admiratrice du fondateur de la V^e République, dont elle regrette l'absence dans la vie politique d'aujourd'hui, elle aurait pourtant aimé mieux le connaître. Mais même si d'aucuns semblent confondre les deux établissements, de Gaulle fréquentait plus souvent l'appartement 24 de l'hôtel La Pérouse, son QG de campagne, situé près de l'Étoile, que les boudoirs du restaurant Lapérouse, sur les bords de Seine...

De Gaulle aurait donc, après son mariage, abandonné ses habitudes de coureur de jupons. Est-ce crédible ? « Oui, répond le psychanalyste Jean-Pierre Friedman, et c'est même probable car il était très chrétien. Il avait une morale rigide. Il était naturel, avant le mariage, qu'il jette sa gourme, qu'il enterre sa vie de garçon. Ensuite, il devient tout aussi naturellement un mari modèle. Car pour lui, les “liens sacrés du mariage” l'étaient vraiment. »

« À chaque fois que l'on évoque le couple de Gaulle, on cherche des maîtresses ou des amants, s'agace l'historienne Frédérique Neau-Dufour. Je trouve cela consternant. Tout grand homme fait fantasmer les foules. Ne peut-on pas simplement imaginer que certains couples restent très unis ? »

Il est pourtant une rumeur – une seule – qui, en raison de propos ambigus du général et de plusieurs indices convergents pourrait avoir un fondement. Nous ne l'évoquerons ici qu'au conditionnel, car les protagonistes ont emporté leur secret dans la tombe. Mais même si nous

croyons que cette brève idylle a existé – et nous ne sommes pas seule dans ce cas³ –, nous pensons aussi que, loin d'affaiblir le personnage d'intégrité et de droiture que nous connaissons, cette tentation n'a pu que le grandir : car cet amour a été sublimé sur l'autel de la raison d'État et de la famille. Il a été sacrifié à la seule cause qui comptait aux yeux de Charles de Gaulle : la France.

Qui est donc cette femme, restée dans l'histoire pour avoir dactylographié l'appel du 18 juin, dont la passion aurait pu détourner de Gaulle de son obligation conjugale et, partant, de son extraordinaire destin ?

Arrière-petite-fille de Mac Mahon

Lorsque le général rencontre Élisabeth de Miribel pour la première fois en juin 1940, s'incline-t-il devant cette grande jeune femme ou lui serre-t-il la main ? A-t-il le coup de foudre, reste-t-il en apparence insensible à son charme ? Il a quarante-neuf ans, elle n'en a pas vingt-cinq. Elle est jolie : ceux qui l'ont connue à l'époque l'affirment. Robert Mengin, ancien attaché de presse de l'ambassade de France à Londres, le raconte dans ses souvenirs : « Il y avait là plusieurs jolies filles. L'une d'elles, très pieuse, s'appelait Élisabeth de Miribel. » De nombreuses photos témoignent de sa beauté classique. On y voit une jeune femme mince et droite, au port altier et aux cheveux sombres, mi-longs, ondulés et disciplinés par des pinces ou un serre-tête. Un sourire un peu trop envahissant éclaire son visage et fait pétiller ses yeux.

Mais ce qui a dû frapper de Gaulle dès les premiers instants d'échange, chez cette demoiselle élégante, mais sans coquetterie, ce sont sans doute moins ses formes que sa personnalité hors du commun : arrière-petite-fille du maréchal de Mac Mahon, petite-fille et fille de général, aînée de quatre filles et un garçon, elle a quitté le giron familial à vingt et un ans pour aller

en Suisse se consacrer à l'étude des enfants anormaux et des jeunes délinquants. Elle s'est jetée à corps perdu, aux côtés des deux grands pédagogues Jean Piaget et Édouard Claparède, dans ce « combat pour libérer des êtres que leur naissance ou leur passé enferment dans une situation sans issue ». Le directeur d'une clinique psychiatrique de Genève, le docteur Répond, lui a offert un stage pratique symboliquement rémunéré. Sa grand-mère, plus compréhensive que ses parents, lui a apporté une aide complémentaire.

Dans cette famille de l'aristocratie conservatrice et catholique, où il est de bon ton que les jeunes filles interrompent leurs études après le baccalauréat pour se marier – une réputation d'intellectuelle ferait fuir le prince charmant –, Élisabeth a refusé de se replier comme ses trois sœurs sur les travaux d'agrément qui permettent de devenir une femme accomplie. Elle n'a pas cédé à l'injonction sociale devant laquelle Yvonne Vendroux s'est inclinée quinze ans plus tôt. Sortant d'un milieu extrêmement protégé, où personne ne vous dit comment on fait les enfants, elle a été confrontée à la folie, aux maladies mentales, à l'interférence du corps sur l'esprit, bref, aux rapports de l'âme et de la matière. Ses parents ont bien essayé de la raisonner : « On ne s'occupe pas de ces gens-là. » Une catholique pratiquante doit éviter ces milieux de psychiatres où l'on perd forcément la foi puisque, pour eux, la religion chrétienne se traduit par une série de tabous. Or nombre de complexes et de refoulements se guérissent au travers des expériences sexuelles. « Si j'avais demandé à aller faire le trottoir, mon idée n'aurait pas été mieux reçue », dit Élisabeth de Miribel dans ses Mémoires, *La liberté souffre violence*. Mais elle ne cède pas. « Auprès de Piaget, explique-t-elle encore, nous ne suivions pas des cours : nous apprenions à exister. »

Sans la guerre, la jeune fille passionnée par sa mission serait restée en Suisse. Mais son patriotisme l'oblige à rentrer en France aux premiers bruits de bottes. Elle veut servir son pays. Le ministère des Affaires

étrangères, qui doit remplacer les jeunes gens mobilisés, l'engage comme traductrice-rédactrice le jour de la déclaration de guerre. Elle aurait préféré aller au front et conduire des ambulances, mais son père s'y oppose. Son service du Quai d'Orsay est déplacé à Langeais, en Touraine. Elle ne se sent pas assez utile dans cette petite ville de province et trépigne d'impatience : « Le train du soir emporte notre courrier et fait voler les feuilles mortes. Nous attendons quelque chose qui ne vient pas. »

« Être une femme pour quelqu'un »

En janvier 1940, elle réussit à se faire affecter à Londres, comme documentaliste, à la mission de guerre économique dirigée par l'écrivain et haut fonctionnaire Paul Morand. Ce service rassemble une quarantaine de personnes pour effectuer la liaison entre le ministère français du Blocus et son homologue britannique. Elle occupe à nouveau un poste de traductrice-rédactrice. Pendant cinq mois, la jeune femme retrouve la drôle de guerre, vue d'en face, et sa pesanteur, cette absence d'horizon. Elle se languit. Elle voudrait « garder une âme de femme à travers la bureaucratie et préserver l'image de [s]a patrie contre les dires de ses émissaires en mission ». Elle veut croire à la victoire finale malgré les rapports pessimistes.

À la fin du mois de mai, de son appartement londonien, « charmant et irréel », elle écrit à un vieil ami : « Ce soir, j'en ai assez du poids de l'attente d'une guerre toujours à venir. Je voudrais être une femme pour quelqu'un. J'ai défait mes cheveux, revêtu une longue robe et rempli de roses une vasque de cristal. Une nuit trop douce, un peu folle m'envahit du regret de l'amour inconnu. J'en ai assez d'attendre de vivre ou de mourir. »

C'est à ce moment-là que le lieutenant Geoffroy de Courcel, nouvel aide de camp du général de Gaulle, lequel vient d'être nommé sous-secrétaire d'État à la Défense nationale, prend contact avec elle, alors que les deux hommes sont de passage à Londres, début juin 1940. Geoffroy

connaît bien Élisabeth : ils sont amis d'enfance et leurs parents possèdent des maisons de campagne voisines en Sologne. À Londres, le climat commence à changer : un vent de panique souffle sur la mission économique, lointain écho de celui qui va emporter le gouvernement français. Parmi les collaborateurs de Paul Morand, c'est la débandade.

En tant que ministre, de Gaulle se rend deux fois à Londres, le 9 juin puis les 15 et 16 juin, pour définir avec Winston Churchill l'aide militaire que l'Angleterre peut apporter à la France débordée par l'avancée allemande. Ils envisagent une évacuation massive d'une partie de l'armée : puisque la bataille de la métropole est virtuellement perdue, ils veulent transférer le maximum de forces françaises outre-mer, en particulier en Afrique du Nord, en utilisant les ports de Grande-Bretagne. Mais ce plan suppose que le gouvernement français ne baisse pas les bras trop vite. Or, ils craignent que Pétain ne demande un armistice. Lors du dernier Conseil des ministres, il a semblé absent ; à son ministre de l'Air qui insistait pour connaître les raisons de la débâcle de l'armée française, il a répondu, d'une voix chevrotante : « Peut-être a-t-on trop développé les transmissions électriques. Elles ont été coupées. Peut-être avons-nous renoncé trop vite aux colombophiles et aux pigeons voyageurs. »

Geoffroy appelle donc Élisabeth de Miribel, lui donne des nouvelles de ses parents, puis lui demande un service pour de Gaulle : peut-elle établir une liste des personnalités françaises en mission dans la capitale britannique ?

Élisabeth va ainsi travailler pour le général, avant même que la France libre n'existe, et bien que son nom lui soit totalement inconnu : les généraux de sa famille ne parlent jamais de cet hérétique, cet empêcheur de tourner en rond, cet iconoclaste qui embarrasse la hiérarchie militaire. Les Allemands connaissent de Gaulle, les Miribel et les Mac Mahon l'ignorent. Le maréchal de Mac Mahon, président de la République française, n'avait-il

pas pour coutume de dire : « J’efface du tableau d’avancement tout officier dont j’ai vu le nom sur la couverture d’un livre » ?

Son arrière-petite-fille, dont l’esprit est nettement plus ouvert, est enchantée de se rendre utile pour le gouvernement. Elle établit une liste de quelque huit cents noms. Elle doit la remettre, en main propre, à de Gaulle l’après-midi même. Elle a rendez-vous avec lui à l’hôtel Rubens, où il est descendu.

Lorsqu’elle se trouve en présence du général, elle est impressionnée. « Il m’apparaît immense, écrit-elle. Un homme de haute stature que son uniforme de campagne, bottes et leggings, rend plus grand encore. Il m’accueille dans une pièce claire, avec simplicité et courtoisie. Sur une table roulante, le thé est servi. Je lui remets mon dossier. Il m’interroge sur l’état d’esprit de la mission Morand. Je réponds de mon mieux, très intimidée. »

Son double féminin

« Immense » est le seul adjectif témoignant du sentiment de la jeune femme à l’égard de De Gaulle dans le livre où elle raconte ses années de guerre. Dans *La Revue de la France libre*, elle utilisera une variante : « Il m’apparut immensément grand et calme. » Mais dans cette revue comme dans son livre, Élisabeth de Miribel évite soigneusement toute allusion à ses sentiments, ses affects, son regard personnel sur de Gaulle, n’évoquant même pas explicitement son admiration pour lui, qui pourtant confinera vite à la dévotion.

Elle ne dit pas ce que notent tous ceux qui le rencontrent pour la première fois : sa poignée de main fait un drôle d’effet. Car ses mains, en longues lignes douces, presque féminines, faites pour tenir un archet ou caresser un clavier, introduisent une dissonance avec la force dense qui se dégage de sa voix et de son corps. « Le caractère se forge ; l’attitude se

maîtrise ; personne n'a jamais pu modifier la signification ou le langage de ses mains. Se doutait-il de ce qu'elles révélaient sur lui-même ? » s'interroge Pierre-Louis Blanc.

Élisabeth, si elle l'a remarqué, ne le mentionne pas. Elle ne lâche guère que deux phrases de plus à Michel Tauriac quand, en 1971, le journaliste va la voir à l'ambassade de France à Santiago du Chili pour la faire parler de son ancien mentor : « Un homme froid, plutôt distant au départ, mais au bout d'un moment très affable. » Et, faisant allusion à son premier jour de travail avec lui : « À la fin de la journée, j'ai le sentiment que cet homme est d'une très grande sensibilité mais qu'il détesterait qu'on s'en aperçoive. »

Alors qu'elle brosse, dans ses Mémoires, de vrais portraits de Paul Morand, du général Leclerc, de Pierre Brossolette ou du père Couturier – dominicain, artiste et élève de Maurice Denis, il fut une personnalité de premier plan de la France libre –, bref, de tous les personnages marquants qu'elle rencontre, sans jamais omettre leur allure physique, la couleur de leurs yeux, leur caractère ou leur manière d'être, elle ne dépeint jamais le principal héros de son histoire. Elle reste si étrangement distancée à son égard, elle l'évoque de manière si neutre qu'on pourrait se demander – si l'on n'était déjà convaincu qu'elle n'en dit pas assez par crainte d'en dire trop – pourquoi elle a sacrifié à cet homme tant d'années de sa vie.

Tous les compagnons des débuts qui ont livré leur vision des faits – Claude Guy, Claude Mauriac, le colonel Rémy, et tant d'autres – s'attardent à loisir sur le personnage et les rapports particuliers qu'ils entretiennent avec lui. Élisabeth de Miribel, qui deviendra pourtant une femme de lettres, semble évoquer le moins possible son ressenti face à de Gaulle, comme si le général n'était pas un être humain, mais une volonté, un concept, une entité asexuée et inaccessible. Ce qui ne l'empêche pas de faire cet étrange aveu à la dernière page de ses Mémoires : « Les passages concernant le général de Gaulle sont le reflet d'une trop grande lumière, qui

a frappé et souvent ébloui ceux qui ont eu la chance de le connaître et l'honneur de le servir. »

De Gaulle – et c'est tout aussi étrange – ne fait aucune allusion à Élisabeth dans les *Mémoires de guerre*, alors qu'elle fut sa première recrue en Angleterre. Geoffroy de Courcel, quant à lui, situe bizarrement le premier contact entre les deux protagonistes au matin du 18 juin. Or, ils s'étaient déjà rencontrés, par son intermédiaire, le 16 à l'hôtel Rubens, lorsque Élisabeth était venue remettre au ministre encore en exercice la liste des Français influents à Londres, que Geoffroy lui avait demandé d'établir le matin même.

De quoi parlent-ils, lors de ce premier tête-à-tête ? Le Conétable n'est pas du genre à lui avouer qu'il apprécie son allure ou qu'il aime son prénom – celui qu'il a choisi pour sa fille aînée. Évoquent-ils leur patriotisme sans faille ? Elle pourrait dire, comme il le fera quelques mois plus tard face au consul américain Murphy, qui prétend bien connaître la France pour y avoir vécu vingt ans : « Moi, j'y vis depuis deux mille ans ! » Comme lui, elle révère Charles Péguy. Comme lui, elle clame que la France est plus qu'un pays : une idée nécessaire au monde.

Lui raconte-t-elle son goût de l'effort, sa passion de la haute montagne, la conquête des voies inexplorées, qu'elle apprécie par-dessus tout ? Des photos de 1936 témoignent de cet amour des cimes : elle y figure en alpiniste, encordée à ses compagnons, les cheveux protégés par un foulard noué sur la nuque, grimpant à l'assaut des rochers suisses. De Gaulle va vite deviner que cette rebelle est aussi une femme de convictions, indépendante et énergique, dotée d'une foi chrétienne vivace qui, certes, a été remise en question, en tant que morale bourgeoise, par son stage en psychiatrie, mais n'a pas été altérée dans sa profondeur. Il comprend qu'elle est prête à mettre son courage et sa détermination au service d'une grande cause. Elle est la version féminine de ce qu'il était au même âge, son double féminin en somme.

Elle a lu *Mein Kampf*

Ils sentent forcément, d'emblée, cette proximité de culture et de caractère. Ils possèdent un autre point commun, trop rare chez leurs compatriotes : ils ont lu *Mein Kampf*, le livre-programme d'Adolf Hitler, presque à sa sortie, et depuis, ils ont vu le peintre raté réaliser ses sombres desseins, pas à pas, sans que les pays voisins prennent la mesure du danger. Élisabeth, que ses parents avaient envoyée en 1934 en Autriche pour perfectionner son allemand, a parcouru aussi le gros ouvrage raciste de Rosenberg, mais elle a surtout rencontré des étudiants tchèques, hongrois et autrichiens que la poussée du nazisme et de l'antisémitisme menace dans leur vie familiale et inquiète jusqu'à l'obsession. « Un univers d'enrégimentement, de discrimination raciale, de terreur brune fait brusquement irruption dans mon adolescence », se souvient-elle.

Comme de Gaulle, elle a tiré la sonnette d'alarme autour d'elle, en vain. Ce qu'ils annonçaient était si difficile à croire ! Pourtant, tout est écrit, détaillé, dans le brûlot d'Hitler, de ses plans de conquête et de sa haine de la France jusqu'à son horreur des Juifs – tout, sauf la Solution finale.

Lors de leur première entrevue, malgré son trouble – mais de Gaulle n'est-il pas, sous sa cuirasse, aussi ému que sa visiteuse ? –, Élisabeth passe l'examen avec brio, et laisse entrevoir sa personnalité. Car le militaire, mis en confiance par ses réponses, va lui parler avec une extrême franchise, oubliant qu'il est encore un membre du gouvernement, donc tenu sinon par le devoir de réserve, du moins par un optimisme de façade. « En quelques phrases, nettes et tranchantes, raconte-t-elle, il évoque le danger d'une défaite immense. Il brosse un tableau très noir de ce qui nous attend et stigmatise l'esprit petit-bourgeois qui règne parmi nos chefs militaires. Il évoque le pessimisme d'un Weygand, qui ne croit plus à la victoire et qui n'envisage même pas de résister en Afrique du Nord. »

Élisabeth de Miribel accuse le coup. « C'est la première fois que j'entends un tel langage. Je rentre chez moi, bouleversée mais incrédule. » L'arrière-petite-fille du maréchal de Mac Mahon, qui a défilé, enfant, devant la dépouille du maréchal Foch, ne veut pas croire que les chefs de l'armée française, les vainqueurs de Verdun, puissent se tromper. « Tout ce que j'ai appris dans ma jeunesse est remis en question. »

Les mots de De Gaulle font pourtant leur chemin, alors même que le général est reparti en France avec le petit avion que Churchill met ce jour-là à sa disposition pour faciliter ses allers-retours. Le 17 juin, la jeune femme rend visite aux militaires français rapatriés de Dunkerque dans un hôpital londonien. Elle découvre « des soldats désarmés auxquels on a tout pris, jusqu'au droit d'être fiers de leur patrie ». Elle cesse de croire au « recul en bon ordre » véhiculé par la propagande officielle ; elle comprend ce que signifient la chute des places fortes, la retraite des troupes : « l'abdication des valeurs mêmes du pays, et pire que les défaites qui s'accumulent : le renoncement à l'honneur ». Pour elle, la défaite matérielle n'est rien comparée à l'effondrement moral d'un peuple. Déjà elle adopte, sans le savoir, les mots de De Gaulle.

C'est dans cet hôpital, parmi les grands brûlés auxquels elle est venue apporter des oranges et du chocolat, qu'elle entend, vers midi trente, à la radio, le maréchal Pétain annoncer la cessation du combat. Autour d'elle règne un silence de mort. Les larmes coulent sur les joues d'un blessé dont les yeux seuls émergent des bandages ; des larmes de honte. Elle pense au général ministre qu'elle a rencontré la veille, qui refuse la défaite et prône une stratégie mondiale. Que va-t-il faire ? Elle n'ose appeler Geoffroy de Courcel pour l'interroger.

Un appel secrètement espéré

Pourtant le miracle a lieu. Dans l'après-midi, elle reçoit le coup de téléphone qu'elle espérait secrètement. De Gaulle est revenu à Londres, pour y rester cette fois. Geoffroy de Courcel demande à Élisabeth de l'aider à trouver une dactylo. Elle n'en connaît pas, et elle-même n'est pas secrétaire mais documentaliste, ce qui ne l'empêche pas de proposer son aide : elle possède une petite machine à écrire portative qu'elle utilisait en Suisse, pour taper ses rapports avec deux doigts. Geoffroy lui demande de venir le lendemain matin au 8, Seymour Grove.

Elle qui rêvait d'une cause à laquelle se donner sans réserve, la voilà entrée en dissidence. Paul Morand rapatrie sa mission à Paris, sans que Laval le lui ait demandé. Élisabeth, elle, reste à Londres. Morand prétend avoir hésité, mais devant l'isolement et le manque de soutien politique de De Gaulle, il n'a écouté que sa lâcheté... et surtout son envie de mettre à l'abri, en Suisse, les objets d'art et les bijoux que sa femme possédait en Roumanie, en obtenant successivement de Vichy des postes dans ces deux pays. De Gaulle ne lui pardonnera jamais sa défection. Il l'avouera à Alain Peyrefitte en 1959, lorsqu'il lui explique pourquoi il ne veut pas ratifier l'élection de Morand à l'Académie française : « Il était très introduit dans la société anglaise [...]. Il aurait pu apporter à la France libre le faisceau des relations qu'il s'était faites par sa renommée littéraire, par ses succès auprès des dames. Il m'a manqué [...]. Sa femme avait du bien. Quand on a du bien, on le fait passer avant sa patrie. Les Français qui avaient du bien ne m'ont pas rejoint [...]. Morand est impardonnable. » Dix ans plus tard, il finira par accepter l'entrée sous la Coupole de l'ancien patron d'Élisabeth, mais contrairement à la coutume, il ne le recevra pas pour éviter de lui serrer la main.

De Gaulle énonce un principe – les riches ne l'ont pas rejoint – en sachant que la règle comporte quelques exceptions, telle Élisabeth, dont la famille, justement, a « du bien ». Morand, d'ailleurs, n'osera pas avouer aux parents de la jeune femme, venus la chercher à la descente du bateau,

qu'elle est restée toute seule à Londres avec le sulfureux de Gaulle : il inventera qu'elle est entrée comme dame de compagnie chez Lady Eden, l'épouse du ministre de la Guerre de Churchill !

Au matin du 18 juin, la jeune femme rejoint donc le général de Gaulle dans le minuscule appartement où il s'est installé à Seymour Grove, au cœur de la capitale. Ce deux-pièces, situé dans une sorte d'impasse donnant sur Hyde Park, appartient à son ancien directeur de cabinet, Jean Laurent ; ce dernier lui en a confié les clés juste avant son départ, avec les 100 000 francs promis par Reynaud et pris sur les fonds secrets du gouvernement. Seymour Grove sera, pendant les premiers jours, le QG de la France libre. Quant au pécule, il leur permettra de tenir quelques semaines, le temps que les Anglais leur prêtent de l'argent.

La jeune femme toujours en quête de sens est heureuse de retrouver l'homme qui incarne pour elle le mythe de la résurrection, l'homme dont elle a épousé la cause avant même qu'il ne la révèle au monde. Celui dont l'ancien ministre Maurice Schumann dira plus tard : « Quand Hitler fut seul, c'est ce jour-là qu'il est mort. Quand de Gaulle fut seul, c'est ce jour-là qu'il est né... »

Installée sur une petite table dans l'antichambre, Elisabeth ne fait rien d'autre, jusqu'à midi, que d'ouvrir la porte à quelques visiteurs. Elle les invite à entrer et les introduit auprès du général, dans la pièce principale de l'appartement. Ce salon est meublé d'une table de travail, d'un grand divan et de quelques fauteuils devant la cheminée.

De Gaulle va s'absenter une partie de la matinée ; la jeune femme saura plus tard qu'il est allé voir Churchill : le Premier ministre estime qu'il est trop tôt pour lancer un appel à résister, que cela risque de gêner les négociations avec le maréchal Pétain. Mais « l'homme du destin », comme le surnomme déjà le Premier ministre britannique, est convaincu qu'il faut hisser les couleurs au plus vite. Sa force de conviction l'emporte.

L'après-midi, de Gaulle rend son texte : Élisabeth se retrouve devant sa machine à écrire avec quatre pages manuscrites couvertes d'une très belle écriture... presque impossible à déchiffrer. « Les chefs qui, depuis de nombreuses années, sont à la tête des armées françaises ont formé un gouvernement... » Courcel, qui connaît mieux la calligraphie et la pensée de l'auteur, déchiffre pour la jeune femme les lignes obscures : « Cette guerre n'est pas limitée au territoire malheureux de notre pays. Cette guerre n'est pas tranchée par la bataille de France [...]. Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas. Demain, comme aujourd'hui, je parlerai à la radio de Londres. »

Secrétaire improvisée et malhabile

« J'étais installée dans une antichambre, à côté de la salle de séjour, a raconté elle-même Élisabeth. Le général est sorti pour déjeuner. Mon vrai travail a commencé vers trois heures. » D'abord, comprendre les pages surchargées de ratures. Ensuite, les taper à la machine. Geoffroy de Courcel lui dicte les passages apparemment illisibles, puis il porte les feuillets dactylographiés au général.

La secrétaire improvisée et malhabile pressent, plus qu'elle ne comprend, l'importance de ce texte. « Ces mots vont constituer une page d'histoire. Je ne le sais pas encore. Pourtant, j'ai l'obscur sentiment de participer à un événement exceptionnel. » Seul Courcel, qui a suivi toutes les démarches de la journée, peut mesurer la portée du message. De Gaulle est le seul à avoir une vision mondiale du conflit. Il sait que si les Britanniques résistent, les États-Unis finiront par entrer en guerre et que leur participation changera le cours des choses.

Le temps presse. Le général doit être à dix-huit heures précises dans les studios de la BBC. Le Premier ministre britannique, Winston Churchill, mettra ensuite la radio publique à sa disposition tous les soirs. « Le général

fait appeler un taxi pour se rendre à la BBC avec Courcel, raconte Élisabeth. Ils me déposent en chemin devant ma porte, à Brompton Square, au sud de Kensington. » Une belle journée se termine, Élisabeth monte préparer son repas du soir. Un peu plus tard, des paroles irrévocables s'envolent vers la France : « Moi, général de Gaulle, j'invite les officiers et les soldats français qui s'y trouvent... » Mais Élisabeth ne les entend pas : elle ne possède pas de poste radio !

C'est le seul des discours du général que la BBC n'a pas enregistré, faute d'en avoir reçu l'ordre. « La chaîne a proposé à de Gaulle de le réenregistrer plus tard, écrit Élisabeth de Miribel, mais il n'a jamais accepté : il disait qu'il l'avait prononcé sous le coup de l'émotion. » L'exercice lui aurait paru factice. Le lendemain, à plusieurs reprises dans la journée, les speakers de la BBC lisent des extraits de l'appel ou un résumé. Les jours suivants, le général s'adresse régulièrement, en direct, à ses compatriotes, et il est, cette fois, enregistré. Si l'on n'a retenu que l'appel du 18 juin, il y eut en réalité plusieurs appels de juin.

L'appel initial a néanmoins produit son effet : le lendemain, Élisabeth ouvre la porte de l'appartement à une poignée de volontaires. Le premier est un mécanicien des usines Hispano-Suiza.

La jeune femme tape des télégrammes, avec une amie qu'elle a convaincue de la rejoindre, Françoise Julien-Durand. L'un d'eux est adressé au général Noguès, commandant en chef du théâtre d'opérations d'Afrique. La veille, Noguès a proposé au maréchal Pétain de continuer le combat en Afrique du Nord, sous sa propre responsabilité si nécessaire. De Gaulle lui annonce qu'il est prêt à servir sous ses ordres s'il prend la tête de la résistance dans l'Empire. En pure perte. Noguès va finalement choisir Vichy, renoncer au combat et condamner la désobéissance de son collègue.

Le général aux deux étoiles provisoires – le « colonel en retraite », ironise le général Weygand, qui un mois plus tôt l'embrassait et voyait en lui l'honneur de la France pour la seule bataille gagnée par l'armée

française – va donc porter le flambeau tout seul. Cet homme que son orgueil a fait si grand décide, de manière presque absurde, qu’il *est* la France, qu’il porte ses deux mille ans d’histoire, et à force d’intransigeance, il va le devenir. Du sublime au ridicule il n’y a qu’un pas, disait, en connaissance de cause, Napoléon, et ceux qui craignent le ridicule ne peuvent que manquer le sublime. De Gaulle ne craint rien : il emboîte le pas à Louis XI, qui disait déjà : « Je suis France » à la fin du Moyen Âge. Il s’approprie la France, lui qui n’est personne, tandis que le grand Pétain, faussement modeste, lui fait don de sa personne pour atténuer son malheur.

Nous étions tous amoureux de lui

Élisabeth date du 19 juin le deuxième discours radiophonique du général et précise qu’ensuite il va dîner à l’hôtel Rubens, avec Mme de Gaulle et ses enfants. Erreur de vingt-quatre heures, car ces derniers ne sont arrivés à Londres que le 20. Il y a décidément beaucoup d’approximations et de simplifications dans les récits des premières heures de la France libre ; le général lui-même, on l’a vu au chapitre précédent, laisse entendre que sa famille est venue le rejoindre à sa demande, alors qu’il s’agit bien d’une initiative d’Yvonne qui ne savait rien de sa présence à Londres.

Quoi qu’il en soit, le 23 juin, la petite équipe de Français libres quitte le deux-pièces de Seymour Grove pour les bords de la Tamise, à Saint Stephen’s House. Ils squattent le premier étage « assez poussiéreux » d’un immeuble un peu délabré, mis à leur disposition par Churchill. De Gaulle, toujours en uniforme et leggings, s’installe dans un bureau donnant sur la rue, avec une table de bois blanc, deux ou trois chaises et une carte de France pour seul mobilier. Courcel, l’amiral Muselier et Claude Hettier de Boislambert disposent d’une petite pièce chacun ; quant aux trois femmes, elles campent dans une « chambre assez sombre » au fond du couloir, leurs machines juchées sur des caisses renversées. Élisabeth, qui n’est

décidément pas douée pour la frappe mais apprend à déchiffrer l'écriture du général, dicte à un planton-dactylographe les textes les plus importants.

Les couloirs de Saint Stephen's House se muent en salle d'attente où défilent des personnalités... qui ne restent pas toutes. « Londres, en juin 1940, ce n'était pas une ville où l'on arrivait mais une ville d'où l'on partait », rappellera plus tard Élisabeth à Jean Lacouture. Comme elle l'avoue dans ses Mémoires, « ce ne sont jamais les idées mais la petitesse des hommes qui me font perdre confiance ». Elle se souvient cependant de belles rencontres : Jules Romains, Geneviève Tabouis, André Maurois, Ève Curie – la fille de Marie et Pierre –, et surtout le capitaine Philippe de Hauteclocque, le futur général Leclerc, qui a été l'élève d'Henri de Gaulle. Et aussi Pierre Julitte, un jeune et séduisant ingénieur, grand résistant et futur écrivain dont elle deviendra très proche.

Élisabeth parle longuement avec tous. Elle répond aux courriers aussi, qu'il s'agisse de simples encouragements ou de volontaires qui veulent les rejoindre. Elle fait remarquer au général qu'il manque un cachet pour accompagner sa signature. Il la charge immédiatement d'aller en acheter un, si possible représentant un glaive. Mission impossible, bien que les boutiquiers aient très envie d'aider le général français qui parle sur la BBC : dans les quartiers voisins, les marchands sont des hommes de mer, et l'on ne trouve que des cachets aux emblèmes de bateaux ou de poissons. Elle se décide finalement pour une étoile de mer : à défaut de symbole plus guerrier, celui-là leur portera chance.

Elle qui rêvait d'« être une femme pour quelqu'un », comment ne serait-elle pas tombée amoureuse de cet être exceptionnel, de ce grand homme empli d'un grand rêve ? De celui dont Churchill dira que « le flot original, poétique, émouvant de ses idées, arguments, sentiments lui procurait un ascendant presque infailible » ? Comment n'aurait-elle pas été fascinée par ce génie obstiné qui subjugue son entourage ?

« Nous étions tous amoureux de lui... » avoua, longtemps après, le résistant et historien Jean-Louis Crémieux-Brilhac. Exagéré ? En tout cas, il l'a réaffirmé au fil des années : de Gaulle, à Londres en 1940, était « un objet d'amour ». « Nous qui travaillions si près de lui, a-t-il expliqué à Jean Lacouture, nous subissions davantage de jour en jour son emprise : nous étions, à la lettre, amoureux du général de Gaulle. Il est difficile de se faire une idée de ce qu'il était à cette époque, de cette lucidité, cette force intellectuelle, cette ampleur et cette profondeur de vision. Il m'est arrivé de m'étonner de ce que fut notre attachement londonien. Mais, étonnement ou pas, je puis vous certifier que cela fut. » D'autres ont parlé d'un rayonnement tel qu'on se sentait vite sans défense contre lui. Il « captive », « galvanise », « magnétise » son entourage – chacun y va de son qualificatif. Comme le souligne le psychanalyste Jean-Pierre Winter, la séduction de De Gaulle, sa force d'attraction tiennent à ce qu'il est un « homme de désir, un désir qui n'est pas arrêté par l'échec et ne se satisfait pas des victoires ».

Paradoxalement, l'austérité monacale de cet homme qui ne veut pas plaire mais impressionner contribue à l'admiration sacrée que tous éprouvent pour lui. Sa droiture ne sera jamais prise en défaut par les Français libres de Londres, qui pourtant ne se privent pas de chercher la faille, en lui donnant l'absolution d'avance car, écrit Alain Peyrefitte, « s'il y avait eu un guerrier français qui aurait eu droit au repos, n'était-ce pas lui ? » Mais les recherches sont vaines ; peut-être parce qu'Élisabeth s'est enfuie dès la fin du mois de juillet. Et seul Pierre Brossolette, qui ne vit pas sur place, a pu savoir ou deviner qu'il s'était passé quelque chose entre eux, comme on le verra plus loin.

Le rocher dans la tempête

La première des fidèles, qui a partagé avec le général les moments les plus intenses de ces premiers jours décisifs, ne décrit dans ses Mémoires que les plus officiels. En particulier la célébration du 14 Juillet, à Victoria Station, au pied de la statue de Foch. Un de Gaulle très digne passe en revue cent cinquante aviateurs, quelques dizaines de marins et un détachement motorisé comme s'il commandait une armée. Des blessés, des soldats de Narvik, des rescapés de Dunkerque, des évadés de France, la poignée de collaborateurs de Saint Stephen's, et des Anglais chaleureux l'entourent : trois mille personnes, au maximum.

Des personnalités figurant sur la fameuse liste qu'avait élaborée Elisabeth, une poignée seulement a rejoint la dissidence. Les personnages les plus connus, ceux sur lesquels de Gaulle et Churchill comptaient pour constituer le Conseil de la Libération, c'est-à-dire un pouvoir politique français à Londres – les Alexis Léger (Saint-John Perse), André Maurois, Charles Corbin, Paul Morand... –, ont tous quitté Londres, souvent pour les États-Unis. Certains vont même travailler contre la France libre. Sur huit cents Français en mission officielle dans la capitale britannique, sept cent quatre-vingt-dix-sept ont demandé leur rapatriement. La désertion des écrivains préfigure ce dont de Gaulle souffrira jusqu'à la fin de sa vie : la désaffection des intellectuels à son égard, alors même qu'il livre une bataille morale et porte « l'âme de la France ».

La Marseillaise s'élève tel un grand cri dans le ciel londonien, chantée par cette poignée de combattants et reprise, comme un défi, par un chœur de Français et d'Anglais. Ce jour-là, les Français libres se sentent moins parias qu'à l'ordinaire, eux qui n'ont attiré que l'ironie, la pitié ou la méfiance. Dans la rue, les fonctionnaires de l'ambassade ou du consulat détournent la tête pour éviter de les saluer. Ils conseillent aux candidats qui voudraient rejoindre le général factieux de rentrer plutôt en France, et refusent de leur communiquer son adresse.

Dans son récit trop distancié vis-à-vis de De Gaulle, Élisabeth de Miribel se garde bien d'évoquer la manière dont se sont approfondies ses relations avec cet homme qui électrise son entourage. Est-elle restée à Saint Stephen's House, le soir, plus tard que les autres ? On sait qu'il arrivait à De Gaulle de dormir à Londres, quand il était trop tard pour rentrer à Petts Wood, où sa famille s'était installée fin juin. Son fils Philippe l'a raconté dans ses entretiens avec Michel Tauriac : son père passait parfois, en dépit du danger, des nuits dans son bureau, pressé par le temps, car il était en train de monter la France libre. Arrivait-il à Élisabeth de rester aussi ?

De Gaulle, même s'il n'y loge pas, a conservé les clés du petit appartement de Seymour Grove jusqu'en juin 1944, puisqu'il y a dîné avec Philippe le soir du débarquement allié en Normandie. « Il est situé dans un petit immeuble discret où ne descendent que des gens importants qui ne veulent pas se montrer dans un hôtel », selon la description qu'en donne Philippe. Est-ce dans ce lieu des débuts, alors que commencent le 13 juillet les batailles aériennes qui s'intensifieront plus tard avec le Blitz, que le général et la jeune femme ont appris à se connaître ? « Ces époques de tension incandescente, où l'on peut mourir le lendemain, sont des climats propices aux passions », rappelle Christine Clerc. Très vite, cet homme aux allures de menhir est devenu pour Élisabeth son « rocher dans la tempête ».

Morts au monde du compromis

De Gaulle, certes, a retrouvé sa famille, mais pas pour longtemps : Yvonne, on l'a vu, va quitter Petts Wood à l'automne à cause des bombardements, qui s'intensifient au début du mois de septembre, et traumatisent la petite Anne ; elle va s'installer à Ellesmere, pays de Galles, à trois cents kilomètres de Londres, et verra peu son mari pendant les deux années suivantes. L'été 1940 a marqué pour elle le début de sa dépression.

Nous n'affirmerons pas ici que cette maladie a été déclenchée par la « trahison », ni même par la « tentation » de son mari. Mais l'hypothèse mérite d'être examinée, même si leur fils Philippe l'a toujours démentie. Le couple a traversé une crise grave. Yvonne ne réussit toujours pas à donner le change dans le reportage photo réalisé deux ans plus tard, à la demande de Winston Churchill, pour le grand journal britannique. La jeune femme souriante et tonique des années parisiennes a vieilli de dix ans pendant l'été 1940.

Pourtant, l'aventure de son mari – quelle qu'en ait été la nature, et même si elle a pu n'être qu'à sens unique – n'a pas duré très longtemps. Entre cet homme marié, croyant, père d'une fillette handicapée, qui doit afficher une probité absolue s'il veut incarner la France, et cette jeune femme pieuse, célibataire et idéaliste, l'attraction réciproque ne saurait mener qu'à l'impasse. L'idylle naissante doit être sacrifiée à la France, à sa résurrection, à cette droiture inhérente à ceux qui veulent la servir. La grandeur – cette manière de dépasser sa pauvre humanité en s'identifiant à la France – va de pair sinon avec le sacrifice, du moins avec le renoncement.

De Gaulle va donc, une fois de plus, « ne point voir les mouvements de son âme ». Il écrira plus tard : « Quand on a eu l'histoire pour amie, comment pourrait-on en avoir d'autres ? » Après l'été 1940, l'histoire est devenue son amante exigeante et exclusive ; elle ne lui pardonnerait pas le moindre écart.

Par la suite, Élisabeth connaîtra d'autres attachements, avec des hommes de sa génération. Quant à de Gaulle, il gardera toujours son masque d'impassibilité. Il restera celui dont son camarade de prison en Allemagne, Rémy Roure, disait qu'il « savait dominer les crispations de ses nerfs et les élans de son cœur ». Claude Mauriac, son secrétaire particulier à la Libération, le confirme : « La légende de flegme nordique qui est la sienne m'étonne depuis longtemps. Froid sans doute mais seulement de

carapace et ne pouvant retenir ses violents désirs d'expression. Et peut-être bien moins fort qu'il n'en a l'air. Mais doté d'un tel caractère, d'une volonté telle qu'il agira toujours comme un être fort... »

Alain Peyrefitte trouve pourtant – vingt ans après – la faille sous la cuirasse : de Gaulle arbore un visage plus rose les jours de grande contrariété ou de trouble intense. « Il commande aux muscles de son visage, non à la pression de ses artères. Sans doute subit-il une poussée de tension quand il est sous le coup d'une émotion forte. » Le même Peyrefitte était convaincu de la rigueur absolue du libérateur de la France, à l'époque où il l'a connu, c'est-à-dire au tournant des années soixante : « L'exigence du général, écrivait-il, s'étend aux relations avec le sexe, si propres à fragiliser un homme public et à scandaliser les braves gens. »

Fin juillet 1940, Élisabeth de Miribel décide en tout cas de couper les ponts avec le quartier général. Elle demande à être envoyée en mission. Officiellement, parce qu'elle se pose des questions sur l'avenir : elle craint que la France libre ne devienne un mouvement purement militaire, doté d'un état-major et d'une armée de volontaires. N'étant pas infirmière, à moins de passer la guerre au fond d'un bureau à jouer les secrétaires, elle ne saurait comment se rendre utile. Cette explication paraît plausible lorsqu'on connaît son tempérament et son exigence personnelle. Même si d'autres ralliés estiment à l'inverse que le grand général ne fait pas assez la guerre et trop de politique : « J'étais venu rejoindre Jeanne d'Arc : j'ai servi Louis XI », dira l'un d'eux.

Il est évidemment une autre hypothèse pour expliquer ce départ : Élisabeth a tiré les conclusions de l'impossibilité de vivre sa relation avec de Gaulle. Peut-être même l'ont-ils décidé ensemble, pour éviter ce qui risquait de devenir un supplice quotidien. L'un et l'autre font partie de cette poignée d'hommes et de femmes « morts au monde du compromis », selon l'expression de leur ami commun, le prêtre et amiral Thierry d'Argenlieu, le

seul compagnon de De Gaulle présent, en photo, sur son bureau à Colombey, en 1970.

Charles et Élisabeth ont grandi dans le culte de l'honneur. Seule la grandeur spirituelle compte. L'être humain qui réussit sa vie est celui qui se sacrifie pour ses frères en humanité. Celui qui agit pour son pays, pour l'histoire, pour la France. Les motivations, lorsqu'elles sont nobles, dépassent les destins individuels. La jeune femme le répétera devant d'autres compagnons, dans d'autres circonstances : « Nous avons été liés en juin 1940 par des événements historiques qui dépassaient nos personnes. »

Renoncer et oublier : il n'y a pas d'autre issue. Peut-être de Gaulle s'est-il jeté à corps perdu dans le travail pour évacuer cette tentation qui l'aurait détourné du chemin de gloire tracé dès l'enfance. Il porte en lui, depuis longtemps, cette « forte tutelle intérieure en même temps qu'un joug bien lourd », comme il l'écrit dans les *Mémoires*. C'est pour la France, autant que pour sa femme et sa fille, qu'il sacrifie cet amour en germe.

Quarante-cinq jours

Élisabeth de Miribel a rencontré Henri de Kerillis à Saint Stephen's House, avant que la petite troupe de la France libre, de nouveau à l'étroit, ne s'installe, le 22 juillet, dans une maison de quatre étages au 4, Carlton Gardens. Kerillis part aux États-Unis afin de récolter des fonds pour la France libre – pourquoi n'en ferait-elle pas autant au Canada ? Elle y a un point de chute : Aymar de Miribel, un de ses cousins, marié à une Canadienne francophone, y vit. Et puis, le Canada est la destination qu'évoque de Gaulle chaque fois qu'il envisage de tout laisser tomber, comme après Mers el-Kebir et l'anéantissement d'une partie de la marine française par les Britanniques.

Que s'est-il passé avant son départ, pendant ces quarante-cinq jours de juin et juillet 1940, qui vont de la première rencontre à la séparation ? Mais

d'abord et surtout, quels faits nous laissent croire qu'il s'est passé quelque chose entre l'homme du 18 juin et celle qui a tapé l'appel éponyme, celle dont il écrira plus tard qu'elle a été l'un « de [s]es tout premiers et de [s]es meilleurs compagnons », en soulignant d'un gros trait le mot « meilleurs » ? Trois indices au moins donnent du crédit à cette hypothèse.

D'abord, une phrase sibylline de De Gaulle, qui a fait couler beaucoup d'encre. Le 7 février 1948, à Colombey, le lendemain de la mort de sa fille Anne, le père effondré se laisse aller à une confidence inhabituelle devant ses deux aides de camp, Claude Guy et Gaston de Bonneval. Il interpelle donc deux témoins – c'est déterminant –, dont le premier est presque officiellement son historiographe ; et son propos est si surprenant que Guy appelle Bonneval le soir même pour s'assurer qu'ils ont bien entendu la même chose. Le général leur dit à propos de sa fille qui vient de mourir : « Elle aura été utile, notamment à deux égards... Tout d'abord, elle a servi de lien entre sa mère et moi, elle aura permis que nous demeurions ensemble à un moment où il était essentiel que Mme de Gaulle et moi demeurions ensemble, j'entends... aux yeux du pays. Enfin, sans la petite Anne, la fondation de Mme de Gaulle n'eût jamais été créée. »

Quel peut être ce moment de l'histoire de France au cours duquel il était essentiel que de Gaulle donne, avec sa femme, l'image d'un couple uni ? Puisque la scène rapportée ici se déroule en février 1948, il n'y a qu'une possibilité : c'est juin 1940, lorsqu'il a refusé la défaite et appelé les Français à continuer le combat. Son second « moment essentiel » n'aura lieu en effet qu'au printemps 1958, lorsqu'il reviendra au pouvoir à la faveur des événements d'Algérie.

Yvonne et Charles ont donc envisagé de se quitter à l'époque où le destin de la France ne tenait qu'à un fil. S'ils ne l'ont pas fait, c'est à cause d'Anne, pour assumer leur responsabilité commune à son égard. Sans doute la petite fille trisomique, qui adorait son père, aurait-elle mal supporté cette séparation, encore que dans les faits elle ne l'ait que très peu vu entre 1940

et 1942. Yvonne vivait loin de Londres, tandis que le chef des Français libres habitait au cœur de la capitale, entre deux voyages en Afrique. Lorsqu'il parle de « demeurer ensemble », il évoque bien le lien du mariage, car géographiquement ils étaient au contraire séparés, à cause d'Anne qui souffrait des bombardements !

Au bord de la rupture

Le fils du général a toujours, par la suite, défendu l'image d'Épinal du couple indissoluble : « Oser avancer que mes parents aient pu un jour envisager de se quitter est une assertion scandaleuse. » Pour lui, son père a simplement dû émettre devant ses aides de camp une réflexion du genre : « Anne est une raison supplémentaire pour que ma femme et moi ne puissions jamais nous séparer », et Claude Guy aurait déformé les propos. Mais cela semble difficile à croire, car il n'est pas le seul à avoir entendu. De plus, de Gaulle ne nous a pas habitués à commettre des approximations de langage ; il a toujours su, mieux que personne, peser ses mots. Enfin, bien que la famille ait voulu faire interdire la publication de son journal, Claude Guy a toujours relaté les faits qu'il a vécus et les propos qu'il a entendus avec une honnêteté foncière : tous ceux qui l'ont lu et qui avaient assisté aux conversations rapportées ont loué l'exactitude scrupuleuse du récit, jusqu'à « la vérité du ton et la qualité des silences ». C'est le cas d'André Malraux, qui affirmait que Guy tenait ce journal « avec sérieux et continuité », ou de Jean Mauriac, qui y voyait « un témoignage exceptionnel d'une grande probité ».

Si Élisabeth de Miribel et Charles de Gaulle se sont avoué leur attirance mutuelle, qu'ils y aient cédé ou non, l'aventure n'a pas duré : le général ne pouvait rompre avec son épouse sans abandonner la petite Anne. Et si quitter sa femme était une indignité, quitter sa fille handicapée eût été un crime, aux yeux de l'opinion publique comme aux siens. À mille lieues du

personnage exemplaire que la France devait choisir comme guide dans la tempête. C'est peut-être ce que Valéry Giscard d'Estaing sous-entend lorsqu'il estime que l'infirmité de sa fille était une blessure pour de Gaulle, et qu'il avait « tenu la question féminine à l'écart à cause de cette souffrance⁴ ». Les amants n'avaient pas d'autre possibilité que de se sacrifier pour la France.

On peut, au passage, se demander pourquoi le général de Gaulle, si secret d'ordinaire sur sa vie privée, a prononcé cette phrase frappante. Il avait parfaitement conscience d'ouvrir une brèche dans la légende, mais ce qui lui importait en cet instant précis, alors que sa fille venait de mourir, était qu'elle puisse laisser, elle aussi, une trace dans l'histoire. Que sa vie n'ait pas été inutile, que ses souffrances n'aient pas été vaines. Il voulait que ses contemporains sachent quel rôle essentiel son enfant handicapée avait joué dans l'œuvre de sa vie, le sauvetage de la France.

D'ailleurs, il ne fait pas cette confidence à n'importe qui, mais à Claude Guy, dont il sait mieux que personne qu'il note quotidiennement ses propos dans son journal, qu'il rendra public après la mort de son supérieur. Le général lui lance d'ailleurs, de temps en temps, lors de leurs conversations : « Tenez, ceci est pour vous ! » ou : « Je pense que vous allez conserver cela pour votre journal ! » Il ne le précise pas ce jour-là, mais il espère bien que ses propos seront publiés. De même qu'il sait, note Pierre-Louis Blanc, que le moment venu, lorsqu'il rejoindra Anne dans sa tombe, « le monde entier rendra à cette petite fille, à travers lui, les honneurs réservés à une reine ».

Pierre Brossolette

Le deuxième indice est à chercher dans une confidence de Pierre Brossolette. Le grand résistant en qui de Gaulle mettait toute sa confiance aurait affirmé à des proches, peu de temps avant d'être arrêté et de se

suicider pour échapper aux tortures de la Gestapo, que le général avait eu une liaison à Londres. Pierre Brossolette n'était pourtant ni cancanier ni réputé pour sa légèreté. Comment avait-il pu être informé ? Sans doute parce qu'il avait reçu les confidences d'Élisabeth de Miribel elle-même.

Dans ses Mémoires, elle raconte en effet son voyage à bord de l'*Orontes*, de Liverpool à Alger, en août 1943. De Gaulle lui a demandé de le rejoindre en Algérie, sa mission au Canada étant terminée. Pendant deux semaines, par beau temps et mer calme, elle partage la vie d'une centaine de passagers, dont cinq infirmières qu'elle connaît personnellement. Pourtant, lorsqu'elle « ferme les yeux pour fouiller [s]es souvenirs, une grande figure l'emporte sur toutes les autres : celle de Pierre Brossolette ».

Brossolette est le premier résistant français qu'elle rencontre, le premier clandestin qu'elle interroge en direct, après avoir si souvent relayé les témoignages d'hommes de l'ombre qui lui étaient inconnus. « Je n'ai rencontré chez nul autre, pendant ma vie, se souvient-elle, une telle gratuité dans l'esprit de sacrifice, ni une telle lucidité de jugement. » Elle le décrit comme « un socialiste convaincu, certes, mais très au-dessus des jeux des partis ; il se disait non chrétien mais possédait un idéal extraordinaire ».

Elle termine sa description par une phrase étonnante : « Nous avons parlé pendant deux semaines comme si nous étions seuls à bord. » Une confidence qu'elle réitère, des années plus tard, lors d'une longue interview à France Culture : « Nous avons parlé comme si nous étions seuls au monde. » Les deux jeunes gens qui en sont venus à ce degré de confidences ont forcément évoqué de Gaulle, leur héros commun. Lui a-t-elle raconté ce qui s'est passé trois ans plus tôt ? Comme le rapporte l'académicien Éric Roussel, qui a préfacé la dernière édition de son livre et l'a bien connue à la fin de sa vie, Élisabeth de Miribel possédait « une totale liberté d'allure et de ton » et « un sens des hiérarchies qui n'était pas celui de ses contemporains ». A-t-elle simplement laissé entendre au résistant qu'elle

était amoureuse de De Gaulle, ou est-ce lui qui a lu – ou cru lire – entre les mots de sa compagne de voyage ? On ne le saura jamais.

Yvonne et Élisabeth

Ce n'est pas tout. Il existe un troisième élément probant, ou du moins difficilement explicable si cette idylle n'a jamais existé : l'aversion d'Yvonne de Gaulle à l'égard de cette jeune femme pourtant très pieuse, qui a passé plusieurs années de sa vie à s'occuper d'enfants délinquants ou attardés, avec qui elle aurait donc dû avoir une grande proximité. Pendant sa traversée du désert, de Gaulle reçoit des visites – rares et triées sur le volet – à Colombey, notamment lorsqu'il crée le RPF pour préparer son retour au pouvoir. Quand, le 24 janvier 1947, au tout début du processus, Élisabeth de Miribel vient le voir en Haute-Marne accompagnée d'Ève Curie, Claude Guy note que « Mme de Gaulle, horrifiée, a disparu dans les étages » !

Pourquoi la femme du général serait-elle « horrifiée » de la visite de Mlle de Miribel, collaboratrice historique de son mari, si elle ignore qu'ils ont eu une relation particulière ? Pire, lorsque les entretiens sont terminés, Yvonne, contrairement à son habitude, ne prend pas le thé avec son mari et ses visiteuses : c'est leur fille Élisabeth qui joue le rôle de maîtresse de maison. Yvonne refuse de descendre de sa chambre ! Entre-temps, chacune des jeunes femmes a été reçue par de Gaulle en tête à tête, sans la présence de l'aide de camp.

Osons formuler une hypothèse : Charles, en homme décidément intègre, s'est ouvert, dès l'été 1940, à son épouse de ses sentiments pour Élisabeth de Miribel, sentiments partagés dont on ne saura jamais jusqu'à quel point ils ont été « actés ». Il lui a confié ses hésitations, et sa décision en faveur de sa famille. Yvonne a retenu qu'elle n'a gardé son mari qu'à cause de leur fille handicapée. Cet écart passager, mineur ou non, cette simple tentation

avouée peut-être, l'a ébranlée profondément, bien que sa rivale potentielle ait mis rapidement l'Atlantique entre eux.

L'autre possibilité est que la rumeur soit, comme on l'a évoqué plus haut, simplement parvenue aux oreilles d'Yvonne. Cela pourrait expliquer cette attitude six ans plus tard, alors que l'épopée londonienne est bien loin et que les relations de son mari avec son premier « compagnon en jupon » sont depuis longtemps normalisées. Elles l'étaient déjà en 1943, quand il lui a proposé de quitter le Canada pour le rejoindre à Alger et s'occuper de son service de presse : de Gaulle a jeté avec Miribel les bases d'un dialogue de travail en tous points semblable à celui qu'il entretenait avec ses collaborateurs masculins, sans jamais prêter le flanc à la critique.

Mais revenons sur ces trois années d'éloignement, d'août 1940 à août 1943 : comment Élisabeth de Miribel a-t-elle vécu cette séparation ? Qu'a-t-elle accompli en Amérique du Nord pendant ces années de mise à distance ? Et quels échanges ont-ils eus ?

Je ne vous oublie ni ne vous oublierai

Au Québec, l'exilée s'installe chez son cousin Aymeric, dans des circonstances difficiles. Sans autre appui que son nom et la caution de De Gaulle, elle doit contrer la propagande du régime de Vichy. Les lettres de ses parents, de ses trois sœurs et de son frère ne l'aident guère, qui lui reprochent de « servir la France chez les judéo-communo-gaullistes »... Quant aux nouvelles de Londres, les premières ne lui parviennent qu'à la fin du mois d'août.

Sa première tâche consiste à concevoir un papier à en-tête, ou plutôt à double en-tête, avec d'un côté, la croix de Lorraine, de l'autre la devise de sainte Thérèse d'Avila : « Mourir, oui, capituler, jamais. » Voilà qui lui ressemble ! Puis elle passe l'essentiel de son temps à témoigner publiquement, pour attirer les sympathies et les contributions : « Le cœur

brûlant de l'histoire de notre combat, écrit-elle, je raconte nos journées à Londres. » Mais son récit suscite peu d'écho : « On me traite un peu comme une adolescente qui a besoin de repos et de grand air pour se remettre et oublier son aventure. »

En réalité, les Canadiens français estiment et vénèrent le maréchal Pétain. À leurs yeux, le gouvernement de Vichy est le seul qui soit légitime. Le général de Gaulle est un gêneur, ses discours sont « désobligeants » pour la France, il est « entouré d'hommes de gauche et de Juifs ». La famille d'Élisabeth, on l'a vu, partage cette opinion. Sa mère, à qui elle propose de prendre en charge son frère de cinq ans pour qu'il soit mieux nourri au Canada qu'en France, refuse ; pire, elle l'accuse d'avoir sali le nom des Miribel et celui des Mac Mahon en entrant en dissidence. Elle lui écrit : « Le maréchal a une lourde tâche, je t'assure qu'il fait tout ce qu'il peut pour nous épargner de plus grands maux. Ce n'est pas à des gens de notre race de le desservir et de marcher contre son œuvre. »

Élisabeth avoue sa nostalgie de l'Angleterre. Elle n'en dit pas davantage, mais on la devine déchirée d'avoir quitté si brutalement de Gaulle. Pourtant, elle ne se décourage pas : pour mieux servir la « cause qui [la] dévore » et trouver davantage d'écho, elle quitte après quelques jours Québec et le confort familial pour s'installer à Montréal, chez un sympathisant de la France libre figurant sur la liste que de Gaulle lui a fait passer avant son départ. Elle donne des conférences, fait des causeries à la radio, sollicite des hommes d'affaires locaux, pour constituer des comités de la France libre au Canada. Un travail de Sisyphe ! Chez les Canadiens anglais, si proches de l'Amérique puritaine et pour lesquels la richesse est un don de Dieu, on s'étonne lorsqu'elle se présente vêtue de son vieil imperméable : « Si vous représentiez vraiment le général de Gaulle, vous auriez au moins un manteau de fourrure ! » Le mouvement est trop pauvre pour être pris au sérieux.

À partir de janvier, elle garde toujours sur elle, précieusement, la première lettre manuscrite que de Gaulle lui a envoyée, six mois après son départ, le 6 janvier 1941. Il lui dit qu'il apprécie son action personnelle, l'excellence de ses discours ; il lui confie que, de son côté, il doit toujours « porter sur son dos la montagne ». Cette amoureuse des sommets y voit sûrement une allusion à leurs conversations. Et surtout, il conclut : « Au revoir, chère mademoiselle, je ne vous oublie ni ne vous oublierai. »

Soyez fidèle à votre solitude

Le premier comité québécois de la France libre voit le jour, non sans mal. Élisabeth réclame de l'aide, un ambassadeur, un représentant emblématique du mouvement ; peut-être espère-t-elle que de Gaulle lui-même se déplacera. Il lui envoie le commandant d'Argenlieu. Thierry d'Argenlieu – que de Gaulle, plus tard, appellera toujours « le père d'Argenlieu » – est un grand nom de la France libre : ce religieux commandait le chasseur de sous-marins *Tourterelle* avant d'entrer chez les Carmes ; il va, entre mars et juin, représenter officiellement de Gaulle au Canada et riposter à la propagande de Vichy. À défaut de traverser lui-même l'Atlantique, de Gaulle a envoyé son double, l'homme qu'il aurait pu être, et pour lequel il éprouve une affection particulière.

Élisabeth de Miribel est nommée directrice des services d'informations de la France libre au Canada. Elle s'installe à Ottawa à l'été 1941. Mais les Français d'Amérique sont des gens toujours en conflit les uns avec les autres. Ceux qui ont été pris de court par l'arrivée de D'Argenlieu, ce « chevalier sans peur et sans reproche » qui fait « oublier l'humiliation de la défaite », cherchent à la discréditer : ils insinuent qu'Élisabeth est la maîtresse du commandant et que son nouveau poste est le prix des faveurs accordées au prêtre !

La manœuvre est grossière, personne n’y croit dans son entourage, mais Élisabeth en est profondément blessée. À Noël, hospitalisée à Montréal à cause d’une grosse grippe, elle reçoit de son adjointe et amie Gladys Arnold une lettre qui l’assure que la vérité a triomphé, et qu’elle ne peut penser à elle sans penser « au vent, au ciel, au soleil et à la pluie, à la poésie et à la philosophie, à toutes choses que je trouve belles ».

De sa retraite de montagne, elle avoue au père Couturier – un grand moine maigre qui a servi de modèle au portrait d’un dominicain de Matisse dans la chapelle de Vence – qu’elle souffre par-dessus tout de solitude. Pour toute réponse, le prêtre fait appel à son sens du sacrifice : « Vous devez toujours vous rappeler que vous êtes un soldat. Or un soldat est toujours un homme plus ou moins seul. Vous êtes seule et je puis vous assurer que la pensée de votre solitude me fait mal, mais je vous dois la vérité : il faut que vous soyez fidèle à votre solitude comme à un devoir. Enfermez-vous en elle comme dans une armure, car elle est cela pour vous. Étroite et lourde, elle est le prix de votre liberté et votre vraie grandeur. »

Élisabeth entend parfois, à la radio, les discours de De Gaulle. Celui qu’il prononce en 1941 au Royal Albert Hall, à Londres, l’aide à tenir : « Nous étions une poussière d’hommes. Nous sommes maintenant un bloc inébranlable. Nous nous sommes rendu à nous-mêmes le droit d’être fiers et libres. »

La Jeanne d’Arc de De Gaulle

Fin janvier 1942, l’amiral Muselier, autre personnalité de la France libre, appelle Élisabeth à Saint-Pierre-et-Miquelon, territoire français libéré un mois plus tôt contre l’avis des États-Unis et du Canada, ce qui provoque une crise diplomatique. Un référendum a donné 98 % des voix à de Gaulle, et seuls les gendarmes sont encore fidèles à Vichy. Ensuite, la jeune femme entame une tournée de conférences en anglais, qui lui font traverser le

Canada dans toute sa largeur, des Rocheuses à l'île de Victoria, au large de Vancouver. Elle porte la croix de Lorraine autour du cou, pense comme de Gaulle, parle comme de Gaulle... Comme lui aussi, elle maîtrise parfaitement l'allemand et elle a un accent anglais épouvantable. Mais ceux qui viennent l'écouter sont indulgents : « Au moins, elle est authentique ! »

À une amie américaine qui lui reproche son chauvinisme lorsqu'elle évoque la France, elle répond : « Une chose que vous ne comprenez pas et qui vous blesse, c'est le patriotisme, que vous taxez aussitôt de chauvinisme. Je crois que vous appartenez à un pays trop jeune, où le sang des hommes n'est pas encore assez mêlé au sol qui les porte, pour le comprendre. » Discours que n'aurait pas renié de Gaulle, qui préférerait le chauvinisme à un patriotisme « qui finit par ne plus en être à force d'être pesé ».

Élisabeth visite les villages entre Calgary et Winnipeg, et rencontre ces Canadiens dont les grands-parents ont quitté la France au moment des lois Combes, bonnes sœurs et curés en tête. À Saint-Brieuc et Notre-Dame-de-Lourdes, dans le Manitoba, elle reçoit un accueil inoubliable. Aucun ministre français ne s'est jamais aventuré jusque-là, mais l'amour de la France y a survécu. Tous les villageois sont prêts à « aider, travailler, lutter, sous le signe de la Bergère, contre l'horrible croix gammée d'Hitler ». Les femmes lui apportent leurs alliances pour de Gaulle, les prêtres lui donnent leur bénédiction. Des journaux la surnomment la Jeanne d'Arc de De Gaulle. Aucun surnom, on s'en doute, ne pourrait lui faire davantage plaisir. Charles, à qui ces extraits de presse sont envoyés, en est sûrement touché lui aussi.

Comme la bergère de Lorraine, Élisabeth se retrouve en prison, en voulant rejoindre New York à partir de Toronto : à la frontière, elle a tendu par erreur son vieux passeport (qui porte le cachet de Saint-Pierre-et-Miquelon) en même temps que sa *border crossing card*, utilisable pour les États-Unis, le Mexique et le Canada. Une voiture de police à la sirène

hurlante la transporte, comme une criminelle, à Ellis Island. Sa cellule, à l'étage des femmes, jouxte celles des Italiennes et des Allemandes.

Grève de la faim

Élisabeth est hors d'elle, oscillant entre colère et désespoir. Pendant les deux premiers jours de sa détention, elle fait la grève de la faim ; le troisième jour, un juge la reçoit. Selon sa propre expression, elle « déverse [devant lui] le trop-plein de [s]on cœur ». La Jeanne d'Arc de De Gaulle ne finira pas au bûcher : touché par sa sincérité, le juge la remet en liberté, mais sans papiers. Le père Couturier, dans sa longue aube blanche, vient la chercher en taxi. La jeune femme retourne au Canada les mains vides, mais les douaniers, qui la connaissent, la laissent passer.

Début 1943, alors que la France libre compte cent mille hommes, Élisabeth de Miribel a le sentiment que sa mission en Amérique n'a plus d'utilité : le Canada est conquis, elle voudrait rejoindre de Gaulle. Mais « les services », comme elle les appelle, font écran entre elle et lui. Ses télégrammes se heurtent à un mur d'indifférence. Londres ne répond plus.

Sa patience finit par être récompensée : « L'aube commence à blanchir sur la France. » De Gaulle s'installe à Alger et rappelle Élisabeth de Miribel à ses côtés. Le temps a guéri les blessures – si blessures il y a eu. On ne peut pas non plus exclure l'hypothèse que cet amour ait été « à sens unique », Élisabeth souffrant seule. Quoi qu'il en soit, tout cela appartient au passé. Comme elle le note dans son livre, « on ne vieillit pas avec le temps, mais avec son âme ». La jeune femme confie au père Couturier qu'elle a hâte de rejoindre Alger mais qu'elle craint de renouer avec ce « climat passionné », la vie ardente qu'elle va sans doute y retrouver. Lui l'exhorte à ne pas craindre le feu, les départs et les séparations, parce que, insiste-t-il, on n'a « pas besoin de se lier pour beaucoup aimer ».

Elle quitte le Canada avec, dans une boîte métallique de cigarettes Craven, deux lettres manuscrites du chef de la France libre. Toujours ce paradoxe : elle ne dit rien, dans ses Mémoires, de ses sentiments à l'égard de De Gaulle, de leurs rapports ou de leurs conversations à Londres, Alger ou Paris, mais elle se plaît à insister sur les éléments officiels qui témoignent de leur proximité.

Las ! Élisabeth se sent mal à Alger. En dépit du climat, des bains de mer, de la fréquentation de jeunes gens de son âge, elle ne s'habitue pas à sa nouvelle affectation. De Gaulle passe tous ses moments de liberté dans la villa des Oliviers, avec sa femme et sa fille Anne : ce n'est plus l'ambiance exaltante de Londres et des débuts. Elle y restera donc moins d'une année, d'août 1943 à avril 1944. Très vite, elle demande à celui qu'elle appelle parfois « le grand patron » l'autorisation d'aller rejoindre Pierre Brossolette sur le sol français. Le général lui répond avec sa franchise habituelle qu'elle n'a « aucune aptitude pour la clandestinité ». Et lui confie la mission la moins clandestine qui soit : les relations avec la presse étrangère !

Le poste qu'il lui propose n'est pas une sinécure, car le leader de la France libre n'est pas un « bon client » pour les journalistes : il ne veut pas les rencontrer, estimant que ses déclarations et discours officiels suffisent, il leur reproche de faire écran entre lui et le public. À l'époque, cet homme sans coquetterie pour qui même la démagogie est une impudeur refuse de donner des conférences de presse. Il n'a pas, écrit-il, « le physique ni le goût des attitudes et des gestes qui peuvent flatter l'assistance ». Il ne se prête pas davantage aux relations personnelles informelles, contrairement aux hommes d'État anglo-saxons. Les journalistes américains le lui font payer, en manifestant leur hostilité à son égard et en le décrivant comme un dictateur en puissance.

À la poursuite de Leclerc

Pour Élisabeth de Miribel, l'atmosphère d'Alger est irrespirable. Trop d'intrigues : d'abord celle qui oppose de Gaulle à Henri Giraud, l'autre président du Gouvernement provisoire ; puis, alors que se rapproche la perspective du débarquement allié en France, les guéguerres entre tous les politiciens qui entourent l'homme du 18 juin. Avec le journaliste et résistant Géraud Jouve, qui dirige l'agence de presse, elle cherche à monter un journal, *Résistance-Libération*, qui rapprocherait les hommes de la Résistance et la France combattante, car la problématique va devenir centrale lorsque les combats débiteront en France. Mais « Alger a d'autres chats à fouetter », constate-t-elle, désabusée ; le duo échoue, faute d'interlocuteurs pour s'intéresser au sujet. De Gaulle lui-même « veille à l'essentiel mais n'entre pas dans les détails ». Comme Pierre Brossolette, Élisabeth accepte mal la dégradation de la mystique en politique. Alors, elle demande à repartir ; elle veut rejoindre les correspondants de guerre, certaine qu'elle sera plus utile à leurs côtés.

Une nouvelle fois, pour justifier sa fuite, elle se plaint de l'ambiance ou de l'entourage, mais ne s'étend pas sur ses rapports avec le grand patron. De toute évidence, l'attirance physique a été sublimée. « Nous avions, dévoilera-t-elle un demi-siècle plus tard lors d'une interview à France Culture, un échange intellectuel et mystique. » Il continue de se confier à elle de temps en temps : ainsi, il lui apprend qu'Himmler, chef des polices allemandes, a proposé d'échanger sa nièce Geneviève, déportée à Ravensbrück, contre des prisonniers allemands, puis son frère Pierre contre un sauf-conduit pour lui-même. De Gaulle, intraitable, a laissé ses lettres sans réponse, en indiquant simplement : « Classer sans suite »... Pas question de faire une exception pour un membre de sa famille. « Mais un soir où il me parle de Geneviève, se souvient Élisabeth, il a les larmes aux yeux. »

Elle rencontre le général Leclerc chez des amis. Elle le supplie de l'accepter dans sa division en tant que correspondante de guerre. « Je ne

tiens pas à m'encombrer de journalistes, lui répond-il, moins encore de femmes. Mais nous allons faire un pari : si vous réussissez à me rejoindre en France, alors je vous garde. »

Élisabeth multiplie les démarches, notamment auprès du SHAPE, l'organisme américain qui habilite les journalistes à aller sur le front. En vain. Elle fait finalement intervenir de Gaulle, qui écrit une note demandant que l'on facilite ses déplacements. Mais cela ne suffit pas.

Elle revêt l'uniforme des Forces françaises féminines, et Géraud Jouve lui donne une carte de presse. Elle utilise le billet du général comme sauf-conduit pour forcer les portes. Fin juillet, elle finit par s'envoler pour l'Angleterre, puis passe de l'autre côté de la Manche, à Courseulles, début août. De Gaulle y a débarqué le 16 juin, dix jours après les Alliés. Il les a empêchés de mettre la France sous administration américaine et d'imposer leur monnaie, les « billets drapeau » fabriqués aux États-Unis. Élisabeth savoure la France retrouvée, « l'arrondi des coteaux, les champs de blé mûr, la couleur du ciel ».

Après quelques péripéties, elle finit par retrouver Leclerc. « Pari gagné », lui dit-il, avant de lui faire affecter une voiture avec chauffeur.

Cette dame était avec de Gaulle

Alors que les autres correspondants de guerre, comme Ernest Hemingway ou Helen Kirkpatrick, sont encore à l'arrière, près de Rennes, Élisabeth se trouve sur le front. Pourtant, ce sont leurs articles qui sont publiés, non les siens, faute d'avoir obtenu le visa du SHAPE. Qu'importe, elle avance avec Leclerc, et le décrit comme elle n'osera jamais décrire son mentor : « Il me fait penser à Bayard. Il ne connaît pas la peur. Il ignore le compromis. Mince, bien sanglé dans son uniforme, la badine à la main, il parle ferme et sec. Mais son regard clair et son sourire désarmant lui gagnent tous les cœurs. » Tous les matins, très tôt, il entend la messe avec

quelques collaborateurs dont elle fait partie. Puis chacun retourne à sa mission.

Élisabeth est frappée de la dignité, du courage et du solide bon sens des Normands de Caen ou d'Écouché, debout au milieu de leurs ruines. Parfois, il se forme un cercle autour d'elle, des vieux en sabots, des étudiants réchappés de l'université caennaise, des femmes qui désignent la croix de Lorraine qu'elle porte autour du cou en disant à leurs enfants : « Tu vois cette dame, elle était avec de Gaulle. » Et son cœur s'emballe.

« À la division Leclerc, raconte-t-elle, nous comptons les heures qui nous séparent de la marche sur Paris. L'impatience et l'espoir se lisent sur les visages. » L'ordre d'avancer est donné le 23 août. Un peu plus loin, elle note, toujours laconique et factuelle lorsqu'il s'agit de cet homme dont nul ne saura jamais à quel point elle l'a aimé : « Le général de Gaulle est arrivé au château de Rambouillet et je peux le saluer. »

Le 25 août, la 2^e division entre dans Paris. L'homme-légende arrive sous les acclamations. Il relit gravement l'acte de capitulation, le ratifie et donne l'accolade à Leclerc. Élisabeth, dans son uniforme des forces françaises féminines, se tient à quelques mètres, près d'un jeune homme en uniforme de fusilier marin qui n'est autre que Philippe de Gaulle. Le général aperçoit son fils et vient l'embrasser. « L'émotion qui nous étreint est si forte, se souvient Élisabeth, que nous restons là, en silence, comme pétrifiés. » Le soir, à l'hôtel de ville, le général leur prête sa voix pour l'exprimer : « Non ! Nous ne dissimulerons pas cette émotion profonde et sacrée. Il y a là des minutes qui dépassent chacune de nos pauvres vies. »

Le lendemain, 26 août 1944, quand de Gaulle se penche pour ranimer la flamme, la jeune femme est là aussi, sous l'Arc de Triomphe, avec des anciens combattants, des FFI et des Français libres. Le ciel est clair, un peu doré, et les sonneries militaires retentissent. Elle note : « Le teint bruni des soldats contraste avec le visage émacié des résistants, mais un même feu anime leurs regards. » Puis *La Marseillaise* retentit comme une immense

clameur, et des larmes de joie coulent sur les visages. Quatre ans ont passé d'une *Marseillaise* à l'autre.

La marée humaine s'ouvre pour laisser passer « l'homme du destin » qui descend, lentement, les Champs-Élysées, « ému et tranquille au milieu de l'exultation indicible de la foule », comme il l'écrira plus tard dans les *Mémoires*. C'est un précédent dans l'histoire : une voix anonyme, celle d'un homme seul dans une ville étrangère, est devenue peu à peu la France, par sa propre volonté. De Gaulle est cet homme seul. Il est cet enfant qui croyait en sa bonne étoile, qui avait un destin. Il n'était pas pour autant prédestiné car, en disciple de Bergson, de Gaulle ne croit pas à la prédestination : dans *Le Fil de l'épée*, il définit lui-même son étoile comme « la certitude qu'un don particulier [vous] met en rapport assez étroit avec les réalités pour les dominer toujours ». Son étoile est, au fond, une intuition bergsonienne, fruit de son éducation, de sa volonté et de sa raison.

Élisabeth, en uniforme, descend les Champs-Élysées aux côtés de Leclerc, Koenig et d'Argenlieu dans le sillage du grand homme, sans quitter des yeux son képi kaki : « Je vois, ose-t-elle tout de même, le visage inoubliable du général de Gaulle. » Un visage qui rayonne littéralement, radieux, comme il ne l'a jamais été et ne le sera plus jamais. L'homme du destin voit se réaliser le rêve qui le hante depuis quatre ans. Il devient, pour toujours, le symbole de la Libération. Dans Notre-Dame, quand quelques coups de feu venus des toits retentissent, que tous les spectateurs se couchent entre les prie-Dieu, et que seuls de Gaulle et quelques compagnons restent debout, Élisabeth met un point d'honneur à faire partie de ceux-là. Vingt ans après, Yvonne agira de la même manière, on l'a vu, lors des attentats de l'OAS : elle calquera son attitude sur celle de Charles...

Yvonne, elle, n'est pas à Notre-Dame, elle se trouve toujours à Alger et n'a pas la chance de partager ce moment d'exception, de sentir ces cœurs débordant d'admiration, d'enthousiasme et de gratitude vis-à-vis de son

mari transfiguré de joie et devenu « personnage d'histoire vivante ». Mais elle lui envoie une des rares lettres qui échapperont à l'autodafé, dans laquelle elle le tutoie et se laisse enfin aller : « Mon cher Charles chéri, je partage ton émotion pour Paris et je peux le dire aussi, ton triomphe... »

En octobre 1944, Élisabeth de Miribel quitte l'uniforme et le métier de correspondante de guerre pour entrer au cabinet du général de Gaulle. Il lui a proposé d'organiser puis de diriger le service de presse de la présidence du Gouvernement provisoire. Au 14, rue Saint-Dominique, dans le pavillon situé dans la cour de l'hôtel du ministère de la Guerre, le travail ne manque pas. Elle rencontre régulièrement les patrons de journaux, recueille leurs impressions et analyse pour eux les intentions du grand chef. Ainsi Hubert Beuve-Mery, le directeur du *Monde* – que le général surnommait Monsieur Faut qu'ça rate –, est-il convaincu que de Gaulle va achever cette grande malade qu'est la France avec ses remèdes de cheval.

Beaucoup de gens, elle s'en étonne, sont encore hostiles au général : « Ils l'appelaient Gaulle ! » Élisabeth de Miribel croit savoir pourquoi l'homme qui a sauvé la France déplaît à une partie des Français, même parmi les opposants au maréchal Pétain : « Il avait des idées trop grandes, il voyait trop loin, ce n'était pas un homme de l'immédiateté. Et sans doute a-t-il fait des erreurs : s'il avait pris Pierre Mendès France comme ministre de l'Économies plutôt que Maurice Pleven, le premier gouvernement aurait été plus efficace. » Dans une interview à France Culture, longtemps après la mort du général, Élisabeth de Miribel développe son idée : « De Gaulle ne pouvait être compris parce qu'il était comme un phare : il éclairait loin mais ignorait les détails proches. Cela énervait les gens. »

Au moins une fois par semaine, elle a un entretien avec le chef du Gouvernement provisoire, généralement en présence de Géraud Jouve, désormais patron de l'AFP. Elle le suit dans ses voyages en province.

De quelle couleur est son pyjama ?

Elle retourne aux États-Unis avec le général une seconde fois, le 21 août 1945. À Washington, New York puis Chicago, l'ancienne bête noire de Roosevelt reçoit un accueil délirant. Lorsque Marian Anderson entonne *La Marseillaise* en l'honneur du héros dans Madison Square Garden rempli de ses partisans, de Gaulle est tellement ému qu'il avoue à son fils – qui fait aussi partie de l'expédition, contrairement à Yvonne – qu'il a « rarement été bouleversé de cette façon ». Pendant que le chef du Gouvernement provisoire discute avec Truman de l'avenir du monde, Élisabeth affronte une foule de journalistes curieux et leurs questions saugrenues : « Combien le général fume-t-il de cigarettes par jour ? », « Quel est son style de vie familiale ? », « Est-il vraiment un personnage totalement inhumain ? ». Pire : « De quelle couleur est son pyjama ? » On imagine l'embarras de la jeune femme : « Ils me donnent l'impression de parler d'une légende et non de l'homme qui nous gouverne. »

Le lendemain, un quotidien affiche en une ce titre flatteur : « General de Gaulle's Charlie Ross Is a Woman » (Le Charlie Ross du général de Gaulle est une femme). Charlie Ross est le patron du service de presse de Truman, le porte-parole de la Maison-Blanche, un personnage de première importance. En France, la communication gouvernementale revêt moins d'importance qu'aux États-Unis, sans doute parce qu'elle est plus contrôlée. Mais cela ne suffit pas à expliquer la faible notoriété d'Élisabeth de Miribel dans l'Hexagone, comparée à celle de Charlie Ross aux États-Unis.

Au retour de ce voyage, elle fait la connaissance d'André Malraux, qui va devenir un ministre de l'Information éphémère dans le Gouvernement provisoire mais un compagnon de route définitif de De Gaulle – « l'idole du général », dira plus tard Peyrefitte – et, pour elle, un ami. Elle est frappée par son intelligence fulgurante. Elle brosse de lui, dans ses Mémoires, un long portrait qui fait décidément regretter qu'elle n'ait pas sacrifié au même

exercice pour de Gaulle : « Son esprit semble en perpétuel mouvement. Il parle à toute vitesse, de manière saccadée. Il entraîne son interlocuteur, ébloui et dérouté, dans des considérations historiques, qui remontent à Alexandre le Grand. On se rappelle dans l'escalier, en sortant de chez lui, la question qu'on était venu lui poser. Mais il peut être humain, fraternel, attentif, déconcertant aussi, dans le domaine de l'amitié, car il ne souffre pas d'être remercié. Il est à la fois absence et présence. Comme dans une course de haute montagne, quand on pense l'atteindre, il se trouve déjà sur un autre sommet. Pourtant, si l'on vient à flancher, il est soudain tout proche pour vous retenir. » Par la suite, après la démission du général, Malraux et Miribel travailleront ensemble et l'amitié « l'emportera en profondeur sur l'admiration ».

C'est le 21 janvier 1946 que de Gaulle annonce son départ : il se trouve dans une impasse, les partis l'empêchent de mener à bien sa politique de redressement du pays. Il doit aux Français de partir en homme moralement intact. En stratège militaire, il opère une retraite, croyant que ses compatriotes le rappelleront vite : il ne peut imaginer que sa traversée du désert va durer douze ans et qu'en face de la grandeur de la France il a rencontré « la petitesse des Français ». Mais l'aurait-il imaginé qu'il n'aurait pas agi différemment : celui qui, en 1940, est *devenu* la France n'est pas un homme de calculs et d'arrangements, même pas un homme de conciliation. Si de Gaulle avait été raisonnable, la France n'aurait été que secondaire. Il avait consigné, des années plus tôt, cette réflexion de Chamfort dans ses carnets personnels : « Les raisonnables ont duré ; les passionnés ont vécu. »

Élisabeth approuve l'intégrité de son héros et comprend son refus du compromis. Il ne cédera pas aux partis. « Il se place devant l'histoire et attend d'elle son jugement », estime-t-elle. Les attaques des uns et le chagrin des autres lui importent peu. Si un jour les circonstances le

rappellent, il reviendra tenter l'impossible. Il est « l'homme des grandes tempêtes et non des petits ruisseaux ».

Victime du népotisme à l'envers

Sans doute a-t-elle compris que c'est aussi par intégrité que le général ne l'a pas élevée au rang de compagnon de la Libération, pas plus qu'il n'a honoré deux autres héros indiscutables, dont le seul tort était de faire partie de sa famille : son fils Philippe, pourtant combattant exemplaire de la 2^e DB, et sa nièce Geneviève, résistante farouche avant de connaître l'enfer des camps de la mort. Élisabeth de Miribel, première recrue de la France libre à Londres – puisque Geoffroy de Courcel, lui, est arrivé de France avec le général –, méritait au moins autant la médaille que Claude Hettier de Boislambert et tous ceux qui les ont rejoints ensuite, au point qu'il serait facile de voir dans cette anomalie un nouveau signe de la proximité de leurs relations. Elle pourrait avoir été victime de ce népotisme à l'envers dont de Gaulle a gratifié ses proches pour ne jamais prêter le flanc à la critique.

Celle qui a été, malgré tout, l'un des « meilleurs » compagnons du général (qu'il ait souligné le mot « meilleurs » était peut-être sa manière à lui de se faire pardonner l'absence de décoration) est profondément déçue par la manière dont les Français « libérés, mais prisonniers du jeu des partis », laissent partir leur sauveur. Six années de lutte sont rayées de la carte. « Nous sommes redevenus des aventuriers », dit-elle avec ironie, sans cacher sa nostalgie de l'époque héroïque.

Mais un sentiment de vacuité l'opprime. Elle ne se voit pas retrouver la routine bureaucratique, les mille petits compromis de chaque jour. « L'acteur principal a quitté la pièce, dit-elle, mais la pièce continue d'être jouée comme si de rien n'était ! De simples figurants s'offrent en spectacle. Ils s'agitent inutilement, incapables d'assumer leur rôle. » Elle ressent « le poids de cette grande absence ».

Elle accepte de donner des conférences sur le général de Gaulle et la France combattante dans plusieurs régions à la demande d'un groupe de jeunes résistants qui ont fondé les Grandes Voix françaises. L'objectif qu'ils se sont assigné : rappeler aux Français la dette de reconnaissance qu'ils ont contractée envers le général de Gaulle. Chaque fois, un millier de personnes viennent l'écouter.

Elle est allée voir le général désœuvré en février, dans le pavillon de chasse de Marly, qu'il loue à l'État en attendant que les travaux de réhabilitation de Colombey soient terminés. Un poème de Kipling, *If* (« Tu seras un homme, mon fils »), est posé sur sa table de travail. Où est passé son « homme de roc » ? La déçoit-il, elle qui voudrait poursuivre la lutte, lorsqu'il lui répond en citant Nietzsche : « Rien ne m'est rien, mais tout arrive et tout est égal » ?

De Gaulle envoie à sa « chère mademoiselle » une lettre dans laquelle il évoque explicitement son chagrin, au détour de considérations sur l'effondrement de l'Europe et l'éclipse d'une France épuisée : « Un nombre impressionnant de Français ont pu renoncer à la grandeur mais la France, elle, s'en souvient et la désire. C'est pour cela qu'elle nous aura aimés. » L'amour de la France est une consolation à sa mesure.

Une double vie harassante

Le temps s'écoule doucement. De temps en temps, l'ermite de la Boisserie sort de sa réserve et Élisabeth suit avec passion la reprise de ses activités publiques, en s'occupant des correspondants anglo-saxons – qui paradoxalement croient davantage à son retour sur la scène politique que les journalistes français. Avec ses compagnons habituels, elle l'accompagne ainsi en mai 1946, lorsqu'il se rend sur la tombe de Clemenceau, ou le 16 juin lors du fameux discours de Bayeux, au cours duquel il pose tous les jalons de ce que sera plus tard – beaucoup plus tard qu'il ne l'imagine – la

Constitution de la V^e République. Souvent, elle sert d'intermédiaire entre son mentor et les personnalités politiques qui n'osent pas lui parler franchement : même Maurice Schumann, le président du MRP, le parti censé être le plus proche de l'homme du 18 juin, demande parfois à Élisabeth de faire passer ses messages à l'exilé de Colombey !

Entre 1946 et 1948, Élisabeth mène une double vie harassante : elle a repris son travail au service de presse du Quai d'Orsay, ce qui occupe ses journées, et consacre ses soirées et ses week-ends à travailler pour le général de Gaulle avec Malraux. Elle participe activement à la création du RPF, qui démarre modestement en avril 1947 dans des petits bureaux de l'avenue de l'Opéra. « Une flamme très pure animait les Français libres et les premiers compagnons du général de Gaulle. Mais cet esprit de chevalerie devait finir par céder le pas à la politique, si nous voulions créer un vaste rassemblement. »

Elle fait toujours partie de la garde rapprochée avec Claude Guy, Claude Mauriac, Gaston de Bonneval et Gaston Palewski, qui tous ont contribué à convaincre le général de la nécessité de ce parti. « Ce sont ces débuts qui m'ont intéressée, ce grand moment de chevalerie », dit-elle. Le RPF va obtenir d'emblée un succès électoral (40 % des voix aux municipales), et on peut lui imaginer alors – à tort – un bel avenir.

Élisabeth ne se rend presque jamais à Colombey, pour ne pas affronter l'hostilité non dissimulée d'Yvonne de Gaulle. Pourtant, ses relations avec son mari, quelles qu'elles aient été, sont depuis longtemps dénuées d'ambiguïté et strictement professionnelles. Claude Guy croit utile de le souligner : « Nul attachement et nul dévouement plus éclairés et plus désintéressés ne se rencontrèrent probablement parmi les femmes de la France libre. »

Élisabeth est en réalité la seule femme à figurer dans le tout premier cercle et, en ce sens, elle est la seule rivale d'Yvonne. La seule femme aussi, à cette époque, à avoir eu, comme elle, une certaine influence sur le

général. « Une femme au moins a exercé une influence réelle au cours des années de guerre, sinon sur de Gaulle, du moins sur la manière de faire connaître son action, et de lui attacher des soutiens, affirment prudemment Patrice Duhamel et Jacques Santamaria. Il s'agit d'Élisabeth de Miribel. » Claude Guy raconte quelques conversations politiques auxquelles la jeune femme participe ; elle pose des questions pertinentes auxquelles le général répond en commençant généralement par un « Parce que, chère mademoiselle... ». Une connivence intellectuelle s'est depuis longtemps établie entre eux.

En dépit du premier succès électoral, c'est Yvonne qui avait raison : l'euphorie du RPF sera de courte durée, et suivie de tels grenouillages qu'une décennie devra encore s'écouler avant que l'homme du 18 juin ne revienne au pouvoir.

En attendant, les socialistes, qui, eux, y sont installés, se servent sans vergogne du nom de Miribel pour diffamer le général. Ils laissent ainsi entendre que le nouveau chef de parti utilise ses proches, pourtant payés par l'État, pour ses propres activités du RPF. Un article intitulé « Le général et... la princesse », paru dans le journal *Le Populaire*, l'organe central de la SFIO dont Léon Blum est alors le directeur politique, ose écrire en première page : « Est-il exact qu'à l'hôtel Continental, chambre 352 et chambre 346, M. de Boissieu et Mlle de Miribel assument, dans un local de l'état-major de la Défense nationale, le bureau de presse du général de Gaulle ? Est-il exact que les collaborateurs immédiats du général de Gaulle, qui consacrent plus de temps à la propagande du RPF qu'à la Défense nationale, disposent de cinq voitures fournies par l'armée ? »

Pas de chance : la demoiselle de Miribel en question n'est pas Élisabeth mais sa cousine, qui travaille certes pour la Défense nationale mais n'a rien à avoir avec de Gaulle et le RPF ! L'article est une *fake news* avant l'heure, et la démonstration en sera rapidement faite. Mais les personnes diffamées ne recevront jamais d'excuses.

L'entrée au Carmel

Le 6 février 1948, le général perd sa fille Anne, qui meurt d'une pneumonie entre ses bras. En fin d'année, Élisabeth de Miribel lui annonce son entrée au Carmel. Il serait peu respectueux d'établir un lien entre les deux événements : l'insurmontable obstacle entre elle et le grand homme ayant disparu, a-t-elle imaginé que la situation changerait ? N'a-t-elle renoncé à tout espoir qu'à cet instant précis ? Écartons cette hypothèse, et ne voyons dans la proximité des deux faits qu'une coïncidence.

Il n'empêche : comme le souligne un de ses fidèles, René Brouillet, de Gaulle estimait avoir passé avec son entourage une sorte de « pacte de transparence », voire de silence et d'effacement, qui exigeait de ses proches une humilité franciscaine ; à l'inverse, ses ministres, ainsi que les préfets et les autres fonctionnaires, étaient censés incarner leur fonction et s'exprimer abondamment. L'analogie avec les Franciscains en dit long, pour Lacouture, sur tout ce qui flotte de religieux et de médiéval dans les rapports entre ce chef, presque un pontife, son clergé séculier (ministres et fonctionnaires) et le clergé régulier, monacal (les proches, son premier cercle). Deux des membres de ce dernier, le père Thierry d'Argenlieu et Élisabeth de Miribel, « passèrent en tout cas du cloître à la mouvance de De Gaulle, ou réciproquement, comme si ces choses allaient de soi ».

À trente-trois ans, n'est-il pas trop tard pour essayer de se plier à la règle d'une vie religieuse ? Pourtant, la vocation d'Élisabeth est la plus forte. « Cela n'empêchera pas certaines personnes de croire que des peines de cœur m'ont conduite au couvent, écrit-elle des années plus tard. Il est vrai que, sur le plan sentimental, j'ai connu l'échec. Par deux fois, j'ai désiré me marier. À deux reprises, au moment où j'allais la saisir, la main qui me semblait offerte s'est retirée. Si j'étais allée au Carmel pour cette raison, je n'y serais pas restée quarante-huit heures ! Mais Dieu se sert aussi des blessures pour creuser les cœurs. »

Au moment de s'engager, elle écrit à Charles pour solliciter un entretien. Elle veut lui exprimer sa profonde reconnaissance pour les années passées à ses côtés : « Ces années ont marqué ma vie, elles m'ont entraînée, avec la grâce de Dieu, plus loin que je ne le savais moi-même. » Elle ajoute : « Je vais quitter Paris prochainement pour entrer au carmel de Nogent. Je souhaitais vous l'annoncer en même temps qu'à mes parents, car il me semble que ce sont les exemples que j'ai reçus de vous et d'eux qui m'ont portée vers Dieu... » Et de tracer un parallèle implicite entre l'appel du 18 juin et « cet appel véritablement tout donné par Dieu », ce Dieu pour qui elle éprouve un « amour de préférence ». Elle conclut : « Je serais heureuse de venir vous dire au revoir et je vous prie de croire, mon général, à l'expression de mon sentiment respectueux et fidèle. »

Une femme, théoriquement, ne doit pas dire « mon général » mais « général », sauf si elle est elle-même militaire. Élisabeth le sait mieux que quiconque, qui est fille, petite-fille, arrière-petite-fille de militaires. Mais cet adjectif possessif – sans qu'on l'interprète au-delà du sens qu'elle souhaitait lui donner – traduit un rapport particulier entre eux : à tout le moins, celui du soldat, du membre d'une équipe face à son supérieur hiérarchique.

La réponse du général est datée du 27 novembre 1948, deux mois avant l'entrée au Carmel, qui a été fixée au 1^{er} février 1949.

Chère Mademoiselle,

Votre lettre et la nouvelle qu'elle m'apporte m'ont infiniment ému.

Depuis le premier jour du combat, jusqu'à aujourd'hui, inclusivement, vous avez été non pas seulement une collaboratrice d'une éminente valeur et d'un dévouement sans ombre, mais encore un réconfort et un exemple qui ont compté pour beaucoup plus que vous ne le mesurez vous-même sur ce que j'ai pu faire de bon.

Notre combat ne serait pas ce qu'il est si votre rôle et votre noblesse n'avaient pas provoqué la haine et les basses injures de l'adversaire. Je vous en demande pardon.

Quant à la décision que vous avez prise d'aller dès à présent vers la divine lumière, elle ne peut susciter que le respect. Mais vous donnez l'exemple encore. Merci pour moi et pour tous les « nôtres ».

Veillez accepter, chère mademoiselle, en attendant de vous voir, mes hommages les plus dévoués et respectueux.

De Gaulle demandant pardon : voilà qui n'est pas courant. Il le fait en toute conscience. Et pour l'histoire, délibérément, puisqu'il garde le brouillon de sa lettre, et qu'il sait que ses correspondances seront publiées après sa mort. Il en tient compte au moment d'écrire ; il pèse ses mots. Élisabeth a été un exemple qui a influencé, plus qu'elle n'a pu le « mesurer » elle-même, « ce qu'[il] a pu faire de bon »... Dans quelles circonstances a-t-elle pu être un exemple inspirant pour un homme du calibre de De Gaulle ? Ce n'est sûrement pas en tant que secrétaire de fortune, ni en tant que chargée des relations avec les journalistes, ni à Alger lorsqu'elle a demandé à rentrer en France parce qu'elle s'ennuyait, ni même lorsqu'elle l'a aidé à bâtir le RPF... À l'exception de son entrée au Carmel – qui survient évidemment bien longtemps après « ce qu'[il] a pu faire de bon » –, son seul acte exemplaire pourrait être d'avoir assumé la rupture en partant au Canada à l'été 1940.

Les basses injures auxquelles il fait allusion, on les devine : les jolies femmes, à cette époque, ne sont pas nombreuses à des postes de responsabilité, et leurs adversaires ont vite fait de dénoncer des « promotions canapé ». Les accusations n'ont pas manqué à propos d'Élisabeth de Miribel, et toutes étaient calomnieuses et profondément injustes, car, à l'image de De Gaulle, elle essayait de « toujours choisir le

chemin le plus haut, car le moins encombré ». Les sacrifices ne l’effrayaient pas.

Une dernière conversation « trop intime »

Dans une dernière note-testament, une ultime protestation contre les attaques dont le général est l’objet de la part de ses adversaires politiques, Élisabeth développe l’idée de « l’orgueil gaulliste », cet orgueil qui a sauvé la France, par opposition à l’humilité résignée du maréchal Pétain.

Il est malaisé de croire que cette jeune femme rebelle, qui lui ressemblait tant, ait pu ne pas être amoureuse de De Gaulle à l’été 1940, quand tout le monde l’était, d’une manière ou d’une autre. Mais nous ne saurons jamais jusqu’à quel point le chef de la France libre a partagé cette passion. Pierre-Louis Blanc, qui a connu Élisabeth quinquagénaire, a du mal à croire qu’il ait pu être amoureux d’elle, même s’il avoue qu’« on ne peut rien exclure en ce domaine⁶ ». Nous ne saurons jamais avec quel courage, après quels égarements peut-être, ils ont l’un et l’autre scellé cette attirance au plus profond d’eux-mêmes. C’est à Dieu, quoi qu’il en soit, qu’ira l’« amour de préférence » d’Élisabeth. Comme la jeune femme l’explique à propos d’une autre carmélite, Édith Stein, dont elle a écrit la biographie, entrer au Carmel pouvait lui permettre de « trouver une paix plus profonde que sa souffrance ».

En décembre 1948, huit ans après les débuts héroïques de la France libre, Charles et Élisabeth se rencontrent donc pour ce qu’ils croient être la dernière fois. La jeune femme, qui aime tant analyser ses conversations avec d’autres, restera discrète, une fois de plus, sur leur entretien : « Une longue conversation a suivi cette correspondance. Elle a été trop intime pour que je puisse en faire état », note-t-elle. Doit-on voir dans ce silence absolu la « solidité de principe qui lui valut la confiance du général de

Gaulle », comme l'écrit le poète et académicien Pierre Emmanuel, qui la connaissait bien et a préfacé son livre ? Sans doute ont-ils parlé de leurs sentiments pour Dieu bien plus que de leurs sentiments de jadis. Pour cette femme avec qui il partageait sa foi, de Gaulle n'était sans doute pas cet homme retranché en lui-même, plaçant entre lui et ses interlocuteurs « une sorte de muraille infranchissable », comme le disait François Mauriac, un de ses plus fervents admirateurs.

Elle reçoit un dernier billet du grand homme six mois plus tard, soit quinze jours avant sa prise d'habit – la deuxième étape de son intégration. Il lui annonce qu'il n'assistera pas à la cérémonie mais qu'une fois encore, il ne l'oubliera pas : « Ma pensée sera présente à la cérémonie du 2 août... » Et il lui rappelle qu'elle apporte à Dieu, en même temps qu'elle-même, « l'œuvre à laquelle [elle a] pris une large et noble part et des expériences françaises qui brûleront toujours jusque sur nos tombeaux ».

André Malraux, ce magnifique athée, un des trois hommes qui auront le plus marqué Élisabeth – avec Pierre Brossolette et, bien sûr, de Gaulle –, sera le tout dernier visiteur de la jeune femme dans son appartement de la place du Panthéon.

Une lettre jamais publiée

Malraux entend adresser ses adieux à son amie dans une magnifique lettre qu'il publiera dans l'hebdomadaire du RPF, *Le Rassemblement* : « Nous sommes quelques-uns à trouver beau que le destin de celle à qui fut dicté l'appel du 18 juin ait choisi de refermer sur elle les portes de l'un des ordres les plus rigoureux [...]. Les soldats qui montent dans les chars ont presque tous choisi ce combat : et peut-être le Carmel répond-il pour les femmes à un appel du même ordre [...]. Vous souhaitiez que votre décision demeurât privée. Est-il de votre destin, qui frôla l'histoire, de toucher à la fois la curiosité et le symbole ? [...] Une vie est belle qui commence par

l'amour et finit par l'ambition, dit une phrase illustre. Certainement davantage une vie qui commence par l'obsession de l'honneur et finit par celle de l'absolu. »

Mais de Gaulle s'oppose à la publication de la lettre de Malraux, à la surprise de « l'ami génial ». Officiellement parce qu'il estime qu'il s'agit d'une affaire strictement privée. Malraux donne de cet étrange comportement une explication plus réaliste dans *Les Chênes qu'on abat* : « la bizarre perspicacité du général ». « Quand une de nos amies est entrée au Carmel, j'avais écrit un article d'adieu. Il m'a dit : "Ne le publiez pas : elle peut en sortir. Elle n'a pas prononcé ses vœux." » Seul de Gaulle, bizarrement donc, a envisagé cette hypothèse. Peut-être parce que lui seul la connaissait assez pour deviner qu'elle ne tiendrait pas.

De fait, Élisabeth de Miribel quitte le Carmel six ans plus tard, sa santé n'ayant pas résisté à une règle trop rigoureuse.

Cet abandon de la vie monacale fait grand bruit, et les milieux bien-pensants qui n'ont jamais admis les choix d'Élisabeth de Miribel depuis 1940 se répandent à nouveau en commentaires malveillants. Elle trouve alors ses meilleurs soutiens auprès de ceux qui ne partagent pas ses convictions religieuses, mais connaissent son courage et l'authenticité de ses combats, André Malraux en tête. Du si perspicace général de Gaulle, elle reçoit « une très belle lettre », dont on ne connaîtra jamais le contenu. On le regrette d'autant plus que, selon un proche, le général aurait été déçu par le renoncement de son ancienne protégée, ce qui expliquerait, dès lors, une certaine prise de distance vis-à-vis d'Élisabeth.

Après une année de convalescence en Suisse, elle est tirée de son exil helvétique par Pierre Mendès France, président du Conseil, qu'elle a bien connu à Alger : il lui propose de rejoindre son cabinet pour préparer son prochain voyage au Canada. La presse à scandale se déchaîne : « L'ancienne secrétaire du général de Gaulle passe chez un Juif franc-maçon. » *Paris Match* veut écrire un article intitulé « Élisabeth de Miribel a

perdu la foi au Carmel », ce qu'elle réussit à empêcher. Elle envoie à de Gaulle, par l'intermédiaire d'un aide de camp, une lettre dans laquelle elle montre qu'en travaillant pour Mendès, elle sera dans la continuité des combats menés autrefois avec lui. Comme elle ne reçoit pas de réponse, elle est convaincue que cette lettre ne lui est pas parvenue. Puis sa santé l'empêche de participer au voyage canadien.

Elle devient conseillère d'ambassade à Santiago du Chili, non sans avoir subi quelques avanies de la part du Quai d'Orsay, qui lui demande de prouver qu'elle a bien été au service du général de Gaulle. « Demandez-lui une lettre », lui dit-on. Elle refuse : « Je ne suis pas une cuisinière, tout le monde sait que j'ai travaillé avec lui, faut-il que je vous montre toutes les lettres qu'il m'a envoyées ? » Malraux est atterré devant tant de bassesse.

Le retour au pouvoir de De Gaulle en 1958 ravit Élisabeth, même si leurs relations ne se sont pas normalisées. « Le général lui en avait voulu d'être entrée dans les ordres, puis ressortie⁷ », assure l'ambassadeur de France, Pierre-Louis Blanc. Peut-être lui en voulait-il aussi d'avoir adhéré en 1956 au Parti radical, dont Mendès venait de prendre les rênes. Toujours est-il que cette fois, il ne lui propose pas de rejoindre son cabinet.

L'ancienne Française libre poursuit donc sa carrière diplomatique : après le Chili, l'Autriche, puis Florence, où elle devient consule générale de France.

À la fin des années soixante, lors d'une réception du Conseil constitutionnel avec cinq mille invités, de Gaulle, qui ne voit plus très bien depuis son opération de la cataracte mais refuse, par coquetterie, de porter ses grosses lunettes, lui serre la main sans la reconnaître... mais elle n'imagine pas un instant qu'il ait pu le faire exprès.

Mémoires et mémoire

Élisabeth de Miribel a attendu une décennie, après la mort de De Gaulle, pour publier ses propres Mémoires, sans pour autant se départir de sa discrétion légendaire. Avant *La liberté souffre violence*, elle avait écrit trois biographies.

Lorsque le nom d'Élisabeth de Miribel est cité aujourd'hui, il est presque toujours suivi par « secrétaire du général de Gaulle à Londres », ce rôle de composition qu'elle n'a joué que le temps de taper, à deux doigts, l'appel du 18 juin. On lit souvent qu'elle est restée sa secrétaire jusqu'en 1943, ce qui est encore plus faux : elle a demandé, on l'a vu, à quitter Londres après six semaines de collaboration directe avec de Gaulle. On mentionne rarement qu'elle fut conseillère en communication, puis diplomate et, en parallèle, écrivaine.

Pour cette femme qui ne s'est finalement jamais mariée, le 18 juin aura été le plus grand jour de sa vie. « Quelques années avant sa mort, le digicode de l'immeuble où elle habitait – l'immeuble historique des Mac Mahon, rue de Bellechasse – était 180640⁸ », se souvient Éric Roussel, qui l'y a rencontrée. Élisabeth souffrait alors de troubles graves de la mémoire et le 18 juin 1940 était sans doute la seule date qu'elle ne pouvait oublier.

Cette combattante d'exception s'est éteinte en 2005, à quatre-vingt-neuf ans, avant d'être inhumée dans le caveau des Mac Mahon, au Père-Lachaise. La première Française libre a disparu discrètement, presque oubliée de l'histoire. « Notre mort, disait-elle, doit être le plus grand acte de notre vie, mais Dieu doit être le seul à le savoir. »

Il est un autre secret dont Dieu restera, à jamais, le seul dépositaire.

1. À propos de sa fille Anne, née trisomique, 7 février 1948.

2. Voir [chapitre 6](#).

3. L'écrivaine et journaliste politique Christine Clerc, sans doute la meilleure connaisseuse de la famille de Gaulle, en émet également l'hypothèse dans un article paru le 9 juillet 2014 dans *Le Parisien week-end*, « Le commandeur et la carmélite ». Jocelyne Sauvard l'évoque aussi dans

son livre *Yvonne et Charles* : « On a glosé sur une liaison possible entre Charles et Élisabeth – toujours démentie par Philippe –, d’autres pincent les lèvres, hochent négativement la tête, puis se mettent à chuchoter : “Peut-être, mais je ne sais rien”... » En revanche, l’historienne Frédérique Neau-Dufour n’y croit pas : « Pourquoi, sous prétexte que c’était une jeune fille, plutôt jolie, veut-on la lui mettre dans les bras ? »

4. Entretien du 14 mars 2019.
5. Pierre Mendès France ne l’a été que pendant six mois.
6. Entretien avec l’auteur, 23 mars 2019.
7. Entretien avec l’auteur, 23 mars 2019.
8. Entretien avec l’auteur, 6 mai 2019.

Quand le Connétable fend l'armure

« Celui qui n'a pas vu le général de Gaulle avec sa fille malade sur les genoux, en train de lui chanter des chansons, n'a pas connu le vrai Charles de Gaulle. »

Alain de Boissieu, gendre du général

Chaque soir, quand le temps le permet, le directeur du jardin botanique de Metz ouvre les grilles du parc abandonné par les promeneurs pour permettre au colonel de Gaulle de s'y promener avec Anne. « Là, le père et sa fille parcourent main dans la main les allées désertes loin du regard des autres, et poursuivent jour après jour leur dialogue impossible », raconte M. Navel, qui est devenu l'ami du futur général. Le mémorialiste Paul Zing, qui a étudié les liens de De Gaulle avec la Lorraine – du fort de Douaumont, où il fut blessé pendant la première guerre, à sa dernière visite dans la région à la fin de sa vie –, a fait décrire par des témoins les habitudes du chef de corps à l'époque où il commandait le 507^e régiment de chars, à Metz, entre 1937 et 1939. Sa fille Anne, alors âgée d'une dizaine d'années, commence à peine à marcher, mais il a pris l'habitude de l'emmener, chaque fois qu'il le peut, loin des regards blessants, pour une promenade en tête à tête dans les allées fleuries.

La vie de Charles de Gaulle a basculé le 1^{er} janvier 1928, à Trèves, lors de la naissance d'Anne. Cette date ne fait pas partie de son *curriculum vitae*, mais elle a marqué son chemin initiatique : il y a avant, et après. Cette jeune fille qui mourut l'année de ses vingt ans l'a touché au plus profond de lui-même. Elle a changé son regard sur le monde, et dévoilé sa part d'humanité.

Il faut six mois aux médecins pour se rendre compte qu'Anne n'est pas une enfant comme les autres, et beaucoup plus à ses parents pour accepter l'irréremédiable. Charles et Yvonne essaient d'abord divers traitements, dont des rayons ultraviolets, en vain. Un an exactement après la naissance de sa fille, Yvonne écrit à une amie : « Bonne santé à tous. C'est la principale des choses à souhaiter : pour nous, nous abandonnerions tout ce qui est ambition, fortune, etc., si cela pouvait améliorer la santé de notre petite Anne. »

« Elle m'a fait sortir de moi-même »

C'est seulement en 1959, une décennie après la mort d'Anne de Gaulle, que des médecins français vont découvrir les causes de cette anomalie – un troisième chromosome sur la vingt et unième paire provoque cet état que, jusqu'alors, on baptisait « mongolisme ». Parfois, la mère était tenue pour responsable, car on avait remarqué que les femmes plus âgées avaient plus fréquemment que les autres un bébé ayant cette apparence.

Sans savoir de quelle affection elle est atteinte, Charles et Yvonne décident de garder l'enfant avec eux : acte extraordinaire pour l'époque, on l'a vu, décision anticonformiste et avant-gardiste. Même le ministre de la Santé, en 1930, recommande dans un projet de loi de placer les enfants incurables dans des établissements spécifiques. Mais pour les de Gaulle, pas question d'enfermer le « tout-petit » dans un asile, avec des malades mentaux qu'on a retirés pour des raisons médicalement obscures de leur

famille et de leur milieu social, et l'isolement pour tout traitement. La gouvernante Marguerite Potel les suivra désormais partout, car Anne ne peut rester sans surveillance, et la nourrir est compliqué : elle n'aura jamais que des dents de lait en mauvais état, et ne mangera que des bouillies. Cette enfant n'a pas demandé à venir au monde : Charles et Yvonne se donnent pour mission d'essayer d'adoucir sa vie.

De Gaulle, si pudique en paroles même avec ses enfants, va avoir une attitude beaucoup plus affectueuse avec Anne : il la prend dans ses bras, la serre contre lui, l'embrasse sans retenue. Il a compris qu'il faut lui manifester son amour physiquement, comme on le fait pour un nourrisson qui, sans tendresse, ne se développe pas normalement. Il l'assoit sur ses genoux et joue avec elle en lui prenant les mains et en lui faisant des baisers, même en public, comme le montre une photo prise à l'été 1933 sur la plage du Trez, à Bénodet¹. Un cliché bouleversant que le biographe Jean Lacouture a ainsi résumé : « Rien ne saurait être écrit sur le général de Gaulle qui ne tienne compte de cette image. »

Charles est assis sur un transat, en costume gris, chapeau melon vissé sur le crâne, l'enfant sur ses genoux, en petite robe blanche, coiffée d'un bob à jugulaire. Le père et la fille ont les mains entremêlées, les yeux dans les yeux. « Il la cajolait, raconte Philippe de Gaulle, lui racontait des histoires, essayait de lui mettre des choses entre les doigts, des objets, des mouchoirs, de lui faire battre des mains, de lui chanter des comptines malgré sa voix peu assurée. » Chanter est la seule manière de calmer les cris de l'enfant ou de la faire sourire.

La petite fille adore littéralement son père, son visage s'éclaire et ses plaintes cessent dès qu'elle le voit arriver ; il sait communiquer avec elle. Cette tendresse qu'il dissimule, voire qu'il refoule, avec ses plus proches, il la laisse s'exprimer librement avec Anne, de manière fusionnelle. « Elle m'a fait sortir de moi-même », confiera-t-il à une de ses nièces, qui a

rapporté ses propos à la journaliste Christine Clerc. Avec elle, il fait preuve d'abandon, et d'une extrême douceur.

C'est une époque où l'on n'ose pas dire aux enfants qu'on les aime, et où les démonstrations d'affection sont rares. Chez les de Gaulle, personne ne « papouille » les petits. Mais pour Anne, le père manifeste son amour avec des élans qu'il jugerait inappropriés s'il les dispensait à tout autre enfant, y compris sa chère fille Élisabeth. Tous les soirs, avant le dîner, vers six ou sept heures, il passe une heure avec la benjamine, dans sa chambre, même s'il est très occupé. Il fait tout pour être là à l'heure où elle l'attend. Il se laisse pincer et griffer les joues ; s'il retire les petites mains avec patience et douceur, il en garde parfois les traces. Il la fait sauter ou se balancer au rythme des refrains qu'il invente pour elle ; il lui chante des berceuses ou des couplets militaires, en oubliant qu'il a une voix de fausset. Plus tard, quand la fillette sera devenue une adolescente trop lourde pour « À cheval sur mon bidet », il continuera de lui chanter « Y a qu'un cheveu sur la tête à Mathieu » ou « J'irai la voir un jour ».

Jacques Vendroux, le frère d'Yvonne, raconte que son beau-frère regardait passionnément sa fille dans les yeux en récitant : « La peinture à l'huile, c'est bien difficile, mais c'est bien plus beau que la peinture à l'eau. » Sans doute tentait-il, par ce regard profond, de toucher son âme, tant il était convaincu que son âme se trouvait « dans un corps qui n'était pas fait pour elle ».

Lui, si difficile à attendrir en tant que chef, lui qui masque si bien ses sentiments en toutes circonstances et ne s'extériorise que dans ses lettres à son épouse fond littéralement en face de cette enfant qui recherche éperdument son affection et n'est pas responsable de ses actes. S'il ne peut pas être auprès d'elle, lors d'une intervention chirurgicale, il appelle sans cesse pour avoir des nouvelles, malgré sa haine du téléphone.

Une communion sans paroles

La petite fille ressent instinctivement cet amour. L'institutrice de vingt-trois ans qui, en août 1939, vient à la Boisserie pour remplacer Mlle Potel pendant ses congés d'été en a témoigné : « Anne avait un amour fou pour son père. Lorsque celui-ci mettait son habit militaire, elle pressentait son départ et manifestait sa contrariété et sa tristesse. Le colonel se souciait beaucoup d'Anne, il était plein d'attention pour elle. Je le revois encore près de son lit lui faisant dire ses prières du soir. L'enfant répétait mot à mot après son père. Celui-ci était ravi de voir sa fille aussi appliquée : “Vous voyez, elle connaît ses prières”, disait-il. »

En réalité, Anne ne sait dire que « papa » et « maman » et, pour le reste, ânonne sans comprendre. Elle ne saura jamais lire ni écrire, ni même jouer à des jeux de société ; mais elle aime ranger des étoffes ou des mouchoirs dans des boîtes. À Noël 1937, Charles confie à l'une de ses nièces et filleules, Marie-Thérèse, dans une lettre destinée à lui donner des nouvelles de ses cousins : « Anne ne va pas mal non plus. Elle tend à “s'équilibrer” et poursuit avec plus de calme sa vie de pauvre enfant anormale, mais non sans conscience. »

De Gaulle aurait-il eu la même attitude avec un petit garçon atteint de la même malformation génétique ? Sans doute lui aurait-il aussi exprimé sa tendresse plus fortement et plus visiblement qu'avec son fils Philippe, qu'il lui arrivait de rudoyer. Mais ses relations avec ses enfants étant clairement sexuées – il tutoyait son fils, il vouvoyait ses filles –, il n'aurait peut-être pas été aussi expansif et tendre qu'avec Anne.

Il lui faisait force compliments sur la nouvelle robe ou le bouquet de fleurs qu'elle tenait à la main. Ou alors il la plaignait démesurément pour les égratignures qu'elle se faisait par ses gestes mal maîtrisés. « Il a toujours été plus doux avec les filles », rappelle Philippe, qui se souvient aussi des premiers pas de sa sœur dans les allées de la Boisserie, aux côtés du

général, scène qu'il a prise en photo. La fillette avait peur de tomber, et ne sortait pour ainsi dire jamais de la propriété. On ne la voyait jamais dans les rues de Colombey. C'est dire à quel point les promenades dans les allées désertées du jardin botanique de Metz étaient une exception. Cela n'a pourtant pas empêché la petite recluse d'être, pendant les vingt années de sa vie, associée à la vie itinérante de son père.

Une forme embryonnaire de résistance

« Celui qui n'est pas père n'est pas un homme », écrit de Gaulle dans ses carnets, juste avant la naissance d'Anne. Mais tous les pères n'ont pas cette attitude lors de la venue d'un enfant handicapé. Beaucoup ne le supportent pas et fuient, réellement ou psychologiquement, cette réalité traumatisante. L'irruption de ce malheur dans un couple le brise plus souvent qu'il ne le soude. Or, non seulement Charles et Yvonne n'ont jamais connu de dissension à cause d'Anne, mais, au contraire, cette souffrance commune, et cette volonté d'être à la hauteur de l'épreuve, a servi de ciment au couple. Au milieu des années trente, lorsque le visionnaire incompris, dédaigné par les militaires arc-boutés sur leur ligne Maginot autant que par les hommes politiques timorés, rentre le soir, découragé, il va d'abord s'enfermer avec la petite Anne. « Comme s'il trouvait auprès de sa fille infirme la force de rebondir, écrit Geneviève Moll. Comme si l'enfant lui était une nourriture spirituelle et lui rendait plus clair le mystère du monde. »

En mai 1940, alors qu'il vient de prendre le commandement par intérim de la 4^e division cuirassée, celui qui n'est encore que colonel pour quelques jours se confie à un aumônier militaire, le chanoine Lucien Bourgeon² : « Anne... oui, monsieur l'aumônier, sa naissance a été une épreuve pour ma femme et pour moi-même. Mais, croyez-moi, Anne est aussi notre joie et

notre force. Oui, monsieur l'aumônier, elle est une grâce de Dieu dans ma vie. Elle m'aide à demeurer dans la modestie des limites et des impuissances humaines. Elle me garde dans la sécurité de l'obéissance, la souveraine volonté de Dieu... Elle m'aide à croire au sens et au but éventuel de nos vies, à cette maison du Père où ma fille Anne trouvera enfin toute sa taille et tout son bonheur. »

L'aumônier estime que cette fillette qui vit dans un monde mental différent est pour son père « la croix devenue chemin de lumière [...] source d'en haut, source de sérénité, de confiance et d'ardeur ». À un autre prêtre, le père Lenoir, aumônier de la division, de Gaulle explique : « Elle m'aide à dépasser tous les échecs et tous les honneurs et à voir toujours plus haut. » Le sort tragique de cette enfant a renforcé son intériorité, bien au-delà des deux décennies qu'ont duré sa vie. Malraux est convaincu qu'il pense aux promenades avec sa fille lorsqu'il lui dit lors de leur dernière conversation à Colombey : « L'éternité n'est pas nécessaire pour connaître les limites de l'action : le malheur suffit. »

Ceux qui pensent que de Gaulle avait une « sensibilité atrophiée » ne l'ont jamais vu avec sa fille. Cette épreuve, la pire qui soit – car elle exclut toute espérance –, révèle sa personnalité.

« On ne sort pas indemne d'une relation comme celle-là », affirme Jean-Pierre Winter. L'existence de cette fillette handicapée a « pétri » son âme, selon Frédérique Neau-Dufour, et son œuvre politique en a été marquée : « Elle éveille en lui une tendresse hors du commun où se mêlent le sentiment paternel et le sentiment catholique, le souci de protection et un réflexe de défi. Comment le dire ? Anne provoque chez lui une forme anticipée et encore embryonnaire de résistance. »

Pierre-Louis Blanc va encore plus loin : « Ce détachement qui apparaissait souvent chez lui, cette distance qu'il prenait parfois vis-à-vis des événements et la manière dont il relativisait son action s'expliquaient peut-être par l'échec des tentatives faites par une des plus belles

intelligences de son siècle pour communiquer avec un enfant attardé. » Anne lui a appris ses limites. Grâce à elle, de Gaulle sait que même s'il devient un héros, il ne sera jamais un surhomme. Il aurait pu devenir l'homme cynique et intransigeant qui perçait en 1927, juste avant la naissance de la petite fille, à l'époque des conférences devant la hiérarchie militaire. Il aurait pu aussi devenir cet homme colérique des débuts du RPF, en 1947-1948, juste avant la mort de l'enfant. Sa naissance comme sa disparition l'ont obligé à prendre du recul et à travailler sur lui-même.

Elle meurt dans les bras de son père

Yvonne et Charles savent, même si le mot « trisomie » n'existe pas encore, que les enfants affligés de ce handicap particulier sont fragiles et dépassent rarement l'âge de vingt ans. En octobre 1947, la fidèle Mlle Potel, qui s'est occupée d'Anne depuis 1932, prend sa retraite. Elle est certes remplacée, mais ce changement est perturbant pour Anne, et on peut y voir un lien avec son décès, quelques semaines plus tard. Fragile, sujette aux problèmes bronchiques, elle contracte en janvier 1948 une grippe qui dégénère en pneumonie. Le 6 février, à vingt-deux heures trente, elle meurt dans les bras de son père.

De Gaulle est effondré. Au prêtre venu administrer l'extrême-onction, il murmure : « Je suis un homme anéanti. » Plus tard, il demandera dans son testament à être enterré près d'elle. Il avoue à son aînée, Élisabeth, la solitude qui s'empare brutalement du couple, car « la pauvre petite Anne, quel que fût son état, jouait tout de même son rôle de présence, de sujet d'intérêt et d'affection ».

« C'était une prisonnière, explique-t-il à ses aides de camp le lendemain de sa mort. Il y avait quelque chose de très particulier et de très attachant chez ce petit être et j'ai toujours pensé que si elle n'avait pas été... comme elle était, elle aurait été une personne assez remarquable. Elle était tellement

affectueuse pour nous ! Malgré l'effacement dû à son état, elle aura joué un rôle, elle aura été utile. »

C'est alors, pour justifier le rôle terrestre de son enfant et l'associer à ce qu'il a accompli pour la France, qu'il prononce la fameuse phrase selon laquelle c'est Anne qui a permis qu'Yvonne et lui-même demeurent ensemble à un moment essentiel aux yeux du pays.

De Gaulle ne se consolera jamais. Une seule idée apaise sa douleur : désormais, l'enfant différente est devenue comme les autres. Dix ans plus tard, à l'Élysée, il porte toujours sur lui, au bout d'une chaînette à même la peau, un médaillon contenant d'un côté la photo de la fillette disparue et de l'autre le code nucléaire. *Paris Match* a raconté que lors de l'attentat du Petit-Clamart, une des balles a pénétré dans une petite mallette placée sur la plage arrière de la DS, juste derrière la nuque du général, mais sans la traverser. Or, la mallette contenait un portrait d'Anne dans un cadre, qu'Yvonne emportait toujours avec ses affaires personnelles. Tous deux ont donc pensé qu'Anne, de l'au-delà, avait voulu protéger son père.

On peut imaginer que la mort d'Anne, la disparition de sa « chère souffrance », peu de temps après celle, accidentelle, de son compagnon Leclerc ont provoqué chez le général un abattement profond. Leclerc était comme lui un personnage de légende, il disposait du même capital, il était né le même jour (un 22 novembre), il avait le même caractère bien trempé, bref, il constituait, à ses yeux, un recours. Après ces deux épreuves, de Gaulle n'a pas la force de transformer le triomphe de son parti aux municipales d'octobre 1947 en marchepied vers le pouvoir, alors qu'une ambiance insurrectionnelle règne en France... et qu'il pourrait faire en 1948 ce qu'il fera dix ans plus tard. Son flottement, l'espèce d'inhibition qui le saisit à l'apogée du succès, peut s'expliquer, au moins en partie, par ce double choc, et son inextinguible peine.

Ma fille Élisabeth

Lors de la mort de sa benjamine, de Gaulle écrit une lettre poignante à son aînée, Élisabeth, qui se trouve alors en Afrique et ne peut venir pour l'inhumation. Il la termine par : « Puisse la petite Anne nous protéger du haut du ciel et protéger d'abord vous-même, ma bien chère fille Élisabeth ! »

Née en 1924, trois ans après Philippe, celle qu'il appelait toujours « ma fille Élisabeth » ou « cette fille Élisabeth » dans ses lettres à Yvonne (« Comment va cette fille Élisabeth ? », « Cette fille Élisabeth a-t-elle gagné le Sacré-Cœur ? ») et qui est devenue, après le décès d'Anne, « ma petite fille Élisabeth », a toujours tenu une place particulière dans son cœur. Il a en elle une confiance absolue. Certes, ils se vouvoient, et tout diminutif est proscrit, car de Gaulle déteste ces petits noms qu'il juge inutilement infantiles. Mais le père et la fille sont liés par une vraie complicité, au point d'agacer parfois Philippe. Ainsi, il lui arrive, à table, de lui prendre la main et de lui demander d'une voix douce ce qu'elle pense du sujet dont il vient de parler. Et il écoute sa réponse sans la contester, en souriant. Alors qu'avec les autres...

Élisabeth est une fillette « insouciante, un peu primesautière : de grands éclats de rire fusaient à chaque instant », raconte une gouvernante d'Anne. Elle bénéficie effectivement d'une plus grande indulgence que son frère, notamment pour ses retards à table, car immuablement les de Gaulle prennent leurs repas à midi et sept heures et demie. D'ordinaire, Charles ne tolère pas l'inexactitude, considérant « les repas à n'importe quelle heure comme des habitudes de bohème qui empêchent de travailler et de penser ». À la fin de sa vie, il fera des remarques à Henriette, l'épouse de Philippe, lorsqu'elle se fera attendre pour le dîner, alors qu'il n'adressera jamais d'observation à Élisabeth de peur de la vexer.

Philippe de Gaulle pense que son père a été « volontairement plus affectueux avec [s]a sœur, quelquefois même au détriment de [s]a mère [...]. Il était plus indulgent avec elle dans les détails et lui faisait plus volontiers des compliments ». Mais il adresse, on l'a vu, le même reproche à sa mère, qui, à l'en croire, s'est occupée davantage de sa sœur que de lui, et qui a peut-être gardé cette préférence toute la vie durant.

Philippe est donc convaincu qu'Élisabeth a fait l'objet d'un certain favoritisme, même si elle n'a pas eu droit à davantage de manifestations ostensibles de tendresse que lui.

Interprète de Churchill

On peut néanmoins comprendre que le fils aîné garde quelques souvenirs douloureux. Alors que Charles perd facilement patience lorsqu'il l'aide à faire ses devoirs – il est arrivé qu'il lui jette ses livres à la tête –, l'excellente élève Élisabeth, et les conversations qu'il a avec elle, le mettent toujours de bonne humeur. Visiblement, de Gaulle est très fier de sa fille et il l'admire. Aussi jolie que sa mère à son âge, quoique plus grande, dotée du même caractère trempé, sportive, elle lui ressemble physiquement : même chevelure brune sagement coupée à mi-cou, même visage fin, mêmes sourcils bien dessinés, même regard vif. Élisabeth est de surcroît brillante, son parcours scolaire en témoigne : elle a obtenu la première partie de son bac avec un an d'avance, en 1940, puis elle est entrée à Oxford pendant la guerre où, à en croire son futur mari Alain de Boissieu, elle a sidéré tout le monde.

À la fin des années trente, époque où les filles poursuivent rarement leurs études, son père et sa mère la poussent à continuer. Déjà, en 1937, quand de Gaulle a été muté à Metz, où les meilleurs établissements n'accueillent pas les filles, ils ont fait le sacrifice de la laisser à Paris, au pensionnat des sœurs de Notre-Dame de Sion. Et pour qu'elle ne se sente

pas trop seule, ils ont décidé que Philippe serait pensionnaire au lycée Stanislas, bien qu'il existe à Metz un bon lycée pour les garçons. Le grand frère a dû se sentir, une fois de plus, sacrifié aux intérêts de sa sœur. Mais de Gaulle veut donner à ses deux enfants de sexe opposé les mêmes chances. Plus tard, il écrit à Philippe, dont le premier fils va entrer à l'école : « Il faut toujours choisir le meilleur cours puis le meilleur collègue, quelles que soient les difficultés. Nous nous félicitons, maman et moi, de l'avoir fait naguère pour toi et pour Élisabeth. »

Pendant les années britanniques, Élisabeth termine ses études secondaires au collège des dames d'Acton Burnell, correspondant anglais du couvent Notre-Dame de Sion, à Shrewsbury, à deux cent cinquante kilomètres de Londres. Yvonne, que plus rien ne retient dans la capitale depuis le départ de son mari pour sa tournée africaine, s'installe à une vingtaine de kilomètres de là, ce qui permet à la pensionnaire de rentrer chez elle tous les week-ends.

Lorsque sa mère part rejoindre son mari à Alger le 24 juillet 1943, Élisabeth reste seule au collège de Margaret Hall à Oxford puis rejoint ensuite ses parents. La jeune fille met au service du Gouvernement provisoire sa maîtrise de la langue de Shakespeare : son père, qui parle bien l'allemand mais très mal l'anglais, lui demande à plusieurs reprises de servir d'interprète pour ses conversations privées avec Churchill.

Malgré le vouvoiement – ou à cause de lui –, la connivence entre le père et « ma fille Élisabeth » est telle qu'elle est la seule à pouvoir le taquiner sans qu'il la rabroue ou en prenne ombrage. À l'exception d'Yvonne, bien sûr, mais qui le fait rarement devant des tiers. Christine Clerc raconte que sa fille est capable, lorsqu'il se répète à propos des communistes, de lui dire avec malice : « Vous radotez, mon papa ! »

Inconsciemment guidée par le désir de plaire à son père, Élisabeth suit toute sa vie les traces de sa mère. Aussi belle que sage, elle choisit logiquement un officier de l'armée de terre pour époux. En fille modèle,

elle épouse même l'homme que son père aurait sûrement choisi pour elle. Car Alain de Boissieu-Déan de Luigné est un poulain de De Gaulle. Cet officier qui a mené la dernière attaque de la cavalerie française au sabre, en juin 1940, s'est évadé d'Allemagne par l'URSS pour rejoindre le général à Londres. Ce dernier l'a affecté à son état-major particulier, et lui a confié quelques missions sensibles avant de le laisser rejoindre la 2^e DB pour le débarquement en Normandie puis la libération de Strasbourg. C'est lui qui a hissé le drapeau tricolore sur le Nid d'aigle d'Hitler, à Berchtesgaden.

Le 9 mai 1945, au lendemain de la capitulation ennemie, le capitaine de Boissieu rentre d'Allemagne au volant d'une somptueuse Mercedes blindée : c'est celle d'Hitler. Il a été chargé par le général Leclerc de ramener ce trophée au général de Gaulle. Aussitôt, Élisabeth et sa cousine Geneviève de Gaulle – qui vient de rentrer en piètre état de Ravensbrück – grimpent dans la voiture, où Boissieu joue les chauffeurs. On les imagine l'écoutant bouche bée tandis qu'il raconte comment il a trouvé, dans la bibliothèque d'Hitler, le livre de De Gaulle *Vers une armée de métier* annoté, de la main d'Hitler, de « ganz gut » et « ganz richtig »...

Comment cet officier de cavalerie même pas trentenaire, qui va entrer à l'École de guerre et semble promis à un brillant avenir, ne ferait-il pas figure de gendre idéal ? Élisabeth a-t-elle cherché inconsciemment à rendre son père heureux ? Boissieu est aux yeux de l'homme du 18 juin l'un des plus beaux partis qu'elle puisse trouver : il a l'intelligence et les qualités morales nécessaires pour faire son bonheur. Il a, de surcroît, exactement dix ans de plus qu'elle, comme le veut la tradition dans la famille de Gaulle... Pourtant, ce n'est pas un mariage arrangé, comme celui que fera bientôt son frère Philippe : la rencontre a été spontanée, quoique nourrie d'une fascination mutuelle intimement liée au général.

Mariés « par sympathie réciproque »

Annonçant à son fils le mariage de sa sœur, Charles emploie d'ailleurs un doux euphémisme : « Mon bien cher Philippe, comme tu le sais maintenant, Élisabeth est fiancée avec le commandant Alain de Boissieu. Cela s'est fait sans intermédiaire et par sympathie réciproque. » Sympathie, quand tu nous tiens !

Le fiancé a néanmoins conscience de prendre un risque : « Le général aimait tellement sa fille qu'il m'avait à l'œil ; il n'aurait pas fallu que je sorte des clous. »

Les fiançailles ont lieu en novembre. Pour ne pas perturber son mariage et conduire tranquillement sa fille à l'autel le 3 janvier, de Gaulle repousse de deux semaines sa démission du Gouvernement provisoire.

Charles imagine sans peine ce que sera la vie de sa « fille Élisabeth » auprès d'un officier : c'est celle qu'il a offerte à Yvonne un quart de siècle plus tôt. Une alternance d'affectations qui les mènera de Paris à Brazzaville, Dakar, l'Algérie, Saint-Germain-en-Laye, Saint-Cyr Coëtquidan, Mulhouse et de nouveau Paris où le général de Boissieu finira chef d'état-major de l'armée de terre. Lorsque son mari est en mission, elle rejoint souvent ses parents à Colombey.

Claude Guy, l'aide de camp de l'immédiat après-guerre, note que Charles est toujours joyeux lorsque Élisabeth vient passer du temps auprès de lui pendant sa traversée du désert. Car, au fond, il n'apprécie que moyennement cette période d'inaction à Colombey, bien qu'il prétende que vivre enfermé à l'Élysée après avoir été confronté aux événements de 1939-1944 aurait été comme se voir servir « des plats non assaisonnés après avoir pris l'habitude de plats épicés ». En septembre 1949, il écrit ainsi : « Ma chère petite fille Élisabeth, pour vous écrire aujourd'hui je n'ai aucune raison particulière. Simplement de vous dire que je vous aime beaucoup, ainsi qu'Alain... La perspective de vous revoir dans quelques semaines est pour moi – comme pour maman – un des très rares aperçus joyeux de notre temps. »

L'affection entre le père et la fille est palpable, et empreinte de gaieté. Leur forme d'humour est assez semblable. Lorsque la jeune femme éclate de ce rire en cascade qu'il n'aime pas beaucoup, il s'enquiert : « Il ne vous arrive jamais, ma fille Élisabeth, de vous reprocher ce fou rire ? »

Puis, comme pour se rattraper, il donne à son visage l'apparence la plus lugubre possible et ajoute : « Est-ce que je pique des crises de fou rire, moi ? »

Avec elle comme avec Anne, de Gaulle fend l'armure.

En mars 1946, la jeune mariée passe quelques semaines chez ses parents, tandis que son mari est momentanément affecté en Allemagne. L'aide de camp Claude Guy évoque, au dîner, la prochaine explosion atomique dans l'atoll de Bikini.

« Ce siècle est devenu fou », l'interrompt le général.

Il avale sa soupe, puis, à l'instant le plus imprévu, cherche la main de sa fille, la lui serre comme on dit bonjour, affectueusement, assez rapidement :

« Alors, ma fille, vous allez vivre tout cela et cela ne vous effraie pas ?

— Oh, vous savez, papa, il sera temps pour moi de songer aux cataclysmes lorsqu'ils seront sur moi !

— Moi, dit-il, je ne les verrai pas : je serai mort depuis longtemps. »

La rédaction des *Mémoires*

C'est avec Élisabeth comme assistante qu'il va se plonger dans ses souvenirs. La publication des *Mémoires de guerre* – commencés trois ans après la Libération parce qu'il était outré de voir publier des ouvrages remplis de mensonges – est pour Charles ce qu'est la fondation pour Yvonne : l'œuvre d'une vie. Entre 1947 et 1955, Élisabeth vient à plusieurs reprises à la Boiserie pour l'aider à mettre ses textes en forme et à les dactylographier. Elle reviendra aussi pour taper les *Mémoires d'espoir*, en 1969-1970. Le manuscrit sert de prétexte au général, lorsque Élisabeth lui

manque, pour demander très diplomatiquement à son gendre s'il peut « l'envoyer à Colombey ».

Pendant toute cette période, Élisabeth travaille autant avec son père qu'avec le général de Gaulle. Comme son frère Philippe, il lui arrive d'entendre Charles parler de lui-même à la troisième personne. Ce dédoublement de la personnalité ne l'étonne pas. Elle sait depuis longtemps qu'il y a deux hommes en lui : la statue et l'homme qui l'habite, le personnage historique et l'historien. Pendant la rédaction et la relecture des *Mémoires*, c'est le général de Gaulle qui parle. L'homme de Gaulle – le père, le mari, le fils – est soigneusement mis à l'écart : c'est une personne secrète, sans vie intime, qui n'apparaît même pas entre les lignes...

Comment se déroule la collaboration entre père et fille, à une époque où il n'existe ni traitement de texte ni photocopieur ? Lorsqu'un chapitre est terminé, de Gaulle le lit à Élisabeth pour qu'elle ait moins de mal à déchiffrer les passages infiniment raturés et surchargés de corrections. Parfois, il recopie des pages entières de son manuscrit que les ratures – ce qu'il appelle, comme les peintres, ses « repentances » – ont rendues totalement illisibles, ce qu'il ne ferait pour personne d'autre. Puis Élisabeth tape le texte chez elle, et lui rend les feuillets dactylographiés, soit à l'occasion d'un voyage à Paris quand elle y habite et qu'il s'y rend pour le RPF, soit à l'occasion d'un week-end ou d'un séjour à Colombey. « Cette façon de procéder présentait plusieurs avantages, raconte Boissieu, le premier étant que le manuscrit ne quittait pas la famille... Cela évitait les indiscretions. Le second était que seuls le père et la fille étaient au courant de ce qui était écrit. Si le général voulait changer quelque chose à un portrait pour l'atténuer ou le charger, seule sa fille était dans la confiance. »

Le général accepte les observations d'Élisabeth, comme il a accepté celles de sa mère. Elle lui fait part de ses impressions de vive voix ou par correspondance : « Ce chapitre aurait intérêt à être coupé en deux », « Ce

paragraphe est trop important ou trop court », « Les circonstances de cet événement auraient intérêt à être plus développées ». Elle lui rappelle les règles qu'il s'impose à lui-même, dont celle qu'il a retenue d'un président du Conseil de l'entre-deux-guerres, André Tardieu : « Quand on n'est pas sûr de la nécessité d'une phrase et de la valeur de son contenu, alors on ne met rien. » De Gaulle fait également lire certains chapitres à son fils, à son gendre, à ses petits-fils, voire à ses hôtes de marque. Ceux qui l'ont entendu lire des extraits à haute voix en ont gardé un souvenir vivace.

Pierre-Louis Blanc, qui a aidé de Gaulle dans ses recherches, ne croit pas qu'Élisabeth ait osé émettre beaucoup de critiques. Lui-même, premier relecteur du premier chapitre des *Mémoires d'espoir*, avait du mal à le faire : le général n'avait ainsi guère apprécié qu'il lui ait fait remarquer que sa toute première phrase était moins frappante que celle des *Mémoires de guerre* (« Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France »). « Il n'a pas apprécié ma remarque, peut-être même l'ai-je blessé, mais il en a tenu compte : il l'a changée⁴. »

Les déplacements du manuscrit donnent de grandes inquiétudes à Élisabeth, car il n'existe pas de copie. Ainsi, le tout dernier chapitre du troisième volume des *Mémoires de guerre*, « Départ », est apporté à Constantine par le général lui-même, lors d'un voyage officiel. Alain de Boissieu est alors en poste en Algérie avec sa femme. Ce jour-là, Élisabeth est convoquée à l'hôtel du commandement du corps d'armée de Constantine, où son père lui remet le manuscrit sans même avoir le temps de le lui lire. À la sortie, prise dans le tourbillon des manifestants enthousiastes, elle est bousculée et le chapitre est à deux doigts de terminer son existence sous les pieds de la foule.

De Gaulle veut utiliser ses droits d'auteur – qui seront considérables – pour remercier sa fille en lui achetant une maison à la campagne. Elle choisit la mer, et la Bretagne : elle dessine elle-même les plans de la maison qu'elle va faire construire à Locmariaquer, et y prévoit au premier étage un

appartement d'été pour ses parents... que son père n'utilisera malheureusement jamais.

Tout ce qu'on sait d'Élisabeth a été raconté par des tiers : en effet, la fille du général de Gaulle a fait vœu de silence exactement comme sa mère. Elle détestait les médias et s'est toujours astreinte à une discrétion absolue. Comme Yvonne, elle n'a jamais donné la moindre interview ni fait l'objet du moindre reportage. Elle a même refusé de prêter à son frère Philippe – à quelques exceptions près – les lettres de son père pour les *Lettres, notes et carnets*. « Elle s'est moulée sur sa mère, note Jean-Claude Liaudet, à la fois par son silence et en se mettant au service de l'œuvre de son père. » Après la mort d'Yvonne, elle a pris sa succession comme présidente de la fondation Anne-de-Gaulle, en perpétuant l'esprit de la maison.

Elle a donc réalisé les vœux de son père – à supposer qu'il n'ait pas rêvé pour elle de la carrière professionnelle qui aurait été la continuation logique de ses brillantes études. Pas de rébellion adolescente chez elle, contrairement à Philippe, qui a fait l'École navale contre l'avis de son père : Charles avait jugé qu'il n'avait pas le physique de l'emploi et l'avait inscrit à Sciences Po ! La seule peine qu'ait causée Élisabeth à son père était bien involontaire : elle et son mari ne pouvaient avoir d'enfant. Mais après une quinzaine d'années de mariage, ils ont adopté un bébé qu'ils ont prénommé Anne, en souvenir de sa tante, pour le plus grand bonheur des grands-parents. N'ayant pas l'obsession du secret de sa mère, Anne évoque parfois, dans les médias, le souvenir de son grand-père : elle raconte ainsi que le jour de sa mort, le 9 novembre 1970, ses parents ont été prévenus par le curé de Colombey. Elle n'avait que onze ans mais se souvient d'avoir vu sa mère, qui ne fumait plus depuis deux ans, porter une cigarette à ses lèvres.

La préférée de grand-papa

Étant sa seule petite-fille, de surcroît la dernière de ses petits-enfants, Anne va devenir la favorite du général à la fin de sa vie. Certes, il aime beaucoup ses quatre petits-fils, Charles, Yves, Jean et Pierre, avec lesquels il parle longuement, joue aux échecs et se montre affectueux. Mais ce grand-père trop pudique – au point qu’Yvonne était obligée de demander à l’aide de camp de sortir de la pièce pour que son mari ose soulever le petit Charles de son berceau – se laisse attendrir par la fillette.

À la Boisserie, lorsqu’il travaille sur les *Mémoires*, ses petits-enfants ont l’interdiction formelle de le déranger. Ils obéissent, à une exception près, comme l’a raconté Alain de Boissieu à Sébastien Danchin et François Jenny. Un jour, peu de temps après la série d’attentats dont il a fait l’objet, Anne fait irruption dans le bureau de son grand-père sans frapper. Elle est coiffée d’un chapeau de cow-boy et armée d’un pistolet en plastique qu’elle a chipé à ses cousins. Elle le pointe sur lui et crie : « Haut les mains ! » Le général se lève et lance : « Alors ! Toi aussi ! »

Les enfants disposent de deux salles de jeu, l’une au grenier, l’autre dans une arrière-salle, derrière la cuisine, baptisée le « hurloir à enfants ». Avec ses petits-enfants, le maître des lieux n’est pas austère, ni même sévère, son autorité naturelle suffit. Tout au plus lève-t-il de temps en temps les bras pour les laisser retomber en un geste d’impuissance, comme dans les conférences de presse : c’est sa manière de montrer sa désapprobation. On l’imagine même sourire quand, en retraite cette fois, il voit dans les allées de la Boisserie ses petits-fils Jean et Yves apprendre à leur cousine Anne à lâcher le guidon de son vélo pour lever les bras en V et crier : « Je vous ai compris ! »

Une autre fois, à table, Anne refuse de manger le potage qui lui est servi. Élisabeth la met en demeure d’obtempérer ou, sinon, d’aller se coucher. Aussitôt une crise de larmes s’ensuit, qui dure de longues minutes. « J’observais, raconte Alain de Boissieu, mon beau-père qui regardait ma belle-mère en ayant l’air de dire : “Yvonne, il faut faire quelque chose, on

ne peut laisser cette enfant pleurer ainsi...” » Mais Yvonne ne veut pas désavouer les jeunes parents et se tait. Alors le général, l’air découragé, pose sa serviette sur la table, prend Anne par la main et sort avec elle. Que lui raconte-t-il ? « Nous ne le saurons jamais », reconnaît Boissieu. Toujours est-il qu’au bout de cinq minutes, le général revient, détendu, tenant toujours sa petite-fille par la main. L’enfant s’assoit et mange sagement son potage tandis que le général, triomphant, regarde sa femme avec un bon sourire, l’air de dire : « Il faut que je m’occupe de tout ici... »

Elle a dix ans le jour où elle apprend que son grand-père n’est plus président de la République, parce que le résultat du référendum lui a été défavorable : elle s’enfuit alors dans sa chambre, où ses parents la retrouvent en larmes. « Voilà une Française ! » dira le général quand sa fille lui relatera l’épisode. « Souvent, à Colombey, elle disparaissait, raconte Jean Mauriac. On la retrouvait alors dans le bureau du général, lisant sagement ou écoutant son grand-père lui raconter l’histoire de France. »

Marie-Agnès, la sœur aînée

Parmi les autres proches qui ont eu une relation particulière voire une influence sur Charles, sa sœur aînée de dix-huit mois, Marie-Agnès, était une forte personnalité. Belle femme malgré son nez Maillot, intelligente et généreuse, elle est souvent montée au créneau pour défendre la mémoire de son frère après sa mort. Lorsqu’ils étaient enfants, à l’inverse, c’est elle qui défendait ses plus jeunes frères contre l’autoritarisme de Charles, enfant « batailleur, turbulent et taquin ». C’est grâce à elle qu’il fut évacué, au début de la guerre de 1914, après avoir été blessé devant Dinant. Résistante de la première heure en 1940, comme son mari et ses enfants, elle fut déportée à Bad Godesberg, annexe de Buchenwald où se trouvait déjà son mari, Alfred Cailliau.

Ses rapports avec son frère ont toujours été affectueux : ils s'écrivaient souvent, se voyaient régulièrement, et elle a parfois constitué pour lui une confidente précieuse. Elle a révélé qu'elle n'avait vu son frère pleurer qu'une fois dans sa vie, alors qu'il lui parlait de la petite Anne, encore bébé : « Elle n'a pas demandé à vivre. Je ferai tout pour la rendre heureuse. »

Philippe de Gaulle est pourtant convaincu que son père était agacé par le manque de discrétion de Marie-Agnès, son bavardage et ses accès d'autorité. Peut-être parce qu'il n'appréciait pas que sa tante ait osé dire de lui : « Philippe a souffert toute sa vie d'un effacement dû à la gloire de son père. » À l'en croire, donc, Marie-Agnès était aux yeux de Charles trop exubérante, trop prodigue de conseils non sollicités, bref, elle n'incarnait pas la femme idéale, pleine de réserve et de délicatesse. Il n'en demeure pas moins qu'il aimait tendrement sa sœur et que régnait entre eux une vraie confiance. Pierre-Louis Blanc, qui a déjeuné à Colombey en juillet 1969 avec Marie-Agnès et les époux de Gaulle, se souvient de s'être étonné de leurs rapports : « Avec sa sœur, le général était à la fois le grand homme et le cadet. Il restait de Gaulle, mais il était respectueux, attentif, prévenant, comme un jeune frère qui doit le respect à son aînée. Elle devait avoir un sacré caractère, mais lors de ce déjeuner, j'ai trouvé leur relation tout à fait harmonieuse. »

Un mot que Charles lui envoie avant de passer de Matignon à l'Élysée en 1958 en témoigne : « Nous allons bientôt changer de demeure et de cadre. La tâche sera lourde. Invoque, je te prie, avec moi les êtres chers que nous avons perdus : papa, maman, Charles, Denys et la petite Anne, afin que grâce à leur intercession, je puisse porter le poids. » Néanmoins, il est difficile de savoir dans quelle mesure ses rapports avec elle ont pu avoir une influence déterminante sur la formation de sa personnalité, sa sensibilité ou son rapport au sexe opposé.

Geneviève, sa conscience de gauche

Geneviève de Gaulle, sa nièce, a davantage compté dans la réflexion politique de De Gaulle, et même dans son cheminement personnel. Dans une famille dont tous les membres, ou presque, se sont engagés dans la lutte contre l'occupant, elle est sans conteste celle qui est allée le plus loin. Elle entre dans la Résistance dès 1940 et tous les jours agit pour convaincre les combattants de l'ombre de se rallier à de Gaulle.

Dès 1941, avec sa tante Madeleine, l'épouse de Pierre de Gaulle, la filleule du général diffuse des tracts ainsi que la photo et la biographie de son oncle, dont les Français ne connaissent que la voix sur la BBC. Portant le patronyme du rebelle, elle devient vite une cible, mais échappe pourtant à l'occupant grâce à de faux papiers et des changements de nom réguliers. Geneviève rédige des textes, transmet des informations à Londres, multiplie les missions risquées et contribue à rapprocher Philippe Vianney, le leader du mouvement Défense de la France, dont elle fait partie, des milieux gaullistes. Malheureusement, le 20 juillet 1943, elle est arrêtée dans une librairie, en possession d'une sacoche remplie de documents compromettants, et lorsqu'on lui demande de décliner sa véritable identité, comprenant qu'ils détiennent toutes les preuves de son engagement, elle lâche crânement : « Geneviève de Gaulle. »

À la prison de Fresnes où elle passe sa première nuit, elle retrouve sa tante Marie-Agnès, qui va être déportée en Allemagne. Elle fait aussi la connaissance de Germaine Tillion, qu'elle retrouvera à Ravensbrück, qui deviendra sa grande amie et à qui, plus tard, elle fera rencontrer le général de Gaulle. Lorsqu'elle quitte le camp de transit de Royallieu, près de Compiègne, les femmes alignées dans la cour applaudissent longuement à l'appel de son nom... Le 31 janvier 1944, elle part, avec neuf cent cinquante-sept femmes, dans un wagon de bois sans aération ni toilettes,

vers l'Allemagne. Se souvenant des récits de l'oncle Charles, elle essaie de s'évader en ouvrant une brèche dans le plancher du wagon, en vain.

À Ravensbrück, elle vit l'enfer des camps. Elle devient le matricule 27372, et reçoit la tenue rayée marquée du triangle rouge qui distingue les déportés politiques. Elle découvre les coups, les morsures de chien, la faim, les plaies qui suppurent et la vie au milieu des immondices, les cris des femmes qui viennent d'accoucher et dont on noie les bébés sous leurs yeux, et les hurlements de celles qui servent de cobayes aux médecins nazis. Un SS tue devant elle, à coups de battoir, une femme qui a osé laver une petite pièce de son linge.

Ces mois de plongée dans les abîmes de la souffrance humaine, la manière dont les Allemands privent les prisonniers de leur dignité et, peu à peu, de tout ce qui fait leur humanité, son oncle sera le premier à en entendre le récit. « Le plus monstrueux attentat contre la personne humaine qui ait été imaginé et réalisé dans toute l'histoire », elle va le lui décrire dans les moindres détails, de sa voix douce, calme, sans haine. En avril 1945, lorsqu'elle sort du camp après six mois d'isolement (les nazis l'ont maintenue en vie pour l'utiliser comme monnaie d'échange), elle commence en effet par passer un mois avec Charles et Yvonne à la villa de Bagatelle, à Neuilly.

De Gaulle pleure

À son arrivée, Geneviève, vingt-quatre ans, n'a plus d'âge : squelettique, couverte de plaies, atteinte de scorbut et d'ulcérations de la cornée, elle mettra une année pour recouvrer la santé. Le soir, tard, quand le chef du Gouvernement provisoire rentre chez lui, et chaque dimanche, l'oncle et la nièce ont d'interminables conversations. Charles en est tellement ému qu'elle voit une larme couler sur sa joue. Avec lui, elle se livre comme avec personne. Il lui montre une des lettres de chantage reçues

par Himmler proposant de l'échanger, avec d'autres membres de la famille de Gaulle, contre des dignitaires SS, et lui dit qu'il n'a pas cédé. Elle en est profondément troublée mais, malgré tout, approuve son inflexibilité.

De Gaulle a toujours eu une affection particulière pour cette enfant qui a perdu sa mère très jeune et ne s'est pas remise du remariage de son père, Xavier de Gaulle. L'oncle Charles sert visiblement de figure paternelle de substitution. Enfant, Geneviève vient régulièrement passer des vacances à Colombey, avec son frère et sa sœur. Elle est à Metz le 11 novembre 1937, pour assister aux grandes manœuvres du 507^e, dirigées par le colonel de Gaulle. Geneviève découvre avec surprise que ses cousins, cette année-là, n'ont pas de cadeaux pour Noël parce que les ressources de la famille sont mobilisées pour le Noël du régiment... Sensible, curieuse, toujours prête à débattre, Geneviève adore l'histoire, et devient donc, avant même qu'éclate la guerre, une nièce plus proche que les autres.

Son oncle et elle ont un autre point commun. De même que Charles a été le fils le plus proche de Jeanne de Gaulle, Geneviève est sans doute, parmi les petits-enfants, la plus attachée à la vieille dame. C'est elle qui, en juin 1940, la rejoint à Locminé, en Bretagne, lorsque Jeanne, très malade, veut revoir ses quatre fils avant leur départ pour la guerre. Geneviève ne la quitte plus et elle est à ses côtés le jour de sa mort, le 16 juillet, à Paimpont. Avec son frère Roger, elle organise son inhumation, et décore sa tombe de petits cailloux blancs... avant d'en faire passer une photo à son oncle grâce à un jeune Breton en partance pour Londres.

L'affection que de Gaulle porte à sa filleule le conduit à enfreindre une règle qu'il s'est fixée. Après sa démission de janvier 1946, et l'intermède de Marly, il se retire à la Boisserie. En exil volontaire, il a décidé d'éviter toute sortie publique. Or, le 29 mai 1946, Geneviève se marie avec Bernard Anthonioz à Genève, et elle souhaite que son oncle soit son témoin. Yvonne veut l'empêcher d'y aller, pour respecter sa volonté mais les deux époux finissent évidemment par s'y rendre de concert.

Geneviève sera l'un des orateurs de l'éphémère RPF. C'est grâce à elle et à son mari, proche des communistes, que de Gaulle rencontre André Malraux. Elle milite pour qu'il lui confie des responsabilités à sa mesure. Avec son amie Germaine Tillion, Geneviève, devenue après la Libération présidente de l'ANIR (Association nationale des anciennes déportées et internées de la Résistance), contribue aussi à éclairer le général sur l'envers du décor algérien, entre 1955 et 1958. « Par conviction, elle fut l'intermédiaire continuelle entre de Gaulle et moi, a expliqué Germaine Tillion à Frédérique Neau-Dufour. Je pouvais voir le général de Gaulle autant que je le voulais et quand je le voulais. »

Il est difficile de mesurer l'influence que les deux femmes engagées ont eue sur sa conviction de l'inéluctabilité de l'indépendance, mais leurs alertes sur l'emploi de la torture ou l'état d'esprit de la population musulmane ne l'ont pas laissé indifférent. Au milieu des années soixante, Geneviève, présidente d'ATD-Quart Monde, vient plaider la cause des plus pauvres, à l'Élysée et à Colombey, où elle est toujours invitée. À cette jeune femme qui veut mettre l'idéal de la Résistance au service de l'humain, le président avoue qu'il a dix ans de trop pour être capable de changer vraiment les choses. Après avoir quitté le pouvoir, de Gaulle lui écrit d'Irlande : « Tu fus, au moment le plus grave, et avec quel courage et quelles souffrances, un des meilleurs de mes "compagnons". Tu n'as jamais, depuis, cessé de l'être. »

En 1954, il lui avait déjà dédié le premier tome des *Mémoires* en ces termes : « À ma chère nièce Geneviève qui fut, tout de suite, jusqu'au bout, au fond de l'épreuve, au bord de la mort, un soldat de la France libre, et dont l'exemple m'a servi. » Elle aurait de toute évidence été mieux « décorée » si elle n'avait été, comme Élisabeth de Miribel ou Philippe de Gaulle, trop proche du général... L'horreur de Charles pour le népotisme poussait en effet, on l'a vu, cet obsédé d'éthique à préférer, pour ses proches, faire insuffisamment que trop, notamment en matière de médailles.

Geneviève reçut une dernière lettre de cet oncle qui s'était toujours montré attentif comme un père. Elle contenait ces mots : « Tu dois savoir aussi que je pense souvent à toi dans notre actuelle solitude. » Elle est datée du 9 novembre 1970, le jour même de sa mort.

-
1. Voir le [cahier photos](#).
 2. Ses cahiers ont été publiés par Étienne de Montety dans le magazine *Famille chrétienne*.
 3. « Très bien », « Tout à fait juste ».
 4. Entretien avec l'auteur, 23 mars 2019. La nouvelle phrase d'ouverture du livre est la suivante : « La France vient du fond des âges. Elle vit. Les siècles l'appellent. Mais elle demeure elle-même au long du temps. »

6

Le goût des femmes puissantes

« Le général a succombé à son charme – comme d’autres chefs d’État plus tard. »

Clint Hill¹.

On a souvent fait dire à de Gaulle que les femmes n’avaient pas d’intelligence politique. Pourtant, ses proches affirment qu’il n’a jamais dit une chose pareille. Tout simplement – c’est son fils qui le souligne, et on le croit volontiers – parce qu’il ne le pensait pas ! L’historien, en lui, a toujours admiré l’habileté des femmes de pouvoir. Certes, il est né dans une famille où la répartition des tâches était clairement définie, et il a perpétué le modèle. Mais sa mère Jeanne, dont nous avons évoqué la forte personnalité et le rôle qu’elle avait joué dans la conscience que Charles a eue de son destin national, dirigeait le foyer et c’est avec elle qu’il parlait politique. De surcroît, Jeanne n’était pas un cas isolé dans son ascendance ; l’estime particulière que de Gaulle a toujours portée à la gent féminine, une fois passées les frasques de jeune homme, s’est forcément nourrie de cet environnement familial peu banal.

La famille de Gaulle comportait plusieurs intellectuelles, des femmes qui s’étaient fait remarquer et admirer pour leur talent à une époque où ce

n'était guère courant. Son arrière-grand-mère paternelle, Anne Sophie Gaussen, mariée à l'avocat Jean-Baptiste de Gaulle, était une miniaturiste de talent. Son mari n'ayant jamais pu plaider, c'est elle qui faisait vivre la famille grâce à ses peintures. Elle eut un fils, Julien Philippe, dont l'épouse, Joséphine Maillot, la grand-mère de Charles, devint écrivaine. Ses écrits visaient l'édification des enfants, à la manière de la comtesse de Ségur.

Catholique très pratiquante, « bonne-maman Joséphine » écrivait des articles pour *La Correspondance des familles*. Elle publia aussi des romans et des essais, dont des biographies de Chateaubriand, du général Drouot et de Daniel O'Connell, le libérateur de l'Irlande, qui résista à la suzeraineté anglaise et convainquit ses compatriotes de lutter contre l'envahisseur grâce à un appel à la résistance publié sous forme d'affiches... Dans cette lignée d'intellectuels croyants et plutôt impécunieux, elle est de loin la plus prolifique, son petit-fils Charles inclus. Elle occupe en effet huit pages dans le catalogue de la BNF, et a été publiée chez dix-huit éditeurs différents !

Anticonformiste, bonne-maman Joséphine était aussi en relation avec Jules Vallès, le révolutionnaire... ce qui n'a pas empêché un sénateur radical et franc-maçon de lui donner du « madame la comtesse » toute sa vie et de voir en elle « un cerveau et une âme de choix » ! Elle monta à Paris sur le tard et y connut un certain succès.

Enfin, une arrière-grand-mère de Charles, Louise Kolb-Maillot, épouse du patron d'une usine de tabac confisquée par Napoléon, se tailla aussi une solide réputation grâce à son étonnante force de caractère : lorsque la mort de son mari la laissa sans ressources avec ses cinq enfants, elle prit elle-même un bureau de tabac en gestion. Cela lui permit, comme le raconte Marie-Agnès Cailliau-de Gaulle, d'élever ses enfants « selon leur condition », même si l'aînée des filles se sentait très humiliée de n'avoir de la viande que le dimanche – et de surcroît en pot-au-feu !

Le jeune Charles ne pouvait donc prendre la moitié de l'humanité pour quantité négligeable. S'il occulte, dans les *Mémoires*, ses relations avec les

femmes, c'est parce qu'il évite l'introspection : le général de Gaulle ne peut devenir un héros qu'en cessant d'être Charles. Malraux affirme qu'il se comparait à Don Quichotte – avec la France pour Dulcinée –, mais qu'il faisait aussi un parallèle avec le Tintin d'Hergé, son « seul rival international », un petit reporter qui dame le pion aux plus grands. « Nous sommes les petits qui ne se laissent pas avoir par les grands, lui disait-il. On ne s'en aperçoit pas, à cause de ma taille. » De Gaulle n'ignore pas la dimension asexuée des personnages auxquels il se compare, mais seul leur héroïsme l'intéresse. Ils sont des héros par les rêves qu'ils incarnent, sinon par les résultats qu'ils atteignent.

Une passion pour Jeanne d'Arc

Le personnage historique que de Gaulle admirera toute sa vie n'est d'ailleurs pas un surhomme... mais une femme qui porte le même prénom que sa mère. Pour lui, la France a d'abord été, on l'a vu plus haut, la madone des contes pour laquelle on doit se sacrifier, l'image sublimée de la mère patrie. Puis elle est devenue une femme : les rapports qu'il établit avec elle sont du type masculin-féminin, comme le faisait Napoléon, à cette différence près que pour Bonaparte, la France est une « maîtresse » qu'il « séduit », « domine », et avec laquelle il « couche », alors que pour de Gaulle, elle est la Mère, et son visage est celui de Jeanne d'Arc.

Paradoxalement, au tout début du xx^e siècle, cette incarnation du patriotisme est une création récente : quasi oubliée entre le xvi^e et le xix^e siècle, la Pucelle d'Orléans est redevenue un symbole national français lors de la guerre franco-allemande de 1870. Il faut cependant attendre juillet 1920, quelques semaines après sa canonisation par le Vatican, pour qu'on instaure, sur proposition du député Maurice Barrès, une fête annuelle chaque deuxième dimanche de mai, afin de célébrer la libération d'Orléans

par l'armée française sous le commandement de Jeanne, le 8 mai 1429. Comme cet autre Charles, Charles VII, qu'elle mena au sacre, contribuant dès lors à inverser le cours de la guerre de Cent Ans, de Gaulle était inspiré par Jeanne. Cette exaltation allait de pair avec son rêve de grandeur.

Il a gardé longtemps un livre de son enfance qui racontait la bataille remportée sur les Anglais par Jeanne, à Patay, le 18 juin 1429 – un autre 18 juin ! –, au cours de laquelle quatre mille ennemis furent tués et leur chef, Talbot, fait prisonnier. Le livre a été brûlé par les Allemands dans sa maison de Colombey, en 1944. Mais il connaissait le déroulement de la bataille dans les moindres détails. Il a avoué à Georges Bernanos que le cri de Jeanne d'Arc sur le bûcher, au moment où les flammes l'atteignaient, l'avait bouleversé : elle croyait vraiment que les saints la protégeraient et qu'elle ne brûlerait pas.

Le Premier ministre britannique Winston Churchill, qui avait percé à jour le personnage de Gaulle, comprenait fort bien le rapport particulier qu'il entretenait avec la bergère de Domrémy ; quand il voulait l'énerver, il lui lançait, sourire en coin : « Nous qui avons brûlé Jeanne d'Arc... » Quant à Roosevelt, il prétendait avoir entendu de Gaulle lui dire carrément : « Je suis Jeanne d'Arc ! » pour justifier sa légitimité qui, comme celle de la Pucelle d'Orléans, ne venait pas d'une élection mais de son action ! Le choix de la croix de Lorraine comme emblème de la France libre ne devait, en tout cas, rien au hasard.

Malraux disait de son mentor, ce « mystique aux vues prophétiques », qu'il était possédé par la France parce qu'il s'identifiait à elle ou lui parlait comme à une personne. Dans son esprit, cette France-là n'était pas une image romantique, sucrée ou éthérée. D'ailleurs, Jean Mauriac, qui, lors d'un voyage, demande à de Gaulle s'il connaît la plus belle des chansons de Charles Trenet, « Douce France », se fait réprimander sur-le-champ : « Douce France ! Mais où avez-vous été chercher cela ? » Puis le général gronde : « Il n'y a pas de douce France ! »

L'identification a pu prendre, à certaines périodes de sa vie, une dimension presque christique. Charles a avoué à son fils que tout ce qui arrivait à la France lui faisait du bien ou du mal comme « une caresse ou un coup sur [s]on propre corps ». Et Philippe confirme l'avoir vu à plusieurs reprises souffrir physiquement, à des moments dramatiques pour la France en guerre, comme s'il avait reçu au flanc une véritable blessure. La romancière américaine Mary Borden, l'épouse du collaborateur de Churchill Edward Spears, chez qui il dînait souvent, était convaincue qu'à ses propres yeux, littéralement, il était la France : « Il ressentait le déshonneur de son pays comme peu d'hommes peuvent ressentir quelque chose. Il avait littéralement pris sur lui, endossé cette honte comme le Christ les péchés du monde. » En ce sens, il se rapprochait autant de Jeanne d'Arc que de sa mère Jeanne, qui avait « souffert de la perte de l'Alsace-Lorraine comme si son propre corps avait été amputé ».

Des carnets intimes emplis de femmes

Cependant, Jeanne d'Arc n'est pas le seul personnage féminin de l'histoire du monde auquel cet homme inclassable se soit intéressé, bien au contraire. Ses notes sur les romans qu'il dévore, ou les interprétations qu'il en fait, révèlent ses préoccupations et le cheminement de sa personnalité : les femmes en sont rarement absentes. À l'époque où, « enterré vivant » dans les geôles allemandes, il en profite pour se cultiver, il prend beaucoup plus de notes sur les femmes que sur les hommes. Est-ce parce que les récits de son père et de ses professeurs n'ont porté, à l'inverse, que sur des figures masculines qu'il cherche ainsi à sortir du cadre ? Il semble en tout cas fasciné par celles qui ont joué un rôle dans l'histoire. Qu'elles soient connues, en pleine lumière, ou au contraire restées dans l'ombre.

Ainsi, il se passionne pour Christine de Suède. Il est frappé par sa très vive intelligence, le fait qu'elle fût instruite et bel esprit, mais choqué par

son absence totale de sens moral. Il témoigne de la même considération pour Marie-Thérèse d'Autriche, qui défendit avec autorité l'Autriche-Hongrie contre Louis XV. Il s'intéresse aussi à Caroline, la sœur de Marie-Antoinette, qui fut l'épouse de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, parce qu'elle était à la tête du ménage, comme elle le montra sous le Directoire, le Consulat et l'Empire. En fait, il approfondit sa connaissance de la plupart des reines et des princesses de Prusse, d'Espagne ou de Russie, avec un tropisme particulier pour leur moralité : il note que la princesse de Metternich, malgré des allures particulièrement osées, était honnête, alors que Mme de Castiglione ne montrait pas une grande probité dans sa conduite ni dans sa tenue. Pour lui, la femme politique – comme l'homme d'ailleurs – doit avant tout afficher ses valeurs, et les vivre.

Plus tard, le Français le plus célèbre du xx^e siècle admirera la reine Élisabeth, l'épouse de George VI, au pouvoir pendant la guerre, en qui il voyait une véritable femme d'État, jouant son rôle de façon exemplaire. Parce que George VI souffrait de sa timidité et bégayait, c'est elle qui « portait la couronne ». Même dans les moments où le gouvernement britannique était moins favorable aux Français libres, la reine mère avait toujours soutenu de Gaulle. Le libérateur de la France sera aussi impressionné par l'Israélienne Golda Meir, dont il saura reconnaître l'intelligence et la poigne de fer, bien qu'il ait souvent eu maille à partir avec elle.

Charles se sent aussi attiré par les femmes de pouvoir qui se cachent derrière les hommes de pouvoir, comme on le verra plus loin avec Jackie Kennedy. C'est le cas de Thérésia Cabarrus, plus connue sous le nom de Mme Tallien et devenue sous l'Ancien Régime Mme de Fontenay, puis, après Thermidor, Notre-Dame de Thermidor. Il note qu'elle régna sur un monde « d'hommes politiques, de fournisseurs enrichis, de nobles honteux, d'aventuriers, qui compose le haut du pavé à l'époque et mène grand train ». Aussi ne s'étonne-t-il pas de la voir tomber dans les bras de Barras,

puis d'Ouvrard – qu'elle préfère au jeune officier Bonaparte – avant d'épouser, enfin, le prince de Chimay...

Dans ses carnets, et au risque de faire catalogue, le jeune capitaine défend aussi l'épouse de Talleyrand, d'une extraordinaire beauté, dont on a beaucoup moqué la sottise alors qu'elle était loin d'être stupide. Au fil des pages, on retrouve Mme Smetchine, femme d'un général russe, qui fut l'amie de Montalembert, Lacordaire et Falloux, ou Julie de Lespinasse, qui avait pour premier secrétaire et sigisbée d'Alembert, amoureux d'elle, jamais payé de retour. On sent que les petites histoires de cœur, derrière la grande histoire, le ravissent. Il s'interroge longtemps sur le caractère platonique des amours du ministre et écrivain Chateaubriand, dont il relict, à la fin sa vie, les *Mémoires d'outre-tombe* : il note qu'avec Mme de Duras, il ne fut qu'ami mais qu'il est à peu près certain qu'avec Mme de Mouchy (Natalie) et avec Mme Récamier, il en fut tout autrement.

Où veut-il en venir ? Il évalue l'influence des passions sur les œuvres des grands hommes (et des femmes), leurs stratégies et l'évolution du monde. Sans doute se demande-t-il comment lui-même pourra les gérer. Prend-il alors des résolutions ? Quoi qu'il en soit, il blâme les grands hommes d'avoir accumulé les liaisons extraconjugales : « Louis XIV, Napoléon ! Leurs maîtresses, ils n'ont jamais pu vraiment leur consacrer de temps. C'était toujours entre deux étages, en passant. Ils étaient constamment à la course. Franchement, les femmes exigent beaucoup des hommes qu'elles réussissent à capturer. Il faut leur faire la cour, il faut les vêtir, les parer, il faut être à leur disposition matin et soir. Alors, Louis XIV et aussi Napoléon ont souvent délaissé leurs maîtresses, même si on leur en a beaucoup attribué, ce qui était la rumeur en coulisse. Il faut avoir beaucoup de loisirs pour vouer le plus clair de ses activités aux femmes, comme les jeunes premiers dans les films ou les politiciens de la IV^e République. » Lorsqu'il ironise ainsi, il n'a pas trente ans, mais il ne doute pas de son avenir. Est-ce à cette époque qu'il décide que

contrairement à la plupart de ses prédécesseurs (et de ses successeurs), il n'utilisera pas son pouvoir pour accumuler les conquêtes ?

Il découvre le féminisme

Contrairement à ses discours – qu'il apprenait par cœur, mais ne retenait, prétendait-il, que quarante-huit heures –, ces lectures qui ont forgé ses convictions et ses valeurs resteront en lui. « Il fallait l'entendre raconter l'histoire de certaines femmes célèbres du passé, chefs d'État, reines, régentes, se souvient son fils. Ses récits enchantaient mon enfance. » L'homme politique a gardé le réflexe de ses années de prisonnier : il raconte les petites histoires derrière la grande. De Catherine de Médicis, qu'il admire pour son habileté politique, il n'oublie pas qu'elle fut atteinte dans ses sentiments d'épouse par un mari trop volage. Lui-même pourra d'ailleurs apprécier le rôle des femmes en coulisse lorsqu'il fréquentera les grands de ce monde. Ainsi, Clementine Churchill, la femme de Winston, qui appréciait l'intraitable général, jouait parfois de son influence pour calmer le jeu entre son mari et leur hôte. Elle comprenait mieux le français que Winston et un soir, elle ne se priva pas de faire remarquer à de Gaulle qu'il s'était montré trop dur dans son jugement. Le lendemain, il lui fit envoyer un gros bouquet de roses rouges.

Il n'y a pas que les femmes politiques, ou les femmes des politiques, qui l'intéressent. Pendant sa captivité, il se renseigne sur les artistes et les écrivains des siècles passés, comme la peintre Élisabeth Vigée-Lebrun, qu'il aimerait réhabiliter car elle a été oubliée pendant la Restauration et la monarchie de Juillet. C'est aussi à cette époque qu'il découvre le féminisme. Les écrits de 1793 de Jeanne-Marie Phlipon, dite Mme Roland, l'égérie des girondins, le frappent puisqu'il recopie des extraits de ses textes mot à mot : « La France était comme épuisée d'hommes, c'est une chose vraiment surprenante que leur disette dans cette Révolution : il n'y a guère

eu que des pygmées. » Mme Roland le sensibilise à la réflexion féministe, car cette écrivaine engagée montre que naître femme est un obstacle à la liberté : « En réalité, je suis bien ennuyée d'être une femme : il me fallait une autre âme, un autre siècle, ou un autre sexe [...]. Mon esprit et mon cœur trouvent de toute part les entraves de l'opinion, les fers des préjugés, et toute ma force s'épuise à secouer vainement mes chaînes. »

Rien de ce qui concerne la condition féminine ne laisse indifférent ce prisonnier avide de culture. Il note, en 1916, cette phrase de Lord Byron : « Les Turcs enferment les femmes et n'en sont que mieux », mais il s'empresse de la compléter ironiquement par une pique de Joseph de Maistre : « Oui, les quatre murs ou les Quatre Évangiles » ! Même la danse – plus précisément, les relations entre les deux partenaires – fait réfléchir le jeune capitaine. Il résume ainsi un article de Jules Lemaître pompeusement intitulé « La philosophie de la danse », dans lequel l'auteur voit dans les chorégraphies une métaphore des rapports entre les sexes. « Dans la danse du ventre, la femme danse seule et danse pour l'homme. Dans la valse, l'homme et la femme dansent tous les deux. La soumission de la femme aux impulsions de son cavalier est volontaire. » Puis de Gaulle persifle : « Fort bien. Jules Lemaître écrivait cela en 1890. Qu'eût-il dit de nos tangos de femmes par deux et des danseuses nues des music-halls ? » Même s'il manie l'ironie ou critique les mœurs, on sent que sa vision des femmes – qu'il « méprisait » lorsqu'il jouait les jolis cœurs avant la guerre – évolue au fil de ses lectures. Il n'est pas encore celui qui donnera le droit de vote aux femmes, mais sa réflexion mûrit.

Il adore les poétesses

De Gaulle a aussi ses muses. Sarah Bernhardt figure en bonne place. Il a eu la chance de l'admirer avec son père dans *L'Aiglon*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, alors qu'il n'avait que dix ans. Splendide dans son

costume blanc, à la fois fragile et indomptable, elle l'a subjugué. Après la Libération, pour relancer la vie artistique et culturelle, il ira au théâtre du Trocadéro avec Philippe applaudir l'actrice Marguerite Moreno dans *La Folle de Chaillot*. Il en reviendra émerveillé, impressionné par le travail des acteurs. Le professionnel des estrades qu'il est devenu est capable de mesurer l'effort que doit déployer l'actrice pour tenir son public.

Lui qui écrit des vers depuis l'enfance et en connaît des milliers par cœur – toute sa vie, il ne sera guère de conversation qu'il n'agrémentera d'une citation – aime les poétesses de son époque. Il goûte le lyrisme passionné d'Anna de Noailles, la poétesse aux grands yeux énamourés. Il ne lui reproche que de ne pas défendre la cause des femmes : elle a créé, avec d'autres poétesses comme Julia Daudet, le prix littéraire Vie heureuse – qui deviendra en 1922 le prix Fémina – et s'y sent tellement bien qu'elle ne veut pas voir de femmes à l'Académie française ; elle va jusqu'à soutenir que la femme y serait « à la remorque de l'homme » ! De Gaulle en est heurté.

Il apprécie aussi le mysticisme d'une autre contemporaine, Marie Noël, la Fauvette d'Auxerre, jeune femme pâle à la grâce naïve. Il correspond avec elle jusqu'à sa mort, en 1967. C'est l'époque où le très éclectique président considère Françoise Sagan comme une curiosité mais écoute avec plaisir les chansons de Françoise Hardy. Il admire Édith Piaf et connaît ses tubes ; après avoir refusé l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun en décembre 1962, il racontera avoir eu envie de chanter « Ne pleurez pas, milord » au Premier ministre anglais Macmillan, totalement effondré.

De même que les artistes et les écrivaines, les héroïnes de son temps ne le laissent pas insensible. À en croire son fils, de Gaulle est ému par Geneviève de Galard, l'Ange de Dien Bien Phu, l'infirmière héroïque de la guerre d'Indochine. Mais le général ne lui a jamais fait part de cette admiration : « Il n'a jamais demandé à me rencontrer² », s'étonne

aujourd'hui celle qui fit trois fois la couverture de *Paris Match* au début des années cinquante. Peut-être parce qu'il savait qu'elle ne partageait pas ses prises de position, notamment sur l'Indochine et l'Algérie.

Enfin, l'homme qui est devenu, après sa mort, comme l'a dit l'historien Pierre Nora, « un nouvel Astérix », voire « une tour Eiffel », héros national transformé en icône internationale, a évidemment eu un faible pour toutes les sportives qui ont défendu avec succès les couleurs de la France dans les compétitions mondiales – en tête, Marielle Goitschel. Il admirait les championnes au même titre que les champions puisque les uns comme les autres servaient la France par leurs victoires. Quant à celles qui se distinguaient de manière moins glorieuse, il leur témoignait assez de bienveillance pour avoir écrit, à Londres pendant la guerre, ce mot à une prostituée française qui lui demandait un autographe dans la rue : « À Mme M., qui a travaillé pour l'entente cordiale. »

Brunes ou blondes ?

Que regardait-il d'abord chez une femme ? Leur forme... d'intelligence, répond son fils Philippe. Il a entendu son père affirmer : « Elles ont des antennes partout alors que l'homme fonctionne généralement dans une seule direction, celle qu'il a choisie, et reste sourd aux autres. » Mais tous ses proches collaborateurs (et collaboratrices) le savent : ce militaire de légende appréciait aussi la beauté féminine. Était-il spontanément attiré par les blondes ou par les brunes ? « Brune ou blonde, peu lui importait, répond Philippe. Ma mère était brune. Brune aussi, sans doute, Thérèse Kolb. » Élisabeth de Miribel était brune, elle aussi. Claude Dulong, qui l'a beaucoup observé, affirme que le général préférait, de toute évidence, les brunes.

Une chose est sûre : de Gaulle s'est montré, jusqu'à la fin de sa vie, extrêmement sensible à la beauté. Le réalisateur iconoclaste Jean-Pierre

Mocky a expliqué à *VSD* que son éditeur l'avait empêché de raconter la passion platonique que l'homme du 18 juin eut pour une jeune femme de chambre mauricienne qui venait changer les draps de son lit, dans un hôtel où il logea un temps. Mocky n'a jamais voulu – ou pu – en dire davantage. Quoi qu'il en soit, on est loin des frasques de Dominique Strauss-Kahn !

De même, le 18 juillet 1968, le président de la République assiste, en uniforme, à la cérémonie du cinquantenaire de la deuxième bataille de la Marne en présence des rescapés et de quelques familles de généraux, en particulier la famille Fournier-Foch, à Villers-Cotterêts. Ayant serré les mains de tous les descendants du maréchal Foch massés autour de sa veuve, il revient soudainement sur ses pas. Et, raconte Pierre-Louis Blanc, il se plante devant une des petites-filles du maréchal Foch – jeune fille d'une stupéfiante beauté – et lui lance, devant les spectateurs médusés : « Mademoiselle, vous êtes très belle. »

Le compliment est-il si extravagant ? On ne peut pas avoir été, jusqu'à trente ans, un amateur de jolies femmes et devenir ensuite aveugle à la beauté et fermé à l'esthétique. « Le général *voyait* les femmes, d'un œil parfois critique, explique Claude Dulong, mais le plus souvent lointain, paternel, à la fois indulgent et condescendant. Tout cela appartenait à une autre vie... » Pierre-Louis Blanc, qui a beaucoup voyagé avec lui, a une opinion plus tranchée : « Le général repérait toujours les jolies filles. »

Noëlle Brouillet, l'épouse de René Brouillet, qui a servi le général jusqu'en 1961, est catégorique lorsqu'elle se confie à Michel Tauriac : « L'impassibilité du général est peut-être proverbiale, elle n'existe plus quand une femme séduisante se présente à lui. » Il peut changer les plans de table quand cela l'arrange. Lors d'un dîner à l'Élysée, il fait en sorte que la très belle Jean Seberg, héroïne d'*À bout de souffle* et épouse de Romain Gary, se retrouve près de lui, alors qu'on lui a attribué pour voisine, protocole oblige, une femme de ministre. Philippe le reconnaît à contrecœur : « Il goûtait la compagnie des femmes, et je suppose que leur

beauté ajoutait à son plaisir. » Avait-il parfois envie d'aller au-delà de cette admiration avouée ? Si c'est le cas, il ne l'a jamais montré. La compagnie des femmes lui suffisait pour qu'il les apprécîât, et dît, comme La Rochefoucault – encore une maxime consignée dans son petit carnet : « Sans les femmes, les deux extrémités de la vie seraient sans secours et le milieu sans agrément. »

De Gaulle aimait, comme tout un chacun, à une époque où le politiquement correct était de la science-fiction, plaisanter sur les défauts féminins supposés, comme le manque de sens de l'orientation. En novembre 1946, il traverse en voiture un village avec Yvonne et son aide de camp. Ils se sont égarés, faute de panneau indicateur. Yvonne veut demander le chemin à une fermière. Charles l'en empêche : « Gardez-vous-en bien ! Les femmes sont incapables de donner un renseignement précis : elles commencent par se signer, pour distinguer leur gauche et leur droite ! » Le macho, en lui, se révélerait-il au grand jour ? L'anecdote prend toute sa saveur (et la question sa réponse) lorsqu'on précise que c'est Yvonne qui se trouve au volant de la 11 CV, et Charles qui tient la carte Michelin sur les genoux ! Combien d'hommes se laissent conduire par leur femme à cette époque ?

Pour le reste, de Gaulle pratiquera toute sa vie la galanterie, en homme bien élevé. « Il faut faire spécialement attention avec les femmes, disait-il à son fils, comme avec des objets fragiles, parce qu'elles sont très sensibles. Parfois, elles se sentent humiliées d'être femmes alors qu'elles n'ont pas de raisons de l'être. »

Sous le charme de Jackie Kennedy

Ses rapports avec deux célébrités ont alimenté la rumeur, parce que leur beauté l'avait fasciné et qu'il ne s'en était pas caché : Jackie Kennedy et Brigitte Bardot. Au début des années soixante, il était aussi tombé sous le

charme de la princesse Grace de Monaco et de la jolie reine de Thaïlande, Sirikit, mais cela a été moins commenté.

Jackie rencontre pour la première fois de Gaulle en mai 1960. Il est en visite officielle à Washington, invité par son homologue Eisenhower. C'est à l'ambassade de France qu'il est présenté à Jackie Kennedy et ils bavardent pendant une dizaine de minutes ; JFK, ce jour-là, est en campagne dans l'Oregon. La future première dame, très francophile, lui dit combien « Jack » l'admire et elle lui raconte sa propre histoire, son huitième de sang français. Elle lui raconte que l'année d'études qu'elle a faite en France en 1949-1950, à l'université de Grenoble, puis à la Sorbonne, a été « la chance de sa vie ». Elle apprécie la littérature, l'histoire, la haute couture et les arts français. Avant son mariage, en 1953, Jacqueline Bouvier prétend avoir envoyé une lettre à de Gaulle pour lui dire qu'il était son héros.

« De Gaulle était mon héros quand j'ai épousé Jack », répétait-elle en 1964, dans un entretien avec le réalisateur John Schlesinger, quatre mois après l'assassinat de JFK. Deux ou trois ans après son mariage, on lui avait offert un caniche qu'elle avait baptisé de Gaulle, alors que le général vivait sa traversée du désert, ce qui, aux yeux de la belle Américaine, le rendait encore plus romantique : « J'adorais la prose de certaines parties de ses *Mémoires* et l'idée de cet homme retiré dans une forêt sinistre avant de revenir... »

Lors de leur entretien à l'ambassade de France, elle lui confie que son mari aussi a lu les *Mémoires de guerre*, et qu'il a été fasciné par les premières lignes : « Toute ma vie je me suis fait une certaine idée de la France... » Une phrase que de Gaulle a pourtant, en partie, empruntée à Maurice Barrès, qui écrivait en 1921 dans ses *Cahiers* : « Donner de la France une certaine idée, c'est nous permettre de jouer un certain rôle. » JFK a tellement aimé la formule que pour annoncer sa candidature, il l'a paraphrasée à son tour : « J'ai conçu une image de l'Amérique... »

La connaissance réciproque s'approfondit lorsque le couple le plus glamour du monde débarque à Paris le 31 mai 1961 pour un voyage officiel. John Kennedy est président depuis quatre mois, de Gaulle au pouvoir depuis deux ans et demi. Le général donne l'impression, rapporte André Malraux, d'« accueillir un neveu qui a réussi ». Quand le jeune homme l'interroge sur ses relations avec Churchill et Roosevelt, l'homme du 18 juin lui répond : « J'étais toujours en désaccord avec Churchill, mais nous trouvions toujours un accord. Je n'étais jamais en désaccord avec Roosevelt, mais nous n'avons jamais pu trouver un accord. »

Cependant, c'est Jackie seule – ses tenues, ses chapeaux, ses yeux rieurs, ses trente et un ans – qui fait la une des médias. John en a pris son parti : « Je ne pense pas qu'il soit superflu que je me présente : je suis le type qui accompagne Jackie Kennedy », lance-t-il avec humour lors de sa première conférence de presse. Jacqueline a du sang français, et des parents éloignés sont montés de Pont-Saint-Esprit, dans le Gard, pour saluer la cousine américaine !

La grâce de Mme Kennedy

Très vite, le général montre qu'il est sous le charme de la première dame. « La grâce de Mme Kennedy effacera tout cela ce soir », glisse-t-il à Malraux à la fin d'une réunion houleuse. Lors du premier déjeuner à l'Élysée, elle le bombarde de questions sur Louis XVI (« Qui sa fille a-t-elle épousé ? », « Le duc d'Angoulême a-t-il eu des descendants ? »), puis sur Napoléon, Joséphine... et de Gaulle n'en revient pas : « Mme Kennedy connaît mieux l'histoire de France que la plupart des Françaises ! » glisse-t-il à JFK. Elle, de son côté, minaude : on peut « demander tellement de choses à de Gaulle, sans s'en tenir uniquement aux choses évidentes ». Elle juge le président français très courtois, très galant avec les dames. Au château de Versailles, dans la galerie des Glaces éclairée aux bougies, il a

pris son bras pour la conduire vers la table du dîner et Jackie, sublime dans sa robe brodée, s'est crue « transportée au ciel ». « Je sais que je l'intéressais », dira-t-elle plus tard. Sa belle-mère, Rose Kennedy, est même convaincue que « de Gaulle a été amoureux de [s]a belle-fille pendant quarante-huit heures au moins ». Le garde du corps de Jackie, Clint Hill, l'a confié à Olivier O'Mahony, le chef du bureau américain de *Paris Match*, en 2012 : « Je n'oublierai jamais les regards fascinés que lui lançait Charles de Gaulle lors du dîner [...]. Il était assis entre elle et le président Kennedy mais n'avait d'yeux que pour elle. » L'amoureux supposé se contentera de dire que Jackie avait beaucoup de charme et en usait un peu trop.

Les regards flatteurs du général sur l'élégante jeune femme ne passent donc pas inaperçus. L'amiral Flohic, qui suit le chef de l'État pendant toute la visite officielle des Kennedy à Paris, le confirme : « C'est indéniable. Il entoure Jackie plus qu'il ne le ferait avec une autre épouse de chef d'État. Il faut voir comme il est à ses petits soins, s'occupant d'elle jusqu'à l'entraîner au buffet avec un empressement surprenant et demandant au serveur de répondre à ses désirs. Certes, il est toujours galant avec les femmes, mais ce jour-là, son attitude dépasse la simple courtoisie. »

Philippe de Gaulle, qui, comme tout un chacun, a du mal à voir ses parents comme des êtres sexués, nie tout en bloc : « Le charme féminin n'agissait pas sur sa personne. Devant son déploiement, il restait assez impassible. Si son regard était attiré par une femme à l'aspect particulièrement piquant comme Jackie Kennedy, il n'avait pas plus de prévenance pour elle que pour les autres. Aller inventer qu'il lui fit force compliments en allant jusqu'à la comparer à je ne sais quel tableau de maître est un non-sens. »

L'attitude de son mari n'inquiète d'ailleurs pas Yvonne, qui lit dans le regard de cette dame « une grande intelligence et beaucoup d'admiration pour son hôte ». L'homme de légende, qui n'allait pas « commencer à soixante-huit ans une carrière de dictateur », ne va sûrement pas, à soixante

et onze, commencer à bêtifier devant un joli minois. Pourtant, après la magnifique soirée au Louvre du 1^{er} juin, Jackie Kennedy envoie à son héros une lettre « surprenante, sur papier libre [...] en français et dans un style très midinette », selon Michel Tauriac. De Gaulle répond personnellement.

Las ! Deux ans plus tard, la déception est à la hauteur de la fascination réciproque. Le président français a mis son veto à l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun, pour éviter que ce dernier ne passe sous dépendance et direction américaine. La *first lady*, qui comme toute l'Amérique ne comprend pas cet « acte d'égoïsme », racontera plus tard à Arthur Schlesinger que même JFK n'a eu alors « que dégoût pour quelqu'un d'aussi méchant » et dont l'ego était le principal « point faible ». « Jack concédait tellement de choses et ce méchant homme en cédait si peu. Il voyait bien qu'à long terme, de Gaulle agissait pour sa gloire, et qu'on se souviendrait de lui comme de l'homme qui, avec Castro et la Chine communiste, n'a pas signé le traité d'interdiction des essais nucléaires. »

La jeune femme dénonce aussi le fait que son héros déchu se conduit mal avec l'homme le plus fascinant qu'elle ait jamais rencontré : André Malraux. De Gaulle le traite en public « comme un serviteur, comme Nehru traite l'homme qui dort devant sa porte », alors que Malraux vénère le président « comme un cocker adore son maître ». De toute évidence, Jackie croyait avoir établi une relation particulière avec le général, et elle est dépitée qu'il la sacrifie sans regrets à l'intérêt supérieur de la France.

Le président, même s'il a vu en elle « une femme très courageuse et très bien élevée », a perçu la grande ambition de Jackie : être proche du pouvoir. Non pour l'exercer directement, mais pour bénéficier de son rayonnement. Toujours selon Malraux, le président français aurait même prophétisé, en rentrant des obsèques de JFK, au cours desquelles elle lui a fait « des grâces et des grâces » : « C'est une vedette, et elle finira sur le yacht d'un pétrolier. »

Cinq ans plus tard, elle lui donne raison en épousant le milliardaire grec Onassis. De Gaulle avait toujours été persuadé que l'étoile Jackie continuerait de briller « même sans le soleil Kennedy ». Et s'était permis, devant son fils Philippe, ce propos généralisateur : « Souvent les femmes, c'est normal, sont amoureuses à la fois de l'homme en tant qu'être humain, mais aussi de ce qu'il représente dans le combat que se livrent les mâles entre eux. Elles n'aiment que le vainqueur. » Devant Philippe... et devant Yvonne. « Ma mère cousait à côté de lui, rapporte son fils. Je l'entends pousser un petit cri. Elle venait de se piquer avec son aiguille ! »

La visite de Brigitte Bardot

Brigitte Bardot ne se montrera pas aussi félonne que Jackie Kennedy. Cette grande admiratrice du général n'a pourtant partagé qu'un dîner au Château, lors de la soirée annuelle des Arts et des Lettres, le 5 décembre 1967, où elle se rend en compagnie de son mari de l'époque, Gunther Sachs. De Gaulle a d'ailleurs imposé que le carton portât le nom civil de l'actrice, c'est-à-dire « Mme Gunther Sachs » et non « Brigitte Bardot ». Ce jour-là, le chef du service de presse Pierre-Louis Blanc est harcelé de coups de fil de journalistes : va-t-elle venir ou non ? Sera-t-il possible de la photographier lorsqu'elle sera présentée au général ?

Tout le monde a conseillé à la jeune femme de venir en petite robe noire, sa crinière blonde disciplinée dans un chignon sage. Mais, la veille, elle a tenu à faire une répétition chez Georges Pompidou – c'est un ami, elle le tutoie –, et elle portait une tenue moins protocolaire. Le Premier ministre, qui connaît les goûts de celui à qui il est appelé à succéder, lui conseille de porter à nouveau cette tenue originale le lendemain : il est sûr que de Gaulle appréciera. Elle se rend donc au palais de l'Élysée en uniforme de hussard, pantalon large et veste à brandebourgs, les cheveux détachés !

La star s'avance, rayonnante, au-devant d'un de Gaulle qui apprécie autant les formes que les uniformes, surtout quand ils sont aussi bien portés. « Il nous l'a rappelé plusieurs fois en famille avec une satisfaction évidente », se souvient Philippe, qui ajoute : « sans que ma mère en parût agacée car elle trouvait même la chose plutôt amusante ». La rumeur, comme toujours, prétend le contraire : Yvonne aurait refusé d'inviter « cette chose qui se promène toute nue » et son mari le lui aurait imposé – version fort improbable.

André Malraux, ministre de la Culture, rapporte qu'en voyant apparaître Brigitte Bardot, élancée et ravissante dans sa veste de hussard, de Gaulle lui donne un coup de coude : « Veine, un soldat ! » À l'actrice, le général glisse d'un ton malicieux : « Quelle chance, madame ! Vous êtes en militaire et je suis en civil. » Ou plutôt, selon la version de l'aide de camp François Flohic, dont la mémoire est plus précise : « Madame, je suis militaire et je suis en civil. Et vous qui êtes civile, vous êtes en militaire ! » Flohic raconte que le président entraîne ensuite la jeune femme vers le buffet à travers la salle des fêtes, comme il l'a fait avec Jackie Kennedy, devant une assistance subjuguée.

« En fait, tout le monde s'était demandé comment se déroulerait ce duel singulier », se souvient Pierre-Louis Blanc, qui observait la scène avec gourmandise. Qui retiendrait le plus l'attention ? Le général rebelle ou l'actrice de cinéma ? Ils étaient à cette époque les deux Français les plus connus dans le monde. Et tellement habitués à être le pôle d'attraction de toute manifestation qu'ils honoraient de leur présence... Mais le combat annoncé n'eut pas lieu : Brigitte Bardot, fine mouche, choisit délibérément de l'esquiver. Elle se mit dans les pas du général et le suivit de groupe en groupe, marquant ainsi que dans l'échelle du vedettariat, elle se situait bien au-dessous de lui. « La star devenue petit page, l'anecdote n'a de valeur que pour nous Français... », conclut le diplomate.

Depuis ce soir-là, Brigitte Bardot a toujours regretté de ne pas avoir mieux connu « le dernier grand homme qu’ait hanté la France », comme disait Malraux. Trois ans plus tard disparaissait cette statue du Commandeur qui, malgré son impassibilité apparente et sa grandeur marmoréenne, aura, sa vie durant et de diverses façons, passionnément aimé les femmes... qui le lui auront bien rendu.

-
1. Garde du corps de Jackie Kennedy, à propos de cette dernière.
 2. Entretien avec l’auteur, 29 septembre 2018.

Un féministe « de transition »

« Au général de Gaulle, ce misogyne qui a donné le droit de vote aux femmes. »

Françoise Parturier¹

Selon la *doxa* actuelle, de Gaulle n'était pas féministe. Dans l'imaginaire collectif, il a surtout encouragé la natalité en France, donc poussé les femmes à rester au foyer pour se consacrer à leurs enfants. Quelques-unes de ses reparties célèbres comme son refus de « sacrifier la France à la bagatelle », lorsqu'il hésitait à légaliser la pilule, semblent confirmer ce caractère réactionnaire. À une exception près, il n'y a jamais eu de ministres femmes dans son gouvernement et il ne recherchait guère la parité. De surcroît, l'image effacée et conformiste d'Yvonne ne donnait pas le sentiment qu'elle était elle-même féministe ou qu'ils formaient ensemble un couple moderne.

Et pourtant ! De Gaulle a bien soutenu la cause des femmes, à la fois dans son action politique et dans sa vie personnelle. Aucun gouvernement, aucun président, avant ou après lui, ne peut aligner un tel bilan : les avancées légales qu'il a suscitées ont été les plus importantes du XX^e siècle. Certes, la France, en ce domaine, avait pris du retard sur les grands pays

développés, et elle l'aurait forcément rattrapé un jour. Il n'empêche : ses prédécesseurs avaient préféré procrastiner. À sa décharge, il n'existait pas de débat sur la parité. Quant à son épouse, elle était tout sauf une potiche, on l'a vu : si elle restait volontairement silencieuse en public, elle n'en était pas moins une dirigeante aguerrie, et leurs rapports étaient égaux.

Il n'y a pas que le droit de vote. Les deux périodes de l'homme du 18 juin à la tête du pays – pendant dix-huit mois à la Libération, puis pendant plus de onze ans entre 1958 et 1969 – marquent des améliorations spectaculaires pour les Françaises. Même si ses successeurs, à partir de Valéry Giscard d'Estaing, s'affichent comme étant beaucoup plus féministes, au sens moderne du terme, ils ne peuvent se targuer de progrès aussi déterminants. De Gaulle émancipe légalement les femmes, et leur permet d'occuper une place centrale dans la vie de la société, car en la matière comme dans beaucoup d'autres – montée de l'individualisme, excès du capitalisme, flux migratoires, problèmes énergétiques... –, le fondateur de la V^e République est visionnaire. « S'il n'est pas féministe au sens strict du terme, précise Frédérique Neau-Dufour, il pense la modernité de la société française, et donc la fait évoluer dans un sens féministe. Il ne le fait pas par féminisme, mais parce que la modernité de la France est en jeu. » Éric Roussel le confirme : « L'essentiel me paraît être que cet homme de tradition qui avait une vision datée des femmes ait eu en pratique une action favorable à leurs droits. »

Droit de vote des femmes

La première révolution associée à son nom est donc le droit de vote des femmes. À en croire Philippe de Gaulle, son père y pense depuis 1918. Pendant le premier conflit mondial, les femmes ont en effet investi avec succès tous les domaines de l'économie tandis que leurs maris étaient au front : il les a vues « de près, remplacer les hommes aux champs, dans

l'atelier de l'artisan, dans les mines et dans les usines ». Il faut en tirer les conséquences.

L'idée que les femmes sont des citoyens à part entière et qu'elles doivent avoir le droit de voter n'est cependant pas nouvelle, même si peu d'hommes en ont vraiment pris acte : Olympe de Gouges réclame l'égalité des droits civiques dès la fin du XVIII^e siècle ; George Sand se fait entendre au XIX^e, et les premières suffragettes apparaissent ; plusieurs associations féminines se mobilisent, telle l'Union française pour le suffrage des femmes, créée en 1909.

Rien n'avance, cependant, entre les deux guerres. En 1919, un projet est bien voté par les députés, mais les sénateurs le rejettent. Même espoir et même déception en 1925, puis en 1932 et en 1935. Le sujet est pourtant devenu un débat de société, grâce à la journaliste Louise Weiss et ses compagnes de combat, qui organisent des manifestations spectaculaires et vont jusqu'à se présenter aux élections législatives de 1935 bien qu'elles ne soient pas éligibles. Par malheur, l'influence des radicaux-socialistes, qui craignent que le vote féminin ne soit un vote clérical, ultra-conservateur et dangereux pour la république, est déterminante au Sénat, qui s'oppose donc obstinément à tout élargissement du corps électoral. Même le Front populaire n'y change rien : Léon Blum craint aussi de faire exploser sa majorité si les femmes votent comme leurs curés...

Quelques hommes politiques réellement progressistes mènent des expériences de leur côté. En 1936, Pierre Mendès France, maire de Louviers, organise un référendum pour tous les habitants de plus de vingt et un ans ; il permettra aux hommes et aux femmes de sa ville d'élire, en toute illégalité, des conseillères municipales.

Dès le 23 juin 1942, alors que le conflit mondial est loin d'être réglé et que le débarquement allié en Afrique du Nord n'a pas encore eu lieu, Charles de Gaulle, alors chef du Comité français de Libération nationale (CFLN), déclare solennellement qu'« une fois l'ennemi chassé du territoire,

tous les hommes et toutes les femmes de chez nous éliront l'Assemblée nationale qui décidera souverainement des destinées du pays ». Il veut profiter de cette conjoncture exceptionnelle, la reconstruction d'un régime démocratique, pour passer outre les blocages français. À l'époque, personne ne proteste contre cette inscription au programme d'une mesure qui n'a que trop tardé, puisqu'une cinquantaine de pays l'ont déjà adoptée. Le Sénat, cette fois, ne pourra s'y opposer, puisque le Sénat n'existe plus !

Pourtant, le jour venu, en 1944, le débat est rude, à la surprise de De Gaulle, qui croyait qu'il s'agirait d'une simple formalité et que cela ne soulèverait pas d'objection chez ses fidèles. Les Françaises se sont tellement battues contre les nazis ! Comment le pays de la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen leur refuserait-il cette reconnaissance élémentaire dont bénéficient, au sortir de la guerre, toutes les citoyennes des grandes nations ? Le 24 mars 1944, à Alger, alors que le CFLN s'apprête à se transformer en Gouvernement provisoire de la République française, ses membres se déchirent sur l'article 17 de l'ordonnance qui règle l'organisation des pouvoirs publics une fois la France libérée et la république rétablie : celui qui concerne l'accès des femmes au suffrage universel et à l'éligibilité.

De Gaulle ne veut pas seulement en finir avec Vichy. Il entend profiter de ce moment de rupture politique pour se débarrasser de la III^e République et de son régime des partis, qui ont toujours exclu du suffrage, donc des décisions, une grosse moitié de la population. Il est étonné de voir certains de ses compagnons, parmi les plus progressistes, se montrer frileux. Ils mettent l'accent sur les obstacles techniques : comment élaborer des listes électorales à jour ? Le radical corse Paul Giacobbi propose d'inscrire dans le texte voté en commission par l'Assemblée consultative d'Alger – laquelle ne compte qu'une seule femme : Lucie Aubrac – une disposition transitoire indiquant que les femmes « ne voteraient pas aux élections provisoires qui auraient lieu en cours de Libération ». Il s'empêtre dans ses

explications : « En temps normal, les femmes sont déjà plus nombreuses que les hommes. Que sera-ce à un moment où prisonniers et déportés ne seront pas encore rentrés ? » Autrement dit, le droit de vote, d'accord, mais pas tout de suite, sinon le scrutin sera biaisé !

Pour de Gaulle, pas question de renoncer. Il sait ce que cachent ces soi-disant obstacles techniques : les femmes seraient moins alphabétisées que les hommes donc aisément manipulables... Exactement les idées rétrogrades qu'il veut combattre. Même *Le Canard enchaîné*, très anticlérical à cette époque, est contre le vote des femmes !

Étonnamment, alors que certains espèrent que le vote des femmes permettra de contenir la poussée électorale communiste à la Libération, c'est un communiste, Fernand Grenier, qui défend cette avancée et repousse l'argument dilatoire. « L'éloignement de leur foyer de nombreux prisonniers et déportés qui ont été remplacés dans leurs tâches par leurs femmes confère à ces dernières un droit encore plus fort de voter dès les premières élections. » Et avec le soutien de Louis Vallon, qui va devenir le leader des gaullistes de gauche sous la V^e République, il propose un amendement indiquant que « les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes ». Il est adopté à cinquante et une voix contre seize.

Qui sont les opposants ? Les radicaux-socialistes, qui, avant la guerre, ont été les plus réfractaires au vote féminin, comme Marc Rucart, ancien ministre de Léon Blum, ou Marcel Astier, ancien député... de même le grand juriste René Cassin, qui a rédigé les statuts de la France libre et n'hésite pas, cette fois, à se désolidariser de son leader. Louis Vallon proteste : « Je retrouve dans ce débat les traditions de l'ancien Parlement français dans ce qu'elles avaient de plus détestable. À maintes reprises, le Parlement s'est prononcé à la quasi-unanimité pour le principe du vote des femmes mais, chaque fois, l'on s'est arrangé par des arguments de procédure pour que la réforme n'aboutisse pas ! »

De Gaulle s'est toujours battu pour que les femmes bénéficient des mêmes droits que les hommes. Cela n'empêchera pas certains, plutôt certaines, de ses adversaires de se poser la question, une fois retombée la poussière de l'histoire : est-ce vraiment lui qu'il faut remercier ? L'évolution sociale n'aurait-elle pas imposé cette évolution législative de toute façon ? Répétons-le : jusqu'alors, les opposants avaient toujours trouvé des artifices de procédure pour l'empêcher. Il se trouve que c'est de Gaulle qui s'est emparé du sujet, qui s'est battu pour l'imposer, qui a signé l'ordonnance du CFLN du 21 avril 1944, et qui l'a confirmée par l'ordonnance du 5 octobre 1944. La nouvelle structure économique et sociale dont il a doté la France libérée est la conséquence d'un choix audacieux : après tout, les Français n'ont pas encore voté, ils ne lui ont donné aucun mandat pour le faire.

Égalité des droits, mais pas égalité des chances

Les femmes votent donc pour la première fois le 29 avril 1945 aux municipales, puis aux législatives du 21 octobre 1945. Chaque fois, les partis de gauche sont tétanisés : et si le vote féminin retournait la situation à leurs dépens ? Et si les ménagères suivaient à la lettre les conseils de leurs curés ? Dans les faits, le vote des femmes ne bouleverse pas fondamentalement l'équilibre des forces électorales, à une époque où aucun parti gaulliste n'est encore constitué. Plus tard, elles voteront davantage que leurs collègues masculins pour l'homme qui, par deux fois, a remis sur pied une France en déroute : ainsi, en 1965, au second tour de l'élection présidentielle qui l'oppose à François Mitterrand, de Gaulle recueille 61 % des suffrages féminins, alors qu'il n'obtient que 55,2 % des voix dans l'ensemble de la population ; autant dire que les hommes n'ont pas voté

majoritairement pour lui et qu'il doit son élection aux femmes. Le psychanalyste Jean-Pierre Friedman y décèle un comportement plutôt logique : « Les femmes votaient davantage pour lui parce qu'elles reconnaissaient sa force, sa puissance. Il était le chef légitime, le mâle dominant. » Son confrère Jean-Claude Liaudet confirme : « De Gaulle était l'archétype du grand homme phallique protecteur. À la fois vainqueur et sauveur. Comment ne pas aller vers un tel héros ? »

Au sein des foules qu'il harangue, les femmes sont les plus nombreuses, et celles qui veulent embrasser ce personnage historique innombrables. On les entend crier : « Il nous a vues ! » ou, d'un air transfiguré : « Il m'a touché la main ! » Plus tard, lorsqu'il aura quitté le pouvoir en 1969, de Gaulle recevra, le 4 novembre, jour de sa fête, de très nombreuses lettres de femmes. Certaines se croient amoureuses de lui ; l'une d'entre elles fait chaque année le trajet de Lourdes à Colombey... à pied. « La Sainte Vierge lui a dit : "Il faut que tu aies un enfant de De Gaulle", raconte le président à Alain Peyrefitte. Tous les étés, depuis sept ans, elle recommence son pèlerinage. » Yvonne de Gaulle commente, avec son air de ne pas y toucher : « Je ne suis pas inquiète. Il faut la voir ! Elle n'est pas tentante. »

L'homme qui a pressenti dès 1944 que le vote des femmes lui serait favorable, et qui est convaincu que le regard des femmes, leur vision du monde « modératrice et stabilisatrice », peut contribuer à faire changer les choses, n'en est pas moins déçu qu'elles soient si peu nombreuses à se porter candidates pour les premiers scrutins. Seulement trente-trois députées, dont seize communistes, sont élues en octobre 1945. Si l'éligibilité a été conquise en même temps que le droit de vote, elles ne se bousculent pas pour en profiter ; les partis, il est vrai, ne les y incitent guère. L'égalité des droits étant acquise, il faudrait pour qu'elles se fassent élire une véritable égalité des chances – et seul le Parti communiste joue le jeu.

Le général s'en plaint. Le chef de la France libre a décidément évolué au cours de sa vie. « On peut reprocher à de Gaulle, libérateur des droits civiques pour les femmes, de n'avoir fait que suivre l'inévitable sens de l'histoire – la France marquait un sérieux retard sur la question –, on ne peut lui contester d'avoir [...] définitivement élargi son regard sur la place et le rôle des femmes », expliquent Patrice Duhamel et Jacques Santamaria. Sa maturation personnelle, son admiration pour l'action des femmes pendant les deux guerres, l'observation d'Yvonne et la naissance de ses filles, donc sa réflexion sur leur avenir, lui ont fait prendre conscience que les femmes ne peuvent, en l'état actuel de la législation, donner leur pleine mesure, et qu'il faut les aider dans leur combat. « Devant Yvonne qui tricote en silence, rapporte leur fils, il ronchonnait contre ceux qui voulaient reléguer les femmes au rang de “tricoteuses professionnelles”. » Dans son esprit, son épouse n'est pas visée : si Yvonne adore se détendre en cousant ou en tricotant, elle est d'abord la présidente de la fondation Anne-de-Gaulle, donc une femme dotée de responsabilités dans la société civile. Lorsque, avec le même objectif de délasserment, son mari se passionne pour les patiences, réduit-on sa personnalité à celle d'un joueur de cartes ?

La pilule en vente libre

Mme de Gaulle plaide depuis longtemps pour l'égalité des droits. Comme, d'ailleurs, pour l'égalité des devoirs. Mais c'est son mari qui, parlant de « la résignation des femmes de devoir », ajoutait souvent, à en croire Philippe, qu'elle n'était « d'ailleurs pas différente de celle des hommes de devoir » !

Le féminisme d'Yvonne, certes moins voyant que celui des suffragettes – il s'agit, comme l'a souligné Frédérique Neau-Dufour, d'un « féminisme de transition » –, a été dévoilé en plusieurs occasions, mais il en est au

moins une, en politique, au cours de laquelle son intervention a été déterminante : l'autorisation de la pilule contraceptive.

La première fois qu'il doit donner un avis sur le sujet, en 1965, de Gaulle y semble en effet farouchement opposé. « La pilule ? Jamais ! [...] On ne peut pas réduire la femme à une machine à faire l'amour ! [...] Si on tolère la pilule, on ne tiendra plus rien ! Le sexe va tout envahir ! [...] C'est bien joli de favoriser l'émancipation des femmes, mais il ne faut pas pousser à leur dissipation [...]. Introduire la pilule, c'est préférer quelques satisfactions immédiates à des bienfaits à long terme ! » Et de terminer sa tirade par la formule restée fameuse : « Nous n'allons pas sacrifier la France à la bagatelle ! »

Deux ans plus tard, pourtant, il soutient le texte lorsque Lucien Neuwirth, médecin, résistant et député gaulliste, le présente à l'Assemblée. La légalisation de la pilule va constituer une véritable révolution sociale. Qui donc l'a fait changer d'avis ?

L'un des plus ardents défenseurs de cette loi, Pierre Simon, député radical, médecin et cofondateur du Mouvement français pour le planning familial, répond sans détour : « Peu de Français savent sans doute que l'une des étapes de notre longue marche, la plus décisive peut-être, une dame très pieuse et secrète [...] aiderait à la franchir. La dame, c'est Yvonne de Gaulle. »

Un homme politique qui est du bord opposé mais soutient le projet, Alexandre Sanguinetti, a confié en effet à Pierre Simon que pour des sujets de cet ordre, le général prenait toujours l'avis de son épouse. Pierre Simon lui demande donc de l'approcher. L'idée peut paraître saugrenue, car les défenseurs la pilule sont plutôt marqués à gauche à l'époque, et le catholicisme fervent de la première dame ne la prédispose pas à y être favorable. Quelle erreur ! Lorsque Sanguinetti lui en parle, l'épouse du président se montre tout sauf dogmatique.

La contraception est pour elle un sujet sensible, ne serait-ce qu'à titre personnel : après la naissance d'Anne, il est probable, comme nous l'avons évoqué, que le couple de Gaulle n'a plus souhaité avoir de nouvel enfant. Charles et Yvonne ont donc forcément pâti de l'absence de moyens modernes. Mais au-delà de cette problématique déjà ancienne, la première dame sait que la pilule pourra empêcher bien des drames : elle reçoit des centaines de lettres de femmes en difficulté à la suite de grossesses non désirées, de maternités trop nombreuses ou trop rapprochées, elle sait que les avortements clandestins provoquent chaque année plus de deux cents décès, et elle est consciente que l'émancipation, et l'épanouissement, des femmes passe par le contrôle des naissances.

Lucien Neuwirth porte le projet de loi, et assène l'ultime argument à un de Gaulle déjà sensibilisé : « Celui qui a accordé aux femmes le droit de voter doit aussi leur donner celui de maîtriser leur fécondité. » De Gaulle répond : « C'est vrai. Transmettre la vie, c'est important. Il faut que ce soit un acte lucide. Continuez. »

Au Conseil des ministres du 7 juin 1967, l'éternel partisan d'une France plus prolifique soupire tout de même : « Les mœurs se modifient, nous n'y pouvons à peu près rien. » Il signe la loi autorisant la vente de la pilule contraceptive (mais pas son remboursement par la Sécurité sociale) juste avant Noël 1967, après son adoption à l'Assemblée. « Pour un homme de son âge, de son époque, c'était révolutionnaire », rappelle Christine Clerc. Elle souligne que certains hommes politiques qui se réclament de lui aujourd'hui sont beaucoup plus frileux sur les questions sociales, par exemple lorsqu'ils s'opposent au mariage pour tous.

Le quotient familial, une mesure d'équité

Certains prétendent que de Gaulle a chèrement payé d'avoir écouté sa femme et Lucien Neuwirth : en juillet 1968, le Vatican se prononce, après

un long silence, contre la pilule et condamne la décision de De Gaulle. Les catholiques français vont lui en vouloir, et leur vote lui fera défaut lors du fameux référendum de 1969.

Quelques années plus tôt, lorsque est né le quatrième fils de Philippe, le président s'est interrogé sur la manière de faire remonter la natalité en France. Depuis la monarchie, elle n'a cessé de décliner ; le poids de la France diminue avec elle et, partant, son influence dans le monde. Mais il sait aussi que, dans les pays développés, les couples limitent volontairement leur fécondité dès lors qu'elle implique une baisse de leur niveau de vie. Il demande donc à Philippe à combien il estime la diminution du pouvoir d'achat d'un ménage ayant quatre enfants, par rapport à un ménage sans enfant. « Quarante pour cent », répond son fils.

Yvonne confirme l'estimation, et conclut avec lui que quelle que soit leur classe sociale, les femmes hésitent à faire des enfants si, au troisième ou au quatrième, elles connaissent une baisse aussi drastique de leur niveau de vie. De Gaulle, qui a instauré en 1945 le quotient familial – une originalité française destinée à encourager la natalité –, s'y accroche plus que jamais, même si la mesure favorise, en valeur absolue, les familles riches plutôt que les pauvres. « Vous n'avez pas à encourager de préférence les femmes riches à avoir des enfants, explique-t-il à Philippe, comme vous n'avez pas à encourager spécialement les pauvres à en avoir. Il ne faut pas faire de différence entre les unes et les autres. » D'où l'introduction d'un quotient qui compense, avec proportionnalité, l'appauvrissement provoqué par les enfants. Le système ne se substitue en aucun cas aux allocations familiales, qui constituent plutôt un deuxième salaire pour les familles modestes.

La refonte des régimes matrimoniaux

Si le droit de vote et la pilule constituent ses achèvements les plus emblématiques, l'homme qui a institué la Sécurité sociale en 1945 a fait passer plusieurs textes importants pour la condition féminine, en les suivant personnellement. En tête, la réforme des régimes matrimoniaux. Jusqu'alors, c'est l'époux qui administre les biens, y compris ceux apportés par l'épouse au moment du mariage : il arrive donc qu'elle assiste impuissante à la dilapidation de son héritage... Le projet de loi entériné en Conseil des ministres le 10 mars 1965 va tout changer. Le régime matrimonial normal – c'est-à-dire par défaut, sauf à opter pour un régime particulier – est la communauté réduite aux acquêts. Le mari ne gèrera plus que les biens acquis en commun.

D'autres évolutions concernent la vie quotidienne des femmes mariées : d'abord, il leur donne la possibilité de travailler sans avoir besoin de l'accord de leur mari ; ensuite, celle d'ouvrir un compte bancaire de leur propre chef. On peine à croire que dans les années cinquante, avant de Gaulle, elles aient dû demander des consentements pour ces actes élémentaires ! Le vieux président a bien conscience de ces archaïsmes, puisque son épouse, on l'a vu, dirige une entreprise depuis vingt ans.

À la sortie du Conseil des ministres qui entérine ces évolutions, il glisse à Alain Peyrefitte : « Comment a-t-on pu laisser le Code Napoléon inchangé depuis plus d'un siècle et demi ? Le régime matrimonial est resté immuable depuis 1804, comme si le rôle de la femme n'avait pas changé pendant ces cent soixante années ! »

Deux ans plus tard, les femmes se voient aussi octroyer le droit de spéculer, ou en tout cas d'entrer à la Bourse de Paris. Les courtiers et autres professionnels ont longtemps refusé les femmes au palais Brongniart, craignant peut-être la concurrence de ces diplômées trop malignes. Autre progrès, les mères célibataires ont le droit d'avoir un livret de famille.

Interdiction du licenciement des femmes enceintes

Le fondateur de la V^e République fait aussi interdire le licenciement des femmes enceintes, jusqu'à huit semaines après leur accouchement. Il élargit considérablement le congé maternité rémunéré (huit semaines avant et douze semaines après l'accouchement, soit cinq mois au total), ce qui fait alors de la France, en la matière, le pays développé le plus avantageux au monde.

De Gaulle, néanmoins, n'est pas favorable à l'idée d'imposer la parité dans toutes les fonctions, mais cet avis – qui est encore un sujet de débat un demi-siècle plus tard – reflète à l'époque celui de l'immense majorité des Français, Françaises incluses. Cela ne l'a pas empêché de confier à des femmes des postes de commandement dans l'armée, faisant fi de l'idée reçue selon laquelle « les femmes ne sont pas faites pour donner la mort, mais la vie ». En mars 1967, il proteste même, en Conseil des ministres, contre le fait que les femmes soient défavorisées dans les tableaux d'avancement des officiers.

Il ne peut pas oublier que des femmes, amazones ou résistantes, ont été des combattantes, et surtout qu'il a lui-même créé, en novembre 1940 à Londres, la première unité militaire du corps féminin des Forces françaises libres. D'autres unités ont suivi : le corps des auxiliaires féminines de l'armée de terre, des sections féminines de la flotte et des forces féminines de l'air. Si la loi autorisant l'engagement des femmes dans les armées ne lui doit rien puisqu'elle date de 1938, c'est bien grâce à de Gaulle – dont les recrues étaient trop faibles en 1940 pour qu'il fit la fine bouche – que la France est entrée dans une logique de féminisation de ses forces militaires.

Sans doute faut-il, enfin, mentionner l'abolition de la peine de mort pour les femmes. Il ne s'agit pas d'un texte de loi, mais d'une « jurisprudence de Gaulle ». Après la Libération, les tribunaux condamnent

à mort tous ceux et toutes celles qui ont pactisé avec l'ennemi. De son côté, le chef du Gouvernement provisoire, qui a le droit d'accorder sa grâce présidentielle, le fait le plus souvent possible dans un souci de réconciliation nationale. Il hait cette responsabilité qui pèse sur ses épaules et sa conscience ; lorsqu'il ne gracie pas, c'est pour lui un déchirement atroce. Absoudre les femmes est donc un principe qui lui épargne ce déchirement.

Les femmes de son entourage – dont Yvonne et Geneviève, on l'a vu plus haut – n'approuvent guère cette clémence de principe : les femmes seraient-elles moins responsables de leurs actes que les hommes ? Puisqu'elles se sont battues comme les hommes, pourquoi n'en assumeraient-elles pas les conséquences de la même manière ? Elles lui reprochent son indulgence au nom même de l'égalité voulue par les femmes.

À en croire Philippe, telle n'est pas la logique de son père : pour lui, les femmes n'ont pas choisi le monde dans lequel elles vivent, les règles en ont été fixées par les hommes, donc on peut comprendre qu'elles ne les appliquent pas. Pourquoi alors les punir si elles les trahissent ?

À Peyrefitte qui s'étonne lui aussi, en 1965, qu'il gracie toujours les femmes, de Gaulle oppose un autre argument : « Les grands criminels sont des calculateurs. Ils pèsent le pour et le contre, le bénéfice à attendre de leur crime. Les femmes ne sont pas des calculatrices. Elles tuent par passion, par impulsion. »

Avec Alain Peyrefitte, il va pousser le raisonnement encore plus loin. Quand son ministre évoque l'égalité de l'homme et de la femme, il répond : « L'homme et la femme sont égaux, mais ils ne seront jamais pareils. Il y a quelque chose de sacré dans la femme. Elle peut devenir mère. » Il ajoute, lors d'une autre conversation : « Il y aura toujours assez d'hommes. Une seule giclée suffirait à féconder des milliers de femmes. C'est sur les femmes que repose le destin de la nation. » Il les voit comme « l'élément

constant et équilibré de l'humanité, l'homme étant "l'aventurier qui passe" ». Beaucoup d'observateurs, dont son fils, estiment dès lors qu'il considère la femme supérieure à l'homme et la met « sur un piédestal ». D'autant qu'il aime à citer Tacite : « *Inisse in femina quid divinum* » (Inhérent à la femme quelque chose de divin). Ce raisonnement ne trouverait guère d'écho aujourd'hui, mais est-ce pour autant du machisme ?

L'Élysée, une maison d'hommes

Quoi qu'il en soit, la résidence du chef de l'État sous de Gaulle est une « maison d'hommes », selon l'académicienne Claude Dulong, qui a raconté la vie quotidienne à l'Élysée. « Militaire, de Gaulle n'aimait pas avoir affaire à des femmes dans le travail », explique-t-elle. De fait, les femmes ne sont pas légion parmi ses collaborateurs ou ses ministres. Non qu'il ait des doutes sur leur efficacité, mais, d'après Bernard Tricot, secrétaire général à la présidence, la présence d'éléments féminins au sein des équipes lui paraît « une source de complications ». Le mélange pourrait altérer « l'objectivité, l'impartialité, la froideur même » avec lesquelles les affaires doivent être traitées. Le président avait d'ailleurs refusé la nomination de Simone Veil au secrétariat général au moment où Bernard Tricot constituait son équipe.

Toutefois, faut-il juger avec notre regard du XXI^e siècle un homme né au XIX^e ? L'ancien président Valéry Giscard d'Estaing, qui fut son grand argentier et qui l'observait « pour apprendre », lui trouve des excuses. « Avec de Gaulle, la spécificité des femmes était un sujet peu évoqué. Il avait toujours été entouré d'hommes car le milieu militaire dans lequel il avait évolué avait sa culture propre, dont les femmes étaient exclues. » C'est sans doute ce qu'exprime la réaction étonnée du général, alors qu'il déjeune à l'Élysée avec le professeur Lwoff, nouveau prix Nobel, et sa

femme, qui depuis toujours l'assiste dans ses recherches : « Alors, comme ça, vous partez tous les deux le matin, bras dessus, bras dessous, pour le laboratoire ? » Travailler à deux, pour un couple, lui paraît une curiosité sympathique.

Cette sous-représentation féminine parmi ses collaborateurs, dès lors qu'il croit à l'égalité fondamentale des sexes, provient sans doute aussi de son refus de pratiquer une discrimination positive de grande ampleur, faute de volontaires ayant « de notoriété publique » les compétences requises. On comptait en effet, à cette époque, très peu de femmes occupant des postes de responsabilité, y compris et surtout en politique. De plus, de Gaulle adorait les gens « à parchemin », sortis de Normale Sup ou de Polytechnique ; or les grandes écoles étaient fermées aux femmes. Bref, il aurait été obligé de justifier des choix « discutables », ce qu'il abhorrait.

Il avait tout de même confié, lors de son retour au pouvoir, le service de presse de son cabinet de président du Conseil à une jeune et jolie femme, Simone Servais ; mais dans la communication, les femmes étaient plus nombreuses. Et surtout, il ne pouvait pas avoir oublié qu'une femme, Élisabeth de Miribel, avait occupé ce poste avec succès à l'époque du Gouvernement provisoire.

Une seule femme fut donc ministre sous de Gaulle : Nafissa Sid Cara, secrétaire d'État aux Affaires sociales dans le tout premier gouvernement de la V^e République dirigé par Michel Debré. D'origine algérienne, musulmane, elle était « indiscutable » dans ces fonctions – à l'époque, l'Algérie était française, et on imagine qu'un grand nombre d'« affaires sociales » devaient concerner ce territoire – et sans doute, pour avoir été choisie, beaucoup plus compétente que ses collègues masculins... Au sein des gouvernements de la IV^e République, il y avait eu quelques femmes secrétaires d'État (Irène Joliot-Curie, Cécile Brunschvicg, Suzanne Lacore), mais une seule femme ministre, Germaine Poinso-Chapuis, en 1947-1948. Il faudra attendre l'élection de Valéry Giscard d'Estaing, en 1974, pour que

les femmes rejoignent vraiment les allées du pouvoir, avec Simone Veil, Françoise Giroud et Alice Saunier-Seité.

Mais si de Gaulle, né au XIX^e siècle, n'est pas féministe au sens du XXI^e, faute de pratiquer une discrimination positive en faveur des femmes, il est avéré qu'il place les deux sexes sur un pied d'égalité intellectuelle ; tous les hommes politiques de son époque ne raisonnent pas ainsi, loin de là. Et c'est sans doute ce qu'il faut retenir : il considérait l'égalité des sexes comme naturelle.

Une anecdote rapportée par l'ancien président Valéry Giscard d'Estaing² suffirait, si cela était encore nécessaire, à le montrer : « De Gaulle organisait parfois des dîners à l'Élysée, auxquels il conviait des personnalités politiques, du milieu culturel, etc., dans le souci, notamment, de donner de lui une image plus accessible. La conversation y était plutôt libre. J'y suis allé à plusieurs reprises, accompagné de mon épouse, Anne-Aymone. Un soir, nous étions en compagnie d'un général qui s'était particulièrement illustré en Algérie. Il interpelle de Gaulle en lui disant : “Mon général, j'approuve chacune de vos décisions politiques et la preuve, c'est que j'ai même combattu pour celles-ci, à mes risques et périls. Mais il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre : pourquoi avez-vous donné le droit de vote aux femmes ?” De Gaulle reste silencieux un instant, puis lance : “Mon général, je suis troublé par votre question car, en effet, on peut s'interroger dans ce sens. Ai-je fait une erreur ? Peut-être. Mais je crois que j'ai fait une erreur pire que de donner le droit de vote aux femmes : je l'ai donné aux militaires !” » De fait, il l'avait octroyé aux femmes en 1944 et aux militaires en 1945... L'histoire ne dit pas quelle fut la réaction du convive si cruellement mouché.

1. Dédicace manuscrite à de Gaulle lors de l'envoi de son livre *Lettre ouverte aux hommes*, en 1968.

2. Entretien, 14 mars 2019.

Remerciements

Ma reconnaissance va tout d'abord au dernier « compagnon du crépuscule » de De Gaulle, l'ambassadeur de France Pierre-Louis Blanc, qui m'a reçue dans sa maison du Luberon pour me faire découvrir de nombreux épisodes relatés dans ce livre et évoquer avec moi la personnalité du général de Gaulle, qu'il a vu interagir, professionnellement ou dans l'intimité familiale, avec un grand nombre de femmes évoquées dans ce livre. Merci également à l'ancien président Valéry Giscard d'Estaing pour son témoignage. À Jacques Vendroux, petit-neveu de De Gaulle, pour notre longue conversation.

Un grand merci, à titre posthume, à Paul-Marie de La Gorce, qui ne saura jamais qu'il m'a donné, il y a bien longtemps, l'idée de ce livre. À *Jeune Afrique*, à l'époque où nous travaillions l'un et l'autre auprès de Bechir Ben Yahmed, il m'avait dit ce qu'il savait des « frasques de jeunesse » du général, en évoquant la manière dont celui-ci lui en avait directement parlé.

Merci encore à ceux qui ont bien voulu partager avec moi leurs connaissances sur ce sujet, et en particulier l'académicien Éric Roussel, l'historienne Frédérique Neau-Dufour, l'écrivaine et journaliste politique Christine Clerc.

Je dois aussi beaucoup à ceux qui ont facilité mon cheminement : les psychanalystes Jean-Pierre Winter, Jean-Claude Liaudet et Jean-Pierre

Friedman, qui ont bien voulu éclairer ma réflexion sur de Gaulle en tant que fils et époux ; Geneviève de Gallard, pour quelques minutes d'échanges émouvants ; Jocelyne Sauvard, auteur d'*Yvonne et Charles*, pour ses idées.

Ma gratitude va aussi à Dominique Mataillet, dont les connaissances en histoire comme en sociologie contemporaine m'ont ouvert des pistes de travail ; à Éric Meyer, qui exerce toujours son sens critique et m'interpelle sans concession ; à François Coussement, mon « conseiller » médical préféré ; à Denise Parisse, pour son « sens du lecteur » que le temps n'altère pas ; à Rémi Deffarges, Jacques Gautrand, Michel Conin, pour leur fidélité à toute épreuve. Un remerciement tout particulier à Daniel Temam, qui a relu l'ensemble du livre crayon à la main, pour ses réflexions toujours pertinentes.

Merci à mon éditrice Claire Le Ho-Devianne pour son soutien en toutes circonstances et ses remarques judicieuses, qui ont fait progresser mon texte.

Ce livre a été rédigé à Marseille et à Paris, mais aussi, pour les moments de travail les plus intensifs, dans mon havre de paix valognais, chez mes parents, Nadette et Michel, qui n'ont jamais cessé d'être mon meilleur soutien, en particulier pendant ces phases créatives. Qu'ils en soient une nouvelle fois remerciés.

Je ne peux évidemment pas oublier l'homme sans qui, pour paraphraser l'auteur des *Mémoires de guerre*, « rien ne se serait fait », car il m'a fait partager sa passion pour de Gaulle : mon mari, le général Vincent Desportes, à qui ce livre est dédié.

Enfin, *last but not least*, je voudrais remercier celui qui restera quoi qu'il fasse l'homme de ma vie. Il est plus que jamais mon interlocuteur privilégié, et il l'a été tout particulièrement par ses réflexions détonantes, ses traits d'humour et son regard de sciencepiste décalé sur de Gaulle, lors des nombreuses conversations que ce livre a suscitées entre nous, de vive

voix ou à distance : il s'agit de mon fils de vingt-deux ans, Pierre-Alexandre Péraldi.

Sources bibliographiques commentées

Les personnes qui, par leurs témoignages, m'ont permis d'écrire ce livre sont citées au fil des pages et remerciées ci-dessus. Cependant, lorsqu'il s'agit d'évoquer un personnage disparu depuis un demi-siècle, les témoins directs ne sont plus très nombreux – notamment en ce qui concerne la jeunesse de De Gaulle, au début du xx^e siècle. Beaucoup d'éléments proviennent donc de travaux d'historiens et de témoignages publiés. C'est dire que le choix des sources bibliographiques a été essentiel dans la rédaction de ce livre.

Parmi les centaines d'ouvrages sur de Gaulle, il en est une vingtaine auxquels je me suis fréquemment référée, que j'ai cités dans plusieurs chapitres parce qu'ils étaient la meilleure ou l'unique source pour certains épisodes de la vie du général, de son épouse ou de ses proches. J'ai évidemment fait les plus abondants emprunts à ceux qui ont abordé la « composante féminine » de la vie du général.

Une des références primordiales est Jean Lacouture et son *De Gaulle* en trois tomes : *Le Rebelle*, *Le Politique*, *Le Souverain* (Paris, Seuil, 1984, 1985 et 1986). Le journaliste du *Monde*, mort en 2013, avait été l'un des principaux détracteurs de De Gaulle ; mais il avait évolué à la fin de sa vie pour devenir un de ses plus fervents admirateurs.

L'autre biographie indispensable est celle d'Éric Roussel, *Charles de Gaulle* (Paris, Gallimard, 2002), qui confronte la légende à l'histoire.

L'auteur, journaliste, politologue et désormais académicien, a profité de l'ouverture de nombreux fonds d'archives pour éclairer certains événements d'un jour nouveau.

Enfin, il est essentiel de lire aussi la biographie de Paul-Marie de La Gorce, *Charles de Gaulle. 1890-1945* (t. 1, Paris, Perrin, 2000), car il a tiré parti, pour l'écrire, de plusieurs conversations avec le président de la V^e République. Ce livre reprend notamment la mise au point que de Gaulle, après la parution de *De Gaulle entre deux mondes* (Paris, Fayard, 1964), avait faite sur ses relations avec Pétain ; il évoque aussi le penchant commun pour les femmes qu'avaient les deux officiers avant la Première Guerre mondiale.

La biographie de Mme de Gaulle qui fait désormais référence est celle de l'historienne Frédérique Neau-Dufour, *Yvonne de Gaulle* (Paris, Fayard, 2010). Frédérique Neau-Dufour a également dirigé des ouvrages collectifs, donné des conférences et rédigé de nombreux articles sur Charles de Gaulle, dont elle est aussi une spécialiste.

Bien évidemment, j'ai utilisé fréquemment les propos du général rapportés par Alain Peyrefitte dans les trois volumes de *C'était de Gaulle* (Paris, Éditions de Fallois-Fayard, 1994, 1997 et 2000).

Une mention particulière doit être faite des ouvrages du diplomate Pierre-Louis Blanc, dernier « compagnon du crépuscule » de De Gaulle et ambassadeur de France, qui est aussi beaucoup cité dans le présent livre. Ils contiennent quantité de réflexions et d'anecdotes sur de Gaulle tel qu'il l'a connu de 1967 à 1970, et sur Yvonne telle qu'il l'a connue lors de ses allers-retours à Colombey. On lira en particulier *De Gaulle au soir de sa vie* (Paris, Fayard, 1990), mais aussi *Valise diplomatique* (Monaco, Le Rocher, 2004) et *Retour à Colombey* (Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2011).

De même, *En écoutant de Gaulle. 1946-1949* (Paris, Grasset, 1996), de Claude Guy, qui fut son aide de camp au moment de la Libération, est une mine d'or pour qui s'intéresse à la vie privée du général. Ce livre a été

publié à titre posthume. L'ancien aide de camp n'avait jamais osé le faire éditer de son vivant, ne s'étant jamais remis d'avoir été remercié par de Gaulle après qu'il eut réclamé de manière malhabile le remboursement de frais qu'il avait engagés pour le général. La famille de Gaulle s'est opposée à la publication de ce journal, bien que les autres témoins des faits rapportés l'aient jugé sérieux, objectif et sincère. Le témoignage de Claude Guy, qui savait susciter les confidences d'Yvonne comme celles de Charles, m'a permis d'enrichir maints chapitres de ce livre.

Pour tout ce qui touche à la famille de Gaulle, le livre de Christine Clerc, *Les de Gaulle, une famille française* (Paris, NiL, 2000), est la référence.

La dernière conversation entre ces deux monstres sacrés que furent de Gaulle et Malraux, racontée par ce dernier dans *Les Chênes qu'on abat* (Paris, Gallimard, 1971), est également mentionnée à plusieurs reprises.

Enfin, et même s'ils donnent peu d'éléments sur l'homme Charles de Gaulle, les *Mémoires de guerre*, les *Mémoires d'espoir* et les livres qu'il a écrits avant juin 1940 – *La Discorde chez l'ennemi*, *Le Fil de l'épée*, *Vers l'armée de métier*, *La France et son armée* – ont constitué évidemment des lectures passionnantes et édifiantes.

Chapitres 1 et 2

Pour ces deux premiers chapitres, j'ai fait de larges emprunts aux carnets intimes de De Gaulle et à sa correspondance avec sa mère. On retrouvera les uns et les autres dans les trois premiers volumes de *Lettres, notes et carnets* (treize tomes, Paris, Plon, 1980-1997). Les premiers de ces documents très instructifs ont été écrits en 1905. Ils sont présentés par l'amiral Philippe de Gaulle – qui a fait le tri parmi les papiers de son père et convaincu certains de ses proches de lui remettre leur correspondance – et, pour l'édition la plus récente, préfacés par Jean-Luc Barré.

Peu de choses ont été écrites sur l'enfance de De Gaulle, en particulier sur ses relations avec sa mère. Comme je l'ai mentionné, les biographes se sont surtout intéressés à l'influence de son père, alors que sa mère a eu une importance essentielle dans la formation de son caractère. Leur correspondance en témoigne. Sa sœur, Marie-Agnès Cailliau de Gaulle, disparue en 1982, est une des meilleures sources en ce qui concerne l'enfance du général ou sa place au sein de la fratrie. Elle s'est confiée à plusieurs biographes, notamment à Christine Clerc, et a raconté elle-même ses souvenirs de famille, préfacés par Jean Lacouture, dans *Souvenirs personnels* (Les Plans-sur-Bex, Parole et Silence, 2006).

Sur de Gaulle jeune homme, en particulier sa vie avant son mariage, les deux tomes de *De Gaulle, mon père* (Paris, Plon, 2003 et 2004), livres d'entretiens de Michel Tauriac, journaliste et écrivain mort en décembre 2013, avec Philippe de Gaulle, ont constitué le meilleur matériau. Malgré quelques erreurs pointées par plusieurs biographes, cette somme est de toute évidence le témoignage le plus étoffé sur l'homme du 18 juin dans son environnement familial.

Michel Tauriac a également interrogé, après la mort du président, une centaine de collaborateurs ou de proches qui s'expriment dans *Vivre avec de Gaulle* (Paris, Plon, 2008) et que j'ai aussi cités.

L'ouvrage écrit par l'amiral Philippe de Gaulle, *Mémoires accessoires* (Paris, Plon, t. 1 : 1921-1946, t. 2 : 1946-1982, 1997 et 2000), m'a aussi fourni des renseignements utiles.

Par ailleurs, j'ai souvent fait allusion, dans les deux premiers chapitres, au livre que le même Michel Tauriac a consacré à la formation du jeune officier : *De Gaulle avant de Gaulle, la construction d'un homme* (Paris, Plon, 2013).

Toujours pour les jeunes années, on lira le témoignage de celui qui passait pour le biographe préféré du général, Georges Cattai : *L'Homme et son destin. Aux portes de France* (Paris, Arthème Fayard, 1960).

Sur la vie du jeune soldat de Gaulle, le livre de Jean Pouget, *Un certain capitaine de Gaulle* (Paris, Fayard, 1973), est indispensable. Pouget, militaire qui a souffert des conséquences de la guerre d'Algérie mais n'en reste pas moins objectif, a interrogé d'autres militaires et s'est intéressé à la période de « dissipation » du grand homme ; il constitue une source intéressante pour ce qui concerne son séjour en Pologne en particulier. Lui-même reprend des informations figurant dans les *Mémoires* de Stanislas Gajewski, ambassadeur de Pologne en France de 1954 à 1961, publiés en 1993, et ceux de Cat-Mackiewicz, *Zielone oczy* (Yeux verts), paru à Varsovie en 1958. Toujours à propos de cette période, le livre de Pierre Galante, *Le Général* (Paris, Presses de la Cité, 1968), donne des informations sur les comtesses que fréquenta le jeune commandant à titre provisoire.

Autre source importante, le journaliste qui a suivi de Gaulle pendant la plus grande partie de sa carrière : Jean Mauriac, fils de François, que de Gaulle et sa femme appelaient affectueusement « le petit Mauriac ». Il avait su se faire un prénom auprès du général (même si ce dernier ne l'utilisait pas !) par sa fidélité, sa fiabilité et son habile utilisation du « off ». On consultera en particulier *Le Général et le Journaliste. Conversations avec Jean-Luc Barré* (Paris, Fayard, 2008). Mais *Mort du général de Gaulle* (Paris, Grasset, 1972) et *L'Après de Gaulle. Notes confidentielles. 1969-1989* (présenté et annoté par Jean-Luc Barré, Paris, Fayard, 2006) sont également riches d'informations. Jean Mauriac est âgé aujourd'hui de quatre-vingt-quatorze ans et je regrette de n'avoir pu le rencontrer.

Je me suis référée également au livre de Lucien Nachin, un des rares amis de Charles de Gaulle, notamment pendant les années d'avant-guerre, lorsqu'il essayait de convaincre l'état-major général et les hommes politiques de la nécessité de changer de stratégie : *Charles de Gaulle, général de France* (Paris, Colbert, 1944). Autres sources intéressantes : le livre d'André Frossard, *La France en général* (Paris, Plon, 1975), et ceux

de Claude Mauriac, *Le Temps immobile*, t. 5 : *Aimer de Gaulle* (Paris, Grasset, 1978) et *Un autre de Gaulle. Journal 1944-1954* (Paris, Hachette, 1970).

Les livres de référence cités plus haut – Lacouture, La Gorce, Roussel, Peyrefitte ou Guy – sont également utilisés dans ces chapitres.

Chapitre 3

Comme je l'ai mentionné plus haut, la meilleure biographie d'Yvonne de Gaulle est, de très loin, celle de Frédérique Neau-Dufour. Complète, très étayée, elle apporte un éclairage nouveau sur l'épouse du président et contribue à la « réhabiliter ». En ayant travaillé sur les correspondances de la fondatrice et présidente de la fondation Anne-de-Gaulle, elle a mis au jour une dimension essentielle et méconnue de Mme de Gaulle, puisque cette dernière avait fait disparaître toute sa correspondance privée. *Yvonne de Gaulle* est donc la référence.

Sur la jeunesse d'Yvonne Vendroux, le témoignage de son frère Jacques Vendroux est une source de première main : *Yvonne de Gaulle, ma sœur 1900-1932* (Paris, Plon, 1980).

Les livres de Pierre-Louis Blanc, déjà cités ci-dessus, m'ont aussi été très précieux pour évoquer les relations des époux de Gaulle à la fin de leur vie.

Même si son sujet principal est une analyse passionnante sur la manière de réfléchir de son grand-père, le livre d'Yves de Gaulle, *Un autre regard sur mon grand-père Charles de Gaulle* (Paris, Plon, 2016), décrit bien à quel point ses grands-parents étaient proches l'un de l'autre et ce jusqu'au dernier jour. Les entretiens déjà cités de Philippe de Gaulle avec Michel Tauriac apportent aussi un éclairage sur Yvonne de Gaulle.

D'autres biographies, écrites par des écrivains ou des journalistes, proposent des points de vue intéressants, en particulier celle de Geneviève Moll, *Yvonne de Gaulle* (Paris, Ramsay, 1999). Sur les relations du couple,

j'ai également lu avec intérêt le livre de Jocelyne Sauvard, *Yvonne et Charles. Dans l'intimité du général* (Paris, Grasset, 2018).

Marcel Jullian, l'éditeur de De Gaulle, a évoqué Yvonne dans une interview publiée par *Dimanche magazine* le 17 janvier 1982 et dans une biographie, *Mme de Gaulle* (Paris, Stock, 1981).

Le livre de Robert Lassus, *Le Mari de Mme de Gaulle* (Paris, Jean-Claude Lattès, 1990), est original et humoristique. J'ai cité quelques anecdotes qui y sont relatées.

Patrice Duhamel et Jacques Santamaria ont écrit un ouvrage sur les « femmes d'influence » (mères, égéries, épouses de présidents...) bien documenté, qui contient un très bon chapitre sur Yvonne de Gaulle : *Jamais sans elles. Des femmes d'influence pour des hommes de pouvoir* (Paris, Plon, 2015).

J'ai enfin utilisé des anecdotes sur de Gaulle et son épouse rapportées par Bernard Tricot dans ses *Mémoires* (Paris, Quai Voltaire, 1994), ainsi que par Sébastien Danchin et François Jenny dans l'émission radiophonique à partir de laquelle ils ont écrit *De Gaulle à Colombey. Refuge d'un romantique* (Serpenoise, Presses universitaires de Nancy, 1990). J'ai également consulté le petit livre de Claude Dulong, *La Vie quotidienne à l'Élysée au temps de Charles de Gaulle* (Paris, Hachette, 1974).

Les ouvrages cités en ouverture – Lacouture, La Gorce, Roussel, Peyrefitte ou Guy – sont à nouveau utilisés dans ce chapitre, ainsi que les *Mémoires accessoires* de Philippe de Gaulle.

Chapitre 4

La référence essentielle est Élisabeth de Miribel elle-même, avec ses *Mémoires, La liberté souffre violence* (Paris, Le Cerf, 2010, 1^{re} éd. 1980).

J'ai également entendu la voix de cette femme étonnante dans l'émission *Apostrophes*, animée par Bernard Pivot, « Témoins ou acteurs »,

diffusée en 1981 ; ainsi que dans son interview du 7 août 1989 pour France Culture.

J'ai utilisé d'autres livres qui évoquent le parcours de De Gaulle à Londres, comme celui de Robert Mengin, *De Gaulle à Londres vu par un Français libre* (Paris, La Table ronde, 1965).

Les lettres sont extraites des *Lettres, notes et carnets*, et les anecdotes que raconte Claude Guy figurent dans *En écoutant de Gaulle*. J'ai également fait référence une nouvelle fois aux entretiens de Philippe de Gaulle avec Michel Tauriac.

Christine Clerc évoque la possibilité d'une liaison entre le général et Elisabeth de Miribel dans un article très riche, « Le commandeur et la carmélite » (*Le Parisien week-end*, 9 juillet 2014). C'est le seul article, à ma connaissance, qui traite spécifiquement des aventures galantes de De Gaulle.

Un autre de Gaulle et *Aimer de Gaulle* ont également enrichi ce chapitre et le suivant.

C'est dans le documentaire de Daniel Costelle et Isabelle Clarke, *De Gaulle et les siens*, que Jean-Louis Crémieux évoque l'amour que presque tous ses compagnons de Londres vouaient à de Gaulle.

Chapitre 5

La vie de De Gaulle en *pater familias*, ses origines et sa famille ont été particulièrement bien décrites par Christine Clerc dans *Les de Gaulle, une famille française*.

Christine Clerc a également écrit *Tigres et Tigresses. Histoire intime des couples présidentiels sous la V^e République* (Paris, Plon, 2007), ainsi que *De Gaulle-Malraux : une histoire d'amour* (Paris, NiL, 2008). Elle vient de faire paraître *Adieu, la France ! Pourquoi de Gaulle est parti* (Paris, Éditions de l'Observatoire, 2019).

Les confidences d'Alain de Boissieu, le mari d'Élisabeth de Gaulle, m'ont apporté des éclairages intéressants et intimistes : *Pour combattre avec de Gaulle. 1940-1945* (Paris, Plon, 1981) et *Pour servir le général. 1946-1970* (Paris, Plon, 1982).

On pourra consulter aussi le livre de François Broche, *De Gaulle secret* (Paris, Pygmalion, 1993).

Autres sources intéressantes sur certaines périodes de la vie d'Yvonne, de Charles et de leurs enfants : *De Gaulle à Cuisery*, catalogue de l'exposition, organisée en 2009 par Paul Perraud ; Paul Zing, *De Gaulle en Lorraine. Histoire d'une fidélité* (Vagney, Gérard Louis, 1992).

J'ai retenu des éléments d'un entretien d'Anne de Boissieu avec Caroline Pigozzi publié dans *Paris Match* le 9 novembre 2010 : « Pour le général, on ne mangeait jamais les animaux qu'on connaissait ».

Comme pour les chapitres précédents, les livres de Frédérique Neau-Dufour et de Pierre-Louis Blanc, de même que ceux de Jean Lacouture, de Michel Tauriac et d'Éric Roussel ont enrichi la trame.

Chapitres 6 et 7

Presque tous les livres de référence ont été utilisés pour ces chapitres sur les rapports de De Gaulle avec les femmes en général : ses *Lettres, notes et carnets*, les souvenirs de l'amiral de Gaulle, les textes de Jean Lacouture, de Frédérique Neau-Dufour et le journal de Claude Guy.

Outre le livre de Gérard Bardy *Les Femmes du général* (Plon, 2018), certaines sources ont été utilisées exclusivement pour ces chapitres : Jackie Kennedy, dans *Avec John F. Kennedy* (Paris, J'ai Lu, 2013), reprend des entretiens datant du printemps 1964, mais qui n'ont été rendus publics que quelques mois après la mort de la veuve du président en 1994.

Souvenirs d'Outre-Gaulle (Paris, Plon, 1991) et *De Gaulle intime* (Paris, L'Archipel, 2010), écrits par l'amiral Flohic, autre « compagnon du crépuscule » (décédé en 2018), m'ont été également utiles.

À propos de la mise en vente libre de la pilule et du rôle joué par Yvonne de Gaulle dans le « retournement » de son mari, on lira utilement l'ouvrage du médecin Pierre Simon, *De la vie avant toute chose* (Paris, Mazarine, 1979).

DU MÊME AUTEUR

Les Cheminots, génération TGV, Critérium, 1991

Les Nouveaux Condottieres :

dix capitalistes des années Mitterrand, Calmann-Lévy, 1992

Les Chroniques de l'ingénieur Norton :

confidences d'un Américain à Paris, Belfond, 1997

Le Prix de l'incompétence :

histoire des grandes erreurs de management, Denoël, 2000

Relire le prince de Machiavel, Economica, 2000

Dix minutes après l'amour, Flammarion, 2002

Les Enfants-puce :

(avec Gabriel Grésillon), Denoël, 2003

Le Plus Beau Métier du monde

(avec Éric Meyer), Flammarion, 2004

Les Ressuscités (avec Éric Meyer), Flammarion, 2004

La Porte dérobée (avec Éric Meyer), Robert Laffont, 2007

Dix minutes avant l'amour, Robert Laffont, 2008

Les Fils de Ramsès (avec Éric Mayer), JC Lattès, 2010

J'ai bien aimé le soir aussi

(avec Pierre Maurienne), Denoël, 2013

Alexis, Robert Laffont, 2015

Dans la Google du loup, Plon, 2017

Le Suicide du capitalisme, Robert Laffont, 2018

Index des noms propres

Adenauer, Konrad 1, 2, 3
Alexandre le Grand 1
Altmayer, René 1
Anderson, Marian 1
Anthonioz, Bernard 1
Argenlieu, Thierry d' 1, 2, 3, 4, 5, 6
Arnold, Gladys 1
Aron, Robert 1
Astier, Marcel 1
Astier de La Vigerie 1
Auriol, Vincent 1
Baheux, abbé 1
Baker, Joséphine 1, 2
Bardot, Brigitte 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Bardy, Gérard 1
Barré, Jean-Luc 1, 2
Barrès, Maurice 1, 2, 3
Bernanos, Georges 1, 2
Bernhardt, Sarah 1
Bertaud, capitaine 1, 2, 3, 4, 5

Beuve-Mery, Hubert 1

Blanc, Pierre-Louis 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24

Blum, Léon 1, 2, 3, 4, 5

Boissieu, Alain de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18

Boissieu, Anne de 1

Bombal, Alice 1

Bonaparte, Louis-Napoléon 1

Bonaparte, Napoléon 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13

Bonneval, Gaston de 1, 2, 3

Borden, Mary 1

Bourgeon, Lucien 1

Bourget, Pierre 1

Bourvil 1

Bouvier, Jacqueline 1

Voir Kennedy, Jackie

Brandt, Willy 1, 2

Briand, Aristide 1

Brossolette, Pierre 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Brouillet, Noëlle 1

Brouillet, René 1, 2

Bruni, Carla 1

Brunschvicg, Cécile 1

Byron, Lord 1

Cailliau, Alfred 1

Carnot, Sadi 1

Cassin, René 1

Catroux, Georges 1

Cattai, Georges 1, 2

Chaban-Delmas, Jacques 1, 2

Chateaubriand, François-René de 1

Chimay, prince de 1

Chirac, Bernadette 1, 2

Christine de Suède 1

Churchill, Clementine 1, 2

Churchill, Winston 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22

Claparède, Édouard 1

Clemenceau, Georges 1, 2

Clerc, Christine 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13

Cochin, Denys 1

Corbie, Gustave de 1

Corbie, Jean de 1

Corbie, Marguerite de 1

Corbie, Marie-Lucie de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Corbin, Charles 1

Courcel, Geoffroy de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15

Cousin, Jules 1

Couturier, Marie-Alain 1, 2, 3, 4

Crémieux-Brilhac, Jean-Louis 1

Curie, Ève 1, 2

Czetwertynska, comtesse 1

Dalmas, Louis 1

Danchin, Sébastien 1, 2, 3

Darlan, François 1

Dati, Rachida 1

Daudet, Julia 1

Debré, Michel 1

Dechartre, Philippe 1

Dehérain, Eugénie 1
Dehérain, François 1
Dejean, Maurice 1
Delannoy, Julia-Marie-Léonie 1, 2, 3
Denis, Maurice 1
Denquin-Ferrand, Mme 1, 2, 3, 4, 5, 6
Desgrées du Lou, Emmanuel 1
De Valera, Eamon 1
Dickens, Charles 1
Ditte, Gustave 1, 2
Donnedieu de Vabres, Jean 1
Druon, Maurice 1
Duhamel, Patrice 1, 2, 3, 4, 5
Dulong, Claude 1, 2, 3, 4, 5
Éboué, Félix 1
Eden, Clarissa 1
Eisenhower, Dwight 1
Élisabeth, reine 1
Ferdinand IV 1
Fernandel 1
Flaubert, Gustave 1
Flohic, François 1, 2, 3, 4, 5
Foch, Ferdinand 1, 2, 3
Fontenil, Paul 1
Forest, Marguerite 1, 2
Franco, Francisco 1
François, Louis 1
Fray, Roger 1
Friedman, Jean-Pierre 1, 2, 3, 4, 5, 6

Frossard, André 1, 2, 3

Gajewski, Stanislas 1, 2, 3

Galante, Pierre 1, 2

Galard, Geneviève de 1, 2

Galichon, Georges 1

Gary, Romain 1

Gaulle, Anne de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73

Gaulle-Cailliau, Marie-Agnès de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17

Gaulle, Charles de (petit-fils) 1, 2, 3

Gaulle, Denys de 1

Gaulle, Élisabeth de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53

Gaulle, Geneviève de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25

Gaulle, Henri de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16

Gaulle, Henriette de 1

Gaulle, Jacques de 1, 2, 3

Gaulle, Jean-Baptiste de 1

Gaulle, Jean de 1, 2

Gaulle, Jeanne de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50

Gaulle, Madeleine de 1

Gaulle, Philippe de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83

Gaulle, Pierre de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Gaulle, Roger de 1

Gaulle, Xavier de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11

Gaulle, Yves de 1, 2, 3, 4, 5

Gaulle, Yvonne de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234

Gausсен, Anne Sophie 1

George VI 1, 2

Giacobbi, Paul 1

Giraud, Henri 1, 2

Giroud, Françoise 1

Giscard d'Estaing, Valéry 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Goitschel, Marielle 1

Gouges, Olympe de 1

Grenier, Fernand 1

Guderian, Heinz 1

Guichard, Olivier 1

Guy, Claude 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33

Halna du Fretay, colonel 1

Hardon, Eugénie 1

Hardy, Françoise 1

Hauteclouque, Philippe de, dit Leclerc 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13

Havrais, père 1

Heim, Jacques 1

Hemingway, Ernest 1

Hergé 1

Hettier de Boislambert, Claude 1, 2

Himmler, Heinrich 1

Hitler, Adolf 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13

Hugo, Victor 1

Jeanne d'Arc 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14

Jeanneney, Jean-Marcel 1

Jenny, François 1, 2, 3

Joffre, Joseph 1, 2, 3

Joliot-Curie, Irène 1

Jouve, Géraud 1, 2, 3

Juan Carlos d'Espagne 1

Julien-Durand, Françoise 1

Julitte, Pierre 1

Jullian, Marcel 1, 2, 3

Kelly, Grace (Grace de Monaco) 1

Kennedy, Jackie 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21

Kennedy, John Fitzgerald ou « Jack » 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13

Kennedy, Rose 1

Kerillis, Henri de 1

Kessel, Joseph 1

Kirkpatrick, Helen 1

Koenig, Pierre 1

Kolb-Maillot, Louise 1

Kolb, Thérèse 1, 2

Korzeniowska, comtesse Agnieszka 1

Lacore, Suzanne 1

Lacouture, Jean 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12

La Gorce, Paul-Marie de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Langel, lieutenant 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18

Lassus, Robert 1, 2, 3

Lattre, André de 1, 2

Laurent, Jean 1

La Villesbrune, Gérard de 1

Lazareff, Pierre 1

Leclerc 1

Voir Hautecloque, Philippe de

Lefranc, Pierre 1

Lemaître, Jules 1, 2

Lenoir, abbé 1

Liaudet, Jean-Claude 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7

Louis XI 1, 2

Louis XIV 1, 2

Louis XV 1, 2

Lugale, Charles de (anagramme de De Gaulle) 1, 2

Luttringer, Walter 1

Mackiewicz, Stanislaw 1

Mac Mahon, Patrice de 1, 2, 3, 4, 5

MacMillan, Harold 1, 2

Macron, Brigitte 1, 2

Maillot, Jeanne 1

Voir Jeanne de Gaulle

Maillot, Henri 1

Maillot, Joséphine 1, 2

Maillot, Jules 1

Maillot, Noémie 1

Maistre, Joseph de 1

Malraux, André 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32

Marceau, Félicien 1

Marchal, Charlotte 1

Marie-Thérèse d'Autriche 1, 2

Marroux, Francis 1

Mauriac, Claude 1, 2, 3, 4, 5

Mauriac, François 1, 2, 3, 4, 5

Mauriac, Jean 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Maurois, André 1, 2

McCartan, Angélique 1

Medella 1, 2, 3, 4, 5

Meillan, lieutenant 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11

Meir, Golda 1

Mendès France, Pierre 1, 2, 3, 4

Mengin, Robert 1, 2

Miribel, Élisabeth de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101

Mitterrand, François 1, 2

Mocky, Jean-Pierre 1, 2

Moll, Geneviève 1, 2, 3, 4, 5

Monnet, Jean 1

Morand, Paul 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Moreno, Marguerite 1

Moulin, Jean 1

Murphy, Robert 1

Muselier, Émile 1, 2

Nachin, Lucien 1, 2

Navel, M. 1

Neau-Dufour, Frédérique 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17

Neuwirth, Lucien 1, 2, 3, 4, 5

Niessel, Henri Albert 1

Noailles, Anna de 1

Nora, Pierre 1

Palewski, Gaston 1

Parturier, Françoise 1

Patin, Jacques 1

Pawlinowski, Stefan 1

Péguy, Charles 1, 2, 3, 4, 5

Pétain, Philippe 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35

Peyrefitte, Alain 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21

Philippe, Julien 1

Piaf, Édith 1

Piaget, Jean 1, 2

Pivot, Bernard 1

Plessy, Fernand 1, 2, 3

Pleven, Maurice 1

Pleven, René 1

Poinso-Chapuis, Germaine 1

Pompidou, Claude 1

Pompidou, Georges 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8
Potel, Marguerite 1, 2, 3, 4
Pouget, Jean 1, 2, 3, 4
Ranchicourt, comtesse de 1
Rémy, colonel (pseudonyme de Gilbert Renault) 1
Reynaud, Paul 1, 2, 3, 4, 5, 6
Rix, Pierre-Henry 1
Roland, Mme 1, 2
Romains, Jules 1
Roosevelt, Franklin Delano 1, 2, 3
Ross, Charlie 1, 2, 3
Roure, Rémy 1
Roussel, Éric 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10
Royal, Ségolène 1
Rucart, Marc 1
Sachs, Gunther (Mme) 1
Sagan, Françoise 1
Sainteny, Jean 1
Saint Laurent, Yves 1
Saint-Légier, René de 1
Salignac-Félon, vicomtesse de 1
Sand, George 1
Sanguinetti, Alexandre 1, 2, 3
Saniez, Antoinette 1
Santamaria, Jacques 1, 2, 3, 4, 5
Saunier-Seité, Alice 1
Sauvard, Jocelyne 1, 2, 3
Schlesinger, John 1
Schopenhauer, Arthur 1

Schumann, Maurice 1, 2

Seberg, Jean 1

Ségur, comtesse de 1

Servais, Simone 1

Shakespeare, William 1

Sid Cara, Nafissa 1

Simon, Pierre 1, 2, 3, 4

Spears, Edward 1

Stein, Edith 1

Strumilla, comtesse 1

Sudreau, Pierre 1, 2

Surchamp, Alex 1

Tabouis, Geneviève 1

Tardieu, André 1

Tauriac, Michel 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13

Thouail, abbé 1

Tillion, Germaine 1, 2, 3

Tintin 1

Touzet du Vigier, capitaine Jean 1

Trenet, Charles 1

Tricot, Bernard 1, 2, 3, 4, 5

Truman, Harry 1, 2

Tyszkiewicz, comtesse Rose 1

Vadim, Roger 1

Vallon, Louis 1, 2

Van Dongen, Kees 1

Veil, Simone 1, 2

Vendroux, Claude 1, 2

Vendroux, Jacques (frère d'Yvonne) 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Vendroux, Jacques (petit-neveu d'Yvonne) 1, 2, 3

Vendroux, Jacques-Philippe (père d'Yvonne) 1

Vendroux, Jean 1

Vendroux-Legrand, Claude 1, 2

Vendroux, Marguerite 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9

Vendroux, Pierre 1

Vendroux, Suzanne 1, 2, 3, 4

Vendroux, Yvonne 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17,
18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35,
36, 37, 38, 39

Vercingétorix 1, 2

Vianney, Philippe 1

Vigée-Lebrun, Élisabeth 1

Vilmorin, Louise de 1

Weiss, Louise 1

Weygand, Maxime 1, 2, 3, 4

Wierez, Marie 1

Winter, Jean-Pierre 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Zalaïna 1

Zedong, Mao 1

Zing, Paul 1, 2



Jeanne et Henri de Gaulle au début des années 1930. Contrairement à son mari, Jeanne est convaincue que Charles a un grand destin. Elle a transmis à son fils sa foi chrétienne et son patriotisme intransigeant.

Charles adolescent, vers 1905. À 15 ans, il écrit une nouvelle mettant en scène un général de Gaulle de 40 ans qui sauve l'armée française. Il n'aura que dix ans de retard...



Commandant en Pologne en 1919, de Gaulle contribue à la victoire contre les Soviétiques. Il multiplie les aventures galantes à Varsovie.





Yvonne Vendroux en 1919,
avant son mariage
avec Charles de Gaulle.
Belle, vive, intelligente,
la fille des Biscuits Vendroux
est très courtisée mais refuse
tous les prétendants.

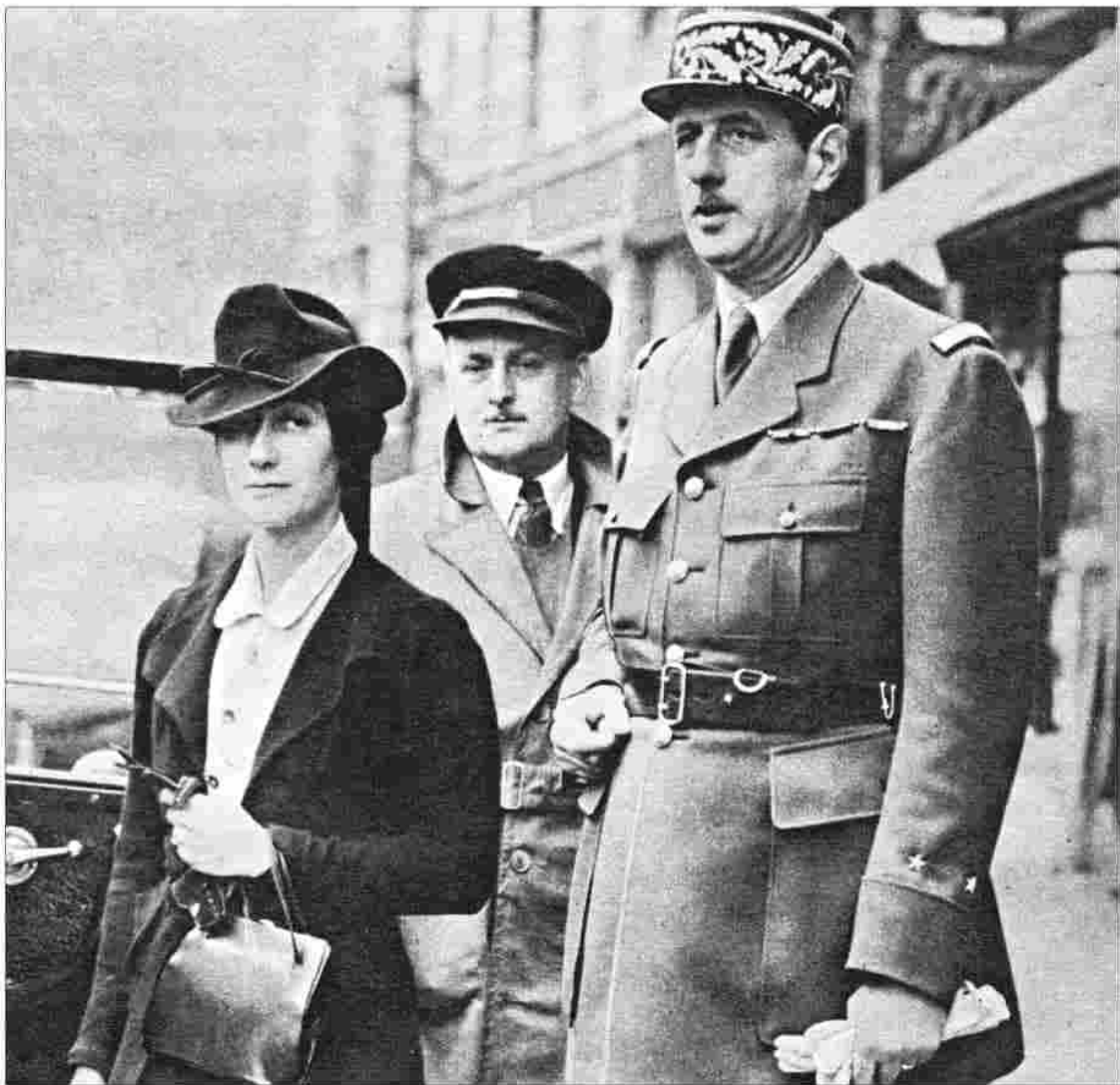


© Archives de Gaulle, Paris, France/Bridgeman Images

La future Yvonne de Gaulle
était une « douce créature
au caractère bien affirmé »,
qui ne voulait pas d'un militaire...
mais qui a finalement choisi
de s'effacer pour servir la carrière
de son mari.



© Archives de Gaulle, Paris, France/Bridgeman Images



Les de Gaulle en 1940, à Londres. Pour fuir l'avancée allemande, Yvonne a embarqué à Brest sur un cargo avec ses trois enfants et débarqué dans la capitale anglaise sans savoir que son mari s'y trouvait.

À la demande de Churchill, Yvonne et Charles posent dans leur maison de Rodinghead pour *Life*, le *Paris Match* anglais, début 1942. Une séance de torture pour Yvonne alors en proie à une forte dépression.



© Fred Ramage/Getty Images

Le 2 février 1968, Yvonne et Charles, 68 et 78 ans, assistent à l'ouverture des JO de Grenoble. Il fait mine de lui offrir un coquelicot en papier, sans voir l'objectif du photographe Louis Dalmas braqué sur eux.



© Dalmas/Sipa Press



© Tollandier/Bridgeman Images



Élisabeth de Miribel, arrière-petite-fille de Mac Mahon, dans les montagnes suisses à la fin des années 1930. Elle a quitté sa famille à 21 ans pour aller s'occuper d'enfants dans une clinique psychiatrique.

© Archives de Gaulle, Paris, France/Bridgeman Images



Élisabeth de Miribel à l'époque de la France libre.
« Je ne vous oublie ni ne vous oublierai »,
lui écrit de Gaulle en janvier 1941.

© Keystone/Hulton Archives/Getty Images





Le général de Gaulle lors de la libération de Paris en août 1944 : il déchaîne l'enthousiasme des foules.
Toute sa vie, il se laissera volontiers embrasser par ses admiratrices.

Élisabeth, la première fille de Charles et Yvonne.
Une excellente élève qui calque sa conduite sur celle de sa mère,
et qui est capable de taquiner son père.



© Archives de Gaulle, Paris, France/Bridgeman Images

© Archives de Gaulle, Paris, France/Bridgeman Images



Charles sur la plage de Bénodet
avec sa fille Anne, atteinte
de trisomie 21, en 1933.
Anne, 5 ans, ne marche
ni ne parle, mais elle adore son père
qui lui chante des comptines.



© Maurice Zaleski/Adoc-Photos

Nafissa Sid Cara, secrétaire d'État aux Affaires sociales
dans le premier gouvernement de la V^e République
et seule ministre femme d'un de Gaulle
étranger à toute notion de discrimination positive.



© Bridgeman Images



Charles de Gaulle
appréciait beaucoup
la reine mère.
Elle avait toujours soutenu
la France libre et
l'intransigeance
britannique face à Hitler.

© Archives de Gaulle, Paris, France/Bridgeman Images



Le président français
et Jackie lors de la visite
d'État des Kennedy
à Paris en mai 1961 :
pendant deux jours,
la première dame
a fasciné l'ancien amateur
de jolies femmes.

© AGIP/Bridgeman Images



Yvonne de Gaulle,
John Kennedy,
Charles de Gaulle



et Jackie Kennedy
en 1961 à l'Opéra royal,
à Versailles : le président
français n'a d'yeux
que pour Jackie.



© AGIP/Bridgeman Images

Brigitte Bardot, en tenue de hussard, est la vedette de la soirée annuelle des Arts et des Lettres, le 5 décembre 1967 à l'Élysée. De Gaulle apprécie l'uniforme.

